

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME QUINZIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TOME VI.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, n° 78.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.



TOME QUINZIÈME.

Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum.
Psalm. cxvii, 15.

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXVI.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME

ET DE

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, archevêque
de Constantinople.



ARTICLE IV.

Etablissement de la religion chrétienne. Apôtres. Leurs miracles. Propagation évangélique.

La moisson est abondante, mais les ouvriers sont en T. XII Bened.
petit nombre. (Matth. IX. 37.) De quelle moisson parle Pag. 390.
Jésus-Christ? Pourquoi donne-t-il ce nom à la parole évangélique? C'est par la moisson que se terminent les travaux de l'année; elle suppose que les épis,

parvenus à maturité, appellent la faux du moissonneur, et n'attendent que le moment d'être recueillis pour être déposés dans les greniers. Ici, l'œuvre n'est encore qu'à ses commencements, et pour ainsi dire dans son germe. La moisson à faire, c'étoit l'idolatrie à renverser. Partout régnoit le culte des fausses divinités ; un sacrilége encens fumoit sur les autels; le nom seul de Jésus-Christ étoit méprisé; partout une nuit profonde. Tous les crimes s'étoient répandus avec toutes les superstitions : le monde étoit un vaste champ de carnage. La guerre avec tous ses fléaux, la guerre civile, la plus odieuse de toutes, désoloit la terre ; la nature étoit outragée, les liens du sang méconnus. C'étoient les Démons qui étoient les dieux du Scythe, de l'habitant de la Thrace, de la Mauritanie, de l'Inde, de la Perse, comme de la Grèce et de tous les peuples qui sont sous le ciel. La Judée seule conservoit, grâce à ses prophètes, quelques foibles semences de religion, mais altérées par
Pag. 391. la longue succession des temps; témoin les reproches sévères que les mêmes prophètes ne cessoient de faire à ce peuple infidèle, jusqu'à se plaindre
Isa. LII 5. qu'à cause de ses prévarications, le nom de Dieu étoit blasphémé parmi les nations (1).

Pour arracher cette forêt d'épines et de plantes

(1) Voyez dans les volumes précédents les descriptions des monstrueux excès de l'idolatrie, vol. XI, pag. 340 et suiv., XII, pag. 505, 529; XIV, pag. 430.

malfaisantes qui croissoient dans tous les lieux du monde, combien d'ouvriers ne falloit-il pas, dans un temps surtout où rien n'étoit préparé? Point de semences jetées en terre, point de sillons disposés à les recevoir ; et voilà l'Evangile qui nous parle de moisson, et d'une moisson abondante, prête à se faire ! C'est qu'en effet le moment en étoit venu. Le Seigneur alloit envoyer ses Apôtres par tout l'univers. Il est à croire qu'en les chargeant d'une pareille mission, leurs esprits en étoient alarmés. Sans doute ils se disoient en eux-mêmes : La chose est-elle possible ? Si peu d'hommes pour une aussi vaste moisson ! Onze seulement contre tout l'univers, puisque le douzième s'étoit laissé prendre par les artifices du Démon. Des ignorants comme nous le sommes, sans lettres, sans renommée, pauvres, dénués de tout, parcourir toutes les contrées de la terre pour l'arracher à ses vieilles institutions, lui faire embrasser la doctrine étrange du Nouveau Testament ! Le moyen de déraciner ces épines, de faire lever de nouvelles semences dans ce champ inculte ? Qui est-ce qui ne se déclarera contre nous ? Comment échapper à tant de dangers ? Oserons-nous seulement ouvrir la bouche, paroître, et disputer en présence de peuples rassemblés ? Ce n'est pas tout. La tyrannie déploiera ses fureurs. Comment les braver. Les peuples se révolteront ; les philosophes et les orateurs nous combattront par tous les

moyens d'un art qu'ils appellent irrésistible; les Démons multiplieront les piéges autour de nous; les préjugés, les passions, les vices s'armeront à la fois. Comment faire tête à tant d'ennemis? Onze hommes prétendre réformer tout ce qu'il y a d'hommes dans l'univers! l'ignorance triompher de la sagesse, la foiblesse de la force! Comment parvenir à nous faire entendre simplement à des hommes de tant de langages divers, nous qui n'en connoissons qu'un?

Pour que ses Apôtres ne soient pas même arrêtés par aucune de ces considérations, Jésus-Christ appelle son Evangile une moisson. Comme s'il disoit : Tout est prêt, tout est disposé à l'avance; les fruits sont mûrs, je vous envoie les recueillir. Ce que vous aurez à faire, ce sera de semer et de moissonner en même temps. Le laboureur qui va faire sa moisson ne pense plus aux peines qu'elle lui a coûtées; il se met à l'œuvre avec allégresse, comme s'il ne restoit à craindre ni grêle, ni pluie, ni insectes dévorants : ainsi des Apôtres. Le maître qui les envoie ne calcule les obstacles, les chances de l'avenir, les dangers de toute espèce, que pour leur en promettre le triomphe. Pleins de cette assurance, ils commencent avec empressement. Allez, animés d'une sainte joie, à la conquête de l'univers; c'est là votre moisson, moisson qui ne vous coûtera qu'à recueillir;
Pag. 392. vous n'aurez qu'à ouvrir la bouche, tout cèdera; les

greniers s'empliront : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* C'étoit lui-même, le Tout-Puissant, qui se chargeoit du succès. Il l'avoit fait dire par son prophète : *C'est moi qui marcherai devant vous pour applanir les montagnes* à votre passage ; il l'avoit annoncé à l'avance par l'éclatante voix d'Isaïe : *Toute vallée sera remplie, toutes les montagnes et les collines seront abaissées*, à savoir les hauteurs et les résistances des passions orgueilleuses.

Matth. XXVIII. 20. — Isa. XLV. 2. — Ibid. XL. 4.

En voulez-vous un exemple frappant? L'Apôtre saint Paul, se rencontrant à Salamine, eut occasion d'y converser avec le proconsul Sergius, qui s'y trouvoit, accompagné d'un juif, magicien, nommé Elimas. Ecueil des deux côtés : l'autorité du magistrat, la science du magicien. Celui-ci cherchoit à détourner le proconsul d'embrasser la foi; Paul l'eut bientôt pénétré. Plein du mouvement de l'Esprit Saint, *O homme, lui dit-il, plein de toute sorte d'artifice et de malice, enfant du Diable!* Ce n'est pas toujours un mal de proférer des paroles dures; la chose n'est mal qu'autant qu'on le fait hors de propos ; et c'est là seulement ce que Jésus-Christ a condamné. Le médecin n'est pas répréhensible pour employer, quand il le faut, des moyens violents qui tendent à prévenir la gangrène. *Ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies du Seigneur?* Un autre langage n'auroit pas été entendu.

Act. XIII. 7. — Ibid. 10.

Produis, ô grand Apôtre, quelqu'un de tes syllogismes; ferme la bouche à ce perfide discoureur par un argument sans réplique. Que va-t-il faire
Pag. 393. pour prouver qu'il n'y a dans la cause qu'il défend rien d'humain? *Mais maintenant*, ajoute-t-il, *la main du Seigneur est sur toi.* Le Dieu qui a dit : *Je suis avec vous tous les jours*, étoit auprès de son Apôtre. Assuré de la fidélité de sa promesse, Paul invoque son secours; il l'engage à venger sa querelle, à écarter lui-même tout obstacle qui s'oppose à la conversion de Sergius. *La main du Seigneur est sur toi.* Comme il est assuré de la puissance de Jésus-Christ ! A la fois il prononce, il exécute la sentence. Paul a parlé, Jésus-Christ agit : Elimas est frappé d'aveuglement. Ainsi la moisson s'achève sans travail et sans effort.

La conversion de l'eunuque de Candace fut de
Act. VIII. 27. même l'ouvrage d'un moment. A peine a-t-il aperçu Philippe, et c'étoit la première fois qu'il le voyoit, qu'il le fait monter sur son char à ses côtés. Qui est-ce qui l'avoit amené lui, un étranger, orgueilleux de l'emploi qu'il exerçoit à la cour de la reine d'Ethiopie, à prévenir par un aussi obligeant accueil un inconnu, un indigent? Qui? Le même qui a dit : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* Il a abaissé cette montagne, établi entre deux hommes qui ne s'étoient jamais vus, des rapports plus intimes qu'entre les

personnes les plus familières. Quels rois, quels princes en feroient autant aujourd'hui? Un seul instant a suffi pour l'instruction de ce nouveau disciple. *Je vous prie de me dire de qui le prophète* *Ibid.* 34.
entend parler, a-t-il demandé à Philippe. Il ne dit pas : De retour dans ma patrie, je consulterai, j'interrogerai les sages de ma nation, je prendrai l'avis de mes proches; discours trop ordinaire aux chrétiens que nous pressons de se faire baptiser. Il ne lui vient pas même dans la pensée de retourner à Jérusalem, bien qu'il eût appris que c'étoit là le seul lieu où Dieu voulût être adoré, puisque c'étoit là le premier but de son voyage. Mais, apercevant une fontaine près du chemin : *Voilà de l'eau,* *Ibid.* 34.
lui dit-il, *qui est-ce qui empêche que je ne sois baptisé?* Nul préliminaire; l'heure de la moisson est arrivée, elle se fait. Voilà de l'eau. Où est le baptistaire? l'habit nuptial? Ne faut-il pas des apprêts pour la cérémonie? Non. Une foi vive, une ardente charité lui tient lieu de tous les préparatifs; la grâce a parlé; le maître et le disciple en ont entendu les saintes inspirations. Philippe s'empresse de lui conférer l'auguste et redoutable mystère. L'Evangile a donc raison de nous parler de moisson, à cause de la prodigieuse rapidité de sa propagation (*).

(*) Hom. x *inter hactenus ineditas.*

Pour se faire des disciples, il faut l'autorité du pouvoir, la confiance de ceux à qui l'on parle. Il faut, pour cela, ne leur dire que des choses qu'ils approuvent et qu'ils puissent goûter; de plus, que les maîtres ne soient point traversés par des obstacles étrangers. Vous ne voyez rien de tout cela dans les Apôtres : ce sont des hommes sans crédit, sans nulle autorité de pouvoir. Aucun des moyens humains qui commandent l'obéissance. Ceux qui les ont, ce sont leurs ennemis; et ils ne s'en servent que pour exciter les peuples à se défier d'eux, à les haïr, à les séparer de ceux qui ont pu s'attacher à leur doctrine. Les maîtres et les disciples, tous sont également poursuivis, chassés de leur pays, méconnus de leurs propres compatriotes, déclarés étrangers à toute législation, traités en ennemis publics. Cet Évangile qu'ils prêchoient n'offroit qu'une doctrine rebutante; comment la goûter? Celle qu'ils vouloient faire oublier, enracinée dans tous les cœurs, avoit pour elle tous les plaisirs, comme toutes les habitudes. Pas d'autre perspective pour les nouveaux chrétiens, que des dangers, que des supplices, que la mort, sous les formes les plus cruelles. L'état seul où se trouvoit alors le monde, formoit un obstacle en apparence invincible aux succès de la prédication évangélique; partout la guerre et les désordres qu'elle entraîne (*).

(*) Hom. LXXVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 276, 277; Morel, *Nov.*

Je compare les Apôtres exécutant la mission que Jésus-Christ leur a donnée, à des voyageurs embarqués sur la mer par un gros temps. La tempête est partout : sur leurs têtes, nuages effroyables; sous leurs pieds, abîme immense où vont à tout moment s'engloutir d'autres navires; sur celui qui les porte, pilotes qui ne s'entendent pas entre eux; autour d'eux, les monstres qui peuplent les mers, accourant de leurs profondes retraites pour saisir leur proie, et menaçant de s'élancer dans le vaisseau avec les vagues soulevées; la foudre mêlée aux éclairs, l'aspect des pirates prêts à fondre sur les voyageurs. Le désespoir est dans tous les cœurs. C'est à ce moment que les Apôtres reçoivent l'ordre de prendre le gouvernail, et de sauver le vaisseau, en combattant à la fois contre tant d'écueils et d'ennemis (1). — Mais ils n'ont aucune connoissance de la manœuvre; mais ils sont en si petit nombre, et les dangers sont innombrables! Avec cela, ils se mettent à l'œuvre, et comptent sur une victoire cer- T. VII Bened. Pag. 726.

Testam., tom. I, pag. 799; *Bibliothèque choisie des Pères*, tom. XIII, pag. 347 et suiv.; XIV, pag. 113—510.

« Que ceux qui ne trouvent ici rien d'étonnant et de merveilleux, nous montrent quelque événement, quelque révolution qui en approche. Qu'on nous en cite un seul exemple dans l'histoire, et je cesserai d'admirer. Pour moi, dit saint Jean Chrysostôme, développant cette pensée avec la force de son éloquence, lorsque je considère l'Evangile d'un côté, et avec lui le mépris des richesses, des plaisirs, la mort au monde et à soi-même, etc. » (Cambacérès, *Serm.*, tom. I, pag. 22.)

(1) Imité par l'abbé Clément, *Mystères*, t. I, pag. 456.

taine. Les païens les confondent avec les Juifs, dans une haine commune, implacable; les Juifs les ont en horreur, comme violateurs de leur loi. Le genre humain tout entier est déclaré contre eux. Empereurs, magistrats, peuples, cités, provinces, tout conspire leur ruine; et pourtant les Apôtres viennent à bout de leur entreprise. Leur mission s'accomplit. L'Évangile est prêché par toute la terre. Le fier Romain reçoit, en dépit de lui-même, ce code de doctrine qu'il a si violemment combattu, et se courbe, malgré ses opiniâtres résistances, sous le joug d'une loi en effet si nouvelle. Un tel dévouement est-il dans la nature? N'est-ce pas au contraire de tous les prodiges le plus extraordinaire? Rome, maîtresse de l'univers, ajoute à sa conquête la Judée et son peuple qu'elle soumet à
Pag. 727. l'esclavage; et c'est pour tomber aux pieds de ces douze Apôtres, nus et sans défense. Ce qui paroît impossible, même pour une seule famille, s'est effectué dans tout l'univers (*).

T. VII Bened. Pag. 841. Jésus-Christ, après sa résurrection, rassemble, pour la dernière fois, ses Apôtres. Il leur dit: *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur*
Matth. XXVIII. 18. *la terre. M'a été donnée.* Ici encore, il parle comme Fils de l'homme; le Saint-Esprit n'étoit pas des-

(*) Hom. LXXV *in Matth.*, Morel, LXXVI, *Nov. Testam.*, tom. I, p. 798, 799.

cendu sur eux pour leur apprendre qu'en lui étoit la plénitude de la puissance. *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; leur enseignant à garder tous les commandements que je vous ai donnés.* C'est là le fondement du dogme et de la morale qui doivent être prêchés dans son Eglise. Il ne parle ni des Juifs, ni de tout ce qui s'est passé; il ne reproche ni à Pierre son reniement, ni aux autres l'abandon qu'ils ont fait de lui; il ordonne à tous indifféremment de se répandre par tout l'univers, comprenant dans le baptême tout l'abrégé de son Evangile. Et pour relever leur foi et leur espérance, qui auroient pu s'étonner d'une mission aussi relevée : *Voilà*, ajoute-t-il, *que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*, alliant à l'autorité qui commande, la force qui protège. La promesse ne se borne pas aux seuls Apôtres, elle embrasse tous ceux qui viendront après eux se ranger sous l'étendard de la foi. Puisque les Apôtres ne devoient passer qu'un certain temps sur la terre, la parole de Jésus-Christ s'adresse à tous les fidèles, qu'il envisage comme ne faisant qu'un seul corps. Ne m'opposez point la difficulté de l'entreprise; c'est moi qui lèverai tous les obstacles, moi qui suis avec vous. La même assurance avoit été donnée dans l'ancien Testament à quelques prophètes, par exemple, à Jérémie, quand il alléguoit sa jeunesse; à d'autres,

Ibid. 19.

tels que Moïse, Ezéchiel : *Je suis avec vous*, leur avoit répondu le Seigneur. De même ici, mais avec cette différence importante : ces prophètes s'excusoient d'aller vers un seul peuple à qui ils étoient envoyés; les Apôtres reçoivent l'ordre d'aller parcourir tout l'univers ; et pas une parole de surprise n'échappe de leur bouche. Pourquoi ce mot : *Jusqu'à la consommation des siècles?* Pour enflammer leurs cœurs du désir de revoir leur maître, pour attacher leurs regards sur les biens éternels qui doivent remplacer les maux présents qu'ils auront à souffrir. Les adversités de la vie présente passent avec elle, mais les récompenses qui vous sont promises auront une éternelle durée (*).

T. II Bened. Pag. 536. Notre Seigneur Jésus-Christ, la veille de sa passion, au moment de souffrir la mort qui alloit nous donner la vie, durant la dernière nuit où il appela près de lui ses Apôtres pour s'entretenir confidentiellement avec eux, entre autres instructions qu'il leur donna pour diriger leur conduite, après qu'il ne seroit plus au milieu d'eux, leur laissa cette
Joan. XIV. 12. promesse remarquable : *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, fera lui-même les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes.*

(*) Hom. xcv *in Matth.*, xxvi, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 928, 929.

On compte un assez grand nombre de philosophes qui ont tenu école, trouvé quelques disciples, et fait des choses merveilleuses, s'il faut en croire aux pompeux récits qui s'en débitent parmi les gentils; pas un n'a osé jamais avancer semblable promesse. La pensée même ne leur en est venue jamais à l'esprit; et je les défie tous, quelque hardis qu'ils soient, de montrer dans leurs livres une telle prédiction, un pareil langage. Vous les entendrez bien parler d'apparition, d'ombres de tels et tels morts évoquées de leurs tombeaux, de voix prétendues sorties du fond des sépulcres, et ils abondent dans ces sortes de prodiges : ils n'ont point porté l'effronterie jusqu'à mettre dans la bouche d'aucun de ceux de qui ils ont le plus vanté les merveilles, et qu'ils ont mis au rang des dieux, une promesse telle que celle de Jésus-Christ à ses Apôtres (1). Sur tout le reste prodigues d'impostures, il n'y a qu'ici qu'ils soient muets. Pourquoi? Je vais vous le dire. Ils savoient bien que pour réussir à tromper, il faut du moins couvrir ses mensonges d'un air de vérité, et que l'hameçon a besoin d'être Pag. 537. déguisé pour faire des dupes. Un philosophe qui eût fait de semblables promesses se fût évidemment compromis; car il ne suffisoit pas de pro-

(1) Voy. au vol. XIII de cet ouvrage, pag. 343 et suiv., et dans le vol. XIV l'article *Prédictions faites par Jésus-Christ*, pag. 121 et suiv.

mettre, il falloit tenir; et il n'y a qu'à la toute-puissance de Dieu qu'il appartient et de prédire et d'exécuter rien de pareil.

Pag. 538. Que si l'on me demande comment l'oracle de Jésus-Christ s'est accompli, que l'on prenne en main le livre *des Actes des Apôtres*, où sont contenues les actions, non pas de tous, mais de quelques-uns seulement; et encore s'en faut-il que ces actions y soient rapportées en totalité. L'on y verra que plusieurs possédés n'ont eu besoin, pour être délivrés du Démon qui les tourmentoit, que de toucher les habits de saint Paul.

Pag. 539. A peine se souvient-on aujourd'hui qu'il y ait eu autrefois un Zoroastre, un Salmoxis. Leur nom seul a pu surnager. Pourtant, et ces philosophes, et ceux qui ont écrit leur histoire, ne manquoient ni d'habileté ni d'éloquence : preuve que tout ce que l'on en raconte n'étoit que fable. Mais de même que tout est vain et caduc quand il n'a que le mensonge pour appui, de même aussi quand on a pour soi la vérité, ses ennemis ont beau la combattre, elle finit toujours par triompher. Les tyrans et les rois, les philosophes et les orateurs les plus subtils, les devins, les magiciens et les Démons, ont employé tous les efforts imaginables pour détruire ce que vous appelez la fable du christianisme; et leur langue, comme parle le prophète,
Ps. LXIII. 8. s'est tournée contre eux-mêmes, semblable à la

flèche dans la main d'un enfant. De toutes leurs persécutions, ils n'ont recueilli d'autre fruit que de passer pour des monstres de cruauté. Ces philosophes si vantés pour leur gravité ou leur éloquence, ils n'ont pu, au milieu de tant de peuples divers, attirer à eux, je ne dis pas un sage, mais un enfant. De tant de livres qu'ils ont composés contre nous, il n'en est pas un qui ne se soit anéanti à sa naissance, ou bientôt perdu dans l'oubli. Et s'ils existent quelque part, c'est dans les bibliothèques des chrétiens qu'il faut les chercher, tant nous sommes convaincus qu'ils ne peuvent nous faire aucun mal.

Tel est le privilége de la religion chrétienne, Pag. 540.
que plus elle est combattue, plus elle fait éclater sa vérité toute puissante. Osez en dire autant de la vôtre. Personne ne lui a fait la guerre; car il n'est pas permis aux chrétiens d'employer contre l'erreur la contrainte et la violence; nous ne la combattons que par la persuasion, par la parole et la douceur. Aussi les rois qui servent Jésus-Christ n'ont-ils jamais publié contre vous de ces édits de sang que les adorateurs du Démon réservoient pour nous. Cependant le paganisme, toujours en paix, jamais persécuté, s'est éteint insensiblement. Vous l'avez vu tomber, comme un corps miné par une longue maladie va de lui-même s'abattre dans le tombeau. Et, bien que votre ridicule superstition n'ait pas encore totalement disparu de dessus la

terre, toujours pouvez-vous connoître avec certitude, par ce qui est arrivé déjà, ce que vous avez à attendre pour l'avenir. Car puisque l'idolatrie a été pour la plus grande partie détruite en si peu de temps, qui voudra contester que le peu qui en reste ne doive subir le même sort? Vous voyez au contraire cette foi chrétienne, plantée par les mains de quelques pêcheurs, fleurir et s'étendre tous les jours, non pas à l'ombre de la paix, mais à travers les orages et les persécutions. L'idolatrie, si profondément enracinée par toute la terre, a cédé à la puissance de Jésus-Christ, tandis que la prédication évangélique, combattue avec acharnement dès sa naissance par toute la terre, a triomphé de toutes les attaques et de toutes les résistances, abattant ses ennemis à ses pieds, et portant ses serviteurs au plus haut point d'élévation, sans autres instruments que la voix et les miracles d'hommes obscurs et méprisables, ou plutôt que la vertu de Jésus-Christ qui leur communiquoit sa divine toute-puissance.

L'homélie, ou plutôt le traité d'où ceci est tiré, a pour objet principal la réfutation du philosophe Libanius, à l'occasion d'une satire publiée par ce philosophe contre le christianisme. Saint Jean Chrysostôme y combat en passant Aristote, Diogène le cynique, Zénon, Platon, et plus particulièrement encore l'empereur Julien. Il entre dans le détail des circonstances du martyre

Pag. 550.
Pag. 552.

de saint Babylas, dont il parle comme témoin, de ce qu'il dit touchant la translation de son corps de Daphné Pag. 554. à Antioche. Il termine par l'éloge des martyrs et de la Pag. 555. vertu de leurs reliques (*).

On ne sauroit mieux relever la grandeur de ce ministère qu'en disant que les Apôtres ont continué de faire ce que Jésus-Christ avoit fait durant son séjour parmi les hommes, et qu'il n'a quitté la terre qu'après les avoir substitués à lui, pour achever par eux l'ouvrage qu'il avoit commencé lui-même (**).

HOMÉLIE XXXII et XXXIII *sur saint Matthieu*, (Chap. X, vers. 7 et suiv.)

Dans tous les lieux où vous irez, leur dit Jésus- T. VII Bened. Christ, *prêchez en disant : le royaume des cieux est* Pag. 369. *proche*. Rien pour les biens sensibles, dans le mi- Matth. X. 7. nistère qu'il leur impose. Nuls intérêts humains. Point de récompenses telles que Moïse et les prophètes les annonçoient aux Juifs. Jamais, jusque là on n'avoit dit rien de semblable. Toutes les promesses avoient été pour la terre; mais les Apôtres, il leur est commandé de prêcher un royaume du ciel, de promettre une béatitude toute nouvelle, qui

(*) *De S. Babyl. contr. Julian. et gentiles*, tom. II Bened., pag. 536—577; Morel, *Opusc.*, tom. 1, pag. 647—652. Voyez à l'article *Eglise*, tom. XIII, pag. 103 et suiv.

(**) Hom. II *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened. p. 430.

ne fut jamais soupçonnée, et où il n'y a rien pour les sens.

Pag. 370. Les prophètes envoyés avant les Apôtres résistoient souvent à la voix du Seigneur qui les appeloit. Moïse et Jérémie allèguent des excuses. Les Apôtres n'en connoissent pas. Et quelle récompense leur promet-on à eux-mêmes? les prisons, les chaînes, les inimitiés de leurs proches, la haine de tout le genre humain. Pour les autres, sources de bénédictions et de grâces; pour eux-mêmes, toutes les traverses et toutes les souffrances. Il leur donne la puissance des miracles : *Guérissez les malades, chassez les Démons;* mais à la condition de ne rien recevoir de la reconnoissance des hommes. *Vous avez reçu gratuitement; donnez de même.* La grâce de Jésus-Christ leur tient lieu de tout autre bien; il leur est commandé de ne s'inquiéter point du lendemain. Eh! comment concevoir un pareil désintéressement? Le Dieu qui les envoie prêcher sa doctrine
Pag. 371. par toute la terre, les élève au-dessus de tous les besoins de la terre. Il ne leur permet pas même *de penser à l'avance à ce qu'ils auront à dire* en présence des peuples. Son Esprit suffit à tout.

Jésus-Christ ne leur laisse aucun bien, et leur donne tous les biens. Il ne leur permet pas d'avoir rien en propre; mais il leur ménage la faculté d'entrer et de demeurer dans la maison de ceux dont ils auront fait leurs disciples, les affranchissant ainsi de

toute sollicitude, et les autorisant à témoigner par-là qu'ils ne s'étoient rendus auprès d'eux que dans l'intérêt de leur salut, pour bénir tout le monde, Pag. 372.
non pour être à charge à personne.

Il veut qu'ils prouvent leur mission moins par les miracles que par leurs vertus. Car il n'y a point de preuve plus éclatante d'une héroïque vertu que de se passer de tout ce qui n'est pas d'absolue nécessité.... Méritons de semblables hôtes. La paix qu'ils appor- Pag. 373.
tent avec eux ne tient pas seulement à la personne de ceux qui la peuvent conférer, mais aux dispositions de ceux qui veulent la recevoir. C'est là l'inestimable bienfait que le prophète avoit annoncé, quand il avoit dit : *Qu'ils sont beaux les pieds de* Nah. I. 15.
ceux qui viennent prêcher la paix, et annoncer les biens avec elle! Aussi Jésus-Christ, pour témoigner qu'elle est de tous les présents le plus magnifique, dit-il à ses Apôtres : *Je vous laisse la paix, je vous* Joan. XIV. 27.
donne ma paix. Ne négligeons rien pour entretenir cette précieuse paix et dans nos maisons et dans nos églises.

Le Sauveur prédit à ses Apôtres un nouveau Pag. 377.
genre de combat qu'ils auront à soutenir. Il annonce à l'univers l'étrange spectacle de combattants qui, sans armes, sans vêtements, sans nulle défense, vont se montrer sur le champ de bataille. Ce sont des agneaux envoyés affronter un troupeau de loups; et des agneaux à qui il est commandé d'unir à leur Vers. 16.

douceur naturelle, la simplicité de la colombe. Pourra-t-on douter de la puissance de celui qui les envoie, si l'on voit ces mêmes agneaux, jetés au milieu des loups, déchirés par eux, non-seulement ne pas succomber dans la lutte, mais désarmer leurs adversaires et changer leur nature? S'il y a quelque chose de plus difficile et de plus merveilleux que de les vaincre, c'est sans doute d'en faire des agneaux; et c'est là ce qu'exécutent douze hommes, pas plus, envoyés dans tout l'univers abandonné à des loups furieux.

Examinez avec quelqu'attention quels sont les hommes que Jésus-Christ charge d'une aussi vaste et aussi périlleuse entreprise. Des hommes timides par caractère, grossiers et ignorants, sans lettres, sans crédit, sans aucune connoissance des lois et du barreau; pêcheurs ou publicains de leur métier, dont l'esprit est par conséquent incapable de s'élever à de hautes conceptions. Un semblable dessein avoit de quoi déconcerter les plus mâles et les plus fiers courages, à plus forte raison des gens de ce caractère; et pourtant vous ne découvrez pas, dans toute leur conduite, la moindre trace d'abattement et de défiance.

Pag. 379. Rien d'étonnant, me répondra-t-on; ils étoient rassurés par le don des miracles; leur maître leur ayant conféré le pouvoir de guérir les lépreux et de chasser les Démons. Je réponds que rien, au

contraire, n'étoit plus propre à ébranler leur constance qu'une opposition aussi sensible entre le pouvoir qu'ils exerçoient à l'égard des autres, et l'impuissance où ils étoient de se défendre eux-mêmes. Quoi! il ne tient qu'à eux, même de ressusciter les morts; et les voilà dévoués aux dangers les plus formidables! Ils auront à soutenir la guerre contre le monde entier, sans autre perspective que les dénonciations et les emprisonnements; et avec tous leurs miracles, ils ne pourront échapper à tant de maux! Par quel moyen pouvoient-ils donc les contrebalancer? Par la seule puissance de celui qui les fait agir. *Voilà*, leur avoit-il dit, *que je vous envoie.* Ces simples paroles suffiront pour vous consoler dans vos disgrâces, enflammer votre courage dans les dangers, vous rendre supérieurs à la crainte, quelles que soient les attaques que l'on vous porte. N'admirez-vous pas cette autorité, cette puissance, cette vertu sûre de la victoire? comme s'il leur disoit: Ne vous inquiétez point si je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, si je veux que vous soyez des colombes. Car bien qu'il me fût facile de vous épargner et les obstacles et les souffrances, de faire de vous, non pas seulement des agneaux intrépides au milieu des loups, mais des lions terribles à leurs ennemis, il vous est bien plus avantageux que les choses aillent ainsi: pourquoi? pour faire mieux ressortir et la gloire de votre

triomphe et la force invincible de ma toute-puis-
II.Cor. XII. 9. sance. Ainsi dira-t-il à l'Apôtre saint Paul : *Ma grâce vous suffit, parce que ma force s'accomplit dans les infirmités*. Toutefois il ne donne point à la grâce seule tout l'honneur de la victoire. Mais voulant qu'ils y contribuent par une participation directe : *Joignez*, ajoute-t-il, *à la prudence du serpent la douceur de la colombe !* Mais, Seigneur, à quoi nous servira notre prudence, environnés que nous serons de tant de périls inévitables? Foibles agneaux, aurons-nous toute l'intelligence imaginable, en serons-nous moins victimes des loups ? Simples colombes, échapperons-nous moins à la serre implacable du vautour? Quelle est donc cette prudence de serpent que Jésus-Christ commande à ses Apôtres? celle qu'il vous commande à vous-mêmes, chrétiens qui m'écoutez. De même que le serpent poursuivi abandonne, pour sauver sa tête, tout le reste de son corps à son ennemi, ainsi quand il est question de sauver votre foi, sacrifiez, s'il le faut, biens, richesses, jusqu'à la vie elle-même. La foi, c'est là votre tête; elle est votre racine. En la sauvant, vous perdriez tout le reste; tout le reste vous sera rendu à grand intérêt. *Simples comme la colombe*, sans fiel, sans ressentiment contre ceux qui vous persécuteront, ne leur souhaitant aucun mal qui vous venge de leur injustice. — De semblables commandements, me direz-vous, sont impraticables. C'est bien assez que je me laisse opprimer, sans exiger

l'oubli de tout ressentiment. — C'est pourtant là ce que Jésus-Christ veut de ses Apôtres, quand il leur prescrit d'imiter la colombe dans sa simplicité. Quoi! vous jetez un roseau au feu, et vous prétendez que ce roseau ne brûle pas : vous allez plus loin encore, vous voulez qu'il éteigne le feu. — Oui, c'est là précisément le fait. Ce qui vous paroît impraticable, vous l'avez vu s'exécuter. Les Apôtres se sont montrés à la lettre prudents comme le serpent, simples comme la colombe. Ne faites point à Jésus-Christ l'injure de croire qu'il ait donné à ses Apôtres des commandements impossibles à pratiquer. Personne ne connoît mieux que le législateur le caractère de ses lois; il sait bien que la violence ne s'abat point par la violence, mais qu'elle cède communément à la douceur. Nous en avons ici l'éclatant témoignage dans leur histoire rapportée au livre des Actes. Les Juifs avoient beau les attaquer, se jeter sur leurs personnes avec la fureur des plus cruels animaux; les Apôtres ne leur opposèrent jamais d'autres armes que la simplicité de la colombe; et par la douceur de leurs réponses, ils triomphoient toujours de l'emportement de leurs persécuteurs. *Ne vous avons-nous pas commandé expressément*, leur disoient les chefs de la synagogue, *de ne point prêcher au peuple, en ce nom?* Au lieu d'appeler, comme il leur étoit si facile, les miracles à leurs secours, ils répondent, sans nulle aigreur et du ton le plus modéré :

Pag. 380.

Act. v. 28.

Ibid. 29. *Jugez vous-mêmes s'il est juste que nous vous écoutions de préférence à Dieu.* Voilà bien la simplicité de la colombe; admirez maintenant la prudence du serpent : *Car nous ne pouvons pas ne point dire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu* (1). Leçon éloquente, qui nous apprend à nous-mêmes avec quelle circonspection nous devons mesurer toutes nos paroles, pour éviter le double écueil et de nous laisser abattre dans les dangers, et de nous abandonner à l'emportement.

Jésus-Christ ajoute : *Donnez-vous de garde des hommes; car ils vous feront comparoître devant l'assemblée de leurs magistrats, et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues;*

Et vous serez menés à cause de moi devant les gouverneurs et devant les rois, afin que ce leur soit un témoignage, tant à eux qu'aux autres gentils. (Vers 17. 18.)

Voilà assurément d'étranges promesses. Mais, ô prodige de puissance dans celui qui tient un tel langage! O prodige non moins surprenant de docilité dans ceux à qui il s'adresse! Comment concevoir qu'après de semblables déclarations, ces Apôtres, des hommes aussi pusillanimes, de qui les connoissances ne vont pas au-delà de leurs filets et du misérable étang où ils faisoient leur pêche, ne

(1) Entre autres imitations, voyez Molinier, *Serm. chois.*, t. VIII, p. 301; et Bossuet, *Serm. de la Pentecôte*, tom. IX, pag. 78 et suiv.

se soient pas à l'instant même déterminés à fuir celui qui leur fait de pareils pronostics? Comment concevoir qu'ils ne se soient pas dit à eux-mêmes: Quelle ressource avons-nous à l'avenir? Tous les tribunaux sont déclarés contre nous, les rois ne nous connoîtront que pour nous faire la guerre; la synagogue nous maudira; Juifs et païens, magistrats et citoyens, tout s'armera contre nous. Ce n'est pas seulement notre pays qui conspirera; on nous parle encore de l'univers tout entier : *Vous serez menés à cause de moi devant les gouverneurs et devant les rois.* Pour obéir à ses ordres, c'est donc au sein des nations infidèles qu'il nous faut aller chercher la mort, en allant y porter son Evangile! Voilà donc l'univers tout entier que vous déchaînez contre nous! Ce n'est pas tout : à vous entendre, il faut qu'à cause de nous, les frères s'insurgent contre les frères, les fils deviennent parricides, les cités autant de théâtres de sédition. *Car,* dites-vous, *le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; les enfants se soulèveront contre leurs pères et leurs mères, et les feront mourir.* Le moyen de Vers. 21.
croire à des hommes qui n'amènent sur leurs pas, que divisions, meurtre et carnage, que crimes et horreurs? A quoi doivent s'attendre des hommes réputés des séducteurs, des malfaiteurs publics, la Pag. 381.
peste du genre humain; sinon à se voir repoussés et chassés de toutes parts? Est-ce donc là la paix

que vous nous commandiez d'apporter avec nous dans toutes les maisons où l'on voudroit bien nous recevoir? Encore si nous étions un grand nombre: mais douze seulement; de subtils et éloquents orateurs: mais nous sommes ignorants et sans lettres; si nous avions à commandement des armées puissantes, de grandes richesses: mais nous n'avons d'autre escorte que la misère et l'indigence. Avec tous ces moyens eux-mêmes, il ne nous deviendroit pas plus possible de persuader à tout le genre humain une doctrine qui ne doit enfanter que discordes civiles et pis encore. Nous consentirions à nous sacrifier nous-mêmes, comme il vous plaît de nous y assujettir; où trouverons-nous des gens assez dupes pour nous croire?

Eh bien! ce langage si simple, est inoui dans la bouche des Apôtres. Ces pensées si naturelles ne se présentent pas même à leur esprît. Pas un mouvement de curiosité, pas la moindre question sur ces étranges commandements qui leur sont faits. Le maître a parlé, ils obéissent avec joie. Ils suivent l'impulsion qui leur est donnée; c'est qu'à côté des épreuves qu'ils auront à subir, d'ineffables consolations leur sont promises. *Vous serez menés devant les gouverneurs et devant les rois;* mais *à cause de moi.* N'est-ce pas une consolation, et des plus efficaces, de souffrir pour le nom de Jésus-Christ? Mais *afin que ce leur soit un témoignage,*

tant à eux qu'aux autres gentils. Quoiqu'ils aient à souffrir, le témoignage n'en sera pas moins rendu; et Dieu n'en fera pas moins réussir son œuvre par des moyens efficaces, bien qu'ils restent inconnus aux hommes. Ils ont donc l'assurance d'avoir toujours avec eux le Dieu qui leur avoit tout prédit; d'en être les ministres, et non pas des méchants et des criminels. Ce ne sont que des ignorants; mais, leur a dit le maître, *lorsqu'ils vous livreront aux juges, ne vous mettez pas en peine comment vous leur parlerez, ni de ce que vous devez leur dire; car ce que vous leur devez dire vous sera donné à l'heure même. Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre père qui parle en vous*. Les voilà Vers. 20. 21.
devenus semblables aux prophètes qui parloient par l'Esprit de Dieu. Grâces à cet Esprit, leur prédication sera telle que tous les liens du sang et de la nature cèderont à l'impression de la divine parole énoncée par leur bouche; que pour les suivre, l'on comptera pour rien ce qu'il y a de plus attrayant ou de plus redoutable parmi les hommes.

Que l'on vienne nous parler encore d'un Platon, d'un Pythagore, de l'école tout entière du portique. Ce Platon, d'une si haute renommée parmi les Grecs, que l'on nous cite un seul prince à qui il ait pu persuader sa doctrine. Tous les autres sont tombés dans un discrédit général, et leurs systèmes ne sont plus regardés aujourd'hui que comme des

rêves. Les égarements de leur conduite n'ont pas été moindres que ceux de leur esprit. Vous n'avez rien de semblable à reprocher à nos Apôtres. Leur conduite pleine de modestie a fait voir la plus constante sagesse. La lutte où ils se sont engagés contre tout l'univers n'avoit pour objet que d'y établir le règne de la vérité et de la religion; et c'est en mourant pour elle qu'ils lui ont érigé d'immortels trophées. Après ses philosophes, la Grèce vante ses généraux, un Thémistocle, par exemple, un Périclès : Comparez leurs exploits avec ceux de ces simples pêcheurs. Le plus beau trait à citer dans la vie de Thémistocle est d'avoir engagé ses concitoyens à attendre sur leurs vaisseaux l'attaque de Xercès et de son armée. Ici, ce n'est point une portion de terre comme l'Attique à défendre contre une invasion étrangère. C'est l'univers tout entier à sauver de la tyrannie du Démon; c'est le monde qu'il faut, non pas soumettre par le glaive et inonder du sang des vaincus, mais régénérer, mais convertir à une vie nouvelle et tout angélique.

Pag. 384. Représentez-vous un de ces hommes, accoutumé aux seuls exercices de sa profession de pêcheur, qui paroît tout à coup en présence d'un monarque assis sur son trône, environné des officiers de sa couronne. Il est amené à travers les épées qui étincellent à ses yeux, à travers les flots d'un peuple immense. Chargé de chaînes et sans défenseur, il s'avance,

la contenance modeste, les yeux baissés vers la terre (1) : que va-t-il dire? Pourra-t-il seulement ouvrir la bouche, et articuler un seul mot? Il ne lui est pas même permis de parler pour sa justification. La seule nouveauté de sa doctrine fait son crime. Quiconque ose la prêcher est déclaré l'ennemi du genre humain, qu'il faut châtier par les plus affreux supplices. *Voilà*, disoit-on, *ces malfai-* Act. XVI. 20.
teurs qui troublent toute la terre, ces séditieux qui osent parler contre les édits de César, en appelant Jésus-Christ roi. Au milieu d'aussi iniques préventions, comment, sans l'assistance d'une vertu surnaturelle, réussira-t-il à persuader, non-seulement que sa doctrine est véritable, mais qu'elle n'a rien de contraire aux lois communes des états? Or, voilà ce qu'ont fait un saint Pierre, un saint Paul, tous les Apôtres; et nous savons avec quelle sagesse et quel succès. Non-seulement ils ont triomphé de la calomnie; mais ils sont parvenus à se faire regarder comme les bienfaiteurs et les sauveurs du monde. Par quels moyens? Par leur invincible patience (*).

(1) Belle prosopopée, dont l'éloquence moderne s'est emparée pour la reproduire sous toutes les formes. Voy. Bourdaloue, *sur la sainteté et la force de la loi chrétienne, Dominic.*, t. 1, p. 259; Cambacérès, *Divinité de la religion, Serm.*, t. 1, p. 38—51; le P. Le Jeune, *sur la foi*, Neuville, *Serm.*, t. 1, p. 43; Neuville, *Panégyrique de saint Pierre*, t. 1, p. 136; *Morc. chois. des protest.*, pag. 175—344; Saurin, t v, p. 216, 341.

(*) Hom. XXXIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. 1, p. 392—400.

Extraits des Homélies sur la première épître aux Corinthiens.

T. x. Bened. Pag. 20. Que l'infidèle accuse tant qu'il voudra nos Apôtres de n'avoir été que des hommes sans lettres, que des ignorants. Bien loin d'en rougir, nous sommes les premiers à le publier; nous le disons plus haut encore que l'infidèle. Laissons à la gentilité la vaine gloire qu'elle tire du nom de ses philosophes et de ses savants; notre titre de gloire, à nous, notre plus beau triomphe, c'est que l'ignorance de nos Apôtres ait surmonté toute la science de ces philosophes si vantés.

J'assistois un jour à une conférence qui s'étoit établie entre un chrétien et un gentil. J'ai cru reconnoître des deux côtés une égale foiblesse dans l'attaque et dans la défense. Le langage que tenoit chacun des deux eût été bien mieux dans la bouche de son adversaire. On citoit saint Paul et Platon; on les comparoit ensemble. Le gentil soutenoit que saint Paul n'étoit qu'un homme sans doctrine et sans lettres; le chrétien prétendoit, de son côté, qu'il y avoit dans l'Apôtre plus de savoir et d'éloquence que dans le philosophe : proposition qui eût donné la victoire au paganisme, si elle eût été fondée en raison; car, en supposant à saint Paul cette supériorité sur Platon, il falloit en conclure

que ce n'étoit pas la grâce qui avoit triomphé, mais une pure éloquence humaine. Une telle opinion n'eût été admissible que dans la bouche d'un païen. Ce que le chrétien avoit à dire, c'est que saint Paul, en effet, sans doctrine et sans lettres, ayant pu vaincre Platon, détacher ses disciples de son école, les attirer en foule dans la sienne, il devenoit incontestable que ce ne pouvoit être là l'ouvrage de l'homme, mais le miracle d'une grâce toute divine.

Que ce soit là une leçon pour nous : quand nous nous rencontrerons aux prises avec les gentils, n'allons pas leur donner gain de cause par d'aussi pitoyables raisonnements ; ne craignons pas de parler comme eux sur les Apôtres. Confesser qu'ils furent des ignorants, c'est en faire l'éloge, c'est là leur plus beau titre de gloire (1). Disons que c'étoient, non seulement des hommes sans doctrine et sans lettres, mais des hommes sans richesses, sans bien, sans renommée, sans nulle illustration. Ce n'est pas leur faire injure; bien loin de là, c'est publier leur triomphe, puisque, dénués de tous les avantages humains, ils n'en sont pas moins devenus les maîtres du monde ; puisque, avec toute leur foiblesse et leur ignorance, ils ont vaincu les sages du monde, les rois et les tyrans, les hommes les plus

(1) Segaud, dans un sermon *sur la foi*, *Avent*, pag. 413. Tous nos prédicateurs. Morus, Dav. Eustache, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 103, 309, 310, pressent cet argument avec vigueur.

fiers de leur science, de leurs richesses, de leur célébrité, et qu'ils ont dissipé toutes leurs résistances comme des ombres vaines. Qu'un événement qui importe au perfectionnement et au bonheur des hommes, s'exécute par des moyens où il n'y a rien de naturel, il faut en conclure invinciblement que c'est hors de la nature qu'il faut en aller chercher les ressorts cachés, donc dans une vertu, dans une force surnaturelle et divine.

Pag. 21.

Arrêtons-nous à examiner le fait en lui-même. De misérables artisans, occupés, l'un de la pêche, l'autre de faire des tentes, un autre de recevoir les deniers publics, venus d'une contrée lointaine, du fond de la Palestine, réduisent au silence les philosophes et les orateurs les plus fameux, font déserter leurs écoles, anéantissent leur doctrine par toute la terre, triomphant et des dangers et des obstacles, de la conjuration des peuples et des rois, malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les oppositions que présentoient à la fois et les préjugés et les habitudes, malgré les résistances de l'enfer tout entier, armé contre l'Evangile. Vainement, dis-je, et les peuples et les rois, les Grecs et les barbares, les philosophes et les orateurs ont armé contre eux les lois et les tribunaux, dressé les échafauds, déployé les tortures et multiplié la mort : tout a cédé à la voix de quelques misérables pêcheurs avec autant de facilité qu'un peu de pous-

sière cède à l'impétuosité du vent qui l'emporte. Voilà surtout l'invincible argument que nous devons faire valoir contre les gentils; c'est là le point capital auquel nous devons nous attacher pour qu'ils ne puissent se prévaloir ni de notre silence, ni de nos réponses. Demandons-leur comment la foiblesse l'a emporté sur la force, comment douze hommes ont triomphé de tout l'univers (1). Répondez-moi : si douze hommes, sans aucune science de l'art de la guerre, sans armes d'aucune espèce, d'ailleurs d'une constitution débile, alloient se précipiter sur une armée tout entière, fondre sur ses innombrables bataillons, recevoir sur leurs corps nus tous les traits lancés à la fois de tous les rangs, sans être blessés, sans éprouver le moindre mal, les détournant de la main sans les repousser par

(1) « C'étoient, dites-vous, des gens sans talents et sans lettres. Mais c'est là justement ce qui vous confond, répond saint Jean Chrysostôme. Comment, en effet, ces pêcheurs grossiers se sont-ils faits des sectateurs? Comment, etc. » (L'abbé Clément, *Serm. sur la dispersion des Apôtres*, *Mystères*, tom. I, pag. 476.) Tout cet éloquent discours n'est que la traduction des homélies que nous traduisons. Voyez les pag. 456, 458, 460, etc.; La Colombière, *Serm.*, tom. III, pag. 17, 18, 108; Bourdaloue, dans vingt endroits de ses sermons et de ses panégyriques; Senault, *Panégyr.*, tom. I, pag. 755. L'histoire et la philosophie ont également discuté le problème. Rappelons ici entre autres deux excellents écrits publiés sur cette matière : *Histoire de l'établissement du christianisme*, et le discours sur cette histoire, par Bullet (1 vol. in-8°. Paris, 1814); et *Considérations philosophiques sur le christianisme*, 1 vol. in-8°. Paris, 1785.

les armes, ils n'en ont pas; s'ils alloient, seuls contre tous, enfoncer, renverser leurs ennemis, les abattre à leurs pieds, les traîner captifs après eux, répondez : Diriez-vous qu'il y ait là quelque chose d'humain et de naturel? Voilà le triomphe des Apôtres, voilà bien plus encore. Car, enfin, il est possible qu'un homme nu échappe au combat, sans blessure; mais comment supposer que des pêcheurs sans études et sans lettres aient prévalu sur toute la sagesse humaine, sans que ni leur petit nombre, ni leur pauvreté, ni la foule des obstacles qui les environnent, ni l'empire du préjugé et la tyrannie de l'habitude, ni l'apparente dureté de leur enseignement, ni la perspective des supplices et de la mort sans cesse sous leurs yeux, ni la multitude de ceux qui étoient dans l'erreur, et l'autorité de ceux qui les y retenoient, aient pu arrêter les progrès de la prédication évangélique? Voilà certes un autre problème bien plus difficile à résoudre, et un succès bien plus inexplicable, autrement que par la toute-puissance divine (*).

Pag. 29. Que la propagation de l'Evangile en prouve la divinité, c'est là une proposition des plus faciles à démontrer. D'où a pu leur venir à ces douze misérables pêcheurs, de la dernière classe de la société,

(*) Hom. III *in prim. ad Corinth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. V, p. 25—27.

d'où leur a pu venir le dessein d'une aussi vaste entreprise? Comment des hommes, qui de leur vie peut-être, n'avoient pas mis le pied hors de leurs étangs et des contrées marécageuses où ils vivoient inconnus au reste de la terre, ont-ils pu concevoir le projet d'aller faire entendre leurs voix jusqu'aux extrémités du monde? Qui leur a inspiré cette audace d'aller combattre contre tout l'univers? Leur caractère timide et pusillanime se manifeste assez par leur histoire. Les écrivains qui nous l'ont transmise ne prennent guère de précautions ni pour taire ni pour dissimuler leurs défauts. Or, qu'y voyons-nous? qu'au moment où l'on vient saisir leur maître, tous oublient les miracles qu'il a faits, et dont ils furent les témoins, pour l'abandonner : un seul est resté, un seul que l'on nomme leur chef, le premier des Apôtres; mais c'est pour le renier. Comment donc se fait-il que ces mêmes hommes qui, du vivant de Pag. 30.
Jésus-Christ, avoient si lâchement cédé à l'orage, se trouvent si fort disposés à soutenir la guerre contre l'univers tout entier, après que le même Jésus est mort, qu'il a été enfermé dans le tombeau et qu'il y reste dans les liens de la mort, sans être ressuscité comme on le dit, sans s'être montré à eux pour relever leur courage (1)? Auroient-ils manqué de se dire : Quoi! il n'a pu se défendre lui-même; com-

(1) Voy. dans le vol. XIV de cette *Bibliothèque*, l'article *Résurrection de N. J. C.*, pag. 453 et suiv.

ment nous défendroit-il? Il n'a pu se sauver de la mort quand il vivoit; aujourd'hui qu'il est mort, quel service peut-il nous rendre? Il n'a pu, avec tous ses miracles, se faire croire dans une seule contrée; et nous, nous prétendrions convertir en son nom tous les peuples du monde? La plus simple lueur de raison suffisoit pour faire tenir aux Apôtres ce langage. Concluez donc invinciblement, qu'à moins d'avoir vu les preuves les plus indubitables de la résurrection et de la toute-puissance de Jésus-Christ, ses Apôtres n'auroient pas jeté le gant comme ils ont fait. En leur supposant un certain crédit parmi leurs compatriotes, une sorte de réputation parmi les étrangers, ils la perdoient aussitôt auprès des uns, par la nouveauté d'une doctrine contraire à toutes les institutions, à toutes les habitudes, à tous les préjugés; auprès des autres, par la prédication de ce code étrange qu'ils venoient substituer à toutes les anciennes législations. Où trouver des disciples, quand ils ne pouvoient être partout que l'objet de la haine et du mépris public? Parmi les Juifs? la haine qu'ils avoient eu pour leur maître rejaillissoit naturellement et avec encore plus d'énergie sur les disciples. Parmi les gentils? leur éloignement n'étoit pas moins prononcé : ils n'avoient pas oublié que Platon, pour avoir seulement formé l'idée d'une république nouvelle, et encore avec combien de ménagement! sans toucher à rien de ce qui intéressoit la

religion de son pays, n'avoitéchappé à la proscription età la mort que par une fuite volontaire et par la perte de la liberté. Et pourtant, qu'il y avoit loin d'un système de république idéale, consigné et perdu dans un livre, que l'on donne comme simple spéculation, et sans que le culte national y soit pour rien, qu'il y a loin de là à un Evangile où l'on prêche que les dieux des nations n'étoient pas des dieux, mais des Démons; qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'un homme mort sur un gibet! On n'avoit pas oublié que Protagoras, un autre de ces philosophes, avoit été menacé de perdre la vie pour avoir osé dire, non pas comme nos Apôtres, sur le théâtre entier de l'univers, mais dans une seule ville et à voix basse, qu'il ne connoissoit pas les dieux que l'on adoroit; que sur le simple soupçon d'attaquer les prétendues divinités du paganisme, un Diagoras, un Diodore, un Socrate, malgré tous leurs amis, malgré leur réputation et leur éloquence, n'avoient pas échappé à la mort. De semblables exemples avoient-ils de quoi rassurer nos prédicateurs? Quel prodige supérieur, en effet, à toutes les forces humaines, n'est-ce donc pas qu'un simple pêcheur, tel que Pierre, ait pu exécuter par tout l'univers un dessein que les philosophes eux-mêmes n'auroient pas osé concevoir; et qu'il ait conquis à l'Evangile les Grecs et les barbares (*)?

(*) Hom. IV *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 36—38. Voy. le vol. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 312.

Pag. 37. Comment les Apôtres auroient-ils pu se croire appelés à la conquête du monde, s'ils n'avoient pas vu Jésus-Christ ressuscité? Autrement, étoient-ils donc assez dépourvus de sens, pour s'engager au hasard dans une telle entreprise? C'eût été le comble de la folie, d'espérer quelque succès, sans le secours de la toute-puissance divine. De deux choses l'une : Ou c'étoient des insensés; et dans ce cas, le moyen d'exécuter un aussi vaste dessein? ou c'étoient des hommes de bon sens, et les faits le prouvent bien. Comment alors s'exposer, à moins d'avoir reçu du ciel les gages les mieux assurés, et d'être soutenus par le secours d'en haut? Comment, dis-je, s'exposer alors à braver tant de dangers, à porter la guerre, avec une audace intrépide, dans tous les lieux de l'univers? Quoi! douze hommes concevoir un pareil projet, se jeter à travers ce vaste champ de bataille, et faire tête à tant d'ennemis! Qui donc leur pouvoit donner cette confiance d'aller partout changer des habitudes invétérées par une longue suite de siècles, et, chose plus étonnante encore, l'espérance qu'on les croiroit sur parole, quand on les entendroit parler de ce royaume céleste, auquel ils appeloient leurs disciples? Même en les supposant versés dans la science, élevés dans l'opulence, dans la gloire, dans les honneurs : il n'étoit guère probable qu'ils pussent concevoir d'aussi hardis projets. Et pour-

tant, dans cette hypothèse, leurs espérances n'auroient pas été tout-à-fait dénuées de fondement. Mais qu'étoient-ce que ces Apôtres? Des hommes de la plus basse extraction, attachés à des métiers obscurs, nécessaires à leur existence, occupés tout entiers d'exercices tout-à-fait étrangers à la philosophie, et bien peu propres à élever l'esprit, à porter à de grandes vues, surtout quand il n'y avoit point ailleurs d'exemple capable d'enflammer l'émulation. Car tous ceux qui, jusque là, avoient Pag. 38.
entrepris de ces innovations, avoient échoué, non-seulement chez les Grecs et dans des temps bien reculés; mais chez les Juifs, au sein de leur propre nation; et sous leurs yeux, tous avoient péri misérablement, quoiqu'ils ne fussent pas comme eux réduits à ce petit nombre de douze, mais qu'ils fussent soutenus d'une grande multitude; témoins Theudas et Judas qui, après avoir réussi à rassembler une quantité assez considérable de partisans, venoient d'être exterminés, eux et leurs disciples (1). Bien loin donc de les enhardir; une telle expérience avoit plutôt de quoi les intimider et les détourner de tout projet où ils n'auroient pas eu Dieu pour appui.

Mais n'importe. Ils se flattoient d'être plus

(*) Joseph, *Antiq.*, lib. xx, cap. II, et XVIII, cap. I. Voyez la *Bible de Vence*, tom. XI, p. 22 (*Dissert. sur les faux Messies.*)

heureux : soit. Toujours leur falloit-il de grandes espérances pour se hasarder à courir d'aussi grands dangers. Mais qu'avoient-ils à gagner, en réussissant à faire croire à ce Jésus qu'ils prétendoient ressuscité des morts, s'il n'eût pas été vrai qu'il le fût? Jugeons par ce qui se passe autour de nous. On croit aujourd'hui à cette vérité, on est persuadé de l'existence d'un royaume céleste, des récompenses immortelles qui nous y attendent; où sont les hommes qui s'exposent de gaîté de cœur à braver les périls où la foi engage (1)? Et l'on veut que les Apôtres eussent été les affronter sans motif! que dis-je? au risque de s'attirer toutes les vengeances du ciel et de la terre? Car si ce qu'ils prêchoient étoit faux, si toute cette doctrine de la résurrection de Jésus-Christ, de sa glorieuse ascension dans le ciel, n'étoit qu'une fable imaginée par eux pour tromper la foi des peuples, criminels envers Dieu, n'avoient-ils pas à craindre tous les foudres de sa justice? Ils auroient eu, du vivant de Jésus-Christ, la plus ferme confiance dans ses paroles, le plus vif

(1) « Ne sortons point de notre temps et de nos mœurs, et jugez des premiers prédicateurs de l'Evangile, par ceux qui leur ont succédé. Que nous venions leur prêcher la pénitence et les mêmes vérités que prêchoient les Apôtres; que nous allions dans les palais des grands, dans les cours, dans les armées, montrer la croix et l'Evangile, sommes-nous écoutés, sommes-nous même entendus, et quel est le fruit de notre mission? » (Cambacérès, *Divinité de la religion*, *Serm.*, tom. 1, pag. 25.)

attachement à sa personne; toutes leurs affections pour lui s'anéantissoient à sa mort. Il n'étoit plus à leurs yeux qu'un imposteur qui les avoit séduits par la promesse d'une résurrection imaginaire. Une armée, toute foible qu'elle puisse être, subsiste sous les yeux de son général; lui mort, tout se disperse. De même Jésus-Christ anéanti dans son sépulcre, quel motif plausible engageoit les Apôtres à le prêcher? Au contraire, combien de motifs, et les plus puissants, ne leur commandoient-ils pas le silence? Affronter les obstacles et les difficultés qui se présentoient en foule dès les premiers pas dans la carrière, c'étoit faire preuve de folie; et l'on ne se laisse pas guider par des fous. Il n'y avoit donc que la conviction intime de sa résurrection qui pût les déterminer. Autrement, rien au monde ne pouvoit les pousser à une imposture où ils n'avoient à gagner que la guerre contre tout le genre humain. Ils n'auroient pas manqué de se dire: Il nous promettoit de se ressusciter lui-même trois jours après sa mort; il nous parloit d'un royaume des cieux, d'un Saint-Esprit qui nous seroit envoyé pour nous conduire à la conquête du monde, et tant d'autres promesses au-dessus de la nature; où est cette résurrection, cette descente du Saint-Esprit? Quelle assurance pouvons-nous avoir pour l'avenir, quand il nous a trompés dès à présent? N'étant point ressuscité, contre sa promesse, quel

motif avoient donc les Apôtres de publier sa résurrection? « Ce motif, nous dit-on, étoit dans l'attachement qu'ils lui portoient ». Mais c'étoit bien
Pag. 39. plutôt de la haine qu'ils lui devoient, pour les avoir trompés, pour s'être joué de leur confiance, pour leur avoir fait quitter leurs maisons, leur famille, tous leurs moyens d'existence, les avoir mis en butte à l'inimitié, à la haine de toute une nation, et les avoir ensuite abandonnés. Qu'ils eussent été dupes de ses promesses jusqu'au moment de sa mort, la chose étoit excusable; mais persévérer après dans leur crédulité, c'étoit dans les disciples comme dans le maître, impudence sacrilége. La vérité étoit un devoir auquel on ne pouvoit manquer sans crime; promettre le ciel, alors que ce n'étoit qu'un simple mortel, devenoit une criante imposture (1). Ce que les Apôtres avoient donc de plus simple, de plus naturel à faire, c'étoit de confesser qu'ils avoient été trompés, que Jésus-Christ les avoit séduits par ses prestiges. Cet aveu les sauvoit de tous les périls, et les réconcilioit avec tous ceux de leur nation; car, puisque les Juifs avoient
Matth. xxviii. 15. donné aux gardes de l'argent, pour dire que le corps de Jésus avoit été enlevé pendant qu'ils dormoient, quel prix n'auroient-ils mis à la rétractation des Apôtres? Les récompenses et les honneurs

(1) Massillon, *Divinité de Jésus-Christ*, *Avent*, pag. 385—390.

étoient promis à leur silence. Pourquoi s'y refuser? Pourquoi au contraire aller chercher les insultes et les persécutions, s'il n'y avoit pas un motif supérieur à toutes les considérations humaines?

Pressons ce raisonnement : que, bien loin de conserver de l'attachement pour Jésus-Christ, s'il n'étoit pas ressuscité, ils n'auroient eu pour lui que de la haine. Oui, de la haine; car, vous le savez, on ne veut pas même entendre prononcer le nom de ceux par qui l'on a été aussi cruellement trompé. Eux, au contraire, ce nom qui leur doit être si odieux, ils le prêchent, ils le publient en tous lieux. Mais pourquoi donc? S'attendoient-ils à vaincre, à la faveur de ce nom, les anciennes préventions? Rien n'étoit plus mal imaginé; car, en réussissant même à les surmonter, ils auroient toujours fini par échouer, en s'opiniâtrant à produire un nom regardé comme celui d'un imposteur. S'ils étoient dans l'intention de faire oublier le passé, ce nom étoit la première chose qu'il falloit dissimuler; s'en armer, c'étoit irriter les préventions et s'exposer au ridicule. D'où la pensée leur en seroit-elle venue? Tout ce qu'ils avoient entendu dire à Jésus-Christ étoit déjà bien loin de leur mémoire; ils l'avoient oublié dès le temps où il n'y avoit pour eux nul risque à le rappeler. Une foule de choses avoient même échappé à leur intelligence : c'est la remarque des Evangélistes. Et maintenant qu'ils ont Luc. XIV. 21.

tout à craindre, ne devoient-ils pas être bien plus portés à tout oublier? De simples paroles pouvoient-elles laisser dans leur cœur de plus vives impressions que la personne même de leur maître? Or, nous voyons, même avant sa mort, que leur affection pour lui cédoit à la crainte de l'avenir. Ce qui ne permet pas d'en douter, c'est le reproche que leur en fait Jésus-Christ. Quelques jours avant sa mort, ils lui demandoient, avec une inquiète curiosité, *Où allez-vous?* A cette question, souvent répétée, Jésus-Christ répond par un long discours où il leur annonce sa passion prochaine et les traverses qu'ils auroient eux-mêmes à subir. Ces prédictions les remplirent d'une telle crainte, qu'ils demeurèrent tous sans voix et sans parole. Sur quoi
Joan. XVI. 5. Jésus-Christ : *Personne d'entre vous*, leur dit-il, *ne pense plus à m'interroger et à me demander : Où allez-vous? mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli vos cœurs.* Si donc l'attente de sa mort, bien que suivie de la promesse de sa résurrection, les jetoit dans un tel abattement, à plus forte raison la certitude qu'il n'étoit pas ressuscité, devoit-elle les pénétrer et du regret d'y avoir cru et de la crainte des maux qu'ils pouvoient encourir.

Je demanderai encore d'où pouvoit leur être venue la connoissance de la doctrine sublime dont ils ont été les prédicateurs? Jésus-Christ leur avoit pré-

dit qu'après sa mort, ils apprendroient des secrets encore plus relevés : *Il me reste*, leur avoit-il dit, *bien des choses à vous apprendre ; mais, pour le présent, vous n'êtes pas encore capables de les porter.* Ce qui leur restoit à découvrir étoit donc bien plus excellent. D'où l'auroient-ils su?

Ibid. 12.

Pag. 40.

Les Apôtres coupables d'imposture (1)! Mais comment auroient-ils espéré pouvoir l'accréditer? Les souffrances et les ignominies de leur maître n'étoient un secret pour personne. Son supplice avoit été public; il étoit mort en plein jour, dans la capitale du royaume, la veille de la première solennité de la nation, sous les yeux d'un peuple entier rassemblé

(1) « Dira-t-on que nos dogmes aient été forgés par l'imagination humaine? Des hommes sans étude, de simples pêcheurs, qui reconnoissent ne point comprendre les vérités qu'ils annoncent, qui s'étonnent eux-mêmes des merveilles qu'ils racontent ; voilà les hommes qu'on accuse d'avoir imaginé les mystères. Et si leur imagination avoit été capable de les enfanter, auroient-ils osé les divulguer? N'auroient-ils pas craint de soulever, contre la religion qu'ils annonçoient, de nouveaux ennemis, de leur fournir de nouvelles armes? Pour faire les Apôtres auteurs de nos mystères, il faut les supposer, d'une part, contre l'évidence des faits, assez éclairés pour les inventer ; et de l'autre, assez insensés pour vouloir eux-mêmes opposer des obstacles à leur prédication. » (L'évêque de Langres, *Instr. pastor.*, pag. 14.) Un illustre membre de la chambre des Communes d'Angleterre à soumis à une discussion juridique cette question : « Le christianisme n'est-il, comme plusieurs le supposent, qu'une imposture fondée sur une fable absurde? » Et il n'y voit d'autre solution plausible que celle que fournit ici la raison la plus sévère, à savoir, l'aveu que c'est là l'œuvre de la seule Toute-Puissance divine. » (Jennings, *Evidence de la relig. chrét.*, pag. 114—119.)

à Jérusalem. Quels témoins du miracle avoient-ils à produire? personne qu'eux ne l'avoit vu. Comment le persuader à d'autres? Mais ce sur quoi il n'y avoit pas le plus léger doute, c'est qu'il avoit été mis dans le sépulcre; c'est que l'opinion la plus généralement accréditée par les gardes et par les Juifs, accusoit ses disciples d'avoir enlevé son corps; c'est qu'ils n'avoient, pour repousser cette accusation, que leur seul témoignage. Comment supposer donc qu'ils eussent pu concevoir l'espérance de triompher de tous ces préjugés, en établissant par toute la terre la croyance de sa résurrection? Si les gardes qui avoient vu les prodiges dont la résurrection fut accompagnée, s'étoient laissé gagner par argent pour répandre la fable de son enlèvement, les Apôtres pouvoient-ils, sans argent et sans miracles, espérer que le monde tout entier croiroit à la fable de sa résurrection?

Dira-t-on que c'étoit pour se faire un nom à eux-mêmes? Mais la doctrine qu'ils publioient, ils l'auroient annoncée sous leur propre nom, ils n'en auroient pas fait honneur à un homme qui n'étoit plus. Dans ce cas, auroient-ils obtenu plus de créance? Non; les peuples n'étoient pas plus disposés à croire à un homme livré au supplice, expiré sur une croix, qu'à des hommes qui ne fuyoient leur pays que pour échapper au même supplice.

Remarquez toutefois qu'ils n'ont point com-

mencé par s'éloigner de la Judée; ce n'est point dans des contrées étrangères qu'ils annoncent d'abord l'Evangile et la résurrection; mais dans leur propre pays. Et ils obtiennent créance! Comment expliquer d'aussi prodigieux succès sans miracle? Ils en faisoient donc; et il est impossible de le nier; mais comment en faire, s'ils n'étoient assistés par la toute-puissance divine? Que s'ils n'en ont point fait, et que cependant ils soient venus à bout de faire croire à la résurrection, c'est là le plus éclatant de tous les miracles.

Pourquoi rester dans la Judée? Pouvoient-ils ignorer qu'elles étoient les dispositions des Juifs, envieux et méchants? Leur histoire leur avoit appris comment ils avoient traité Moïse, malgré tous les miracles opérés, soit avant, soit après le passage de la mer Rouge, dans l'Egypte et dans le désert. Jérémie, ils l'avoient jeté dans une citerne; d'autres prophètes, il les avoient mis à mort. Elie s'en plaignoit dans ces termes : *Seigneur, ils ont tué vos prophètes, ils ont renversé vos autels, je suis demeuré seul, et ils cherchent à m'ôter la vie.* III. Reg. xix. 18. Pourtant, qu'avoit-il fait? Il avoit délivré la Judée d'une effroyable famine, après l'avoir punie par ce fléau. Il avoit signalé sa puissance en faisant descendre le feu du ciel sur des prêtres sacriléges. Voilà comme cette nation répondoit aux miracles de ses prophètes. Cependant ils n'entreprenoient

Pag. 41.

pas de changer les lois du pays. Auroient-ils plus ménagé les Apôtres, à qui ils accordoient bien moins d'estime encore, qui venoient leur prêcher ces étranges nouveautés pour lesquelles leur maître avoit été crucifié, à qui enfin ils devoient moins pardonner qu'à Jésus-Christ lui-même, de qui ils avoient l'air de soutenir l'usurpation et les vues
Joan. XII. 12. ambitieuses dont on l'avoit accusé? *Quiconque se fait roi n'est pas ami de César,* s'écrioient les Juifs, au sujet de Jésus-Christ qu'ils envoyoient à la mort. Les Apôtres n'étoient donc à leurs yeux que ses complices, et plus criminels encore, en s'exposant à tant de dangers pour le servir. Quel manifeste avoient-ils à produire? Quelles histoires avoient-ils à raconter pour lui susciter des sujets? Qu'il avoit été crucifié? Qu'il étoit né d'une pauvre femme de la Judée; que cette femme étoit une vierge fiancée à un pauvre charpentier; qu'il sortoit d'une nation odieuse à tout le genre humain? De semblables proclamations, bien loin d'être un attrait pour les peuples, étoient précisément ce qu'il y avoit de plus propre à les repousser, surtout faites comme elles l'étoient par de misérables pêcheurs, par des artisans obscurs. Quoi! ces diverses considérations ne se seroient point présentées à l'esprit des Apotres? Des esprits timides, bien loin de braver les périls existants, s'en forgent qui n'existent pas. Les Apotres étoient les plus timides

des hommes. Quelle pouvoit être leur espérance de prêcher Jésus-Christ ressuscité, s'il ne l'eût pas été? Ils n'en avoient aucune. Tout, au contraire, se réunissoit pour les détourner de le prêcher. Si pourtant ils l'ont fait, s'ils ont tout bravé en le faisant; s'ils ont réussi à le persuader à tout l'univers, concluez avec certitude que l'homme n'est rien ici, et que Dieu seul a tout fait (*).

Il n'est rien qui soit plus animé ni plus pressant, Pag. 42.
rien qui entraîne son adversaire avec plus de vivacité et de force que saint Paul. C'est qu'il n'y a rien de plus fort que Dieu, qui parle par sa bouche, rien de plus puissant que la grâce qui agissoit par Pag. 43.
son ministère. Il avoit démontré que l'Evangile et ses premiers prédicateurs ne pouvoient naturellement que rebuter les hommes, bien loin de les persuader; mais lui à qui ce même Evangile devoit tant de conquêtes, quel langage avoit-il donc employé? Un langage simple comme les autres Apôtres. *Je ne suis point venu vers vous*, dit-il aux Corin- I. Cor. II. 1.
thiens, *avec les discours élevés d'une éloquence et d'une sagesse humaine.* Qu'il ne l'ait pas voulu, qu'il ne l'ait point pu peut-être, à la bonne heure. Mais Jésus-Christ dont il étoit l'organe, le pouvoit bien assurément. Il ne l'a pas voulu pour rendre plus éclatant le triomphe de la prédication évangé-

(*) Hom. v *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 46—51.

lique. Il a voulu que son Apôtre prêchât l'Évangile avec la même simplicité qu'il l'avoit annoncé lui-même, pour faire voir que la prédication et les fruits qu'elle produisoit étoient uniquement son ouvrage.

Ibid. 2. Saint Paul le déclare aussitôt : *Je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.* Certes, le Dieu qui ressuscitoit les morts par le seul attouchement des habits de Paul, et guérissoit les maladies par son ombre, pouvoit bien enflammer son génie et son langage de tous les feux de l'éloquence : Jésus-Christ ne l'a pas voulu. Il entendoit bien mieux les intérêts de sa religion. Paul ne veut que ce que veut

Pag. 44. son maître. Il ne viendra pas argumenter, étaler les raisonnements et les syllogismes ; il viendra prêcher simplement Jésus-Christ crucifié. Ces philosophes, ces docteurs qui vous enchantent, déploient sous vos yeux la pompe de la rhétorique et tout l'appareil du raisonnement ; quant à moi, tout

Ibid. 4. le temps que j'ai été parmi vous : *Je n'ai point employé en vous parlant et en vous prêchant les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu.* Rien de ce qui fait la sagesse du siècle, rien pour annoncer l'Evangile que le langage le plus simple et les prédicateurs les plus grossiers, traversés par tous les obstacles imaginables, témoin ce que dit

Ibid. 3. l'un d'entre eux : *Et je n'ai été parmi vous que dans*

un état de foiblesse et de crainte, et dans de grandes alarmes. Quoi! m'allez-vous dire, Paul, accessible à la crainte! Oui, puisqu'il étoit homme; et c'est la même son plus beau titre de gloire. Environné, comme il l'étoit, de dangers et de persécutions, ce cœur héroïque s'élève au-dessus des mouvements naturels à notre condition humaine. S'il ne les eût pas connus, où seroit son mérite de les avoir bravés? Pourtant ils ont triomphé, preuve manifeste que Dieu agissoit par eux, que leur apparente folie étoit plus forte que toute la sagesse des hommes; que tous les obstacles ont cédé à *l'Esprit et à la vertu de Dieu;* que la prédication de l'Evangile ne fut donc pas l'ouvrage des hommes, mais l'œuvre de Dieu seul. Ce qui le manifestoit invinciblement, c'étoient leurs miracles. Le moyen de résister à un argument tel que la vue d'un mort qui ressuscite (1)? *L'Esprit et la vertu de Dieu*, qui ne permettoient Pag. 45.
pas de confondre ces miracles avec les prestiges des imposteurs. Ce qui opéroit par leur bouche et par leurs mains, c'étoit la croix, la croix à qui seule ils rapportent tout l'honneur de la victoire. Or, combien une semblable sagesse est en effet supérieure à toute celle des hommes! Combien elle prouve évidemment son origine céleste! Quand on

(1) Saurin a dit : « Le bel exorde que la résurrection d'un mort! l'énergique éloquence que celle qui est accompagnée d'un secours surnaturel! » (*Serm.*, tom. v, pag. 140.)

détermine son jugement sur les mouvements de l'éloquence humaine, on court trop souvent risque de s'égarer, et le bon droit échoue contre les artifices du langage. Mais quand c'est la sagesse de Dieu, manifestée par des œuvres surnaturelles, plus alors de séduction à craindre.

Pag. 46. Pourquoi ne s'en fait-il plus aujourd'hui? Nécessaire dans les commencements, pour soumettre l'incrédulité, ils ne le sont plus maintenant que la Joan. xx 29. foi chrétienne domine par tout l'univers. *Heureux*, répond Jésus-Christ à l'apôtre saint Thomas, *heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru!* Quel mérite y a-t-il à croire là où il n'y a plus qu'évidence, impossibilité de ne pas croire? Pourquoi se feroit-il des miracles, après tant d'invincibles dé- Pag. 47. monstrations de la vérité chrétienne, de prophéties qui en avoient annoncé l'établissement (1)? Après Pag. 48. tout ce que nous voyons, à savoir la conversion de l'univers, pourtant il y a encore aujourd'hui des incrédules. Faut-il s'en étonner? nos mœurs sont si différentes de celles des premiers chrétiens. Autrefois la vie des chrétiens étoit un miracle sensible à tous les yeux, une démonstration palpable de la vérité de la doctrine, qui engageoit les païens à se rendre. Ressemblons-nous à ceux-là?

(1) Voyez dans le volume précédent l'article *Miracles*, p. 498 et suiv., où nous avons traduit intégralement ce que nous ne transcrivons ici que par analyse.

Nous voyons saint Paul à chaque page de ses épîtres, raconter les persécutions qu'enduroient les premiers chrétiens. Jamais un moment de repos; obligés de fuir leur patrie, pour trouver en tous lieux des persécutions nouvelles. Nous, enchaînés au sol qui nous a vus naître, nous y voulons goûter les délices de la vie; il nous faut de somptueux édifices, toutes les délicatesses de la sensualité. Qui de nous est affamé pour la divine parole? Qui sait endurer la solitude, ou la fatigue d'un long voyage? Où sont les pasteurs qui s'adonnent à l'instruction de leur troupeau, et qui, vivant du travail de leurs mains, gagnent de quoi nourrir les autres? Qui de nous est en droit de dire avec l'Apôtre : *Je meurs* I. Cor. xv. 31. *tous les jours*. Je ne crains pas d'en faire l'aveu, l'état de langueur où vivent nos peuples, c'est nous surtout qu'il en faut accuser. Successeurs de ces Apôtres qui, semblables à des généraux d'armée, infatigables dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans le chaud, affrontant les dangers, signalés par cent combats et sortis victorieux de tous, nous, dégénérant de ces illustres modèles, nous nous abandonnons à la mollesse; tout entiers à la recherche des richesses et des plaisirs de la table. Faut-il demander encore pourquoi nous succombons sous nos ennemis?

Que s'il vient à se rencontrer encore quelqu'un jaloux de retracer la vie de nos premiers Apôtres,

il déserte nos cités, s'exile du commerce des hommes pour aller s'anéantir dans la solitude et fuir sur les montagnes. Demandez-lui pourquoi : De peur, vous répondra-t-il, de périr dans le monde, en me laissant aller au relâchement. Mais vos frères qui se perdent, les pouvez-vous voir périr, et rester insensible? En restant près d'eux, vous aurez du moins travaillé à les gagner(1). L'intérêt d'un si grand bien ne vaut-il pas le risque de tomber dans quelque relâchement? Qu'il ne reste dans le monde que ceux que l'affaire du salut ne touche point, quand ceux à qui elle est chère courent s'ensevelir dans la retraite, quel moyen y aura-t-il de gagner les âmes à Dieu? Le bon exemple peut convertir ceux mêmes que les miracles ne convertiroient pas (*).

Les vues foibles appréhendent l'éclat du jour, et s'accomodent mieux de l'obscurité. Telle étoit la disposition des esprits à l'égard de la sagesse divine. Les sages du monde, qui ne pouvoient la compren-
Pag. 50. dre, la taxèrent de folie, et se crurent être les seuls sages. Ils ressembloient à des pilotes qui, sans voiles et sans gouvernail, promettroient de conduire leur vaisseau à travers une vaste mer, et prétendroient prouver par le raisonnement que la chose est possible. Toutes ces belles paroles empê-

(1) Voyez plus bas l'article *Solitaires*.

(*) Hom. VI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 52-60.

cheroient-elles qu'on ne les regardât comme des insensés?

Quelle sera donc la véritable sagesse? Celle que Dieu lui-même a daigné révéler aux hommes pour les amener à la perfection; celle qui a donné au monde la connoissance des plus sublimes mystères. Pag. 51.
Mystères ou choses cachées, parce qu'ils ne se communiquent pas à tout le monde indifféremment; parce que nous autres fidèles n'en avons pas encore reçu une intelligence pleine et entière, et que la manifestation en est réservée aux temps futurs (*).

La suite de cette homélie se trouve traduite dans le vol. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 215 et suiv.

« Qu'étoient-ce que les Apôtres? Des hommes pleins de zèle. Non, dit saint Jean Chrysostôme, c'est le zèle même (**).

« Saint Jean Chrysostôme appelle les Apôtres les douze tables de la nouvelle loi. Car, comme autrefois le Seigneur grava sur deux tables de pierres la loi qu'il donnoit à Moïse, de même Jésus-Christ a, pour ainsi dire, écrit son Evangile dans les cœurs de ses douze Apôtres. Il l'a écrit en traits de flamme

(*) Hom. VII *in* I *Epist. ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom., pag. 60.

(**) Bourdaloue, *sur la fête de la Pentecôte*, *Mystères*; tom. I, pag. 360; Chrysost., Hom. I et XLIII *in Act.*, tom. IX Bened., pag. 6, 325.

par l'opération de son Esprit : *Spiritus stylo scripsit* (*). »

Pag. 59. Je vous disois, il n'y a pas long-temps, qu'il ne seroit venu jamais à la pensée des Apôtres de prêcher la doctrine qu'ils nous ont laissée, s'ils n'y eussent été excités par un mouvement surnaturel ; que non-seulement ils n'y auroient pas réussi, mais qu'ils n'auroient pas même tenté l'entreprise. Donnons un nouveau jour à cette démonstration, en la présentant sous le rapport du seul obstacle des préventions qu'ils avoient à combattre. La nouveauté de leur doctrine la mettoit dans une opposition en apparence invincible avec tout ce qu'il y avoit de croyances anciennes. Or, il n'y a rien, en fait de religion, qui enchaîne les hommes aussi fortement que l'habitude. C'étoit donc moins, de leur part, le petit nombre, l'ignorance et le manque absolu de ressources humaines qui s'opposoient aux succès de la prédication évangélique, que, du côté de leurs adversaires, la difficulté de renoncer à toutes leurs anciennes idées religieuses, pour embrasser un culte nouveau, étranger, même en y reconnoissant quelqu'avantage. C'étoit surtout du côté des Juifs qu'il y avoit le moins d'espérance. L'Evangile venoit renverser, anéantir les dieux du paganisme, leurs

(*) L'abbé Clément, *sur la dispersion des Apôtres*, *Mystères*, tom. I, pag. 470 ; Chrysost., Hom. I *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 4 ; *in Esai*, tom. VI, pag. 4.

temples et leurs mystères. Mais pour les Juifs, en abolissant en partie leur culte, les Apôtres étoient bien loin d'attaquer le Dieu qu'ils adoroient : Honorez, disoient-ils, le divin législateur qui vous l'a donné; seulement il est des articles de cette loi qui ne doivent plus être conservés, tels que le sabbat, la circoncision, les sacrifices d'animaux. Mais abolir le culte et le sacrifice, c'étoit se mettre en quelque sorte en contradiction avec le précepte d'adorer le législateur.

Le paganisme étoit défendu par une longue prescription. Comment changer des habitudes, non Pag. 60.
pas de quelques années; mais de tant de siècles; non de quelques hommes; mais du monde tout entier? Car c'étoient les philosophes et les orateurs, les pères et les aïeux les plus reculés, les Grecs et les Barbares, les savants et les ignorants, les peuples et les rois, les habitants des villes et ceux des campagnes; c'étoient et tous les âges et toutes les professions qui étoient courbés sous le joug de l'erreur. Tout y ramenoit sans cesse, et la terre et les mers, et les montagnes, et les fontaines, tout ce qu'il y avoit d'animé ou d'inanimé dans la nature. Le monde tout entier s'ouvroit aux Apôtres comme une vaste école où il falloit apprendre les premiers éléments de la vérité. On pouvoit leur répondre : Quoi donc, tout ce qu'il y eut d'hommes sur la terre étoit-il livré à l'aveuglement? Quoi, des sages, tels

qu'un Pythagore, un Platon, tant d'hommes illustres par leur rang, par leur considération dans le monde; tant de législateurs, de peuples savants, n'auroient été que des ignorants; et toutes leurs lumières s'éclipseroient devant celles de douze misérables artisans? Une telle prétention est-elle soutenable? Eh bien! l'univers a été muet à la voix des Apôtres; l'univers s'est laissé conduire à l'école de ces nouveaux docteurs. Les chaînes de l'habitude ont été brisées, de l'habitude, qui plus d'une fois a résisté aux ordres de Dieu, et même à ses bienfaits. Les Juifs, par exemple, accoutumés aux grossiers aliments de l'Egypte, façonnés à la servitude sous laquelle des maîtres durs les avoient pliés, se dégoûtoient de la manne et de leur liberté nouvelle. Les histoires profanes ne nous présentent pas moins d'exemples de la tyrannie de l'habitude. Platon savoit bien que tout ce que l'on débitoit sur les dieux du paganisme n'étoit qu'un tissu d'extravagances; il n'en suivoit pas moins toutes ses pratiques, exact à en célébrer toutes les fêtes et les cérémonies publiques, parce qu'il n'avoit pas la force de combattre l'habitude; et c'étoient là les leçons qu'il tenoit de son maître. Socrate lui-même, soupçonné d'avoir voulu introduire des nouveautés dans la religion, eut la foiblesse de s'en défendre dans son apologie, et perdit la vie sans avoir réussi à opérer le moindre changement. Encore aujourd'hui, combien de

personnes engagées dans l'idolatrie, y persistent par cette seule raison, qu'elles suivent leur ancienne religion! Aussi a-t-on appelé l'habitude une seconde nature, et plus particulièrement encore celle qui se lie à des croyances religieuses. On met une secrète honte à désapprendre ce que l'on sait depuis si long-temps, et à se donner pour maîtres de moins savants que soi. S'étonnera-t-on de l'empire de l'habitude sur les opérations de l'esprit, quand il a une si grande puissance sur les exercices du corps?

Les dangers qui accompagnoient l'entreprise la rendoient encore bien plus difficile; car il ne s'agissoit pas seulement de substituer coutume à coutume, mais de remplacer par des coutumes hasardeuses d'anciennes coutumes où l'on vivoit tranquille et sans embarras. Adopter les nouvelles, c'étoit s'exposer infailliblement à la confiscation des biens, à l'exil et au bannissement, aux plus affreux supplices; à la haine universelle; c'étoit se déclarer en guerre avec ses proches, avec les étrangers. Pag. 61.

Obstacles du côté de l'habitude, obstacles du côté des résistances. Ce n'est pas tout; obstacles du côté de la doctrine elle-même. La morale jusque là dominante n'imposoit aucune gêne; celle que le christianisme venoit introduire, austère et pénible. Il falloit renoncer aux passions pour embrasser la continence, à l'intempérance pour une vie sobre,

aux plaisirs pour la mortification des sens et du cœur, à l'amour des richesses pour la pauvreté, à tous les liens qui attachent à la vie pour tout ce qui en détache, à la tranquille sécurité où l'on vivoit pour un état habituel de craintes et de dangers. Ce n'étoit rien moins que la plus rigoureuse réserve et la
Ephes. v. 4. perfection elle-même qu'exigeoient les Apôtres. *Qu'il ne sorte pas de votre bouche*, disoit l'un d'eux, *une seule parole déshonnête, un seul mot de bouffonnerie*. Et à qui prêchoient-ils une semblable morale? A des hommes accoutumés aux excès de la table, aux délicatesses des sens, à des fêtes où la licence et la débauche étoient consacrées par la religion. C'étoient là les hommes à qui l'on venoit débiter ces étranges maximes : «Qui ne porte point sa croix » pour me suivre, n'est pas digne de moi Qui ne » renonce pas à sa maison, à sa patrie, à ses ri- » chesses, n'est pas mon disciple. Je ne suis pas » venu apporter la paix dans le monde, mais la » guerre; je suis venu séparer le fils d'avec son père, » la fille d'avec sa mère. Nous rendrons compte de » toute parole oiscuse. Celui qui regarde une femme » avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis » l'adultère dans son cœur. Celui qui, sans sujet, se » mettra en colère contre son frère, méritera d'être » jeté dans les flammes éternelles (1). » Comment

(1) Matth. xvi. 24; x. 34; xii. 36; v. 28.

n'être pas révolté, confondu d'un tel langage? Toutefois tous accourent, tous s'empressent, tous s'élancent avec ardeur dans la carrière de ces vertus si nouvelles; plusieurs même franchissent le cercle des commandements pour la plus sublime perfection. Qui a opéré ce changement, si ce n'est la force du Dieu que prêchoient les Apôtres? Admettez un autre principe : supposez les philosophes à la place des Apôtres, supposez même aux Apôtres toutes les ressources des philosophes; et le miracle de la conversion du monde seroit encore à faire.

Voilà pour la morale. Peut-être que le dogme sera plus attrayant. Pas davantage; car, que prêchoient les Apôtres? « Adorez un homme crucifié; le Pag. 62.
» Dieu que vous devez reconnoître, c'est Jésus-Christ,
» né d'une femme juive. » De bonne foi, comment se laisser persuader de semblables dogmes, à moins d'y être déterminé invinciblement par la toute-puissance divine? Qu'il eût été crucifié, mis dans le sépulcre, tout le monde le savoit; mais qu'il eût été ressuscité, qu'il fût vivant après sa mort, où en étoit la preuve? Il n'y avoit que les Apôtres qui l'eussent vu. Dira-t-on qu'en publiant cette doctrine, ils l'accompagnoient de magnifiques promesses? Oui; mais observez-le bien, dans ces promesses, en effet magnifiques, il n'y avoit rien pour le temps présent, tout étoit pour l'avenir. Pour la vie présente, toutes les privations. Récompenses, mais après la mort.

Qu'on les accuse, après cela, d'avoir employé l'artifice et la dissimulation pour attirer les peuples; ou plutôt que l'on reconnoisse, indépendamment de tant d'autres témoignages, qu'il y avoit ici quelque chose de divin dans la prédication. Ne pouvoit-on pas leur répondre : Mais ces récompenses promises après la vie, qui nous les garantit? Cette résurrection à venir, où en est la preuve? Montrez-nous des morts qui soient revenus de l'autre monde nous apprendre ce qui s'y passe. Voilà des maux certains; les félicités sont incertaines. Le moyen de balancer dans l'alternative? Expliquez-moi donc comment il s'est fait que ces objections n'aient point arrêté la prédication évangélique? comment on s'y est soumis jusqu'à mourir pour le nom du crucifié? comment on s'est laissé persuader de préférer les maux présents, pour embrasser des espérances à venir? Si les Apôtres eussent été des imposteurs, ils auroient agi en sens contraire; ils auroient promis les récompenses pour le temps présent; ils n'auroient point parlé ni de privations, ni de châtiments à craindre pour la vie présente et pour la vie future. C'est là la méthode des imposteurs; ils flattent pour tromper, ils se gardent bien d'effrayer par les images d'objets les plus contraires aux sens, à la nature. Pourquoi les Apôtres ne les déguisent-ils pas? pourquoi, avec leur franchise et toute leur sincérité, se sont-ils fait croire dans l'univers, si ce n'est parce

qu'ils n'étoient que les instruments de la puissance divine?

C'est, me direz-vous, l'ignorance et la crédulité d'un peuple grossier qui ont fait tous les succès des Apôtres. —Que dites-vous? Le peuple n'étoit donc ni ignorant, ni crédule, quand il s'abandonnoit aux superstitions du paganisme? il ne le seroit devenu que depuis qu'il a embrassé le christianisme? Toutefois les Apôtres n'ont pas pris d'autres hommes, dans un autre monde, pour leur faire abandonner d'anciennes opinions qui ne leur laissoient rien à craindre, et leur en faire adopter de nouvelles qui les jetoient à travers mille dangers. Si les peuples avoient trouvé plus raisonnables des dogmes qu'ils avoient sucés avec le lait, et qui leur laissoient toute liberté, auroient-ils consenti à les abandonner pour les nôtres, qui n'avoient à leur offrir que des persécutions?

On insiste : Qu'étoient-ce, après tout, que les premiers disciples qu'ait faits le christianisme? Des femmes, des enfants, des gens de la lie du peuple, étoient-ce là des conquêtes bien honorables?

Est-il vrai qu'il n'y en ait pas eu d'autres? Mais, en admettant même que ce fût là toute l'Eglise, le miracle n'en auroit pas été moins étonnant, que les Apôtres, hommes ignorants eux-mêmes, eussent pu initier d'autres ignorants dans des connoissances telles, que Platon et ses disciples n'avoient pu ima-

giner rien de semblable. Je trouverois, moi, bien
Pag. 63. moins extraordinaire que cette doctrine ne se fût révélée qu'à des savants. Oui, plus nos vérités sont d'un ordre sublime, plus elles sont élevées au-dessus de l'intelligence humaine; plus, d'autre part, vous me montrerez de simplicité et d'ignorance dans ceux qui les ont adoptées, et plus par là même vous me donnerez le droit de conclure que ceux qui ont pu les persuader étoient éclairés et inspirés par une grâce toute divine. « On les embarrassoit, séduits par la promesse des récompenses, et de récompenses magnifiques. » Oui, mais encore une fois, de récompenses à venir, et qu'il ne falloit attendre qu'après la mort.

« Ce n'est, nous dit-on, que par folie qu'on s'est laissé persuader. » L'étrange, la dangereuse folie, de croire que l'âme est immortelle, que nous subirons après la mort la sentence d'un juge incorruptible; que nous aurons à rendre compte de notre vie tout entière à un Dieu qui lit au fond des cœurs; que nous verrons les méchants punis, et les bons couronnés! Est-ce donc de la folie? n'est-ce pas plutôt le comble de la sagesse? Mépriser les choses présentes, estimer la vertu seule, ne pas chercher ici-bas sa récompense, mais l'attendre d'ailleurs, et porter vers le ciel toutes ses espérances : fortifier son âme par la foi des biens futurs, sans être ébranlé

par aucun des maux présents, n'est-ce pas une philosophie vraiment céleste?

Cependant vous nous demandez une garantie positive des promesses de Jésus-Christ. Nous l'avons dans la rigoureuse conformité des autres prédictions avec les événements qui les ont justifiées. Jetez les yeux sur cette chaîne magnifique suspendue dès les commencements entre le ciel et la terre, laquelle lie avec tant d'éclat et de diversité les événements présents avec les événements futurs. Elle embrasse et les prophéties qui concernoient la personne de Jésus-Christ, et celles qui s'adressoient à son Eglise, et les miracles qu'il a faits ; le passé et l'avenir ; tous s'éclairent l'un par l'autre. Par exemple, vous le voyez ressusciter Lazare d'une seule parole, et le montrer vivant à sa nation. Vous l'entendez dire que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise ; promettre que celui qui, pour le suivre, aura quitté son père et sa mère, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre (1). La résurrection de Lazare est un miracle; les deux propositions que vous venez d'entendre offrent

Joan. XI.

Marc. XVI 18.

Matth. XIX. 29.

(1) Argument sans réplique, qui a fourni à tous nos prédicateurs la matière des plus heureux développements. Le ministre Saurin l'a bien fait valoir dans son sermon *sur la foi obscure* (t. V, p. 150 et suiv.) ; composition vraiment éloquente, qu'il faut joindre au discours qui la précède, *sur la résurrection de Jésus-Christ*. L'auteur discute supérieurement le témoignage des Apôtres, sauf les préjugés de sa secte.

deux prédictions dont l'une a déjà son accomplissement sous nos yeux, l'autre le recevra dans la vie future. Les prédictions et les miracles se soutiennent mutuellement. Si quelqu'un doutoit du miracle, nous avons, pour le convaincre, l'argument du fait de l'Eglise, subsistante malgré tous les efforts de
Pag. 64. l'enfer. La prédiction fut vraie : le miracle est donc incontestable. Jugez de l'avenir par le passé et par le présent. Les prédictions déjà faites se trouvent pleinement justifiées par les faits qui sont sous nos yeux. Concluez donc avec une égale certitude pour l'avenir. Il a promis le centuple et la vie éternelle à ceux qui le serviroient généreusement ; le passé devient l'infaillible garantie de l'avenir.

Ramenons tout ce que nous venons de dire à ce peu de mots : Dans l'ordre naturel des choses, à qui devoit rester la victoire ? aux foibles ou aux forts ? aux ignorants ou aux savants ? à un paganisme, soutenu par sa longue antiquité, sans mystères difficiles à croire, sans préceptes durs à exécuter, ou bien à un christianisme hérissé de difficultés, escorté de dangers, introduisant des nouveautés pénibles et laborieuses, sans autre dédommagement que des récompenses ajournées dans l'avenir ? Qui devoit, ce semble, l'emporter, ou d'une multitude, ou d'une misérable poignée de douze Apôtres ? Concluez (*).

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 71—78.

Il est d'expérience que l'on oublie bientôt après sa mort celui qu'on avoit aimé durant sa vie, à plus forte raison ne se souvient-on guère de celui qu'on n'aimoit pas. N'attendez pas de ceux qui vous survivront ni un bien tendre souvenir, ni une bien vive reconnoissance, auroient-ils été vos amis, moins encore, s'il y avoit pour eux quelque danger à courir pour les témoignages du sentiment qu'ils accorderoient à votre mémoire. Nous voyons ici précisément tout le contraire. Ce qui étoit jusque là sans exemple, des hommes qui ont renié leur maître, qui l'ont abandonné pendant sa vie, qui l'ont fui et laissé dans les mains de ses ennemis, c'est quand il n'est plus, après qu'il vient d'expirer par le supplice le plus infâme, qu'ils s'attachent à lui au point de mourir pour son nom (1). Mais si en mourant il n'étoit pas ressuscité, comment supposer que les mêmes hommes que le simple aspect du danger avoit mis en fuite, alloient se trouver si intrépides, quand il ne seroit plus, et braver pour lui les dangers les plus formidables? Tous l'avoient abandonné; Pierre l'avoit renié trois fois avec serment, à la voix d'une simple servante; et c'est le même qui, pour attester la vérité de sa résurrection, comme en ayant été le témoin oculaire, déclare le fait en présence de tout un peuple, se trouve transformé dans un homme

Mor., *Opusc.*, t. v, p. 836.

(1) Fromentières, *Carême*, tom. II, pag. 430.

tout nouveau, affronte les vengeances d'une nation entière, affirme que Jésus, crucifié et enseveli, est ressuscité des morts le troisième jour, qu'il est monté aux cieux; sans que les plus affreux supplices ébranlent un moment sa constance. Qui peut la lui donner, si ce n'est la certitude et l'intime conviction que Jésus est en effet ressuscité? Parce qu'il l'a vu, qu'il a conversé avec lui, qu'il l'a entendu lui révéler les choses futures; il parle de ce mort, comme étant toujours vivant; il en parle avec l'assurance la plus intrépide; pour lui, il s'expose à tous les risques; pour lui, il se laissera crucifier, non-seulement la tête en bas..., non-seulement lui, mais tous ceux qui l'ont vu comme lui; mais des milliers d'autres qui, sans l'avoir vu, n'en sont pas moins persuadés sur la foi des preuves qui le constatent, et se laisseront tous égorger, pour la sceller de leur sang.

Pag. 847. La synagogue *voit la fermeté de Pierre et de Jean*. On sait que *ce sont des hommes sans lettres*
Act. iv. 13. *et du commun du peuple : on est frappé d'étonnement*. Comment de tels hommes peuvent-ils triompher de tout ce qu'il y a de sages? On a sous les yeux ce paralytique auquel ils viennent de rendre l'usage de ses membres : Il est impossible de contredire le miracle; impossible *de rien répliquer*. Pourquoi impossible? ils savoient bien contredire, répliquer auparavant à chacun des miracles que

Jésus opéroit. Pourquoi donc? parce que la vertu du crucifié agissoit dans l'intérieur ; c'étoit elle qui enchaînoit ces bouches altières et si empressées de contredire. Et quand ensuite elles retrouvent la parole; écoutez leur langage. Comme elles trahissent la frayeur dont ils sont agités ! *Voulez-vous,* disent- Act. v. 28. ils aux Apôtres, *faire retomber sur nous le sang de cet homme?* Mais si ce n'est qu'un mort vulgaire, qu'est-ce que ce sang a de si formidable? Combien de prophètes égorgés par vos mains, combien de justes immolés, sans que leur sang vous ait causé la moindre frayeur! Qu'avez-vous donc ici tant à redouter? Leur conscience ne résiste pas à la terreur du crucifié ; et dans l'impuissance de dissimuler leur Pag. 848. effroi, ils en laissent échapper l'aveu en présence de ceux-mêmes qu'ils persécutent. Durant qu'ils crucifièrent le maître, on les entendoit crier: *Que son* Luc. XXIII. 34. *sang retombe sur nous et sur nos enfants!* tant ce sang leur est peu de chose! Maintenant qu'il est mort, frappés par l'éclat qui en jaillit, ils s'effraient, ils tremblent : *Voulez-vous faire retomber sur nous le sang de cet homme?* Vous dites, nation impie, que vous ne l'avez mis à mort que parce qu'il séduisoit le peuple, qu'il étoit un blasphémateur : dans ce cas, ce fut de votre part un acte honorable. Si vous avez peur, c'est que votre accusation ne fut qu'imposture.

Mais lui, pendant que leur fureur s'exhaloit

dans ces vœux sacriléges, lui, comment se vengeoit-il? *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.* De sa part, quel prodige de miséricorde! S'il avoit voulu que la vengeance pesât avec son sang sur la tête de ses meurtriers et sur celle de leurs enfants, il ne se seroit pas choisi ses Apôtres au sein de ce même peuple; tant de milliers de Juifs n'auroient pas cru en lui. Les pères barbares et parricides s'emportoient en imprécations contre leurs propres enfants; lui, Dieu, plein de clémence, déployoit à l'égard de ces malheureux enfants le cœur d'une mère la plus tendre. *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Oui, il retombera, non pas sur tous, mais sur ceux-là seulement qui se sont montrés impies et sanguinaires comme leurs pères et sur ceux de leurs enfants qui auront soutenu l'héritage de leur impiété. Il pouvoit les châtier à l'instant même; il laisse s'écouler un peu plus de quarante ans, depuis sa mort jusqu'à la prise de Jérusalem par les empereurs Tite et Vespasien, pour leur donner le temps de faire pénitence (1). Ce terme expiré, c'est alors que leur incurable endurcissement l'oblige à faire tomber sur eux l'effroyable châtiment qui frappe leur ville, en détruit les murailles, les voue à la captivité et les disperse sur toute la surface de la terre. Qu'ils ail-

Luc. XXIII. 34.
Matth. XXVI. 25.
Pag. 849.

(1) L'an 71 de Jésus-Christ.

lent donc se répandre dans tous les lieux de l'univers, pour voir dans tous les lieux de l'univers adorer ce Jésus qu'ils ont crucifié. Et puissent-ils, en le voyant ainsi adoré, sentir l'efficacité de sa puissance, reconnoître l'excès de leur impiété, revenir à la vérité, et faire de leur châtiment et de leur captivité, l'occasion d'un changement qui les appelle à la doctrine du salut! Qu'ils fussent restés dans leur pays, les prophéties n'auroient pas eu leur accomplissement. Ils n'auroient pu voir de leurs yeux l'exécution de ces promesses faites à Jésus-Christ : *Demandez-moi et je vous donnerai les* Ps. II. 8.
nations pour héritage et les extrémités du monde pour limites à votre empire. Tous les peuples l'adoreront chacun dans la région qu'il habite. Et comme le fond de la mer est tout couvert de ses eaux, ainsi la terre sera remplie de grâces pour connoître le Seigneur. Qu'ils aillent donc se disperser jusqu'aux extrémités du monde, sur toute l'étendue de la terre et des mers, pour y voir le triomphe de Jésus-Christ adoré par toutes les églises du monde, et pour nous servir à nous-mêmes de témoignage qui atteste et la puissance et la bonté du Dieu que nous servons (*).

Paul, un faiseur de tentes, Pierre un misérable T. II Bened.
pêcheur, prêchent l'Evangile au nom des miracles Pag. 541.

(*) *Cur in Pentecoste Acta legantur*, tom. III Bened., pag. 91—96.

de Jésus-Christ, et par leurs propres miracles. Je demande si, à moins d'être des insensés, il leur fût venu jamais dans l'esprit d'imaginer et la doctrine qu'ils prêchent et les moyens dont ils l'appuient. Que ce ne fussent point des insensés, on le reconnoît à ces mêmes miracles qu'ils opèrent, et à la conduite de ceux qui ont cru à leur parole. Il étoit donc impossible ou qu'ils forgeassent de tels mensonges, ou qu'ils réussissent à les accréditer. Ce n'est point ainsi que l'on ment. Car enfin, si, depuis que ces miracles ont eu lieu, et qu'ils ont eu pour garants de leur authenticité et les contemporains qui les ont vus, et tous ceux qui en ont ensuite confirmé le témoignage par leur propre foi, non-seulement parmi les chrétiens, mais parmi les Barbares et des peuples plus sauvages encore; si, dis-je, il se rencontre aujourd'hui des incrédules qui se refusent et à l'évidence de ces miracles et au témoignage de l'univers entier qui les atteste, la plupart sans avoir rien approfondi ni rien examiné : qui est-ce qui au commencement avoit consenti à les croire et à s'y soumettre, sans en avoir acquis la certitude, soit pour les avoir vus, soit pour les avoir appris de témoins dignes de foi?

Mais qui donc les pouvoit porter à publier de pareils mensonges? avoient-ils les ressources de l'éloquence? Vous entendez l'un d'entre eux confesser qu'il n'a pas la plus légère connoissance des lettres humaines.

II. Cor. XI. 6.

Des richesses? ils ne subsistent que du travail de leurs mains. Le crédit que donne l'illustration de la naissance? nous ignorons quel étoit le père de l'un, tant il étoit obscur et inconnu! et si nous savons quel étoit le père de l'autre; tout l'avantage qu'il lui en revient; c'est que les Saintes Ecritures nous l'ont fait connoître uniquement par rapport à son fils. L'éclat du lieu de leur origine? l'un étoit de Cilicie, l'autre d'une méchante bourgade de Galilée, appelée Bethsaïde : Voilà tout ce que nous en pouvons dire. Quant à leur profession; elle ne leur donnoit pas lieu de concevoir de hautes espérances. Un faiseur de tentes est quelque chose de plus qu'un pêcheur et d'un peu moins que les autres artisans. Quels motifs, encore une fois, quelles espérances les portoient à s'aventurer en de pareilles entreprises? Sur quoi pouvoient-ils les appuyer? Apparemment sur leurs aiguilles ou leurs filets? il faudroit soi-même avoir perdu l'esprit pour le croire?

Pourtant supposons, je le veux bien, que ce qui est impossible à votre propre jugement ne le soit pas, et qu'un homme sorti des bords d'un étang vienne nous dire : L'ombre de mon corps a ressuscité des morts(1). Qu'un autre quitte son atelier de tapisserie pour se vanter que ses seuls vêtements ont opéré de semblables prodiges; où seroit l'insensé qui pût les

(1) Imité par Saurin, tom. v, pag. 216.

Pag. 542. croire sur leur simple parole. Mais d'où vient qu'il ne s'est rencontré à la même époque aucun autre artisan qui ait tenu de pareils discours en parlant de soi ou d'un autre?

De plus, si les miracles des Apôtres n'eussent été que des fables, il est probable que ceux qui vinrent après eux en auroient forgé de nouvelles de même trempe, et avec encore bien plus de facilité, puisque les Apôtres n'avoient personne à qui remonter, pour espérer faire valoir leurs fictions; mais d'autres imposteurs venus après pouvoient s'autoriser de l'exemple de leurs succès pour essayer d'accréditer les leurs. Pour cela, il faudroit supposer encore qu'il n'y avoit plus de bon sens dans le monde; que tout étoit renversé, tous les esprits en délire, et que chacun avoit droit d'oser dire de soi-même tout ce qu'il lui plairoit pour être assuré de trouver des dupes. Voilà pourtant les rêveries et les absurdités qui fondent toutes les objections de l'incrédulité (*).

T. IX Bened. Pag. 277. S'il faut en croire les ennemis du christianisme, cette religion n'auroit été embrassée que par des hommes de la lie du peuple. Un corroyeur, une marchande de pourpre, un eunuque, un geôlier, des femmes et des esclaves, voilà les belles conquêtes qu'il nous vante. — Mais qu'aura-t-on à nous répon-

(*) *De S. Babyl. et contr gent.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 652—654; Saurin, *Ibid.*, pag. 221; Bossuet, *Fragment sur la divinité de la religion*, dans *Serm. chois.*, pag. 345 (Paris, 1803.) D. Jamin, *Pensées théologiques*, p. 303; Molinier, *Serm. chois.*, t. XIV, 2e part., p. 163.

dre, quand nous aurons à produire que parmi ses premiers disciples, nous comptons des personnages dans les plus hautes dignités, un centurion, un proconsul, bientôt après des rois et des empereurs. Mais arrêtons-nous à l'objection elle-même : elle nous fournit un argument de la plus haute conséquence. Où est, dit-on, la merveille que des gens d'une condition abjecte aient cru à l'Evangile? Et c'est là précisément ce qui étonne; que de telles gens Pag. 278.
croient à des choses simples et qui n'excèdent pas leur portée, il n'y a pas sans doute de quoi se récrier; mais qu'ils adoptent une croyance telle que celle de la résurrection et de l'immortalité, d'un royaume du ciel, de principes de conduite qui exigent toute la force de la sagesse, je soutiens que l'on doit s'en étonner, plus que s'ils étoient des philosophes de profession. Croire là où il n'y a aucun risque à courir, ne suppose pas une grande science; et jusque là l'objection est légitime. Mais croire à une doctrine que l'on est venu vous annoncer, à vous, homme du peuple; en vous attachant à la foi que je vous prêche, vous vous dévouez à tous les dangers, vous aurez tout le monde pour ennemi. La mort vous est assurée et avec elle toutes les souffrances. La crédulité la plus confiante et l'obéissance la plus aveugle ne vont point jusque là. A la bonne heure si les Apôtres avoient enseigné une doctrine attrayante, une morale commode et amie des plai-

sirs. Or que l'homme du peuple se trouve initié dans des connoissances que le philosophe lui-même n'avoit pas jusque là soupçonnées, qu'il se résigne à un Evangile qui ne lui promet que des persécutions : voilà le miracle, et le plus grand de tous. Que saint Pierre et saint Paul se fussent bornés à dire, le premier à ce corroyeur, l'autre au geôlier de sa prison: Jésus-Christ est ressuscité; vous aussi vous ressusciterez un jour; il y a un royaume du ciel auquel vous pouvez prétendre; on conçoit qu'il n'est pas difficile de le faire croire à un esprit crédule. Mais ce n'est pas tout. Ils ajoutent, quoi? qu'il faut vivre dans la tempérance, c'est-à-dire dans l'abstinence de tous les plaisirs; qu'il faut renoncer aux richesses, se tenir en garde contre tous les mouvements orageux des passions; qu'il faut se dépouiller de son bien pour le donner à ceux qui n'en ont pas. Pour se laisser persuader, ne faut-il pas une haute sagesse et une grande fermeté de courage? Je vous accorderai donc, un moment, que l'on ait pu se soumettre à la doctrine de l'Evangile, sans faire preuve d'une grande force d'esprit; mais pour embrasser sa morale, en direz-vous autant? Etoit-ce foiblesse d'esprit de recevoir et surtout de pratiquer un genre de vie tel que tous les Platons de l'univers n'ont pu jamais ni l'imaginer, ni l'accréditer un moment parmi quelques disciples, pas même s'y conformer, pour leur propre compte. Car ce Platon

lui-même, avec tous ses beaux préceptes, étoit si loin du mépris des richesses, qu'il lui falloit de vastes domaines, des vases d'or et de riches pierreries (*).

Les Apôtres sont dans les chaînes, ils sont immobiles comme le rocher; les Juifs sont un peuple nombreux, ils sont mobiles, agités comme le sable. *Que ferons-nous à ces hommes-là?* se demandent-ils Act. IV. 16.
en tremblant. Contraste merveilleux! De quel côté est le trouble, l'agitation et l'effroi? De ceux que l'on a saisis et traînés en prison? Nullement; mais de ceux qui se sont rendus maîtres de la personne des Apôtres, et les tiennent dans les fers. On diroit que ce sont ces Juifs eux-mêmes qui sont les prisonniers des Apôtres. Imprudents! Ils ont bâti sur le sable, et ils se trouvent les plus foibles des hommes. *Que faites-vous?* se sont-ils écriés; *pourquoi voulez-vous attirer sur nous le sang de cet homme?* Quoi! vous avez la force en main, et vous craignez! Vous lancez des décrets, et c'est vous qui êtes effrayés! Vous êtes sur le tribunal, et c'est vous qui tremblez! tant l'iniquité est foible et impuissante! Il n'en est pas ainsi des Apôtres; écoutez-les : *Nous* Ibid. v. 28.
ne pouvons pas, nous, ne point publier ce que nous avons vu et entendu. Fermes rochers qui se rient des coups de la tempête! édifice solide, inébran-

(*) Hom. XXXVI *in Act. Apostol.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 321; tom. IX Bened., pag. 276 et seq.

lable, qui résiste à toute la violence des vents (1).

La même parole qui, au commencement, avoit
Gen. I. 22. dit : *Croissez, multipliez*, remplissez la terre, et
d'un seul homme sont sortis tous les peuples de la
Marc. XVI. 14. terre ; la même parole a dit aux Apôtres : *Allez, prêchez l'Evangile à tout l'univers ;* et la prédication de l'Evangile a rempli l'univers en un moment.
Joan. XII. 14. Aussi avoit-il été dit : Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit.
Ibid. 32. Et encore : *Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* Et voyez, dans un seul jour, trois mille, puis cinq mille, après, une multitude innombrable, bientôt l'univers tout entier a reçu cette divine semence, et l'a justifiée par les œuvres (*).

Malgré les obstacles en foule qui combattoient la propagation de l'Evangile, la foi chrétienne s'établit au sein des cités les plus corrompues par le luxe et par la richesse, jusque dans Rome, si fière de la domination qu'elle exerce sur le monde tout entier. Annoncée par de misérables pêcheurs sortis d'un lac de Judée, et du milieu d'une nation en butte à la haine universelle, elle triomphe des préventions qui s'attachent au nom d'un Juif, mort par le sup-

(1) Imité par Bossuet, *Serm. sur le véritable esprit du christianisme*, *Serm.*, tom. IX, pag. 80 ; et dans un *sermon sur la divinité de la religion*, tom. II, pag. 74.

(*) *In ps.* CXLVII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 537.

plice de la croix, à une doctrine qui veut substituer les durs exercices de la pénitence à toutes les habitudes de la délicatesse et de la sensualité. Cependant saint Paul, si peu de temps après Jésus-Christ, écrivant aux Romains, en rend ce témoignage : *Que leur foi est publiée dans tout le monde ;* à ceux de Thessalonique : *Vous êtes cause, non seulement que la parole du Seigneur s'est répandue avec éclat dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais même la foi que vous avez en Dieu est si célèbre partout, qu'il n'est point nécessaire que nous en parlions.* Hier disciples, aujourd'hui devenus maîtres, les nouveaux chrétiens étendent par de nouvelles conquêtes le domaine de la foi. La prédication évangélique se poursuit avec la plus infatigable activité; c'est la flamme de l'incendie, qui se répand en un moment; bientôt elle a renouvelé tout l'univers (*).

Rom. I. 8.

I. Thes. I. 7. 8.

Les Apôtres ont soumis l'univers tout entier à leur doctrine; leur domination s'est montrée plus puissante que celle des dominateurs du monde. Les rois ne commandent que durant leur vie; à leur mort, leur puissance meurt avec eux. Leur législation ne soumet que les peuples de leur obéissance;

(*) Hom. II *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, p. 17. « La promptitude avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 306; Fénelon, *Serm. sur l'Epiphanie*, tom. IV, édit. Boullage, pag. 324; Cambacérès, *Serm.*, tom. I, pag. 43 et suiv.)

mais les saintes ordonnanees portées par de simples pêcheurs jusqu'au bout de l'univers, l'ont trouvé tout entier docile à leur voix. Dites-moi si un empereur romain obéiroit à un code qui lui viendroit d'un roi de Perse; si ce dernier consentiroit à se soumettre à une loi imposée par les Romains. Ici, ce sont de misérables Juifs qui font la loi aux Perses, aux Romains, aux peuples de la Thrace et de la Scythie, à ceux de l'Inde et de la Mauritanie, en un mot à tout l'univers; cela, non pas seulement durant leur vie, mais après leur mort; et ceux qui ont reçu leurs lois, aimeroient mille fois mieux perdre la vie que de les abandonner (*).

T. XII. Bened. Pag. 371.

Homélie prononcée dans l'église de saint Paul, à la suite de la lecture faite par des Goths, et du sermon fait par un prêtre de la même nation.

J'aurois voulu voir rassemblé dans cette enceinte tout ce qu'il y a de Grecs, pour qu'ils pussent entendre ce qui vient d'être lu, et connoître quelle est la puissance de Jésus crucifié; quelle est la vertu de sa croix, la gloire de notre Eglise, la force de la foi, et quelle confusion en rejaillit sur l'erreur et sur les Démons. Il y a long-temps déjà que les systèmes de leurs philosophes ont été confondus et

(*) *Expos. in ps.* XLIV, Mor., *Opusc.*, tom. III, pag. 202; Senault, citant saint Jean Chrysost., *Panégyr.*, tom. II, pag. 403.

mis en poudre par des hommes écrivant dans la même langue. Aujourd'hui les preuves sur lesquelles s'appuie notre croyance, reçoivent une nouvelle force de la bouche d'hommes parlant une autre langue. Les premiers ont dissipé les sophismes de l'erreur, comme on fait une toile d'araignée; les autres établissent les principes de notre foi sur des fondemeuts solides comme la pierre la plus impénétrable. Où sont maintenant les rêves d'un Platon, d'un Pythagore, de tous ces brillants génies dont Athènes étoit si fière? Ils se sont évanouis. Où sont les dogmes prêchés par de misérables pêcheurs et d'obscurs artisans? Ce n'est pas la Judée seulement qu'ils éclairent; vous venez de les entendre retentir dans une langue barbare; vous les voyez qui répandent une lumière plus éclatante que celle du soleil. Scythes, Thraces, Sarmates, Maures, Indiens, et les peuples reculés jusqu'aux confins de la terre, professent notre philosophie chrétienne, grâce à la connoissance que leur en ont donnée nos livres traduits dans leurs langues (1); philosophie sainte que jamais n'avoient pu même soupçonner ces discoureurs de la Grèce. Notre philosophie, à nous, est Pag. 372. bien loin de ressembler à la leur. La nôtre n'est point dans le costume, mais dans la tempérance. Ils la revêtent de pompeux dehors, beauté artificielle qui

(1) Voyez D. Ceillier, *Hist.*, tom. IX, pag. 183; et la *Bible* de D. Calmet, t. VI, p. 68 et suiv.; t. X, p. 327 et suiv.

a besoin d'art et de parure, de langage étudié et de singularité dans l'extérieur. La nôtre, belle de sa nature, s'embarrasse peu de l'élégance des paroles; elle ne veut plaire que par la gravité de son enseignement; et par la rectitude de la conduite, fait reconnoître la grâce divine qui repose en elle. Aussi a-t-elle soumis toutes les contrées de la terre, même les plus inaccessibles. Elle s'est établie, non pas seulement au sein de la savante Grèce, mais parmi les nations barbares; elle a parlé au cœur de tous, riches et pauvres, jeunes et vieux, n'importe; tous se sont laissés prendre à cette innocente amorce. Parcourez tous les lieux du monde, poussez par-delà l'Océan : partout vous entendrez proclamer les noms de nos saints pêcheurs. Est-ce pour leur faire honneur d'une aussi merveilleuse révolution? Non; mais pour y faire admirer la toute-puissance de Jésus crucifié, qui les dirigea dans leur marche, et par leur prédication amenoit les plus ignorants des hommes à une philosophie plus profonde que les sophistes et les rhéteurs ne l'avoient pu concevoir dans les écrits les plus vantés.

Gardez-vous donc de croire que l'honneur de notre Eglise se trouve compromis par la permission que nous avons donnée à des Barbares de paroître dans cette chaire pour y parler; au contraire, elle en reçoit un lustre nouveau. C'est la preuve de la puissance de notre foi, c'est l'accomplissement de

cette prédiction du Prophète : *Il n'y a point de peuple, quelque langue qu'il parle, où leur langage ne se fasse entendre ;* et encore de cet autre oracle : *Le loup et l'agneau iront paître ensemble, le lion et le bœuf mangeront la même paille :* ce qui se vérifie sous nos yeux, les hommes de mœurs les plus sauvages et réputés barbares, se trouvant réunis dans un même bercail avec nos brebis. Quel sujet de confusion pour les ennemis du christianisme! quelle gloire, quel triomphe pour notre Eglise!

Ps. XVIII. 4.
Isa. LXV. 25.
Pag. 373.

Cette réunion des barbares à l'Eglise chrétienne avoit été déjà présagée par Abraham, appelé du sein de la superstition persanne à une lumière surnaturelle, qui en a fait, dit notre saint docteur, le père de l'Eglise et de la synagogue. Elle s'est manifestée par la vocation des Mages, appelés les premiers à la reconnoissance du Dieu Sauveur. Bienfaits de la divine incarnation. La révélation évangélique a dissipé les ténèbres de l'idolatrie. Contre la superstition de l'astrologie (*).

Pag. 374 et suiv.

Si le Dieu qui, au commencement de la publication de son Evangile, s'étoit passé des savants pour l'annoncer par tout l'univers, s'est servi dans la suite d'hommes éloquents, ce n'est pas qu'ils fussent nécessaires à son dessein : il vouloit seulement témoigner qu'il ne mettoit aucune différence dans les

(*) *Inter Homilias hactenus ineditas*, tom. XII Bened., pag. 371—381.

diverses conditions des hommes, pour les appeler à son service. Comme il n'avoit pas eu besoin des sages du monde pour exécuter les entreprises qu'il avoit conçues, ainsi, les ayant trouvés dans le monde, il n'a pas cru devoir les repousser et les exclure de son Eglise. Montrez-moi que saint Pierre et saint Paul aient été éloquents de cette éloquence humaine et artificielle; non : ce n'étoient que des hommes simples, sans doctrine et sans lettres. Quand il envoya ses disciples par tout le monde, à la suite de tant de preuves qu'il leur avoit données de sa puissance, il
Luc. xxii. 35. leur avoit dit : *Avez-vous manqué de quelque chose, lorsque je vous ai envoyés sans bourse, sans besace et sans souliers*; et pourtant il leur permit d'en faire usage; de même ici. Le grand point étoit de faire reconnoître avec éclat la vertu de Jésus-Christ; non de faire de la sagesse profane un titre d'exclusion à l'entrée de son Eglise (*)

Miracles des Apôtres.

Mor., *Opusc.*, t. v, p. 158. Bien que le livre des Actes contienne le récit de leurs miracles, saint Luc ne l'a point intitulé : Miracles, mais *Actes des Apôtres*. Pour quelle raison? c'est que leurs miracles eurent lieu dans des circonstances déterminées, et passèrent avec elles; mais que leurs Actes doivent être reproduits dans

(*) Hom. III *in I ad Corinth.*, tom. x Bened., pag. 19, 20.

tous les temps par quiconque veut être sauvé. Ce ne sont pas les miracles des Apôtres, mais leurs œuvres qui sont proposées à notre imitation. Lorsque nous vous exhortions à imiter les Apôtres, vous auriez pu dire ce que les lâches ne manquent pas de nous répondre : Vous voulez que je fasse comme Pierre ou Paul, comme Jacques ou Jean ; ai-je donc leur force, leur puissance, pour ressusciter les morts, guérir les lépreux, ainsi qu'ils le faisoient? Pour prévenir une aussi misérable objection, ce que nous vous demandons, vous dit l'historien sacré, ce ne sont point les miracles qu'ils ont faits, mais leurs actions sans cesse dirigées vers le ciel. Voilà ce que vous avez à imiter dans leurs personnes, pour avoir droit aux mêmes récompenses qu'ils ont obtenues. Ce ne sont point les miracles qui les ont fait ce qu'ils sont, les Apôtres de Jésus-Christ ; c'est leur vie sainte. Le signe auquel se reconnoissent les disciples, les Apôtres de Jésus-Christ: écoutez, c'est lui-même qui nous l'apprend : *La marque à laquelle* Joan. XIII. 35.
on reconnoîtra, dit-il, *que vous êtes à moi, la voici :* Quelle est-elle donc? *Si vous avez de l'amour les uns pour les autres* (*).

Jésus-Christ, avant sa résurrection, avoit dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : *Celui qui* *Ibid.* XIV. 12.
croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais,

(*) *In inscription.*, *libr. Act. Apostol.*, pag. 155—158.

et en fera encore de plus grandes. Il falloit bien réparer par des prodiges plus éclatants le scandale de sa croix. Si donc Jésus-Christ, mort et enseveli, étoit resté dans les liens du tombeau, non-seulement il n'y auroit point eu après sa mort de plus grands miracles, mais ceux qu'il avoit opérés auparavant s'anéantissoient. Faites bien attention à ceci : vous allez y reconnoître la preuve la plus invincible de la résurrection. Jésus-Christ, avant sa mort, avoit fait des miracles, ressuscité des morts, guéri des lépreux, chassé les Démons; après cela il a été crucifié; et comme les Juifs s'opiniâtrent à nous le dire, il n'est point ressuscité. Mais s'il n'est point ressuscité, comment se fait-il qu'il s'opère, en son nom, des miracles plus grands encore que tous ceux-la (1)? C'est là le contraire de tous ceux qui en ont fait. Pas un n'en a opéré après sa mort de plus grands que durant sa vie. Ici nous en voyons d'incomparablement supérieurs, et par le caractère et par le mode. Par le caractère : Durant qu'il a vécu, vous n'avez point vu son ombre ressusciter des morts; celle des Apôtres l'a fait. Par le mode : Alors c'étoit lui-même, sa voix souveraine qui commandoit, et la nature obéissoit. Après qu'il n'est plus, son nom seul proféré par ses Apôtres, opère des

(1) Imité par Fromentières, rapportant les paroles de saint Jean Chrysostôme, *Carême*, tom. 1, pag. 201; et développé par Massillon, *sur la divinité de Jésus-Christ*, *Avent*, pag. 387.

choses encore plus prodigieuses : pourquoi? afin qu'il soit donné un lustre plus éclatant à la puissance du maître par qui ils agissent. C'est quelque chose assurément de plus extraordinaire de prêter à un autre sa toute-puissance que de l'exercer soi-même. Si donc il n'est point ressuscité, le moyen que tout cela s'exécute? Il existoit donc un même pouvoir après la mort de Jésus-Christ qu'avant sa mort, pouvoir exercé d'abord par lui, ensuite par ses disciples, pouvoir signalé par des œuvres plus frappantes, telles qu'il les falloit pour faire ressortir la certitude et la gloire de sa résurrection.

Quelles preuves avons-nous, me dira l'incrédule, que Jésus ait fait ses miracles avant sa Passion? Mais vous-même, quelles preuves avez-vous qu'il ait été crucifié? Par vos propres écritures, me répondra-t-on. Mais si vous y croyez quand elles racontent ses ignominies, ont-elles moins d'autorité quand elles parlent de ses miracles? Il en a donc fait qu'il est impossible de nier. Après lui les Apôtres en ont-ils fait? Si vous dites que non, vous allez être forcés de reconnoître en eux un pouvoir encore plus grand que celui des miracles, une grâce toute divine, pour avoir pu sans miracles amener un si vaste univers à la foi chrétienne (*). Et certes, de tous les miracles,

(1) Argument célèbre, souvent répété par notre saint archevêque, et par tous les apologistes venus après. Les prédicateurs modernes le produisent d'ordinaire sous le nom de saint Augustin. Il se retrouve en effet

le plus extraordinaire n'est-il pas que douze hommes pauvres, ignorants et grossiers, aient trouvé, sans miracles, le secret d'entraîner à leur suite peuples et cités, rois, philosophes et orateurs, presque tout un monde? Quels ont été les miracles des Apôtres? J'aimois à vous faire voir des miracles et plus étonnants en effet que ceux de leur maître; non pas un seul mort rappelé à la vie, non pas un seul aveugle rendu à la lumière, ni quelques lépreux guéris, mais l'univers sorti de la nuit profonde où l'erreur le tenoit tout entier enseveli; mais des nations innombrables, infectées de la lèpre du péché, guéries et régénérées dans les saintes eaux du baptême. Demanderez-vous encore des miracles après celui d'une révolution et si rapide et heureuse (*)?

dans ce Père. (Voy. D. Jamin, *Pensées théologiques*, pag. 295.) Ce dilemme suffit à lui seul pour battre en ruines l'incrédulité. Un des ouvrages de nos jours où les conséquences en soient le mieux développées, est celui de M. l'abbé Mérault (vic. gén d'Orléans), qui vient d'en publier une troisième édition ; il est intitulé : *Les Apologistes involontaires*, titre piquant, pleinement justifié par toute la suite de cet ouvrage, où les preuves capitales du christianisme ressortent des aveux mêmes de ses adversaires les plus déclarés. L'endroit que nous indiquons se trouve à la pag. 339.

(*) *Cur in Pentecoste Acta legantur*, Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 842—845.

HOMÉLIE XIII *sur les Actes des Apôtres.*

Alors le grand prêtre et tous ceux qui étoient de la secte des saducéens, furent remplis de colère; et ayant fait prendre les Apôtres, ils les mirent dans la prison publique. (Act. v. 17. 18.) T. IX Bened. Pag. 102.

Rien n'égale les emportements de l'envie, quand elle est mêlée à la perversité. Ces prêtres avoient fait un premier essai de la courageuse résignation des Apôtres, dans les violentes contradictions qu'ils leur avoient déjà fait subir. Ils n'en poursuivent pas moins l'ouvrage de la haine qu'ils leur ont déclarée. *Le prince des prêtres et tous ceux qui l'accompagnoient* s'indignent de ce qui s'est passé; la colère les transporte; ils se saisissent des Apôtres, et les font jeter en prison. Plus de mesure dans leurs procédés. Nulle forme dans les jugements; ils espéroient lasser leur constance. Ils ne faisoient que leur préparer un nouveau triomphe. Lequel? Ecoutez la suite : *Un Ange du Seigneur vint durant la nuit ouvrir les portes de leur prison, et les en ayant fait sortir, il leur dit : Allez dans le temple, et prêchez-y hardiment au peuple toutes ces paroles de vie.* (Vers. 19.) Cette miraculeuse délivrance s'exécutoit, tant pour l'instruction des autres que pour leur propre consolation. Comme au jour de la résurrection du Sauveur, on ne voyoit pas de

quelle manière le prodige s'opéroit; il ne se manifestoit que par ses résultats. Ainsi encore, lors du miracle du changement de l'eau en vin, aux noces de Cana, les conviés ignoroient comment la chose s'étoit faite. Nabuchodonosor ne savoit pas davantage comment les trois jeunes hommes avoient échappé aux flammes de la fournaise ardente; mais il les voit sains et saufs chanter paisiblement les louanges du Seigneur; c'en est assez pour exciter son admiration. Ceux-ci, au contraire, aveuglés par la haine, au lieu de s'enquérir comment nos Apôtres se retrouvoient libres, se bornent à leur dire: *Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom là?* (Vers. 28.) Il a fallu que d'autres leur apprissent l'événement. Les officiers étant allés à la prison, et ne les ayant point trouvés, bien que la prison fût demeuré fermée, et les gardes à leur poste, s'en retournèrent faire leur rapport. Qui est-ce qui les en avoit fait sortir, quand les portes en étoient si bien fermées et que les gardes faisoient sentinelle? Comment triompher d'hommes que les chaînes et les verroux d'une prison ne peuvent arrêter? *Le grand-prêtre, le capitaine des gardes du temple, et les princes des prêtres ayant ouï ces paroles, se trouvèrent fort en peine touchant ces hommes, ne sachant ce que deviendroit cette affaire. Là dessus, quelqu'un vint leur dire: Voilà que les gens que vous aviez mis en*

Pag. 103. Joan. II. 9. Dan. III. 91.

prison sont dans le temple et qu'ils enseignent le peuple. Alors le capitaine des gardes du temple partit avec ses officiers, et amena les Apôtres sans violence; car ils craignoient d'être lapidés par le peuple. (Vers. 24, 25.) Quelle inconséquence! Ils craignent le peuple; mais c'étoit Dieu qu'il falloit bien plutôt craindre, Dieu qui s'étoit si manifestement déclaré pour ses Apôtres; Dieu à qui il étoit Act. I. 20.
si facile de les arracher des mains de leurs oppresseurs. *Quand ils les eurent amenés, ils les présentèrent au conseil, et le grand-prêtre leur parla en* Pag. 104.
ces termes : Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom là? Cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine et vous voulez faire retomber sur nous le sang de cet homme. (Vers. 27, 28.)

Les Apôtres auroient pu leur répondre : Qui êtes-vous pour nous donner des défenses contraires aux ordres que nous avons reçus de Dieu? Admirez la douceur de leur réponse : *Pierre et les Apôtres lui répondirent : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez crucifié en l'attachant à la croix; c'est lui qui est le chef et le sauveur que la droite de Dieu a élevé pour donner à Israël la pénitence et la rémission des péchés.* (V. 29-31.) Vous l'avez fait mourir, Dieu l'a ressuscité. On les accusoit d'irrévérence envers le Dieu d'Israël. C'est lui, c'est son nom qu'ils op-

posent à leurs calomniateurs. *Sa droite*, pour marquer sa puissance souveraine, *l'a élevé*, a fait de son sépulcre son trophée de gloire, *pour donner la pénitence et la rémission des péchés*. Voilà les fruits ineffables de sa mort; elle est devenue un bienfait pour tout le genre humain. C'est là tout le secret du mystère, et ce seul mot suffit à leur apologie, il explique toute la doctrine de la rédemption. Ils auroient pu étaler de longs discours. Pourquoi du moins ne pas répéter ce qu'ils avoient dit déjà :
Act. IV. 20. *Pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues*. La rhétorique des Apôtres n'est point verbeuse; elle se réduit au simple exposé de la mort et de la résurrection de leur divin maître; ils prêchent l'Evangile sans faste, sans nulle pompe de paroles. *Nous sommes ses témoins qu'il a établis pour annoncer ces vérités*. Quelle noble et généreuse liberté dans ce langage! Et la preuve : *Le Saint-Esprit que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent, c'est aussi lui-même* (V. 32); ce n'est plus le simple témoignage des hommes, c'est celui de l'Esprit Saint lui-même. *A tous ceux qui lui obéissent*. Il ne tient donc qu'à eux d'en recevoir les mêmes grâces dont il honora ses Apôtres au jour de sa descente. Comment les condamner après une aussi franche déclaration, qui tout à la fois renferme une doctrine si complète pour ceux qui voudront en profiter, et tant de motifs de

confiance pour les Apôtres? Cependant, *A ces paroles, ils furent transportés de rage, et ils consultoient ensemble pour les faire mourir...* (V. 33.) D'ou venoient à nos saints Apôtres cette force et cette grâce de l'Esprit Saint qui parloit par leur bouche? Avant de la recevoir, nous les avons vus, animés du même Esprit, persévérer tous ensemble dans la prière et dans l'espérance des biens célestes. Comme eux, ô mon frère, vous prétendez au royaume du ciel, et vous ne voulez rien souffrir! Comme eux, vous avez reçu le don de l'Esprit Saint, et vous pâlissez à l'ombre du danger! La moindre menace vous fait peur! La grâce seule ne fera pas pour vous tout l'ouvrage; il faut que vous la secondiez par vos propres efforts.

Act. I. 14.

Pag. 105.

Transportés de rage, ils ne savent plus où ils en sont; leur haine est un feu dévorant qui les brûle, un glaive tranchant qui les déchire et divise leur tumultuaire assemblée: *Dissecabantur*, dit le texte sacré. Comparez avec cette situation celle des Apôtres. Les voilà dans les chaînes, en présence de leurs juges; ils y paroissent calmes, tranquilles, intrépides; tandis que ceux-ci, agités dans leurs conseils, sont livrés à des transports furieux. Qui craint Dieu, n'a rien à redouter; tout devient objet de terreur pour qui n'a pas la crainte de Dieu.

Assurance du chrétien. Il est libre dans les fers, heu- Pag. 107.

reux au sein même des privations. Avantages de la pauvreté. Contre les serments (*).

Nous remarquons dans les Apôtres, non pas seulement le don des miracles, mais le don de prophétie. Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, affirme savoir toutes les langues diverses qui se parloient dans leur pays; il prédit ce qui doit arriver dans les temps futurs (1). Est-ce donc un vain nom que celui d'Apôtre? Bien loin de là, quelle immense étendue de qualités il suppose! Quant à moi, j'appellerai l'apostolat une sorte de consulat spirituel, une magistrature établie par Dieu lui-même, magistrature dont l'autorité ne se borne pas à telles ou telles villes; mais embrasse la foi de tout l'univers, et par la dignité de son objet l'emporte éminemment sur les magistratures terrestres et séculières. En effet, comme il est au pouvoir des magistrats d'emprisonner ou d'élargir les criminels, les Apôtres ont le pouvoir de lier et de délier les âmes, et la vertu de leur sentence s'étend jusque dans le ciel (**).

I. Cor. XIV. 18.

« Voulez-vous, mes frères, poursuit saint Jean Chrysostôme, voulez-vous voir les marques de leur

(*) Hom. XIII *in Act.*, tom. IX Bened., pag. 96—110; Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 119—128.

(1) II. Tim. III. 1. — I. Thessal. IV. 15.

(**) *De utilitate lection. Script.*, tom. III Bened., p. 77, 78.

autorité : *Insignia magistratus?* On reconnoît les juges de là terre à l'épée qu'on porte devant eux, à l'appareil qui les environne, aux hérauts qui les précèdent, aux satellites qui les accompagnent pour exécuter leurs arrêts : *Hæc magistratus sunt insignia.* Mais qu'est-ce que le plus redoutable cortége des juges, des monarques mêmes de la terre, en comparaison du spectacle qui étonnera un jour l'univers (au jour du dernier jugement, où les Apôtres paroîtront assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël)? L'épée qui paroîtra devant ces nouveaux juges, c'est, comme dit saint Paul, le glaive de l'Esprit, glaive étincelant, qui fera la séparation des fidèles et des infidèles, etc. (*).

Luc. XXII. 30.

Eph. VI. 18.

Réprobation des Juifs et Vocation des gentils.

HOMÉLIE *sur le psaume* VIII.

Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom est admirable dans toute la terre! (V. 1.) Faites silence, mes frères, recueillez toute votre attention. Au théâtre, dans ces lieux de corruption, où le Démon préside, où retentissent des chants empoisonnés, aussitôt que du milieu des chœurs profanes que composent les baladins et les acteurs, s'élève la voix de l'homme qui les dirige pour commencer ses hymnes criminels consacrés au Démon, le calme et le plus profond silence rem-

T. V Bened. Pag. 77.

(*) L'abbé Clément, *Serm. sur la dispers. des Apôtres, Mystères*, tom. I, pag. 469; Chrysost., *ubi supr.*

placent la première agitation. Ici, dans cette enceinte, nous formons un chœur composé des plus augustes personnages; ici, la voix qui le dirige, c'est celle d'un prophète; l'hymne qui retentit au milieu de nous, ce n'est ni par l'opération, ni en l'honneur du Démon qu'il se fait entendre, c'est la grâce de l'Esprit Saint qui l'inspira, c'est Dieu qui en est l'objet. Quel silence, quel recueillement, quel profond respect ne devons-nous pas apporter en l'écoutant! Nous avons avec nous les chœurs des puissances célestes, des Chérubins et des Séraphins, sans cesse occupés à louer Dieu, à célébrer ses grandeurs par leurs cantiques. A l'avénement du Sauveur, il y en eut qui vinrent se montrer sur la terre pour s'y mêler aux chants des bergers accourus près de son berceau. Ceux qui célèbrent les louanges d'un roi terrestre, l'entretiennent de l'étendue de son empire, de l'éclat de ses victoires, de la gloire de ses conquêtes, de tout ce qui peut rehausser sa puissance. Tel est aussi le sujet de l'hymne que chante notre bienheureux prophète; car il nous parle de victoires, de triomphes, de conquêtes, et d'un ordre bien plus relevé, car les obstacles à vaincre étoient bien plus difficiles. *Seigneur, notre souverain maître.* Quel début! *Notre maître;* il l'est en général de tous les peuples, même de ceux qui ne croient pas en lui; mais en disant notre maître, il fait une application spéciale à son

peuple, reconnoissant, et qu'il se l'est choisi du milieu des nations qui n'étoient pas son peuple, et que ce peuple le proclame son propre Souverain. Et déjà le chantre divin a publié le plus grand de ses bienfaits, en nous rappelant comment il s'est fait notre Dieu par la généreuse adoption qui, d'étrangers et d'ennemis que nous étions, nous a admis à l'héritage de famille, et, de condamnés à la mort, nous a enfantés à la vie. Telle est la première pensée du prophète; et, dans le transport de son admiration, il s'est écrié : *Que votre nom est admirable!* Si le seul nom de Dieu est admirable, que sera-ce de son Essence! C'est en ce nom si admirable en effet que la mort a été vaincue, la puissance du Démon désarmée; que le royaume du ciel et le séjour de la béatitude a été rouvert, que l'Esprit Saint a été envoyé sur les Apôtres, que nos fers ont été rompus, que l'inimitié entre Dieu et l'homme cesse, que l'étranger est entré dans l'héritage, et que la nature humaine s'est vue élevée à la condition des Anges; ce n'est pas dire assez, élevée jusqu'à la dignité de Dieu lui-même. Disons avec l'évangéliste : *Dieu s'est fait homme;* donc, l'homme est devenu Dieu. Le ciel est devenu le partage d'une nature formée de la terre, depuis que s'est revêtu de cette nature terrestre celui qui est assis sur les ailes des Chérubins, environné des légions célestes. Le mur de séparation est tombé, la barrière rompue,

Pag. 78.

Joann. I. 14.

tous les extrêmes se sont rapprochés. Plus de ténèbres, plus de mort; la lumière a paru, la vie s'est manifestée. Telles sont les pensées qui sont venues se présenter en foule à l'imagination du prophète, et placer sur ses lèvres ce cri : *Combien, Seigneur, votre nom est admirable dans toute la terre!* Que répondent à cela les Juifs opiniâtres dans leur aveuglement? Que je leur demande de qui il est ici parlé. Du Tout-Puissant, me répondront-ils; mais toute la terre ne connoissoit pas son nom comme
Isa. LII. 5. admirable. Car, dit Isaïe, *mon nom est blasphémé à cause de vous, parmi toutes les nations*. Si donc le peuple même par qui il étoit honoré, étoit cause qu'il fût blasphémé, dans quelle contrée étoit-il admirable? Qu'il le soit par lui-même, nul doute assurément; mais il est trop vrai qu'alors une grande partie de la terre ne le tenoit point si admirable, puisqu'elle le méconnoissoit et l'outrageoit. Mais aujourd'hui, non, il n'en est plus ainsi. Car depuis la révélation que le Fils de Dieu est venu apporter au monde, du couchant à l'aurore, dit le psalmiste,
Ps. CXII. 3. *mon nom*, le nom du Seigneur, *est glorifié parmi*
Malach. I. 11. *les nations*. Et un autre prophète : *L'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure;* et c'est vous, reprend Isaïe, qui le déshonorez. Admirable partout, au ciel et sur la terre. Admirable, car *votre grandeur est élevée au-dessus des cieux*. (V. 2.) Admirable, en ce que *vous avez*

formé dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle une louange parfaite. (V. 3.) Comme s'il disoit : Votre puissance s'est manifestée particulièrement en ce que vous avez fait servir la foiblesse même à votre triomphe. Elle éclate à ses yeux, cette puissance, moins dans la résurrection des morts, la guérison des lépreux et la délivrance de ceux que le Démon possédoit ; ces prodiges, tout merveilleux qu'ils étoient, n'étoient pas nouveaux ; témoin la résurrection du fils de la Sunamite, par Elisée, Naaman guéri de la lèpre par le même prophète, le Démon de Saül chassé par David (1). Mais ici, c'est pour la première fois que s'opère le miracle dont nous parlons. Pour enlever donc aux Juifs le prétexte de dire que Jésus-Christ n'avoit rien fait de plus que les prophètes d'avant lui, il se fait reconnoître par un prodige tout nouveau, unique, et qui, lui-même, n'est encore que la figure et la prophétie d'un autre miracle non moins éclatant, celui qui va bientôt s'opérer à la voix des Apôtres, alors que ces hommes, vrais enfants par leur ignorance et leur foiblesse, feront retentir par tout l'univers, cette prédication évangélique qui l'abattra tout entier à leurs pieds. Qu'il ait choisi ce prodige comme l'un des témoignages les plus signalés de sa force et de sa puissance, nous pouvons

(1) IV. Reg. v. 35. — *Ibid.* v. 14. — I. Reg. XVI. 23.

l'établir par les paroles de Dieu lui-même à Moïse :
Exod. iv. 11. *Qui est-ce*, lui demande-t-il, *qui a fait la bouche de l'homme? Qui a formé le muet et le sourd, celui qui voit et celui qui est aveugle? N'est-ce pas moi?*
Isa. L. 4. *C'est lui*, dit Isaïe, *qui donne une langue savante à ceux qui l'avoient le plus embarrassée*. Et remarquez que le psalmiste ne dit pas seulement, *dans la*
Pag. 80. *bouche des enfants*, mais, *de ceux qui sont à la mamelle*, pour marquer le dernier degré de l'impuissance. Ce qui n'avoit pas encore été manifesté aux Apôtres, voilà que les plus jeunes gens le révèlent par leurs chants de triomphe. Reconnoissez encore dans cet événement un autre oracle du Sauveur, et qui nous regarde tous, c'est que pour arriver à la science du salut, il faut être comme des enfants par la simplicité et l'innocence du cœur, ainsi qu'il
Matth. xviii. 3. l'a déclaré lui-même dans son Evangile. Mais pourquoi cette parole? *Pour confondre vos adversaires*. Ses autres miracles n'avoient pas eu pour objet de confondre ses ennemis, mais de les attirer à lui par ses bienfaits, et d'affermir la foi de ses disciples. Un autre interprète traduit avec plus de précision, *pour confondre ceux qui vous chargeront de liens : Propter illigantes te* (1). Et l'on sait que les Juifs
Ibid. xxvii. 4. lièrent Jésus-Christ en le menant au calvaire. *Pour détruire votre ennemi et celui qui se donnoit pour le*

(1) Version d'Aquila : Δια δεσμευοντας σε.

vengeur de la gloire du Seigneur. N'étoit-ce point là en effet la prétention des Juifs, et le motif de leur haine contre Jésus, qu'ils accusoient d'en vouloir à la majesté du Dieu de Moïse : ce que Jésus-Christ réfutoit par cette parole : *Qui me hait, hait aussi mon Père?* Et encore : *Qui croit en moi, croit en celui qui m'a envoyé*, rapportant toujours à Dieu son père l'honneur ou l'injure qu'il reçoit. Et voyez avec quelle exactitude le prophète s'est exprimé. Il ne dit pas, pour châtier, mais *pour détruire*, non plus pour réformer, mais pour *confondre* à jamais l'orgueilleuse incrédulité des Juifs, devenue chez ce peuple une maladie incurable. Eux, voyant cette merveille, et ne pouvant aller à l'encontre, essaient de la tourner contre lui : *Entendez-vous bien ce que disent ces enfants*, disent-ils à Jésus-Christ. Au lieu de tomber eux-mêmes à ses pieds, ils se troublent, ils s'embarrassent dans leurs pensées confuses, quand ils devroient bien plutôt s'appliquer à eux-mêmes ces paroles : *Entendons-nous bien ce que disent ces enfants?* Eh! que disoient-ils donc enfin ces enfants? Des paroles dures, chagrinantes pour l'orgueil de ces pharisiens acharnés contre Jésus-Christ? Non, rien de tout cela. Rien au contraire qui ne tournât à la gloire du Dieu dont ils se vantoient d'être les enfants. Ils disoient : *Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur.* Alors donc, conformément à la prophétie,

Joan. XIV. 23.
Ibid. XII. 44.
Matth. XXI. 16.
Ibid. XXI. 9.

Jésus-Christ *confond ses adversaires*. Le moment n'est pas loin où il va l'accomplir tout entière *en détruisant son ennemi*, renversant la ville avec ses habitants. Et voyez quelle vengeance n'a-t-il pas exercée sur la ville infidèle ? Est-il une nation sur le globe qui ignore l'effroyable calamité à quoi toute cette nation est condamnée? Dispersée partout, et partout étrangère, elle va étalant dans tous les lieux du monde, les restes de son corps mutilé; semblable
Pag. 81. à ces malfaiteurs dont les juges font attacher les cadavres au gibet, afin qu'après leur mort, ils servent de leçon aux vivants (1). Eux, ce n'est pas seulement après qu'ils ont subi le dernier supplice, mais vivants encore, que la vengeance divine les

(1) Le P. de La Rue : « Dispersés sur toute la terre, comme les membres sanglants du cadavre d'un criminel écartelé après sa mort, et placés le long des grands chemins pour annoncer, par la grandeur du supplice, la grandeur du crime qu'ils ont commis, et répandre partout des exemples de terreur. » (*Serm. sur la vérité de la relig. chrét.*, *Carême*, tom. II, pag. 11.) L'éloquent jésuite s'est attaché à ce seul fait, pour en tirer un argument invincible en faveur de la vérité de la religion chrétienne. Il établit : 1° le renversement de leur puissance et de leur état; 2° la dispersion de la nation par toute la terre, malgré le renversement de l'état; 3° leur conservation continuelle, malgré le renversement de l'état et la dispersion de la nation; 4° leur obstination dans l'erreur, leur entêtement à se regarder toujours comme le peuple de Dieu, toujours attachés à leur livres, à leurs traditions, à leurs vaines cérémonies, à l'ombre de leur ancienne religion, qu'il leur est impossible d'exercer ni d'oublier. Il emprunte à saint Jean Chrysostôme, ainsi qu'à saint Augustin, les preuves principales dont il appuie sa démonstration.

promène à travers tous les peuples du monde. Demandez-moi la cause d'un si étrange châtiment ; ni vous, ni moi n'en trouverons d'autre sinon qu'ils ont crucifié Jésus-Christ. Autrefois, quand ils étoient punis, c'étoit pour tomber sous le joug d'une seule nation, et pour un certain temps. Aujourd'hui, c'est un châtiment sans terme. Demandez-leur à eux-mêmes, pourquoi ils ont crucifié Jésus-Christ, ils vous répondront : Parce que c'étoit un imposteur qui séduisoit le peuple par de faux prodiges. Dans ce cas, bien loin de les punir, Dieu devoit plutôt les récompenser par des victoires et des conquêtes, puisqu'en exterminant un fourbe, un imposteur, on venge la majesté de Dieu ; on fait donc une œuvre méritoire à ses yeux. Phinées, pour avoir Num. xxv. 8.
mis à mort une seule femme criminelle, fut récompensé par la dignité sacerdotale ; et vous, à qui l'expiation du crime énorme que vous supposez ici, donnoit droit à de plus magnifiques honneurs, non-seulement Dieu vous laisse sans récompense, mais il vous en punit, il vous condamne à l'exil, à une fuite éternelle de contrée en contrée. Ne cherchez point la cause de ce phénomène ailleurs que dans le crime dont ils se sont rendus coupables, en crucifiant leur bienfaiteur, leur maître, le docteur de la vérité. Jésus-Christ imposteur et l'ennemi de Dieu ! et Jésus-Christ voulant, n'étant pas Dieu, s'en attribuer les honneurs ! Moïse, et Phinées, et

Samuel, et tous les saints personnages de l'ancien Testament, dont Dieu approuva le zèle pour l'honneur de son nom, méritoient moins que vous d'en être récompensés. Et pourquoi encore éprouvez-vous aujourd'hui ce que vous n'eûtes jamais à souffrir du temps que vous vous abandonniez à des cultes idolatres, à toutes les abominations de l'impiété, que vous trempiez vos mains dans le sang de vos propres enfants; sans qu'il vous soit possible aujourd'hui d'apercevoir nul dénouement aux calamités qui pèsent sur vous, errants, vagabonds, assujettis aux Romains, fugitifs sur terre et sur mer, sans patrie, sans sacerdoce; dégradés de tous vos antiques priviléges, jetés au milieu des barbares et de tous les peuples du monde, poursuivis par la haine et par le mépris, objet d'exécration pour tout le genre humain, et partout exposés à tous les outrages? Vengeance terrible et bien légitime! Pourquoi ce dur châtiment? Parce que vous avez mis à mort, non pas l'ennemi de Dieu, blasphème dérisoire autant qu'impie! mais l'ami de Dieu (1).

(1) Dans un sermon savant sur les malheurs des Juifs, Saurin présente cet événement, 1° comme une preuve éclatante de la divinité de nos Ecritures qui l'ont prédit tant de fois, et d'une manière si claire, plusieurs années et plusieurs siècles avant qu'il soit arrivé; 2° comme la ratification de cette exécration que les Juifs avoient sollicitée contre eux-mêmes, en sollicitant la mort du Fils de Dieu, et la punition du plus affreux par-

Vous m'arrêtez pour me dire : Oui, nous sommes punis, parce que nous avons péché. — Vous le confessez donc enfin. Mais de quel péché parlez-vous? car ce n'est pas de celui dont je vous accuse. Mais est-ce la première fois que vous péchez ? Non, au contraire. Je veux bien le supposer : jamais on ne vous vit plus réglés, plus fidèles à votre loi. Pourquoi donc, quand vous péchiez auparavant, et beaucoup plus grièvement que vous ne le faites aujourd'hui, éprouviez-vous la clémence divine, toujours facile à vous pardonner? Quand ses prophètes vous dénonçoient ses vengeances, ils en marquoient le terme : Moïse avoit prédit à vos pères qu'ils seroient quatre cents trente ans asservis dans l'Egypte. Jérémie, Daniel avoient déterminé le nombre de semaines ou d'années que devoit durer la captivité de Babylone. Celle que vous subissez aujourd'hui a été prédite de même : *Alors viendra une tribulation telle qu'il n'en exista jamais de pareille. Malheur aux mères, malheur aux enfants à la mamelle!* Tous les oracles se sont accomplis à la lettre : citez-en un seul qui en annonce la fin. Non, elle n'en aura jamais. Vous

Pag. 82. et suiv.

Matth. x. 19

Luc. xxi. 23.

ricide; 3° comme un sceau apposé de Dieu même à la mission du Sauveur; enfin comme un tableau instructif, où les chrétiens peuvent voir des objets que le voile de l'avenir couvre encore à leurs yeux, et lire leurs destinées. (*Serm.*, tom. xi, pag. 314.) Bossuet développe admirablement, et la prédiction, et l'événement de la ruine de Jérusalem, et de la constante dispersion des Juifs, au chap. ix de la 2ᵉ part. de son *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 325.

péchiez autrefois sous l'œil de Dieu qui vous prodiguoit les miracles. Et aujourd'hui, qu'il n'y a plus de mer qui se partage pour vous livrer une issue, de rocher qui vous fournisse une eau rafraîchissante, ni de prophètes parlant comme Moïse au nom du ciel; aujourd'hui que, livrés à vous-mêmes, vous êtes moins criminels, vous êtes plus sévèrement punis! N'est-il pas de la dernière évidence que vous ne l'êtes que pour avoir commis un crime bien plus grand (1)? Vous égorgiez les prophètes du Seigneur; mais ce n'étoient que ses serviteurs. Depuis que vous avez porté des mains sacriléges sur le maître, vous êtes frappés d'une plaie incurable. Déjà quatre cents années se sont écoulées depuis que votre ville a été renversée jusque dans ses fondements, que le sacerdoce vous a été enlevé, que la royauté a disparu du milieu de vous, que vos tribus sont confondus, qu'il ne vous reste plus même de trace de votre gloire passée. Exemple unique dans les annales du monde. Durant les diverses révolutions où votre temple fut détruit, du moins aviez-vous encore des prophètes, des révélations d'en haut, des miracles. Aujourd'hui nierez-vous que Dieu s'est éloigné de vous pour toujours? aujourd'hui, à la place de tout cela, l'esclavage, la captivité, l'opprobre,

(1) Le saint patriarche développe le même raisonnement dans sa cinquième Homélie contre les Juifs, traduite tom. XIII, pag. 342 et suiv., et dans le Panégyrique de saint Babylas.

ruine générale, et, ce à quoi il falloit le moins s'attendre, abandon de Dieu qui en agit avec vous comme un maître irrité à l'égard d'un serviteur ingrat, souvent châtié, toujours incorrigible; il le dépouille, le chasse, l'envoie errer dans les déserts, demandant son pain, et ne trouvant nulle part de la pitié. Que sont devenus vos prophètes? vous en comptiez dans l'Egypte, à Babylone, au désert: Moïse, Daniel, Ezéchiel, leurs miracles vous protégeoient; c'étoient sans cesse prodiges sur prodiges; tout l'éclat en rejaillissoit sur la nation entière pour élever les captifs au-dessus des rois. Aujourd'hui tout est muet. Solitude affreuse! personne ne vous entend. Châtiment épouvantable, non-seulement par sa durée, mais par tous ses caractères. Je le répète; c'est le sang de Jésus-Christ qui vous a porté à ce comble de maux; c'est le sang de Jésus-Christ qui a creusé cet abîme; c'est le sang de Jésus-Christ qui vous est plus funeste mille fois que ne l'avoient été l'idolatrie, l'adoration du veau d'or, le meurtre de vos enfants (*) (1).

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 88—98.

(1) Preuves historiques daus le *Disc. sur l'Hist. univ.*, par Bossuet, pag. 235—237; Houteville, *La Religion prouvée par les faits*, p. 198; Abbadie, *Vérité de la religion chrétienne*, lom. I pag. 430. On peut consulter un court el excellent ouvrage, intitulé: *Réflexions décisives sur le judaïsme*, brochure de 44 pages in-8°. Paris, 1751; *Hist. de l'Eclectisme*, tom. I, pag. 87; le P. Pallu, *Traité de la vérité de la religion chré-*

Matth. xxiv. 14. Jésus-Christ avoit prédit que *son Evangile seroit prêché dans tout le monde, et qu'après cela viendroit la consommation*, c'est-à-dire la ruine de Jérusalem. Ecoutez saint Paul, parlant des Apôtres : *Le* Rom. x. 10. *son de leur voix s'est fait entendre par toute la terre*, parlant de la prédication des Apôtres. Ailleurs : Col. I. 6. *L'Evangile que vous avez entendu, a été prêché à toute créature qui est sous le ciel.* Lui-même, vous le voyez courir de Jérusalem jusques en Espagne ; et si un Apôtre seul a parcouru une si vaste étendue de provinces, jugez ce que les autres ont dû faire. Est-il un témoignage plus convaincant de la toute-puissance de Jésus-Christ? Trente ans au plus se sont écoulés, que l'Evangile a été déjà répandu par toute la terre. Après cela donc arrivera la consom-

tienne, cité par l'auteur du livre : *La Religion considérée comme base du bonheur*, etc., pag. 128 et suiv. Les prédicateurs de toutes les communions chrétiennes pressent cet argument dans leurs sermons. Nous indiquerons particulièrement Massillon dans sa *Passion*, *Carême*, t. IV, p. 325; Bourdaloue, *Passion*, tom. I ; Le Chapelain, tom. IV, pag. 307; Gasp. Terrasson, Molinier, t. XIII, p. 65—226; La Boissière, Clément, Neuville, *Serm. sur les grandeurs de Jésus*; les ministres Claude, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 185 ; Jacquelot, t. I, p. 373 et suiv. ; mieux encore Saurin, tom. XI, pag. 350, et tom. V, p. 183—186. Pascal a tout dit dans ce peu de mots : « C'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable, étant nécessaire pour la preuve de Jésus-Christ qu'ils subsistent pour le prouver ; et qu'ils soient misérables, puisqu'ils l'ont crucifié. Et quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours, malgré sa misère. » (*Pensées*, pag. 131.)

mation de Jérusalem, la ruine de son temple et de la cité (*).

Jésus-Christ avoit, non-seulement prédit que Jérusalem seroit ruinée en punition de son attentat sur la personne du Fils de l'homme, mais que son temple magnifique seroit renversé de fond en comble : ce qui s'est vérifié à la lettre, l'empereur Julien ayant consommé la destruction, par les efforts mêmes qu'il tenta pour le rétablissement du temple. Le fait étoit récent au temps du saint patriarche, qui le rappelle dans plusieurs de ses Homélies, entre autres dans ses discours en l'honneur de saint Babylas (1).

Le Seigneur pouvoit exterminer le peuple ingrat qui avoit méconnu, outragé son divin Fils ; il ne l'a pas voulu, il a mieux aimé les disperser sur toute la surface de la terre, pour en faire dans tous les lieux du monde les témoins de la gloire de ce même Jésus qu'ils ont outragé. Vous pouvez les voir à la porte de nos églises, tels que les frères de Joseph, reconnoissant en tremblant l'élévation de celui qu'ils ont voulu perdre. Ainsi s'est vérifié l'oracle du prophète Zacharie : *Ils arrêteront les yeux sur moi qu'ils auront percé de plaies* (**).

Gen. XLV.

Zach. XII. 10.

(*) Hom. LXXVI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 671. Voyez Molinier, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 219.

(1) Voyez le vol. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 342.

(**) *In illud : Quomodo scit litteras*, t. VIII Bened., p. 172. (Supplément.)

L'on dira que le sacrilége attentat qu'ils se sont permis contre la personne de Jésus-Christ, ils l'ont commis par ignorance. Mais avoient-ils plus épargné les prophètes d'avant lui? Dira-t-on que ce fut par amour pour la vérité? Et nous aussi ne sommes-nous pas tous les jours exposés aux persécutions de ce peuple? Ils nous chassent et nous rejettent, nous qui ne sommes venus que pour leur salut. *Ce sont eux qui nous empêchent*, dit saint Paul, *d'annoncer aux gentils la parole qui doit les sauver.* Une secrète envie les pousse et les anime contre le bonheur de tout le genre humain, les fait courir à leur perte en comblant la mesure de leurs iniquités; et la colère du Seigneur est tombée sur eux, ajoute l'Apôtre, *pour les accabler jusqu'à la fin.* Que l'on compare enfin leurs calamités passées avec celles qu'ils éprouvent aujourd'hui : jamais rien de semblable ne leur étoit arrivé; jamais. Ainsi s'accomplit à leur égard la parole de Jésus-Christ (*).

I. Thess. II. 16.

Les oracles les plus précis avoient annoncé pour les temps marqués la révélation de la lumière évangélique, qui devoit être manifestée aux yeux des gentils. Isaïe l'avoit déclarée au chapitre onzième de sa prophétie, dans ces termes figurés : Toute vallée sera remplie, toute montagne sera comblée, l'orgueil d'un peuple jaloux sera humilié; ceux qui étoient

Isa. XI. 3. Luc. III. 5.

(*) Hom. III in I ad Thessal., tom. XI Bened., pag.. 442.

au dernier rang, seront appelés à leur tour; les barrières élevées par la loi, tomberont au-devant de la foi; plus d'observances laborieuses : à leur place, tous les bienfaits de la grâce; amnistie du passé; pardon général à quiconque veut embrasser la voie du salut; et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu (*).

Quelque distance qui séparât les gentils d'avec les Juifs, les oracles sacrés avoient prédit qu'un jour viendroit où les deux peuples, confondus dans une même croyance, n'en feroient qu'un, où les Juifs seroient rejetés pour leur incrédulité, et les gentils substitués au peuple de Dieu. De tels événements étoient-ils croyables? L'union des Juifs avec les gentils ne paroissoit-elle pas en opposition avec la justice de Dieu? Certes c'étoit là un prodige surnaturel, extraordinaire. Aussi le prophète l'annonçoit-il dans ces termes : *C'est le Seigneur qui a fait cette merveille, et nos yeux la regardent avec admiration* (**). Ps. cxvii. 23.

Les Juifs se croyoient être un peuple privilégié dans ce sens rigoureux que, s'ils avoient seuls le bonheur de connoître Dieu, seuls aussi ils avoient l'avantage d'en être connus. Saint Jean Chrysostôme combat avec force l'orgueil de cette prétention (1).

(*) Hom. x *in Matth.*, tom. vii Bened., pag. 142, 143.

(**) Hom. lxxviii *in Matth.*, tom. vii Bened., p. 671, 677; Molinier, *Serm. chois.*, tom. vii, pag. 363.

(1) Voy. le vol. xiii de cette *Biblioth. chois.*, pag. 501.

Homélie xix *sur le onzième chapitre de l'Épître aux Romains.* (Vers. 7 et suiv.)

T. ix Bened. Pag. 642.

Après cela, que dirons-nous, si ce n'est qu'Israël, qui prétendoit acquérir la justice, ne l'a point acquise; que ceux-là seuls l'ont obtenue, qui ont eu pour eux le décret de l'élection de Dieu; et que les autres, livrés à leur malheureux sort, sont tombés dans l'endurcissement où nous les voyons aujourd'hui.

L'Apôtre avoit justifié la conduite de Dieu à l'égard des descendants d'Abraham, en démontrant que ce n'étoit pas lui qui les avoit rejetés; ce qu'il a confirmé par les témoignages des prophètes. S'appuyant de la même autorité, il prouve que la plus grande partie du peuple d'Israël étoit aujourd'hui morte aux yeux du Seigneur. Pour éviter qu'une semblable accusation n'eût l'air de venir de lui-même, et prévenir tout soupçon d'aucune prévention de sa part contre le peuple Juif, ici encore il emprunte le témoignage des prophètes Isaïe et David.

Vers. 8. *Selon qu'il est écrit : Dieu leur a donné un esprit d'assoupissement et de stupeur, des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre.* Non pas que Dieu eût contraint leur libre arbitre; non certes, puisque si un grand nombre avoit péri, d'autres avoient bien sû se préserver, en cédant à l'impres-

sion de la grâce. Dieu n'avoit donc pas rejeté la totalité de son peuple; ce que l'Apôtre avoit déjà prouvé par l'exemple de ce qui s'étoit passé du temps d'Elie. Les autres n'avoient que trop mérité leur III.Reg.x. 18.
perte, en se laissant aveugler volontairement par une dureté opiniâtre à disputer contre les miracles Pag 643.
du Sauveur, à ne pas y croire, malgré l'évidence qui en jaillissoit sur sa personne et sa doctrine. D'où vient qu'ils avoient des yeux pour voir, et ne voyoient Isa. vi. 9.
pas, des oreilles pour entendre, et n'entendoient pas. En punition de quoi David avoit dit : *Que* Vers. 9.
leur table, c'est-à-dire, leur autel et leur loi sur lesquels ils se fondent, *soit comme un piége et un filet dans lequel ils se trouveront pris; qu'elle devienne une pierre d'achoppement et une occasion de chute, la juste punition des abus qu'ils en ont fait; que leurs yeux se couvrent de ténèbres, afin qu'ils* Ps. xviii. 23.
ne voient pas leur chemin, et que leur dos, courbé vers la terre, les y tienne constamment attachés. Un oracle aussi clair a-t-il besoin d'explication, et les faits n'en montrent-ils pas le rigoureux accomplissement? Ces Tables de la loi, qui leur étoient si chères, que sont-elles devenues? Quel bien leur est-il resté de leurs antiques possessions? Dans quel temps sont-ils devenus la proie de leurs ennemis, fidèles exécuteurs des vengeances divines contre leur stupide aveuglement? Depuis quand leur dos est-il courbé vers la terre, sous le joug de la servi-

tude la plus humiliante, et pour ne finir jamais, ainsi que le prophète le déclare par cette expression : *Les y tienne constamment attachés*, sans nulle espérance de pouvoir se relever ? Vainement, ô Juifs, vous vous flattez en tirant du passé une induction pour l'avenir. Vous fûtes captif en Egypte ; mais le Seigneur ne vous y laissa qu'un certain espace de temps, et vous en tira, après d'éclatants miracles, sans avoir égard aux crimes divers dont vous vous étiez souillés. Sortis de l'Egypte, vous avez fait d'un veau d'or votre Dieu ; vous avez sacrifié vos enfants à Belphégor, profané la sainteté de votre temple, commis toutes sortes d'abominations, jusqu'à méconnoître les lois sacrées de la nature, remplissant de victimes sacriléges vos montagnes et vos collines, vos lacs, vos fontaines et vos jardins ; mettant à mort les prophètes du Seigneur, renversant ses autels, sans cesse enchérissant sur vos propres excès. Pour vous en punir, Dieu lâcha contre vous les Babyloniens ; mais, après soixante-dix ans de captivité, il vous a rétablis dans votre pays, rendu votre temple et vos prophètes. Durant même votre captivité, il ne vous avoit pas delaissé ; vous retrouvâtes de nouveaux Moïses dans Daniel, Jérémie, Ezéchiel ; ce
Pag. 644. qui ne vous empêcha point de retomber bientôt dans vos anciens déréglements, et de reprendre, sous Antiochus, les mœurs des gentils. Dieu vous châtia de nouveau, en vous abandonnant aux fu-

reurs de ce prince impie; mais, peu de temps après, il vous fit grâce, et les éclatantes victoires des Machabées réparèrent vos calamités. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Et ce qui rend la différence bien plus sensible, c'est que, maintenant que vous ne pêchez plus, vous n'en êtes que plus malheureux, et sans avoir l'espérance de cesser jamais de l'être. Voilà près de quatre cents ans que votre captivité dure, quoique le Seigneur n'ait plus à vous reprocher les mêmes crimes qu'autrefois. Comment expliquer ce contraste, si ce n'est que le temps étant arrivé où la figure cèderoit à la vérité, et la loi à la grâce, vous l'avez méconnu, vous avez résisté opiniâtrement, et que Dieu, conformément à la prédiction de David, vous en punit par le châtiment irrévocable que vous subissez! Sourds à tous les oracles, vos esprits grossiers et charnels, pour la plupart, ont refusé de croire ce qui leur étoit annoncé pour l'avenir; ils se sont concentrés dans le présent, ils ont fermé les yeux et les oreilles à la menace de la vengeance. Jésus-Christ a fait éclater sa souveraine puissance dans ses conseils de justice et de miséricorde; de justice, en livrant les coupables Juifs à la dernière désolation; de miséricorde, en exaltant les gentils qui ont cru. Il étoit nécessaire que les Juifs fatiguassent, par leurs excès, la clémence divine. S'ils n'avoient pas commis ces milliers de prévarications, leur longue infidélité

n'eût pas été l'occasion du salut des gentils, par la foi qu'ils ont embrassée, comme les Juifs n'eussent pas péri sans leur opiniâtre incrédulité.

Pag. 646. Toutefois l'incrédulité du peuple Juif est-elle sans retour? Leur calamité, oui; mais pour leur incrédulité, il n'en est pas ainsi. L'Apôtre qui leur reproche ici avec une si vive énergie leur aveuglement châtié par un si long désastre, va les consoler par la prédiction qu'il doit cesser un jour.

Vers. 11. *Quoi donc! les Juifs sont-ils tombés pour ne plus se relever? A Dieu ne plaise! Je dis simplement que*
Pag. 645. *leur chute a donné lieu au salut des nations, comme les nations pourront un jour devenir pour eux l'objet d'une émulation salutaire.*

Le terme de cet aveuglement est déterminé par
Vers. 12. le saint Apôtre, dans ces autres paroles : *Alors que la plénitude des gentils sera entrée dans l'Église, et que tout Israël sera sauvé.* L'époque en est fixée, pour les temps qui précèderont le second avénement de Jésus-Christ, vers la consommation des siècles.

Ne nous contentons pas d'entendre ces paroles et celles qui les suivent. Un mystère si merveilleux et si utile à l'instruction du genre humain, mérite bien d'être considéré. Méditons-les donc, appliquons-nous-les à nous-mêmes; et voyons ce qu'elles renferment de consolant pour les Juifs, de redoutable pour les gentils et pour nous. Elles apprendront aux

premiers à ne pas se désespérer, aux seconds à ne pas s'enorgueillir. Ainsi nous profiterons de la disgrâce des uns : leur infidélité fait un des fondements de notre foi ; et à trembler dans la vue des jugements de Dieu sur ses enfants ingrats, afin de ne nous point glorifier des grâces faites à nos pères (1).

Ce que saint Paul révèle ici, Jésus-Christ l'avoit déjà manifesté dans son Évangile par la parabole de la vigne, si familière aux prophètes. Le père de famille avoit planté cette vigne, c'est-à-dire la religion véritable, fondée sur son alliance, et l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'est-à-dire aux Juifs. Pour en recueillir les fruits, il envoie, à diverses fois, ses serviteurs, qui sont les prophètes : ces ouvriers infidèles les font mourir. Sa bonté le porte à leur envoyer son propre fils : ils le traitent encore plus mal que les serviteurs. A la fin, il leur ôte sa vigne, et la donne à d'autres ouvriers ; il leur ôte la grâce de son alliance, pour la donner aux gentils (2). Ailleurs, dépouillant la prophétie du voile de la parole, il avoit dit aux Juifs qu'il *n'avoit été envoyé que pour les brebis de la maison d'Israël*,

Matth. xxi. 38.

Matt. xv. 24.

(1) Traduit par Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2[e] part., pag. 300, édit. in-4°. Paris, 1791. Voy. le vol. xi de cette *Bibliothèque*, pag. 137 et suiv.

(2) Bossuet développe (*ibid.*, pag. 417, 418) ce que saint Chrysostôme ne fait qu'indiquer en cet endroit. Il l'a fait ailleurs avec plus d'étendue dans l'explication de la parabole.

qui étoient perdues. Il n'étoit pas juste, ainsi qu'il le
Marc. VII. 27. disoit encore, que *l'on prît le pain des enfants pour le donner aux chiens.* Ce qu'exprimoit également saint Paul, quand il disoit au même peuple, qui
Act. XIII. 46. s'emportoit contre le saint Apôtre : *Vous étiez les premiers à qui il falloit annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous en allons vers les gentils.* L'ordre naturel étoit donc que le salut commençât par les Juifs, et vînt ensuite aux gentils ; mais, parce que les Juifs l'ont rejeté, cet ordre a été renversé. L'incrédulité et le péché des Juifs ont fait que les gentils sont les premiers entrés dans l'Eglise. Voilà pourquoi saint Paul dit ici, que *la chute des Juifs a donné lieu au salut des nations.* Cependant une substitution si honorable pour elle, a-t-elle anéanti les espérances des Juifs, les aînés de la famille d'Abraham? Non, ajoute l'Apôtre; et quels bienfaits en résulteront pour le genre humain tout entier!

Iag. 6, 6. *Car je vous le dis, à vous qui êtes gentils, tant que je serai l'Apôtre des gentils, je travaillerai à rendre illustre mon ministère. Pour tâcher d'exciter une louable jalousie dans l'esprit des Juifs qui me sont unis selon la chair, et d'en sauver quelques-uns d'eux.*

L'Apôtre ne veut pas que les gentils puissent se prévaloir de la franchise de ses expressions à l'égard

des Juifs. Animé d'un zèle égal pour le salut des Pag. 647.
uns et des autres, il n'oublie pas que les Juifs sont ses frères, et ne dit pas non plus qu'il se flatte de les persuader, il connoît trop bien la dureté de leur cœur ; mais qu'il *tâche d'exciter dans leurs âmes une louable jalousie ;* et d'en sauver au moins quelques-uns, en attendant que tout le corps se convertisse.

Et si leur réprobation a produit la réconciliation Vers. 15.
du monde, jusqu'alors ennemi de Dieu, *que ne produira pas leur rappel, qui sera comme un retour de la mort à la vie?*

C'est-à-dire : Si le Seigneur, dans le temps qu'il châtioit les Juifs avec plus de rigueur, s'est montré si généreux envers les gentils, que ne fera-t-il pas pour les Juifs, après qu'il se sera réconcilié avec eux?

Si les prémices tirées d'une masse sont saintes, Vers. 16.
c'est que la masse l'étoit; et si la racine d'un arbre est saine, les branches le seront aussi. Ce qu'il appelle les prémices, ce sont Abraham, Isaac, Jacob, les prophètes, les patriarches et tous les autres justes de l'ancien Testament, en faveur de qui le Seigneur conserve toujours des vues de clémence pour leur postérité. Mais on pouvoit lui objecter combien les Pag. 648.
enfants avoient dégénéré de la vertu de leurs pères Saint-Paul prévient l'objection.

Que si plusieurs de ces branches ont été coupées, Vers. 17.

et que toi, gentil, qui n'étois qu'un olivier sauvage, tu aies été enté parmi les branches qui sont demeurées sur l'olivier franc, en sorte que tu participes au suc découlé de sa racine; garde-toi de te préférer aux branches naturelles. Songe que ce n'est pas toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui te porte et te nourrit. Combien les Juifs ne paroissent-ils pas plus coupables, en raison de l'excellence de la racine d'où ils sortoient! Combien aussi les gentils le deviendroient, s'ils ne profitoient pas de l'exemple des Juifs! Les branches ne risquent-elles pas d'être retranchées à leur tour, si, entées sur une tige saine, elles restoient stériles ou ne portoient que de mauvais fruits.

Vers. 18. Pag. 649. *Ne vous élevez donc pas, mais craignez; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, craignez qu'il ne vous épargne encore moins.* Ne vous élevez pas; car l'orgueil qui se mêle à une confiance présomptueuse, engendre l'oubli du bienfait, la mollesse et l'indifférence. « Pourrions-nous donc n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de siècles si terriblement sur les Juifs, puisque saint Paul nous avertit de la part de Dieu, que notre ingratitude nous attirera un semblable traitement (1) »?

Vers. 22. *Reconnoissez donc ici la sévérité et la bonté de Dieu*

(1) Bossuet, *Supr.*, pag. 301.

à l'égard des deux peuples; sa sévérité à l'égard de ceux qui sont tombés; sa bonté miséricordieuse envers vous, pourvu toutefois que par votre fidélité vous répondiez à ses vues de miséricorde; autrement vous serez retranchés comme eux.

L'Apôtre ne dit pas : Considérez, ô gentils, vos travaux, votre application dans le bien; mais la miséricorde de Dieu: leur faisant voir que c'est sa pure grâce qui a tout fait, par où il leur fait sentir la nécessité d'être dans une continuelle appréhension. Plus vous avez reçu, plus vous devez trembler. Les dons de Dieu cessent d'être irrévocables, si vous vous en rendez indignes par le relâchement, comme ses menaces, si vous revenez à lui.

Que si eux-mêmes ils renoncent à leur incrédulité, ils pourront être entés de nouveau, Dieu étant assez puissant pour leur faire reprendre vie. Vers. 23.
Ni le châtiment du Juif, ni l'adoption du gentil ne sont point sans retour. En relevant l'espérance de l'un, Pag. 650.
il prévient l'orgueil de l'autre. Que les hommes donc ne s'abattent pas quand ils éprouvent les effets de la sévérité de Dieu; qu'ils ne s'élèvent point non plus quand ils reçoivent quelque marque de sa bonté. Vous, ô Juif, il vous a retranché pour que vous désiriez de rentrer sur votre tige; vous, ô gentil, il vous a appelé pour que vous y demeuriez constamment. Que Dieu commande, et ces morts renaîtront à la vie; ces branches sépa-

rées du tronc, dispersées çà et là, la main puissante du Seigneur peut les ramasser, les enter de nouveau; elle peut opérer des miracles auxquels on ne s'attend pas. Votre vocation, à vous-mêmes, en donne la preuve.

Vers. 24. *Car si vous, branches coupées sur un tronc sauvage, vous avez réussi sur l'olivier franc, combien plus aisément les branches naturelles reprendront-elles sur leur propre tronc.* Si la foi a pu exécuter ce qui étoit au-dessus des forces de la nature, à plus forte raison pourra-t-elle exécuter ce qui ne sort pas de ses lois. Si les hommes étrangers à la famille d'Abraham se sont incorporés, malgré tant de préventions naturelles, dans la famille d'Abraham, à plus forte raison les enfants propres du saint patriarche peuvent-ils rentrer dans l'héritage de famille.

Pag. 651. La comparaison que l'Apôtre établit est sensible. Qu'étoit le gentil par rapport à la foi? l'olivier sauvage que sa nature condamne à ne point porter de fruits; et pourtant, tout méchant qu'il étoit, le voilà qui, vivifié par la foi, triomphe de sa nature, et fait partie de l'arbre. Le Juif, au contraire, qu'est-il? l'olivier franc tenant par sa racine à la foi: qu'il y revienne; enté de nouveau il reprendra, et se retrouve dans son état naturel.

Vers. 25. *Oui, mes frères, et voici le mystère que je crois ne devoir pas vous laisser ignorer, afin que vous appreniez à ne pas présumer de vous-mêmes.*

Ici l'Apôtre, s'élevant au-dessus de tout ce qu'il Pag. 653.
vient de dire, est entré dans les profondeurs des conseils de Dieu. Ainsi dira-t-il ailleurs : *Voici un* I. Cor. xv. 51.
mystère que je vais vous apprendre : Nous tous, tant que nous sommes d'hommes, nous ressusciterons ; mais nous ne serons pas tous changés. Ce secret de la Providence de Dieu sur les Juifs, mystère grand, ineffable, inconnu aux hommes, quel est-il? C'est que l'endurcissement de la majeure partie de ce peuple ne doit pas toujours durer, et qu'il cessera quand le flambeau de la foi qui doit successivement éclairer les nations, aura fini son cours. *Et alors toutes ces parties d'Israël se réuniront dans les voies du salut.* Parce qu'une semblable prédiction a de quoi étonner, saint Paul la confirme par celle du prophète Isaïe :

Un libérateur sortira de Sion ; il détruira l'im- Vers. 26.
piété de Jacob, et quand j'aurai effacé leurs ini- Isa. LIX. 20.
quités, dit le Seigneur, *je renouvellerai mon ancienne alliance avec eux* (1). Peut-être on voudroit

(*) Le passage d'Isaïe que saint Paul cite ici selon les Septante, comme il avoit accoutumé, à cause que leur version étoit connue par toute la terre, est encore plus fort dans l'original, et pris dans toute sa suite. Car le prophète y prédit avant toutes choses la conversion des gentils par ces paroles : *Ceux d'Occident craindront le nom du Seigneur, et ceux d'Orient verront sa gloire.* Enfin le Saint-Esprit lui apprend ce que deviendront les Juifs, et lui déclare que *le Sauveur viendra à Sion, s'approchera de ceux de Jacob, qui alors se convertiront de leurs péchés ; et voici, dit le Seigneur, l'alliance que je ferai avec eux. Mon Esprit, qui est en toi, ô pro-*

appliquer cette prophétie aux temps où vivoit Isaïe. L'Apôtre a prévenu l'objection par ces paroles qui
Vers. 27. ne laissent pas d'équivoque : *Quand j'aurai effacé leurs iniquités ;* il ne dit pas que cette alliance nouvelle s'exécutera par la circoncision, par les sacrifices offerts au Seigneur, par la fidèle observation des cérémonies légales; mais quand *ils auront reçu la rémission de leurs péchés*, et par quelle autre voie l'obtient-on que par le baptême? ce qui désigne une promesse réservée aux temps à venir, et qui ne manquera pas de s'effectuer.'

Vers. 28. *Aujourd'hui, il est vrai,* poursuit l'Apôtre, *ils sont odieux au Seigneur par le refus qu'ils ont fait de son Evangile, que vous avez reçu ; mais ils lui sont toujours chers en vertu d'une première élection, et il continue de les aimer à cause de leurs pères ; car les dons de Dieu sont sans repentir, et ses pro-*

phète, et les paroles que j'ai mises en ta bouche demeureront éternellement, non-seulement dans ta bouche, mais encore dans la bouche de tes enfants, maintenant, et à jamais, dit le Seigneur. Il nous fait donc voir clairement qu'après la conversion des gentils, le Sauveur, que Sion avoit méconnu, et que les enfants de Jacob avoient rejeté, se tournera vers eux, effacera leurs péchés, et leur rendra l'intelligence des prophéties qu'ils auront perdue durant un long temps, pour passer successivement, et de main en main, dans toute la postérité, et n'être plus oubliée. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 303, édit. in-4°.) Cette consolante espérance se trouve exprimée dans les mêmes termes par Tertullien, saint Jérôme et saint Grégoire-le-Grand. Plusieurs modernes l'ont partagée avec eux. (Voy. Estius, *in Paul.*, tom. 1, pag. 133.) Elle a été développée avec toute la chaleur de l'éloquence, par M. de Noé, évêque de Lescar, dans un discours sur l'état présent et futur de l'Église.

messes s'exécutent dans leurs temps et selon l'ordre immuable de ses décrets.

Ainsi les Juifs reviendront un jour, et ils reviendront pour ne plus s'égarer jamais. Telle est l'admirable économie de la Providence de Dieu sur sa religion. Dans les commencements, elle se choisit, au sein de la gentilité, un peuple particulier, et la nation juive fut appelée, à l'exclusion de toutes les autres. Dans la suite des siècles, les Juifs, s'étant rendus infidèles, ont été rejetés à leur tour, et les gentils ont été appelés à leur place. Viendront les derniers temps où les gentils, abusant de la grâce qui leur fut donnée, seront rejetés, et les Juifs recevront le bienfait d'une vocation nouvelle. « Ainsi le grand Apôtre nous fait-il voir la grâce qui passe de siècle en siècle pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre ; et nous en montre la force invincible en ce qu'après avoir converti les idolatres, elle se réserve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïque (1) (*). »

(1) Conséquence profonde sur laquelle saint Chrysostôme revient souvent dans le cours de ses homélies sur l'Epitre aux Romains, et qu'expriment avec une énergique précision, Bossuet, *supr.*, pag. 304, 305 ; Fénelon, *Disc. sur l'Epiphanie*, pag. 341, tom. IV, édit. Boullage. Paris, 1821. M. de Noé, évêque de Lescar, dans un sermon en quelque sorte prophétique, qui devoit être prêché à une assemblée du clergé, depuis imprimé à Paris, en 1818. Voyez la notice historique, en tête du Recueil de ses Œuvres, à la page LVI, et toute la seconde partie de ce discours tout entier; étincelant de beautés.

(*) Morel, *Nov. Testam.*, t. IV, p. 272—284.

Martyrs. Temps des persécutions.

« Puisque la multitude et l'autorité des témoins
» sont une excellente preuve, lorsqu'il s'agit de
» faits, l'on peut dire que les martyrs sont un grand
» argument en faveur du christianisme. Quiconque
» envisagera sans préjugé la durée, l'étendue et les
» horreurs du massacre qui a moissonné l'Eglise
» naissante, sera forcé de reconnoître dans la fer-
» meté de ses héros une vertu surnaturelle, un
» courage émané de Dieu, et invincible comme
» lui (*) ».

« La mort est la récompense de ceux qui servent le Fils de Dieu en ce monde. Les autres princes relèvent le courage de leurs soldats par l'espérance; et, pour adoucir la peine qu'ils rencontrent dans les combats, ils leur promettent les dépouilles de leurs ennemis. Mais le Fils de Dieu, qui est plus puissant et plus juste que les monarques de la terre, ne fait attendre à ses disciples que des persécutions et des tourments; et quand il envoie ses Apôtres par l'univers, il s'explique par des paroles qui devoient leur faire perdre le courage, si, en même temps qu'il les prononçoit, il ne les eût fortifiés
Matth. x. 17. par sa grâce : *Tradent enim vos,* etc. Avouez qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ de faire cette harangue à ses soldats; qu'il falloit être plus qu'homme pour les animer, en leur découvrant le péril, et qu'il falloit être bien assuré de leur fidélité pour leur prédire leur défaite en les envoyant au combat. Les généraux d'armée qui ne

(*) Feller, *Catéch. philosoph.*, pag. 419

peuvent pas inspirer la valeur à ceux qui combattent sous leurs enseignes, les remplissent d'espérance, et diminuent le danger s'ils ne peuvent le divertir ou le cacher; mais le Fils de Dieu ne laisse point d'espérance à ses Apôtres; il leur représente des dangers inévitables, des pertes certaines, et, leur montrant de toutes parts des ennemis, il ne leur montre que la mort pour les en délivrer. Cependant ces généreux soldats acceptent ces conditions, se jettent dans ces périls, se dévouent à la mort, et promettent à leur général de perdre la vie, pour acquérir son amitié. Pas un de ces disciples n'a manqué à sa parole; ils ont couru toute la terre pour étendre son empire; ils ont défait tous ses ennemis pour accroître la gloire de son nom (*) ».

Le ciel et la terre passeront, avoit dit Jésus-Christ, *mais mes paroles ne passeront point.* Quelles sont ces paroles? *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* L'histoire vous en fournit la preuve. Combien de tyrans s'étoient déclarés contre elle! et de là tant d'édits contre le christianisme naissant, tant de cruels arrêts prononcés contre les chrétiens De là mille déserts peuplés de fugitifs, et mille prisons regorgeant de confesseurs. De là ces ours, ces taureaux, ces lions lâchés contre eux pour divertir le peuple romain. De là ces lames de feu appliquées sur leurs membres vivants. De là ces ongles de fer dont on déchiroit peu à peu leur

Matth. xxiv. 35.

Ibid. xvi. 18.

(*) Senault, *Panégyr.*, t. III, p. 329, Chrysost., *de sanct. Martyrib.*, tom. II Bened., pag. 712.

corps pour prolonger leur douleur. De là ces chaudières d'huile brûlante, où, par l'industrieuse cruauté des persécuteurs, ils périssoient par l'eau et le feu tout ensemble. De là ces taureaux d'airain embrasés et ces chaises flamboyantes. De là ces peaux de bêtes sauvages dont on les revêtoit pour les faire dévorer par les chiens, et ces supplices inouis qui sembleroient tenir plus de la fable que de l'histoire (*) ».

Il y a, dans les actes de nos martyrs, quelque chose de plus formidable qu'un champ de bataille. Là, vous voyez deux armées en présence l'une de l'autre; on en vient aux mains; on s'attaque, on se mêle, on combat corps à corps; les armes se heurtent; le sang jaillit et ruisselle. De même ici deux armées en présence; d'un côté les tyrans, de l'autre les saints confesseurs. Les premiers armés, les seconds nus et sans défense; et cependant, à qui reste la victoire? A ceux qui n'ont point d'armes. Quoi! la victime triompher du bourreau, celui qui est battu de verges, de celui qui s'épuise à l'en frapper; celui qui expire dans les flammes de celui qui allume le bûcher, celui enfin qui meurt, de

(*) *Sermo antequam iret in exilium*, tom. III Bened., pag. 415. Développé par tous nos prédicateurs. Voy. Molinier, *Serm chois.*, tom. XIII, pag. 198; Cambacérès, t. I, p. 54., par saint Jean Chrysostôme; Bourdaloue, *Dominic.*, t. I, p. 263; Fromentières, *Carême*, t. I, p. 184—189; Daillé, Morus, Saurin, etc, dans *Morc. chois. des protest.*, p. 84, 111, 113.

celui qui commande son supplice? Oui. C'est qu'il y a dans le martyre une force supérieure à toutes celles de la nature, la grâce divine qui élève au-dessus des tourments et de la mort (*).

Je suis, dit l'Apôtre, *dans les liens pour la défense et l'établissement de l'Evangile.* Phil. I. 7. Que veulent dire ces paroles? à quoi bon rappeler ces chaînes à propos de la propagation évangélique? Quoi donc l'Evangile trouve-t-il son affermissement dans les chaînes? Oui. Si l'Apôtre n'avoit pas consenti à les porter, il n'eût pas rendu témoignage à la vérité. En souffrant, en s'exposant à tous les supplices, en bravant la mort, il prouve bien mieux qu'aucun motif humain ne l'anime, qu'il n'a en vue que Dieu, de qui seul il attend sa récompense. Il n'y a personne qui voulût affronter les périls, courir au-devant des chaînes et de la mort, irriter par ses résistances un prince tel que Néron, à moins d'être soutenu par la force d'un autre empereur, bien plus puissant que Néron. Ce que l'on croit être un temps de foiblesse et de calamité, saint Paul l'appelle un temps de force et de triomphe. Les chaînes, les persécutions font l'affermissement de l'Évangile. C'est une grâce toute privilégiée. Quoi! d'être enchaîné, enseveli dans un cachot, traîné de prison en prison, avoir sans cesse la mort devant les yeux?

(*) *De sanct. Martyr.*, tom. II Bened., pag. 712.

Oui, une grâce ; car il tient de son divin maître que
II.Cor. XII. 9. la puissance de Jésus-Christ n'éclate jamais plus que dans l'apparente foiblesse de l'homme (*).

T. XII Bened. Pag. 359. Il est bon de reprendre les choses de plus haut.

Lorsque la prédication commença à se répandre, tout se remplit de trouble et de confusion. Onze hommes venoient seuls contre l'univers entier, attaquer les anciennes institutions, dissiper des erreurs invétérées, réduire au silence les lois sous lesquelles avoient vécu tant de générations passées, substituer des mœurs nouvelles, faisant le procès à tout le genre humain, philosophes, orateurs, rois, magistrats, peuples et tyrans, hommes libres et esclaves, n'épargnant aucune profession. C'étoit une guerre sans relâche. Partout ils rencontroient sous leurs pas des abîmes et des écueils. Jamais il n'y avoit eu de mer plus violemment agitée par les vents contraires. Ce n'étoit pas une seule ville qui fût le théâtre de ces mouvements ; ils avoient lieu partout à la fois. Ces dogmes qu'ils faisoient entendre, jamais personne, avant eux, n'en avoit entendu parler : aussi partout leur rendoit-on une guerre implacable. Cette doctrine nouvelle divisoit les maisons, partageoit les familles ; le père désavouoit son fils, l'époux se séparoit de son épouse; maîtres et serviteurs vivoient en ennemis ; c'étoit une sorte de guerre civile, et la

(*) Hom. 1 *in Epist. ad Philipp.*, tom XI Bened., pag. 198, 199.

plus prononcée. D'un côté, une agression ouverte; de l'autre, résignation à tout souffrir par obéissance à la parole du maître : *Je vous envoie comme des* Luc. x. 3.
agneaux au milieu des loups ; soyez donc prudents comme le serpent, et simples comme la colombe. Il ne suffisoit pas de ne point se venger; bien plus il falloit témoigner de l'allégresse, en recevant les plus indignes traitements. Dieu vouloit vaincre par la patience de ses disciples.

A mesure que la révélation chrétienne gagnoit du terrain, les bûchers étoient dressés; les haines devenoient plus furieuses. Il suffisoit d'embrasser la nouvelle doctrine pour être déclaré l'ennemi de tout le monde, et pour être en conséquence banni de son pays, traîné en exil, dépouillé de ses biens, exposé Pag. 360.
au danger de perdre, non-seulement la liberté, mais la vie. La nature et le sang étoient muets. C'est ce que l'Apôtre rappelle énergiquement dans plusieurs de ses épîtres.

Joignez à cela les faux apôtres et les faux frères. Outre les supplices inventés par la tyrannie, les persécutions sourdes, exercées par les philosophes. D'assistance nulle part, parce que chacun avoit à trembler pour soi. Aussi voyoit-on un assez grand nombre se décourager. La tentation étoit délicate. D'un côté, des maux présents; de l'autre, des pro- Pag. 361.
messes qui ne regardoient qu'une vie future. Tant de tribulations se ramassoient à la fois dans le cœur

de l'Apôtre. Pour ranimer leur courage, il essaie tous les genres de consolation; et, après leur avoir parlé des souffrances qu'ils avoient endurées et des combats qu'ils avoient soutenus, il leur propose son propre exemple, leur parlant de ses chaînes et de ses liens, comme d'autant de témoignages de l'établissement de l'Evangile. Ce ne sont pas seulement les morts ressuscités, les lépreux guéris, les Démons chassés, mais nos propres liens que nous donnons en preuve de la vérité évangélique. Comment cela? Apprenez-le : si nous n'avions aucun risque à courir en la prêchant, nous pourrions paroître suspects aux yeux de nos contradicteurs; mais en voyant les persécutions sans nombre que l'on nous fait subir, non-seulement ne point nous abattre, mais accroître notre ardeur, il faut bien que les plus obstinés conviennent que nous sommes des ministres de vérité (1); qu'une vertu divine réside en nous, laquelle nous élève au-dessus de tant d'épreuves, et triomphe, malgré le petit nombre des prédicateurs évangéliques, en dépit de tous les obstacles (*).

Etre le captif de Jésus-Christ, dignité plus considérable que d'être roi ou consul. Ce n'est pas assez : c'est quelque chose de plus glorieux que d'être apôtre

(1) « Je crois volontiers des histoires dont les témoins se font égorger. » (Pascal, *Pensées*, pag. 233.)

(*) Hom. VII *inter hactenus ineditas.*

ou évangéliste. Mais pour goûter une pareille doctrine, il faut être, comme saint Paul, bien pénétré de l'amour de Jésus-Christ. Il faut avoir embrassé la sainte folie de la croix, et, comme l'Apôtre, croire fortement que le plus grand honneur du chrétien est de souffrir pour Jésus-Christ (*).

Pénétrons en esprit dans la fournaise de Babylone où le roi Nabucodonosor a fait jeter les trois jeunes Hébreux qui refusoient d'adorer sa statue. On les y a précipités pieds et mains liés. Ainsi un jour l'Apôtre sera-t-il jeté au fond d'un cachot, les pieds et les mains garrottés. Que deviennent nos jeunes captifs? Que fera l'Apôtre? Du milieu de ces flammes, Sidrach, Misach, Abdénago chantent un hymne au Seigneur. Chargé de fers, saint Paul annonce l'Evangile. Etonné de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, Nabuchodonosor commande à ses prisonniers de sortir de leur abîme de feu. Mais comment voulez-vous, ô roi, qu'ils en sortent? Ces liens qui les enchaînent, ces flammes qui les enveloppent laissent-ils quelque liberté à leurs mouvements? Leurs liens, ils se sont détachés; ces flammes, elles se sont écartées à leur aspect, et ne sont plus qu'une rosée rafraîchissante. *Sidrach, Misach, Abdénago, serviteurs du Dieu Très-Haut*, s'est écrié le prince. Serviteurs du Dieu Très-Haut, voilà leur titre, leur dignité, la cause du prodige; rien n'est impossible

T. XI Bened. Pag. 65. Dan. III. 20.

Act. XVI.

Pag. 66.

(*) Hom. VII et VIII *in Epist. ad Ephes.*, t. XI Bened., p 56—67.

aux serviteurs de Dieu. Ainsi Paul s'appellera-t-il lui même *le serviteur de Jésus-Christ.* Les captifs
Rom. I. 1. hébreux sortent de leur prison ; ils en sortent pleins de vie et d'allégresse, *pareils au jeune époux qui*
Ps. XVIII. 5. *sort de sa couche nuptiale,* comme on l'a dit de l'astre du jour, au moment où il monte au firmament pour commencer sa brillante carrière. Saint Paul de même sort de sa prison pour éclairer le monde tout entier des rayons de la lumière évangélique. Durant qu'il est dans les fers, sa prison s'ébranle ; le geôlier tombe à ses pieds : *Seigneur,* dit-il, *que faut-il que*
Act. XVI. 7. *je fasse pour être sauvé?* Apprenez quelle est la puissance des afflictions endurées pour le nom de
Pag. 67. Jésus-Christ. Jamais les justes ne sont plus forts que dans les fers (*).

T. II Bened. Pag. 690. Qui a persuadé à nos martyrs de ne tenir aucun compte de la vie présente? Je le demande à l'incrédule. Si notre foi chrétienne n'est pas l'œuvre de Dieu, qui donc a pu inspirer à nos saints confesseurs une résolution si fort au-dessus de la nature? Le moyen que Jésus-Christ, s'il ne fût qu'un homme, ait pu persuader à tant de milliers de confesseurs, non pas à des hommes seulement, mais au sexe le plus délicat, à l'âge le plus débile, de mépriser la vie, de braver les fureurs des animaux féroces, la flamme des bûchers, les plus affreuses tortures et les morts

(*) Hom. IX *in cap.* IV *Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 934 et seq.

les plus cruelles, pour être plutôt en possession d'une autre vie, et cela, dans un long cours de siècles? Pour en prouver l'impossibilité, faut-il beaucoup de raisonnements? Non, il suffit de s'interroger soi-même.

Nous avons eu, depuis l'avénement de Jésus-Christ, des empereurs païens et des empereurs chrétiens. Les premiers, pour la pluspart, dans le dessein d'anéantir la foi chrétienne, ont eu recours Pag. 691. aux précipices, aux gouffres de la mer, à la dent des animaux féroces, à tous les supplices que la fureur la plus raffinée et la plus barbare ait pu jamais imaginer; et ils ont échoué; et toute la violence des persécutions, bien loin d'arrêter les progrès de la foi, n'a fait qu'en accélérer et en propager les conquêtes. D'autre part, vous n'avez pas vu un seul empereur chrétien entreprendre de contraindre les païens par les supplices et la persécution à renoncer à l'idolatrie. Comment se fait-il que le paganisme, traité par eux avec tant de douceur, tombe et périsse de soi-même, sans qu'aucun effort humain en précipite la chute, tandis que tous les obstacles qui se réunissent contre le christianisme ne servent qu'à le répandre et à le faire triompher, s'il n'y a pas un Dieu, un Jésus-Christ qui vit dans ses martyrs et opère par leur sang?

L'infidèle ne veut pas reconnoître la divinité du christianisme, parce qu'il se refuse à croire à la

vérité de la résurrection de Jésus-Christ. Qui donc, lui demanderai-je, a opéré ces merveilles? Est-ce un mort, dites moi? Mais il y a eu tant de morts. Aucun n'a rien fait de semblable. On crie à l'enchantement, à la magie; mais il y a eu dans le monde bien des fourbes qui l'ont pu tromper un moment. Tous sont oubliés; rien ne reste d'eux, et toutes leurs séductions ont expiré avec leur vie; tandis que la religion de Jésus-Christ prend tous les jours de nouveaux accroissements: pourquoi cette différence? Les autres furent l'ouvrage de l'artifice et du mensonge. La religion de Jésus-Christ est l'œuvre de Dieu.

Mais, puisqu'il y a eu des séducteurs, les martyrs ont pu être séduits et trompés. Mais les premiers qui se seroient laissé séduire, comment auroient ils persuadé les seconds? ceux-ci les troisièmes, et successivement? Plus les persécutions se sont multipliées, plus l'héroïsme des confesseurs s'est manifesté, sans que personne dans ce long espace de temps ait reconnu la séduction. Je vous demande s'il y a rien là de naturel et de vraisemblable.

Les martyrs séduits? D'où vient donc que les Démons en redoutent si fort la cendre? D'où vient qu'ils prennent la fuite à la vue de leurs tombeaux? Est-ce la seule crainte de se rencontrer près des morts qui leur en donne l'éloignement? Mais il y a

partout des morts, et les Démons ne sont point partout si sauvages. Il n'est pas rare de voir des possédés habiter près des morts, dans les tombeaux; au lieu que partout où sont déposés les ossements de nos saints martyrs, on les voit s'en échapper comme s'ils étoient atteints par une flamme qui les dévore; on les entend publier à haute voix la vertu secrète qui les poursuit en les déchirant (*).

Tyran, reconnois ta foiblesse, respecte les bornes Pag. 621. qu'a posées le crucifié. Ces bornes, ce ne sont pas les murailles d'une église, ce sont les extrémités de la terre. Dissipe les ténèbres où te plonge ta haine insensée. Jette les yeux sur la terre : elle t'apprendra ce que tu es; porte-les vers le ciel, tu y verras quel est celui à qui tu oses faire la guerre. Vainement tu appelles les Démons à ton aide. Méprisables auxiliaires, qui, frappés par l'éclat et la vertu de la croix, sont réduits à faire de vous l'instrument de leurs fureurs et le protecteur de leurs autels. Pourquoi vous opiniâtrer à poursuivre ce que vous ne pouvez atteindre? Pourquoi lancer vos traits contre le ciel? Ces murailles ne renferment point la Divinité. Son Essence est sans bornes. Habite-t-elle dans la pierre et dans le bois? Vend-elle sa protection pour quelques bœufs ou quelques brebis

(*) *De sancta, Droside virg. et mart.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 878, 879.

offerts sur son autel, comme si son autel étoit l'intermédiaire de l'alliance faite avec elle? Donnez ces victimes à vos Démons qui les mendient. Mon Dieu, à moi, c'est le Dieu qui réside dans le ciel, c'est le tout-puissant Jésus, qui gouverne l'univers. Le sacrifice qu'il agréé, c'est celui de l'âme qui s'élève jusqu'à lui. La nourriture qu'il demande, c'est le salut des âmes fidèles. Cesse de diriger tes armes contre l'Eglise. Si le troupeau est sur la terre, il a son pasteur dans le ciel; si les branches sont sur la terre, le cep de la vigne est dans le ciel. En mutilant les rameaux, tu donnes à l'arbre plus de sève et de fruits (*).

Persécution sous Dioclétien.

Pag. 639. « Jamais l'Eglise n'avoit été agitée d'une aussi violente tempête, qu'elle le fut au commencement du siècle passé. Trois empereurs (Dioclétien, Maximien, Galère), ayant réuni toute leur puissance contre elle, lui déclarèrent la guerre dans toutes les parties du monde. Ils l'attaquèrent au dedans et au dehors; et elle se vit tout à la fois deux guerres sur les bras, une guerre civile et une guerre étrangère. Elle avoit à se défendre d'ennemis déclarés et d'ennemis couverts. Une seule de ces guerres eût été déjà pour elle un très grand mal. Quel devoit

(*) *In S. Roman. martyr.*, *orat.* 11, Morel, *Opusc.*, tom. 1, pag. 550.

être l'état déplorable où elle se trouvoit, se voyant d'un côté exposée aux embûches secrètes des siens, et d'un autre, aux incursions des étrangers? Mais, après tout, la violence de ceux-ci étoit pour elle moins à craindre que la trahison de ceux-là. Il est bien plus facile de se garantir d'un ennemi reconnu pour tel, et qui combat à force ouverte, que d'éviter les surprises d'un traître qui, sous une fausse apparence d'amitié, cache le cœur et les desseins d'un ennemi. Ceux qui l'attaquoient au dehors, c'étoient les juges, les magistrats, des troupes de soldats, non des juges étrangers, ni des magistrats d'un autre empire, ni des soldats tirés de quelque nation barbare; mais tous Romains, tous vivant sous les mêmes princes, tous gouvernés par les mêmes lois, tous membres d'une même république. Mais celle dont elle avoit à se défendre au dedans, de la part de ses proches, pouvoit passer pour une guerre plus que civile; car on voyoit le frère livrer le frère, le père ses enfants, le mari sa femme. Nulle sûreté, nulle fidélité du côté des parents; le sang avoit perdu ses priviléges, les droits les plus sacrés de la nature, les liens les plus intimes de l'amitié, l'alliance la plus étroite, tout cela n'étoit plus que des liaisons imaginaires ou tout au plus extérieures et purement politiques. Ces unions, si saintes et si vénérables aux peuples, même les moins civilisés, n'étoient plus connues des Romains.

On les violoit, on les rompoit, on les fouloit aux pieds impunément.

Les empereurs avoient fait publier par tout l'empire des édits dictés par la tyrannie et la cruauté. Car en voici les propres termes : « Que les proches » aient à dénoncer leurs proches, que les maris » livrent leurs femmes, les pères leurs enfants, les » enfants leurs pères ; que les frères accusent leurs » frères, et que les amis se rendent les délateurs de » leurs amis ». Ressouvenez-vous en cet endroit de
Matth. x. 21. la prédiction de Jésus-Christ : *Le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils ; les enfants se soulèveront contre leurs pères et leurs mères.* En un instant les villes se remplirent de traîtres, de meur-
Pag. 640. triers et de parricides. Les pères offroient leurs mains aux juges pour égorger leurs enfants; les enfants traînoient leurs pères au pied des tribunaux, les frères vendoient le sang de leurs frères; tout étoit plein de tumulte et de confusion (*). »

De même que le diamant résiste aux coups qui lui sont portés, et, bien loin de s'amollir, émousse le fer qui le frappe, ainsi les âmes des saints martyrs, au milieu des plus violentes tortures, n'en recevoient aucun dommage; mais épuisant la cruauté et la violence de leurs bourreaux, les renvoyoient du

(*) *De S. Bernice et Prodoce, martyrib.*, Morel, *Opusc.*, t. 1, p. 566, Traduit par Drouet de Maupertui, *Act. des martyrs*, tom. 11, pag. 243 --250 ; Bullet, *Hist. de l'établissem.*; etc., pag. 29, 30.

milieu de ces combats où on leur faisoit endurer des douleurs insupportables, honteusement vaincus et couverts de confusion. Ils étoient attachés sur des chevalets; on déchiroit leurs côtés sillonnés profondément; on voyoit sans pitié les ruisseaux de leur sang qui s'échappoient de tout leur corps. C'étoient des bêtes féroces acharnées à leur proie. Du chevalet, on les transportoit sur des lits de charbons ardents et sur des grils enflammés. Cependant nos saints martyrs contemploient avec joie leurs blessures; on eût dit qu'ils étoient sur des lits de roses (*).

Persécution sous Julien.

Nous avons eu de nos jours à la tête de cet empire un prince dont l'impiété l'a emporté sur celle de tous les tyrans d'avant lui. Il voyoit avec dépit notre église chrétienne s'illustrer de plus en plus par les persécutions. C'étoient non pas seulement des hommes dans la force de l'âge; mais des enfants délicats, de jeunes vierges qui, dans la sainte ardeur du martyre, couroient à la mort pour l'honneur du nom de Jésus-Christ; et cette vue irritoit son chagrin. Falloit-il encore faire au christianisme une guerre ouverte? Non, se répondoit-il à lui-même; car ils iront tous au martyre comme des essaims d'abeilles à leur ruche; c'étoit là son expression, qu'il répétoit sur le témoignage, non d'étrangers, mais de T. II Bened. Pag. 579.

(*) *De sanct. Martyr.*, tom. II Bened., pag. 712, 713.

sa propre famille. Avant lui, les tyrans avoient persécuté l'Eglise naissante; les peuples s'étoient unis à eux pour déclarer à la religion une guerre sans relâche, quand elle n'étoit encore qu'une légère étincelle. Et bien loin de pouvoir l'éteindre ou même l'affoiblir, toutes leurs violences s'étoient brisées contre elle. Cette étincelle prenant chaque jour un nouvel accroissement, s'étoit étendue comme une grande flamme qui occupe un vaste horizon, et remplissoit le monde tout entier, dans un temps où tout ce qui étoit chrétien se voyoit condamné sans pitié à la mort, traîné sur les bûchers, jeté dans la mer, attaché sur les chevalets, donné en proie aux bêtes. Pleins de foi, ils marchoient sur les charbons ardents comme sur une vile boue, descendoient dans les abîmes de la mer comme on va s'étendre sur une prairie, présentoient leur tête à l'épée, comme s'ils avoient dû recevoir un diadème, une couronne; témoignant pour les plus cruelles tortures un mépris tel, qu'ils les enduroient, non-seulement avec courage, mais avec une vive allégresse. Tel est le propre de la foi chrétienne, plus vous la combattez, plus elle s'étend, et se multiplie; c'est une plante qui fleurit en proportion de ce qu'elle est mieux arrosée; ainsi le sang de ses martyrs étoit-il pour l'Eglise une semence féconde de chrétiens.

Ce prince, à qui cette vérité et bien d'autres encore, n'étoit pas inconnues, se garda bien d'attaquer le christianisme à visage découvert. Son om-

brageuse politique lui laissoit craindre de ménager au christianisme des triomphes éclatants. Que fait-il donc? vous allez reconnoître son artificieux génie. Il enjoint par une ordonnance à tous ceux qui exerçoient la profession des armes, de la médecine, du barreau, de la quitter ou de renoncer à la foi chrétienne, les mettant par là dans l'alternative ou de se déshonorer s'ils abjuroient leur religion, comme ayant eu la lâcheté de sacrifier leur foi à leur intérêt; ou, dans le cas contraire, de leur enlever l'honneur de la victoire, sous le prétexte qu'il n'y avoit pas un grand mérite à perdre son état pour sauver sa religion. Julien ne s'en tint pas là. Il fit rechercher tous ceux qui, dans les règnes précédents, avoient signalé leur zèle par la destruction de quelque idole, ou des temples consacrés aux faux dieux, ou par quelque acte semblable, pour être traduits devant les tribunaux, et subir la peine de mort. Et pour cela il n'étoit pas nécessaire d'être convaincu; la simple prévention suffisoit. C'étoient tous les jours de nouveaux raffinements pour inquiéter les chrétiens. Le dessein de ces perfides manœuvres étoit à la fois de répandre le sang des chrétiens, tout en ayant l'air de ne point faire de martyrs. Mais l'on n'en étoit point dupe; car ceux qu'il persécutoit de la sorte, démêlant bien ses secrètes intentions sous les artifices qui les couvroient, n'en étoient pas moins assurés de recevoir des mains d'un juge inaccessible

à la surprise, la couronne promise à leur dévouement (*).

Ce n'étoit plus le risque de la liberté, de ses biens, de la vie, que l'on avoit à courir; un raffinement plus dangereux avoit imaginé un autre genre de servitude. C'étoit la perte du royaume céleste, des biens éternels, à quoi l'on étoit exposé. Il falloit sacrifier sa propre âme sur les autels du paganisme, courber sa tête sous la tyrannie des Démons et renoncer à Jésus-Christ; extrémité plus dure, plus insupportable mille fois que les tortures et que mille morts (**).

T. II. Bened. Pag. 532.

Ce prince impie conçut le projet d'exterminer ceux qu'il appeloit Galiléens. S'il eût cru, en effet, ainsi qu'il affectoit de le dire, que le nom de chrétien fut quelque chose de si infâme, pourquoi ne pas le leur laisser? pourquoi chercher à les rendre odieux par cette qualification étrangére? C'est qu'il lui étoit impossible de se dissimuler qu'un nom qui nous fait remonter jusqu'à Jésus-Christ, à qui il nous unit particulièrement, ne pouvoit être pour nous qu'un titre d'honneur aux yeux, non pas seulement des hommes, mais des Anges eux-mêmes. Aussi remuoit-il ciel et terre pour nous en dépouiller, dans le dessein d'arrêter la propaga-

(*) *In Juvent. et Maxim., martyr.*, Morel, *Opusc*, tom. I, pag. 486, 487.

(**) *In S. Roman.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 511.

tion de l'Evangile. Mais. ô le plus misérable des hommes, un tel projet n'étoit pas moins impossible qu'il le seroit de renverser le ciel, d'éteindre la lumière du soleil, d'abattre et de détruire les fondements sur lesquels repose la terre! et encore *le ciel et la terre passeront, mais* (tel est l'oracle de Jésus-Christ) *mes paroles ne passeront point.* Matth. XXIV. 35.

Julien s'étoit mis en tête de faire mentir cet oracle, Pag. 533. et se vantoit d'anéantir bientôt ce dogme du christianisme. Où est-il maintenant, cet homme qui s'emportoit à ces insolentes menaces? où il est? il est mort; ce n'est plus parmi les vivants qu'il faut le chercher, mais dans les enfers, où il est enchaîné à d'éternels supplices, tandis que celui qui a fait cette prédiction, Jésus-Christ, règne assis au plus haut du ciel, à la droite de Dieu son Père. A quoi ont abouti les blasphèmes de cet orgueilleux empereur? Cette langue sacrilége, qu'est-elle devenue? elle n'est plus rien qu'un peu de cendre et de poussière que se disputent les vers. Et l'oracle de Jésus-Christ, justifié par l'événement, reçoit de sa fidèle exécution un éclat semblable à celui que répandroit une colonne du plus riche métal.

Cependant Julien poursuivoit la guerre qu'il avoit déclarée aux chrétiens. En conséquence du plan d'attaque qu'il avoit imaginé, il appeloit près de lui ses devins et ses magiciens, il encombroit tout de Démons et d'esprits impurs, ruinoit les villes pour

subvenir aux frais de ses sacrifices, dépeuploit les campagnes pour fournir au nombre de ses victimes, au point d'amener la famine que vous avez vue.

Arrivé à Delphes, il ne cessoit de solliciter Apollon, pour qu'il voulût bien lui apprendre, par quelque oracle, ce qui lui devoit arriver, sans pouvoir obtenir de ce dieu, si pénétrant dans les secrets de l'avenir, d'autre réponse que ce mot : *Les morts m'empêchent de parler; brisez leurs cercueils, exhumez leurs ossements, transportez-en les corps ailleurs.* Etrange commandement, aussi criminel qu'inoui jusqu'alors. Troubler la cendre des morts! Chasser de leurs tombeaux ceux qui y reposent! Qui jamais avoit ouï parler d'un pareil attentat contre les lois communes de la nature? Pas une nation, quelque barbare qu'elle soit, où ses lois ne soient regardées comme saintes et inviolables. Il n'y avoit que le Démon qui pût les combattre à masque découvert.

Au reste, ce n'étoit là, de la part de Julien, qu'un prétexte mensonger, sous lequel il cachoit sa haine contre le martyr Babylas. Sa conduite le prouve bien, puisque, de tous les autres morts, il n'y eut que celui-là dont il osa violer la cendre; mais en vain. Le Démon qui le faisoit agir, ne s'en vit pas plus en sûreté; et pour avoir déplacé les restes du saint évêque, il apprit bientôt qu'il n'en étoit pas moins sous sa puissance; car, au moment où le

cercueil du bienheureux entroit dans la ville, la foudre du ciel tomba sur la tête de son Apollon, et consuma tout ce qui étoit autour de la statue. C'étoit le cas, ou jamais, de faire éclater son ressentiment. Julien n'en eut pas le courage. La peur le retint, bien qu'un tel outrage dût lui paroître intolérable, et qu'il lui fût impossible de se dissimuler l'auteur de l'incendie. Non seulement il ne toucha point au tombeau du martyr, mais il ne s'occupa point de faire recouvrir le temple d'Apollon, pour ne point attirer sur sa propre tête une nouvelle vengeance du Très-Haut. Il se résigna, par la seule crainte dont il se trouva saisi, à avoir sous les yeux les ruines de son temple, changé en un désert. Car il n'y a pas d'autre manière d'expliquer le silence où il s'enferma, quoiqu'il prévît bien quelle ignominie c'étoit pour le Démon et quel triomphe pour le saint martyr. Ces ruines, encore subsistantes, sont un magnifique trophée érigé à la gloire de Babylas, et racontent éloquemment aux habitants de Daphné et d'Antioche, aux étrangers qui s'y rencontrent, à tous les hommes de ce temps et des siècles à venir, le combat et la victoire de Babylas sur l'empereur. Tels sont les exploits par lesquels ce héros chrétien s'est signalé après sa mort.

Honneur donc à cette ville qui a témoigné une affection si vive à sa mémoire! Le jour où il y entra, au sortir de Daphné, notre cité se porta tout en-

tière au-devant de lui. Les places publiques, les maisons, l'intérieur même des appartements, tout fut désert ; femmes, enfants, vieillards, sans distinction d'âge ni de condition, se précipitoient sur son passage, comme pour recevoir un père revenu au sein de sa famille après une longue absence (*).

T. x. Bened. Pag. 28. On nous vante le courage de Socrate à ses derniers moments. Pour un philosophe mourant sans regretter la vie, notre Eglise montre des milliers de martyrs bravant la mort et la supportant avec le plus héroïque courage. S'il étoit permis au chrétien d'échapper, par une mort volontaire, à la persécution, il n'en est pas un qui ne prît la ciguë, et ne mourût avec plus de tranquillité. Socrate boit le poison : il n'étoit pas libre de le refuser. Il n'y avoit donc point de sa part vertu, mais nécessité. L'on a vu des assassins, des parricides, condamnés à la mort, souffrir avec une égale fermeté des supplices bien plus rigoureux. Il n'en est pas ainsi de nos
Pag. 29. martyrs. Rien ne les contraignoit à s'exposer à la mort ; ils y alloient d'eux-mêmes, de leur propre choix, maîtres de leur personne jusqu'au dernier moment ; et lorsqu'il eût dépendu de leur volonté seule de s'y soustraire, ils l'affrontoient, ils en soutenoient les horreurs avec un courage au-dessus des forces de la nature.

(*) *De S. Babyl.*, Morel, *Opusc.*, tom. 1, pag. 642—646.

Socrate touchoit au terme de la vie quand il subit sa sentence ; lui-même alors déclaroit être dans sa soixante-dixième année. Quelle merveille à cet âge de n'avoir pas peur de la mort, et de mépriser la vie, si c'est là mépriser la vie, ce que je ne crois pas, et je pense bien n'être pas seul de mon avis! Qu'il y ait eu dans Socrate cette indifférence, soit ; je voudrois, moi, un plus noble motif, celui d'un généreux dévouement pour la cause de la piété, de la véritable religion ; et c'est là ce que nous pouvons produire dans chacun de ces milliers de confesseurs dont le sang a rougi toute la terre. Montrez-moi seulement un de vos philosophes déchiré avec des ongles de fer, étendu sur des chevalets, en proie aux plus cruelles tortures, sous le glaive qui les égorge ou les mutile, au milieu des bourreaux, qui mettent à découvert leurs os et leurs chairs palpitantes, fouillant jusqu'au fond de leurs entrailles, arrachant leurs membres vivants, sur les grilles de fer embrasé ou dans les flammes, qui les dévorent lentement. Mourir comme Socrate, en buvant la ciguë, c'est s'endormir, c'est savourer le sommeil. Et quand il seroit vrai que parmi vos philosophes, il y en ait eu qui aient péri d'une mort plus violente et plus douloureuse, le motif de leur supplice l'a fait oublier, tant il fut peu honorable. Ce n'étoient que des coupables punis, les uns comme infidèles au secret qui leur avoit été confié, les autres comme oppresseurs de

leur patrie, d'autres même pour des crimes infâmes, quelques-uns pour s'y être exposés sans une cause légitime, par pure imprudence et par une fausse ostentation de courage. Que l'on cite un seul de nos martyrs qui soit mort de la sorte. Aussi, autant l'on parle peu de la fin de ces prétendus sages, autant la mort de nos saints confesseurs a-t-elle été pour eux une source de gloire qui s'étend avec les siècles (*).

Vierges et veuves chrétiennes.

Chez les Grecs, la virginité avoit été ignorée; quelques-uns de leurs philosophes avoient pu s'élever jusqu'au mépris des richesses; jusqu'à triompher de leur ressentiment : pas un n'avoit eu l'idée de cette vertu sublime. Il n'y avoit que le christianisme qui pût l'apporter sur la terre. Aussi convient-on que la nature seule en est incapable, et qu'elle doit descendre du ciel. Mais tout en lui accordant un hommage qu'il est impossible de lui refuser, on en fait aujourd'hui un objet de censure, même de dérision (**).

Ce que j'appelle virginité, c'est la parfaite chasteté de corps et d'esprit. L'un ne peut s'isoler de l'autre. Ce n'est point par les dehors qu'elle se juge,

(*) Hom. IV in I *ad Corinth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 35.

(**) *Quod Regulares*, etc., tom. I Bened., pag. 249.

mais par la pureté intérieure unie à la modestie de tout l'extérieur (*).

Il y a, dans la virginité, une sorte de martyre qui, chez quelques-unes de nos héroïnes chrétiennes, avoit précédé le martyre par l'effusion du sang. Il faut lutter contre des ennemis intérieurs, souvent plus cruels que les bourreaux (**).

Comment douter encore de la divinité de Jésus-Christ après tous les miracles qui ont signalé sa toute-puissance? Pour ne pas parler des morts ressuscités, des malades guéris, des Démons chassés, comment expliquer autrement la prodigieuse révolution qui s'est faite dans le monde? Les vices proscrits, les vertus remises en honneur, les autels de la superstition renversés, l'Eglise répandue par toute la terre, des chœurs de vierges s'excitant à la plus haute perfection; nos fervents solitaires rivalisant avec elles; le désert se peuplant, comme les cités, des plus sublimes vertus; la terre s'unissant au ciel pour faire retentir, sans interruption, les hymnes de la piété; les peuples barbares introduits dans tous les secrets de la vraie philosophie, et des hommes qui, jusque là s'étoient confondus avec les animaux pour la férocité de leurs mœurs, disputant aux Anges eux-mêmes par la pureté de leur vie (***).

(*) *De virginitate*, tom. I Bened., p. 272.

(**) *Laud. S. Theclæ*, tom. II Bened., pag. 749

(***) *Expos. in ps.* CIX, tom. V Bened., pag. 258.

Comparez les temps d'aujourd'hui avec ceux d'autrefois, ce qui avoit lieu sous la loi avec les heureux changements que la grâce a produits. Ce qui sembloit être au-dessus des forces humaines, la virginité, le mépris de la mort, les exercices les plus laborieux, sont devenus ordinaires, non-seulement sous nos yeux; mais chez les Scythes, chez les Thraces, les Indiens, les Perses: dans les contrées les plus barbares, le nombre des personnes consacrées à Dieu par un vœu d'une chasteté continuelle, et par des engagements religieux est supérieurs à ceux qui vivent dans le mariage (*).

Saint Jean Chrysostôme a prononcé divers panégyriques de vierges, dont nous donnerons les passages les plus remarquables.

Un jour que le professeur chez qui j'allois prendre mes leçons durant ma première jeunesse, homme fort attaché aux superstitions du paganisme, m'avoit demandé, selon son usage, qui j'étois et quels étoient mes parents, je lui répondis que j'étois le fils d'une veuve. Il insista, en me demandant quel âge avoit ma mère, et depuis quand elle avoit perdu son époux. A quoi je répliquai qu'elle avoit quarante ans, et qu'elle étoit veuve depuis vingt. Mon professeur en parut tout étonné, et, se tour-

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Rom.*, tom. X Bened., pag. 567.

nant vers ceux qui nous accompagnoient, il ne put s'empêcher de s'écrier : Dieux, quelles femmes il y a parmi les chrétiens (*)!

Cet éloge pouvoit s'appliquer également à l'illustre amie de notre saint archevêque, sainte Olympiade, dont on a dit avec raison qu'elle fut la gloire des veuves de l'Église orientale. En qualité de veuve, elle voulut pratiquer toutes les vertus propres à cet état et recommandées par l'Apôtre. La modestie, la candeur, la simplicité, qui éclatoient dans toute sa conduite, en faisoient un spectacle d'édification pour les infidèles eux-mêmes. Saint Chrysostôme compare ses aumônes à un fleuve qui étoit ouvert à tout le monde, qui couloit jusqu'aux extrémités de la terre. Les villes les plus éloignées, les îles, les déserts ressentoient les effets de sa libéralité; les églises abandonnées, en quelque lieu qu'elles fussent, avoient part à la distribution de ses biens. Ses richesses étoient immenses ; et sa vie mortifiée la mettoit dans le cas de les consacrer au Seigneur presque en entier. Saint Chrysostôme l'exhortoit quelquefois à modérer ses aumônes, ou plutôt à bien discerner ceux qui en étoient l'objet, afin de donner la préférence aux personnes qui se trouvoient dans un plus grand besoin. Dieu, pour exercer et perfectionner sa vertu, permit qu'elle passât par diverses épreuves. Les contradictions, en augmentant sa douceur, son humilité, sa patience, lui firent mériter une plus brillante couronne. Elle fut successivement en proie à des maladies douloureuses, à de noires calomnies, à d'injustes persécutions. « Vous savez, lui écri-

(*) *Ad viduam junior.*, tom. 1 Bened., pag. 340.

» voit saint Chrysostôme, quel est le mérite, quels sont » les avantages des souffrances; vous avez donc sujet de » vous réjouir d'avoir vécu dès votre jeunesse dans les » afflictions, et d'avoir, par là, marché dans un chemin » de lauriers et de couronnes. Vous avez été continuel- » lement assiégée de maladies et d'infirmités corporelles, » plus difficiles à souffrir que dix mille morts; vous » avez été perpétuellement en butte aux injures, aux » outrages, aux calomnies; vous n'avez jamais été sans » quelque nouvelle tribulation; jamais vos yeux n'ont » cessé de répandre des larmes en abondance; une seule » de vos afflictions eût suffi pour combler votre âme de » richesses spirituelles (*)(1) ».

Il existoit, dans la primitive église, des chœurs de veuves comme de vierges; et toutes n'étoient pas admises indifféremment; c'étoit un droit réservé à celles qui, par un choix volontaire, avoient pris la résolution de ne pas se remarier (**).

Vous aviez un mari qui empêchoit que personne manquât à la considération due à votre titre d'épouse; aujourd'hui, votre veuvage vous met à l'abri des insultes des Démons. Votre mari avoit-il des

(*) *Epist.* III *ad Olympiad.*, tom. III Bened., pag. 558—561.

(1) Voyez Butler, *Vie des Saints*, tom. XII, trad. de Godescard, p. 169; Tillemont, *Mém.*, tom. XI, pag. 416 et suiv.

(**) *In illud : Vidua eligatur*, etc., tom. III Bened., pag. 313. Saint Jean Chrysostôme entre dans plus de détails sur le même sujet au troisième livre du *Traité du Sacerdoce*, tom. X de cette *Bibliothèque*, p. 303 —313.

sujets d'affliction ou d'inquiétude? vous les partagiez avec lui. Aujourd'hui, votre indépendance vous affranchit et vous sauve de toute allarme. Peut-être il vous reste celle de savoir qui prendra soin de vos enfants? Ce sera celui qui est le père des orphelins. Dites-moi, qui vous les avoit donnés? Le même qui vous dit dans son Evangile : Que l'âme Matth. IX. 25.
est quelque chose de plus que la nourriture, et que le corps vaut mieux que les vêtements. — Toujours, repliquerez-vous, en perdant leur père, sont-ils exposés au danger de perdre l'illustration qu'il leur auroit procurée. — Avec un père tel que Dieu, ils en auront encore assez. Combien d'enfants n'ont dû qu'à leurs mères tout l'éclat du rang dont ils ont joui dans le monde! Combien d'autres ont échoué, qui n'avoient eu pour les diriger que leurs pères! Donnez aux vôtres une éducation saine ; ils n'auront rien à regretter. C'est un devoir que l'Apôtre im- I. Tim. v.
pose aux femmes veuves. Gravez profondément dans leurs jeunes cœurs la crainte de Dieu : elle sera pour eux un mur impénétrable, une sentinelle vigilante qui suppléera à toutes les autres, et que pas une autre ne pourroit remplacer. Ils y trouveront richesses, gloire, décoration, une source de bonheur et pour la terre et pour le ciel. Eh! quand ils resteroient dans le monde sans office, dénués de ces vains titres auxquels le crédit de leur père leur donnoit droit, ils n'en manqueront pas à la cour du

Roi des rois. Vous ne les verrez point, montés sur de magnifiques chevaux, précédés d'une troupe de domestiques et de licteurs, ornés de riches écharpes. A défaut de tout ce faste mondain, ils auront leurs vertus pour les élever par-dessus les nuages, jusque dans le ciel; ils auront les Anges pour assesseurs, et pour partage la gloire ineffable d'un royaume bien supérieur à toutes les royautés de la terre (*).

La veuve chrétienne retrouve dans Jésus-Christ un époux qui demeure et converse avec elle, un protecteur qui la défend, non-seulement de la violence des hommes, mais de l'incursion des Démons. Ses vœux et ses affections ne doivent plus tendre que vers le ciel. Tout le soin qu'elle donnoit aux affaires domestiques, elle le donne aux choses spirituelles.

La condition d'une veuve passoit autrefois pour misérable. Oui, du temps où la mort étoit une malédiction. Aujourd'hui, l'une et l'autre ont changé de nature. Le veuvage est une dignité, par les mêmes raisons qui font que l'on couronne les martyrs (**).

(*) Hom. VI *in I ad Thessal.*, tom. XI Bened., pag. 471.
(**) *In illud : Vidua eligatur*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 388.

Solitaires.

Transportez-vous dans l'Egypte : vous y verrez un nouveau paradis plus éclatant que les plus riches jardins, des troupes innombrables d'Anges sous des formes humaines, des peuples entiers de martyrs et de vierges ; la tyrannie du Démon renversée, et le royaume de Jésus-Christ fleurissant de toutes parts. Vous y verrez cette terre, l'antique berceau des arts, des sciences, de la philosophie, si fière des superstitions qu'elle avoit étendues sur tout le monde, se glorifier maintenant d'être la fidèle disciple de pêcheurs, renoncer à toute la science des faux sages pour ne connoître que celle qui fut prêchée par un publicain, par un faiseur de tentes, et mettre toute sa gloire dans la croix de Jésus-Christ, qui s'y voit étalée en triomphe à tous les regards. Ce n'est pas au sein des villes seulement que vous admirerez une aussi prodigieuse révolution : allez au désert : là encore de plus merveilleux spectacles s'offriront à vos yeux. Cette vaste contrée n'est plus qu'un camp immense, où, sous la bannière de Jésus-Christ, on s'exerce à toutes les vertus chrétiennes, où l'on mène une vie toute céleste. Là le sexe le plus délicat rivalise en perfection avec les plus fervents solitaires. Une phalange sainte de pieuses Amazones, armées, non du bouclier et du

T. VII Bened. Pag. 126.

javelot, comme autrefois dans les républiques grecques, s'y tient sans cesse sous les armes pour repousser les attaques d'un ennemi, le plus subtil, le plus dangereux de tous; d'un ennemi qui ne fait
Pag. 127.
trève à personne, qui n'épargne ni âge, ni sexe; et il n'est pas rare d'y voir des femmes même, supérieures en courage aux hommes les plus robustes, remporter sur l'ennemi commun de plus éclatantes victoires. Vous compteriez moins d'étoiles au firmament que de solitaires dans l'Egypte.

Comparez cette Egypte d'autrefois, si fort éloignée de Dieu, si grossièrement plongée dans les plus extravagantes superstitions, avec ce qu'elle est aujourd'hui; et tombez aux pieds de Jésus-Christ pour reconnoître sa puissance. On n'y goûte plus d'autre philosophie que celle qui traite des choses de la vraie religion; on n'y parle des dieux que leurs pères y avoient adorés, que pour déplorer leurs erreurs, que pour détester la fausse science des prétendus philosophes, qui les égarèrent si long-temps. Partout on rend hommage à la vraie sagesse que nos pêcheurs de la Judée y apportèrent. On y vit conséquemment à la foi que l'on y professe; et autant la croyance est pure, autant les mœurs y sont innocentes et régulières. On ne se contente pas d'avoir renoncé à toutes les choses de la terre, de s'être crucifié au monde; la contemplation n'y est point oisive; les corps y sont exercés à de laborieux travaux dont le produit,

distribué par les mains de la charité, sert à nourrir les pauvres. Tel est l'emploi que l'on y fait du temps : la nuit on veille et l'on chante des hymnes au Seigneur; le jour on prie et l'on travaille de ses mains, comme faisoit le grand Apôtre. Si, en effet, un saint Paul, occupé comme il l'étoit du gouvernement de toutes les églises, trouvoit encore le loisir de se livrer à des travaux manuels auxquels il consacroit le repos des nuits, pour avoir de quoi soulager les Pag. 128. indigents; combien plus des hommes qui n'ont pas le tumulte et la distraction des villes, ne doivent-ils pas employer leurs loisirs à tout ce qu'il y a de plus utile, tant pour les autres que pour eux-mêmes. Tel est le raisonnement que font ces vertueux solitaires. Appliquons-nous-le à nous-mêmes, qui que nous soyons, riches ou pauvres; imitons ces hommes qui, n'ayant pour tout bien que leurs corps et leurs bras, se dévouent au service des malheureux ; rougissons du contraste de leur conduite, nous qui regorgeons de superflu, et n'en voulons sacrifier rien en faveur de ceux à qui le nécessaire manque. Comment excuser notre dureté? Quelle grâce pourrons-nous obtenir? C'étoient pourtant autrefois des hommes tout semblables à ce que nous sommes aujourd'hui. Livrés à tous les désordres de l'intempérance, esclaves de leur ventre, et convertis parce qu'ils l'ont voulu, fidèles à conserver dans leurs cœurs le feu sacré du divin amour, prenant un essor

sublime vers le ciel, ils sont devenus des Anges sur la terre.

Je prends à témoin de ce que je dis quiconque a voyagé dans cette contrée. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de visiter ces saints monastères, se rappelleront ce qu'ils ont entendu raconter de l'illustre, du grand saint Antoine, célèbre par tout l'univers, aujourd'hui admis au rang des bienheureux, et qui durant sa vie habita cette même terre où régnèrent autrefois les Pharaons, sans qu'un tel séjour ait nui à sa sainteté. Il a même été jugé digne que Dieu l'honorât de faveurs toutes particulières; et sa vie entière n'a été que la pratique exacte des vertus que Jésus-Christ recommande dans son Evangile. Voilà ce qu'on peut apprendre dans l'histoire de sa vie (1).

T. VII Bened. Pag. 674. Oh! si vous aviez vu de vos propres yeux le tableau même dont nous vous traçons une foible image! Mais, sans cesse détournés par vos distractions mondaines, vous dédaignez d'être vous-mêmes les témoins d'un spectacle dont nous sommes réduits à vous présenter une ombre légère. Apprenez du moins à le connoître par quelque description. Dès le point du jour, avant même que le jour ne soit levé, devançant dans sa marche l'astre de la lumière,

(1) Saint Chrysostôme indique probablement celle qu'en avoit publiée saint Athanase, et dont nous avons donné le précis à l'article du grand patriarche d'Alexandrie, tom. V, pag. 256.

ils sont debout sur leurs pieds. La tête saine et libre de tout embarras étranger, ils commencent chacune de leurs journées par le chant des cantiques et des hymnes sacrés, pour célébrer tous ensemble le Souverain de l'univers, et lui adresser les hommages de leur reconnoissance pour toutes les faveurs générales et particulières dont il comble les humains. Plus fortunés qu'Adam lui-même dans le paradis terrestre, et comparables aux Anges seuls, ils chantent avec eux : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes qui désirent le salut.* Luc. II. 14.
Ils n'étalent pas sur leurs habits ces étoffes de soie tissues par la mollesse et la vanité. A les voir, vous les prendriez pour ces Anges de la terre, Elie, Elisée, Jean-Baptiste, les Apôtres; vêtus comme eux, les uns de peaux de chèvres, les autres de poils de chameaux, d'autres d'habits plus rudes encore et presque consumés par le temps. Après les saints cantiques, courbés sur la terre, ils invoquent le Seigneur, lui demandent des grâces, non pas telles qu'en sollicitent les hommes du siècle, non les richesses de la terre pour qui ils n'ont que du mépris, mais les vrais richesses avec lesquelles on paroîtra sans crainte en présence du redoutable tribunal du souverain juge des vivants et des morts, le conjurant que personne parmi eux n'entende cette foudroyante parole : *Je ne vous connois pas ;* que tous ils puissent traverser, Matth. XXV. 12.
avec une conscience pure et dans la pratique des

bonnes œuvres la mer orageuse de cette vie. Celui qui les préside et qu'ils regardent comme leur père, dirige ces saints exercices répétés chaque jour. La
Pag. 675. prière achevée, chacun se rend au travail, et le produit qu'ils en retirent est donné aux indigents.

Ce n'est pas seulement par la modestie de leurs chants et la ferveur de leur oraison, qu'ils édifient tous ceux qui viennent les visiter, mais encore par l'ardeur avec laquelle on les voit s'appliquer à la lecture des livres saints. Hors des lieux où ils se rassemblent, chacun à part s'entretient, soit avec Isaïe, soit avec un Apôtre ou quelque autre livre des saintes Ecritures, médite tantôt sur la nature divine, tantôt sur les merveilles de la création, sur ce qui apparoît à nos sens ou ce qui leur échappe, sur la fragilité de la vie, sur les espérances de l'avenir et les biens futurs. Ils se rassasient de cette nourriture spirituelle, substance bien plus fortifiante pour les âmes que la chair des animaux ne l'est pour les
Ps. XVIII. 13. corps, plus douce que le miel, miel merveilleux,
Matth. III. 4. bien plus excellent que celui dont Jean-Baptiste se nourrissoit dans le désert. Semblables aux abeilles, volant et reposant sur les divins livres, pour composer les plus précieux trésors, non du suc des fleurs et des rosées de la terre, mais des vives impressions que la grâce de l'Esprit Saint aime à répandre dans leurs cœurs, comme en autant de vases préparés à les recevoir, ils les changent, il les trans-

forment dans leur propre substance. Voulez-vous comprendre l'avantage de cette nourriture spirituelle ? Approchez-vous des solitaires ; et vous vous sentirez tout parfumés de la céleste essence qui s'en Pag. 677.
exhale. Leurs bouches ne s'ouvrent jamais ni aux discours déshonnêtes, ni aux profanes plaisanteries, ni aux paroles aigres. Il n'en sort rien qui ne soit digne du ciel ; rien qui n'ait la douceur du lait et du miel. Il n'en est pas ainsi des gens du monde, dont les langues infectées par les poisons des passions qui les dévorent, sont comparées par l'Ecriture, tantôt *au venin des aspics*, tantôt *à des sépulcres* Ps. XIII. 3.
ouverts.... CXXXIX. 4.

Vous avez entendu parler des Scythes qui vivent Pag. 683.
sur des charriots sans avoir de demeure fixe. Telle devroit être ici-bas la vie des chrétiens, n'ayant point sur la terre de cité permanente, obligés à chaque pas de combattre contre le Démon, sans cesse aux prises avec les sollicitudes du siècle, disputant à l'ennemi du salut les captifs dont il s'est saisi. Etranger dans ce monde, quel besoin avez-vous donc de vous y bâtir des maisons et des palais? Est-ce pour vous y enchaîner davantage? Pourquoi enfouissez-vous votre trésor? Est-ce pour inviter votre ennemi à venir vous combattre? Pourquoi construisez vous de si épaisses murailles? Est-ce pour vous bâtir une prison? — Ces Pag. 684.
conseils vous semblent peut-être impossibles à suivre. Allez voir nos solitaires, et vous verrez par

vos propres yeux, qu'ils n'ont rien de si impraticable. Ils habitent des cellules aussi faciles à quitter quand il le faut, qu'elles l'ont été à bâtir. Réunies dans une vaste enceinte, ces nombreuses cellules présentent au loin l'aspect d'un camp qui s'étend dans la plaine, où les tentes dressées, les pointes des piques élevées, les drapeaux suspendus aux lances et agités par le vent, les boucliers qui réfléchissent les rayons du soleil, la multitude confuse de cavaliers et de fantassins couverts d'armures de fer; par-dessus toutes les autres tentes, celle du général qui domine comme un palais élevé à la hâte; à l'entour des troupes de guerriers allants, venants, prenant leurs repas, ou faisant leurs exercices au son des instruments, présentent un regard sans doute intéressant à la curiosité, mais bien loin de celui que nous avons ici à vous offrir. Allez voir les tentes des soldats de Jésus-Christ. Là vos yeux ne seront point frappés de l'éclat des lances et des épées, ni de ces riches étoffes dont on décore celles des généraux et des empereurs. Vous serez saisi d'admiration comme à la vue d'une région où des cieux nouveaux s'étendroient sur une terre nouvelle. Non, les cellules de nos solitaires ne le cèdent pas au ciel même, puisque les Anges et le roi des Anges viennent les visiter. Ils alloient bien autrefois visiter le patriarche Abraham au milieu de sa famille, parce qu'ils connoissoient son empressement à recevoir

les étrangers ; combien donc se plairont-ils davantage à ne former qu'une même société et qu'un même cœur avec des hommes d'une vertu bien plus parfaite, et qui, entièrement dégagés de leurs corps, s'élèvent dans la chair même, au-dessus de la chair ! Leur table, sans luxe, est frugale et pure. On ne voit point là, comme dans nos cités, ruisseler le sang des animaux égorgés, ni palpiter leurs membres déchirés. On n'y connoît pas ni ces noirs tourbillons de fumée qui s'élèvent de nos toits, ni ces fétides vapeurs qui repoussent l'odorat, ni ces clameurs importunes de nos marchés publics, ni aucun de ces raffinements inventés par l'intempérance. Pour tout mets, pour tout breuvage, l'eau que leur donne la source voisine, le pain qu'un saint travail a gagné. Si quelquefois ils veulent un festin plus splendide, tout l'apprêt se termine à quelques fruits cueillis sur les arbres du désert; et ces modestes repas ont pour eux plus de délices qu'il n'y en a pour d'autres à la table des rois. Nulles craintes, nulles alarmes ne viennent troubler leur tranquille solitude. A quelles puissances porteroient-ils ombrage ? Là, point de femme dont l'humeur chagrine les irrite; point d'enfants qui les affligent. On ne sait ce que c'est que les ris immodérés, que les louanges des vils parasites. La paix règne à l'entour de ces tables où se réunissent des êtres, ce semble, tout spirituels. Point d'autre

siége que l'herbe verte; vous croiriez voir chaque
Matth. XIV. 19. jour ce repas miraculeux que Jésus-Christ donna à
tout un peuple dans le désert. Il en est parmi eux
qui ne connoissent d'autre repas que celui qu'ils
prennent en plein air hors de leurs cellules, sans
autre toit que le ciel, sans autre lampe que la lune,
flambeau intarissable qu'il n'est pas besoin d'entretenir : c'est proprement pour eux que l'astre de la
nuit se lève et répand ses clartés.

Combien les Anges applaudissent à cette vie innocente et pure! Car s'il y a pour eux tant de joie
Luc. XV. 7. dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence,
combien ne doivent-ils pas se réjouir en voyant sur
la terre tant de justes qui mènent une vie angélique!

Là, point de serviteurs ni de maîtres, parce qu'ils
Pag. 685. sont tous véritablement serviteurs et maîtres les
uns des autres.

Durant la nuit, leur sommeil toujours paisible, n'est troublé ni par les souvenirs fâcheux, ni par les défiances. Durant le jour, leurs entretiens ne se consument pas, comme les nôtres, en questions oiseuses et stériles; ils ne portent que sur les objets les plus graves, sur les biens les plus désirables. Les pénibles agitations auxquelles s'abandonne le commun des hommes, sont pour eux ce que sont pour un esprit occupé les mouvements de fourmis au sein de leurs retraites souterraines. Encore ces innocents animaux ne font-ils aucun mal, tan-

dis que nous, c'est parmi les animaux féroces que nous allons prendre nos modèles. Nos solitaires, c'est dans le ciel qu'il faut chercher leurs images, nous, c'est parmi les plus déraisonnables des créatures.

Qu'un grand de la terre les vienne visiter, c'est alors surtout que se fait mieux sentir le néant de tout ce que le monde offre de plus magnifique ; là, vous verriez un simple anachorète, accoutumé à remuer la terre, ignorant de toutes les choses du siècle, assis indifféremment sur un gazon à côté du général d'une grande armée tout fier de son pouvoir. Ce ne sont point de lâches adulations qui sortent de la bouche du solitaire; mais de salutaires conseils, mais de sublimes entretiens qui ne flattent point l'orgueil, et profiteront à celui qui les entend, du moins tout le temps qu'il restera dans cette sainte compagnie : il en sortira agrandi lui-même par les grandes pensées exposées sous ses yeux ; mais hélas ! pour rentrer bientôt après dans la bassesse de ses idées mondaines. Pour ces pieux solitaires, les noms de grands, de princes de la terre ne sont que des mots vides de sens. Ils se rient de leur faste et de leur magnificence, comme nous nous rions des petits enfants qui représentent les rois dans leurs jeux (*).

(*) Extraits des Homélies LXVIII, LXIX, LXX *sur saint Matth.*, tom. VII Bened., pag. 673—694 ; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 739—758.

T. xi Bened. Pag. 629. Quelques heures seulement de séjour au milieu de ces saintes habitations, vous combleroient de délices. Au premier rayon du jour, avant même le lever du soleil, personne n'y est enseveli dans l'assoupissement, comme on le fait dans nos maisons, où l'on ressemble à des morts plus qu'à des vivants. Eux, il leur suffit de secouer légèrement le sommeil. Aussitôt que leurs yeux sont ouverts, on diroit qu'ils veillent depuis long-temps; le moment du réveil est calme comme le sommeil de la nuit qui l'a précédé. L'on n'y dort que pour le soulagement de la nature; l'on n'y veille que pour se retrouver
Pag. 630. dans la compagnie des Anges, et célébrer avec eux les louanges du Seigneur. Ce pieux exercice n'est interrompu que pour s'occuper ou du travail des mains ou de transcrire des livres. On se rassemble pour réciter en commun les prières de tierce, de
Pag. 631. sexte, de none et de vêpres, qui partagent le jour en quatre parties. Leur nourriture est pour les uns un peu de pain mêlé de sel, quelques autres y ajoutent un peu d'huile; les infirmes se permettent l'usage d'herbes et de légumes. La journée finit comme elle a commencé, par le chant des hymnes. On n'y connoît point l'or, ni l'argent, ni les habits précieux; point de meubles pour les contenir. On n'appréhende point les incursions des voleurs, puisque rien n'y tente la cupidité, et que l'on n'y possède d'autre bien que son âme et son corps. La première n'a,

comme dit saint Paul, de vie que pour Jésus-Christ; Gal. II. 20.
l'autre, qu'on vienne à le leur enlever, bien loin de s'en attrister, c'est un bienfait, parce que tous leurs désirs sont d'être affranchis des liens du corps. Ils meurent aussi comme les autres hommes, puisqu'ils ne sont pas immortels; mais pour eux la mort est moins une cérémonie funèbre, qu'une pompe et un triomphe. Aussi disent-ils, non pas : un tel est mort; mais il est arrivé à sa perfection. Et tous accompagnent sa dépouille mortelle avec une sérénité, une joie qui témoignent combien ils lui portent envie, comme étant parvenu au terme des combats. Il est rare que dans les maladies on ait recours au mé- Pag. 632.
decin; souvent la foi ou quelque relâche dans les austérités suffit pour guérir ceux qui en sont attaqués; et lorsqu'on y recourt, on fait bien voir par la patience avec laquelle on se soumet au mal et au remède, ce que l'on est, et quel fonds de vertu l'on a acquis (**).

Le tien et le mien, différence qui porte le trouble T. I. Bened.
et la dissension en toutes choses dans le monde, est Pag. 94.
bannie de cette heureuse région. Tout y est commun, table, logement, habits, et, ce qui vaut mieux encore, un seul et même esprit règne parmi tous. Ils ont tous les mêmes titres de noblesse, tous obéissent à la

(*) Hom. XIV *in* I *ad Tim*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 502 et suiv.

même loi ; libres de la même liberté, possédant les mêmes richesses, seules dignes de ce nom ; prétendant au même héritage de cette gloire céleste, qui seule mérite le nom de gloire. Les biens dont ils jouissent ne sont pas, comme ceux du monde, des biens imaginaires ; ils sont la réalité. Ils n'ont tous qu'un même plaisir, une même joie, un même désir, un même espoir. Toutes choses sont réglées et pesées entre eux par une même règle et une même balance : nulle inégalité. Il y règne un souverain ordre, une parfaite modération, une convenance générale, un soin merveilleux de tout ce qui peut entretenir la concorde et un continuel sujet de joie que rien n'altère (*).

Vous plaît-il que nous montions encore aujourd'hui vers cette bienheureuse cité qu'habitent les saints solitaires, vers ces montagnes et ces vallées où toutes les vertus résident ? C'est là que nous verrons l'humilité dans toute sa grandeur et dans tout son éclat ; c'est là que des hommes, autrefois dans les dignités du siècle, dans les richesses et l'opulence, ont renoncé aux affaires, au luxe des habillements et des habitations, pour se livrer tout entiers aux pratiques de la vie la plus humble et la plus cachée aux yeux des hommes. Vous les verriez fendre de leurs propres mains le bois dont ils ne peuvent se

(*) *Adv. vituperatores vitæ monast.*, lib. III, cap. X, Mor., *Opusc.*, tom. IV, pag. 419.

passer, apprêter les aliments nécessaires au soutien de leur existence, servir ceux qui les visitent. Il n'y a là ni insultes, ni plaintes, ni serviteurs, ni maîtres. Qu'il leur arrive des étrangers, c'est à qui lui lavera les pieds, et l'on ne s'informe pas s'il est riche ou pauvre, esclave ou libre. Nulle distinction, et avec cela l'ordre le plus parfait. Chacun, grand ou petit, se regarde comme le dernier de tous; et par là même en est le plus grand. Même table pour ceux qui sont servis et pour ceux qui servent. Pour tous, nourriture égale, mêmes cellules, même manière de s'habiller et de vivre : on n'y connoît de supériorité que celle qui excelle dans l'humilité. Non seulement tous les biens, mais tous les cœurs sont en commun. La charité, qui en fait l'âme, en a banni l'orgueil et tout sentiment personnel. Pas d'autre prééminence que celle de la vertu, et celle-là même ne s'y remarque pas, parce que ceux qui en ont moins, n'ont à redouter aucune comparaison de la part de ceux qui en ont plus. Il s'en élèveroit, que ceux à qui elles seroient désavantageuses, ne s'en offenseroient pas; tant chacun d'eux, admirant les autres plus que soi, est accoutumé à se dépriser, à s'humilier lui-même. Cependant la vie n'y est point oisive : on s'occupe du pansement des blessés, du service des malades, des travaux de l'agriculture, d'ouvrages utiles (*).

(*) Hom. LXXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 705; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 774.

Les premiers chrétiens.

Admirez la différence des premiers prédicateurs de l'Evangile avec les anciens sages de la Grèce dont tout l'extérieur manifestoit l'orgueil de leurs pensées. Un homme de néant de la Galilée, un simple artisan convertit, non pas seulement la Grèce entière, mais les pays les plus éloignés. Platon, qu'ils admiroient tant, ne peut en trois voyages qu'il a faits en Sicile, rien gagner avec toute la pompe de son éloquence sur l'esprit du prince qui la gouvernoit, tandis que Paul, parcourant toute la terre, la soumet au joug de l'Evangile, unissant son sublime ministère avec sa profession mécanique. Son temps se partage entre l'un et l'autre; quelques heures à son métier, tout le reste de sa journée à ses travaux apostoliques (*).

Nos premiers chrétiens s'abstenoient de communiquer avec les païens et les Juifs, dans tous les actes religieux; ils ne se le permettoient que dans les usages de la vie civile, évitant avec soin toute participation avec leur impiété (1). Le chrétien qui

(**) Hom. II *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened. p. 443.

(1) Bourdaloue : « Oui, je l'avoue, il y a des liaisons et des engagements avec les impies, que la loi divine, non seulement ne nous interdit pas, mais qu'elle ne nous permet pas de rompre, puisqu'elle nous en fait même des devoirs, etc. » (*Sur la société des justes avec les pécheurs*, *Dominic.*, tom. I, pag. 189.)

a reçu la circoncision du saint baptême, doit s'imposer à lui-même cette sage discrétion. Non pas que je prétende que nous devions fuir tout commerce avec les personnes de religion différente; mais dans les rapports nécessaires qui nous lient avec elles, sachons nous replier dans une retraite intérieure, qui puisse sauver notre propre vertu, et les attirer à nous par le bon exemple que nous leur donnons. C'est dans cette vue que Dieu permet la société des justes avec les pécheurs; afin que les premiers coopèrent, par l'édification de leur vie, à la conversion des autres, et que ceux-ci, attirés par les bons exemples qu'ils ont sous les yeux, soient ramenés à la piété (*).

Les premiers chrétiens ne formoient entre eux qu'un cœur et qu'une âme. La charité régnoit parmi eux; personne n'avoit rien à soi; point de riches, ni de pauvres. Tout en commun (**). Malgré les périls continuels où les jetoient les persécutions, les cœurs étoient inaccessibles à la crainte. Ils s'abandonnoient aveuglément à la grâce de Dieu. Mépris général pour les biens de la terre. Le jeûne et la mortification des sens, l'assiduité à la prière, faisoient les exercices de leurs journées; occupés

(*) Hom. XI. *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 420.

(**) Hom. VII *in Acta*, tom. IX Bened., pag. 58, 59, 90. Voyez l'article *Charité parmi les premiers chrétiens*, dans la troisième partie de cet ouvrage.

du seul soin de louer Dieu, ils en recevoient dès le temps présent, la récompense, par les hommages que les peuples rendoient à la pureté de leurs mœurs. On étoit forcé d'applaudir à cette aimable simplicité (*).

C'étoit par là que la foi chrétienne prenoit ces prodigieux accroissements; que le dogme de la
Act. v. 13. résurrection s'accréditoit. *Aucun des autres n'osoit se joindre à eux; mais le peuple leur donnoit de grandes louanges;* c'est-à-dire qu'on ne les regardoit plus ainsi qu'auparavant comme des hommes si méprisables. Le ciel paroissoit être sur la terre par l'éclat des miracles qui s'y opéroient, par la vie angélique que l'on y menoit, par la généreuse liberté des Apôtres à prêcher le nom de Jésus-Christ (**).

Où est parmi nous la foi des temps apostoliques? Saint Paul écrivant aux Thessaloniciens et aux Hébreux, vante leurs vertus, leur tendre compassion pour les pauvres, leur ardeur pour les souffrances qui les faisoit courir au martyre; il ne nous reste pas à nous une étincelle de cette vive charité qui les enflammoit pour Jésus-Christ (***).

(*) *Ibid.*, pag. 59.

(**) Hom. XII *in Act.*, tom. IX Bened., p. 100.

(***) Hom. IV *in Epist. ad Philipp.*, tom. XI Bened., pag. 223, 224. Développé admirablement par Massillon, *Disc. sur la ferveur des premiers chrétiens*, *Mystères*, pag. 357 et suiv.

Ce fut dans la ville d'Antioche que les disciples de Jésus-Christ commencèrent à prendre le nom de chrétiens, à cause du long séjour qu'y avoit fait saint Paul. C'est là l'insigne prérogative de notre patrie; un titre de gloire que nous pouvons opposer à tous nos détracteurs, d'avoir si long-temps possédé dans son enceinte un si grand apôtre, d'avoir joui de ses entretiens, et par là obtenu l'avantage de donner à la société chrétienne le nom qui la distingue. Voilà sa plus belle illustration. Jérusalem, le premier berceau du christianisme, ne peut point, sous ce rapport, entrer en rivalité avec Antioche; bien qu'à la prédication de Pierre, trois mille d'abord, puis cinq mille d'entre ses habitants aient cru à Jésus-Christ; ici c'est tout un peuple (*).

Aujourd'hui, quelle différence! Qu'il soit question parmi nous de nos antiquités, vous réclamez avec orgueil cette glorieuse qualification ; vous ne permettriez à aucun autre lieu du monde de vous disputer l'honneur d'avoir été le premier berceau de l'Eglise chrétienne. Et quand il s'agit de vous en montrer dignes par la pureté de vos mœurs, vous ne rougissez pas de céder sur ce point aux dernières de nos cités (**).

(*) Hom. xxv *in Act.*, tom. ix Bened., pag. 201.
(**) Hom. vii *in Matth.*, t. vii Bened., p. 116.

SECONDE PARTIE.

ESPÉRANCE.

Αὕτη γὰρ αὕτη καθάπερ σειρά τις ἰσχυρὰ τῶν οὐρανῶν ἐξαρτηθεῖσα, τὰς ἡμέτερας διαβαστάζει ψυχάς.
Chrysost., *l. ad Theodor.*, tom. 1 Bened., pag. 3.

ARTICLE I.

OBJETS ET CARACTÈRES DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE.

1. *Motifs de confiance.*

Tous les hommes sont portés par un instinct naturel à une profession quelconque. Dans toutes les âmes, un mobile général, l'espérance, détermine leurs affections; c'est elle qui les aide à supporter les épreuves les plus laborieuses. Voyez ce cultivateur, courbé sur sa charrue : avec quel courage il supporte les frimats de l'hiver, les chaleurs de l'été! Ce qui le soutient et l'élève au-dessus des fatigues, c'est l'espérance de la récolte. Ce voyageur affronte les précipices, il endure la faim, la soif, les veilles : pourquoi? parce qu'il espère que tout cela lui profitera. Le médecin brave les vapeurs pestilentielles

T. IX Bened. Pag. 858. (Supplém.)

de la maladie, il ne craint pas de plonger ses mains dans les plaies les plus contagieuses : il compte sur le gain qu'il en doit recueillir. Personne qui ne s'engage dans les entreprises les plus hasardeuses, par l'espérance des avantages qu'il entrevoit. A bien plus forte raison le chrétien qui tend à des biens supérieurs à tous les biens de la terre, doit-il supporter les privations et les sacrifices, soutenu comme il l'est par l'espoir des récompenses célestes. Que l'affliction vienne vous assaillir, éloignez le découragement. Ne permettez à personne de désespérer, pas même à celui qui s'est rendu coupable des crimes les plus énormes. Gardez-vous bien d'ouvrir sous ses pas l'abîme des vengeances divines. Notre Sei-
Matth. IX. 13. gneur n'est pas venu sauver les justes, mais les pécheurs. Employons tous nos moyens à relever et à soutenir les foibles. A l'exemple de l'Apôtre, ne vous arrêtez pas un moment, mais redoublez d'efforts dans votre course. Vous êtes en présence de votre ennemi, pas un instant de relâche. Prenez modèle sur les vénérables patriarches (1). Prenez de Moïse son oubli des injures, de Joseph sa continence, de David son esprit de douceur, d'Elie sa chasteté, d'Elisée sa tempérance; imitez Isaïe dans son détachement de tous les biens de la terre, les Apôtres Pierre et Paul dans leur zèle et leur ardeur pour la foi, Jésus-Christ

(1) Voy. *Bibliothèque choisie*, tom. XI, pag. 185 et suiv.

dans sa charité. Si vous êtes pauvre, ne vous emportez pas en murmures, en défiance contre le Seigneur; courbez-vous avec résignation sous le fardeau qui vous est envoyé, et rendez-en grâce au Seigneur. Portez les yeux sur le pauvre Lazare, et voyez votre place à ses côtés, dans le sein d'Abraham (*),

La foi et l'espérance reposent sur une même base, la parole de Dieu : pour espérer, il faut croire. On croit contre le témoignage des sens; on espère de même des biens hors de la portée de nos sens. Il n'y a point de foi là où il y a doute, incertitude; il n'y a point d'espérance là où il y a hésitation. Que veut dire qu'Abraham ait espéré contre toute espérance? Rom. IV. 18.
C'est-à-dire qu'il a espéré d'une espérance toute de Dieu contre une autre espérance humaine. C'est là l'espérance qui glorifie vraiment le Seigneur, parce qu'elle est l'hommage le plus pur rendu à sa toute-puissance. Le saint patriarche espère ce qui est au-dessus de la nature; il sait que rien n'est au-dessus du pouvoir de Dieu. Qui n'espère pas ainsi, manque de foi. Ne pas croire aux promesses qui nous sont faites, marque d'une âme foible, toute concentrée dans les pensées et les affections de la terre. Ce qu'elle prend pour force d'esprit n'en est que la foiblesse; c'est la stupide indifférence de l'animal privé de raison et d'intelligence (**).

(*) *De Fide, Spe et Caritate*, pag. 858—860.

(**) Analyse de l'Homélie VIII sur l'Epître aux Romains, tom. IX Bened..

T. x Bened. Pag. 584. N'ambitionnons pas de tout posséder dès maintenant ; il est bon d'avoir quelque chose à espérer. La seule reconnoissance que nous puissions témoigner à Dieu pour ses bienfaits passés, est de croire à la promesse qu'il nous a donnée des bienfaits à venir ; et ce n'est que par cette voie de l'espérance que nous pouvons arriver au salut. Que nous venions à la perdre, il ne nous reste rien à lui rendre. Car enfin, répondez-moi, vous demande Dieu lui-même : N'est-il pas vrai que vous étiez assujetti à une infinité de maux, condamné sans espérance? sans secours à attendre de la part des hommes? tous étoient également impuissants. Quelle autre ressource aviez-vous que de croire à ma parole, que d'espérer en moi ? Si cette foi et cette espérance vous ont été déjà si profitables, pourquoi ne les conserveriez-vous pas ? Elle, qui jusqu'à présent ne vous a pas trompé, vous tromperoit-elle à l'avenir ?

Pag. 585. Mais qu'est-ce que l'espérance, sinon une assurance certaine de l'avenir? C'est là tout ce que Dieu vous demande pour vous sauver. L'espérance ne suppose pas une jouissance actuelle. *Ce que nous ne possédons pas encore, nous l'attendons avec patience,* (Rom. VIII. 25.) nous dit l'Apôtre. Qui dit *patience,* dit épreuve, travail ; mais par là même, dit récompense. Et n'est-ce

pag. 497—513; Bossuet, *Serm. de la Toussaint*, tom. 1, pag. 132; *Traité de l'espérance chrétienne*, pag. 68. Paris, 1732.

pas déjà un assez ample dédommagement à l'épreuve, que de compter qu'elle ne sera pas vaine? *C'est là*, *Ibid.* 27.
poursuit-il, *cet Esprit de Dieu qui nous console et nous fortifie dans nos foiblesses*. Ce que vous devez mettre du vôtre, c'est d'attendre avec patience. Dieu se charge de vous la ménager, de la rendre pour vous plus supportable par les consolations intérieures qu'il mêle à vos épreuves. Ne venez donc pas nous dire : Toujours espérer, toujours attendre! Encore une fois, ô âme fidèle! vous n'aviez pas d'autre dot à apporter à votre auguste époux, elle vous a suffi pour vous faire trouver grâce à ses yeux (*).

Dieu a créé pour l'homme deux vies, la vie pré- T. III Bened.
sente et la vie future. Pag. 341.
L'une visible, l'autre invisible; l'une sensible et corporelle, l'autre spirituelle; l'une dont nous jouissons actuellement, l'autre qui n'existe encore que par la foi; l'une dans nos mains, l'autre en espérance. De ces deux vies, la première est la lice ouverte aux combats et aux épreuves; l'autre est le but où nous attendent les couronnes et les récompenses. Celle-ci est la navigation, celle-là est le port; celle-ci ne dure qu'un moment, l'autre ne connoîtra ni la vieillesse, ni la mort.

Parce que les hommes, pour la plupart, préféroient aux choses spirituelles celles qui tombent sous

(*) Hom. XIV *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 584; Morel *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 200, 201.

les sens, Dieu a voulu que les premières fussent passagères et périssables, afin de nous en détacher et d'enflammer nos cœurs de l'amour des choses futures. Mais parce que les objets invisibles et spirituels ne sont accessibles qu'aux perceptions de la foi et de l'espérance, qu'a fait Dieu? Il est venu parmi les hommes, revêtu de notre chair, nous mettre sous les yeux les choses futures, rendues présentes par cette merveilleuse économie; garantissant la foi de l'avenir par un témoignage palpable aux intelligences même les plus grossières. Son dessein, dans son avénement sur la terre, étoit d'y introduire une vie tout angélique, de faire descendre le ciel sur la terre, d'y laisser une loi qui égaleroit ses disciples aux puissances incorporelles, d'appeler les hommes aux célestes espérances, de multiplier leurs combats, de donner à leurs âmes un plus sublime essor, et tel qu'il les élevât jusque dans le ciel; de les armer contre les Démons, de mettre aux prises avec les esprits de ténèbres des hommes revêtus d'un corps et enchaînés à des sens contre lesquels ils doivent être en guerre, investis de toutes parts de passions dont ils doivent comprimer la fougue impétueuse. Dans ce dessein, comment s'y prendra-t-il pour aguerrir l'homme et lui rendre la victoire moins difficile?

D'abord, qu'il nous ait donné une législation sublime et toute nouvelle, qu'il ait voulu par elle

élever nos âmes au-dessus de la nature, et nous transporter à l'avance dans le ciel, c'est ce dont il est important de vous bien pénétrer.

Supériorité de la loi nouvelle sur l'ancienne, tant par son auteur et son objet, que par les secours qu'elle nous fournit (1).

Il ne nous dit pas seulement : Endurez l'insulte avec douceur et courage; non : Que votre modération aille plus loin, préparez-vous à des épreuves plus laborieuses encore que celles où votre ennemi vous engage, triomphez de son insolence par l'héroïsme de votre résignation, forcez-le au respect et au silence par l'excès même de votre patience. *Priez pour ceux qui vous calomnient, priez pour ceux qui vous haïssent, faites-leur du bien*... Pour faciliter l'exécution de ce précepte, d'abord il nous en donne l'exemple dans sa propre personne, puis il en montre la récompense : pardonnez, *priez pour ceux qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre père qui est dans les cieux*. Le précepte est sublime, il est difficile : il est le premier à l'exécuter. Frappé à la joue par un serviteur du grand-prêtre, par un vil et méprisable esclave, il oppose la plus inaltérable douceur... Quelle est maintenant

Matth. v. 44. — *Ibid.* 45. — Pag. 341. — Joan. XVIII. 22.

(1) Voyez dans les volumes précédents les articles *Révélation*, *Incarnation, Jésus-Christ législateur*; vol. XIII, pag. 496; vol. XIV, pag. 164.

la récompense? Eloignée, il est vrai, hors de la portée de nos sens, il la rapproche et la présente
Pag. 342. de la manière la plus sensible. Les promesses de la résurrection, de l'immortalité, du triomphe dans le ciel, il les justifie par sa propre résurrection; par sa glorieuse ascension. Puisque nous avons un corps tiré de la même masse que celui de Jésus-Christ, ce corps participera à la même gloire. Ce qu'est le chef, les membres le seront, et la fin sera correspondante au commencemcnt. C'est ce que l'Apôtre
Phil. III. 21. déclare dans ces termes précis : *Il transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux* (*).

Les espérances que Dieu nous donne sont bien plus assurées qu'aucun des biens que nous pouvons posséder sur la terre. Comment ce dont nous ne jouissons pas encore, a-t-il plus de certitude qu'il n'y en a dans ce que nous possédons? Voulez-vous l'apprendre? Il suffira d'un coup d'œil jeté sur ce que l'on appelle les biens ici-bas, les richesses, la gloire, la puissance, tout ce qu'il y a de grand dans l'opinion des hommes. Est-il rien de moins assuré? Les richesses: souvent elles échappent avant la fin du jour; la gloire: combien de révolutions précipitent dans l'ignominie celui qui étoit élevé le plus haut, pour mettre au comble de l'élévation celui qui

(*) *De futur. vitæ delic.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 649—652.

étoit au rang le plus bas ! Cette roue qui tourne sous vos yeux avec vitesse, vous dérobe, par la rapidité de ses mouvements, les objets placés aux divers points de sa circonférence : image de la vie humaine. On les croit, dit le prophète, dans une situation fixe et constante ; ils tournent, ils échappent : ainsi du reste. La lumière de la foi vous fait découvrir ailleurs des biens autrement solides et durables, ceux que Dieu promet à ses serviteurs. Nous ne les voyons pas encore ; n'importe, Dieu nous les promet. Parce qu'il les a promis, point de vicissitude qui puisse les atteindre, point de violence qui puisse les arracher de sa main. C'est donc là le trésor véritable, celui qui ne passera jamais. Les autres, que de travaux pour les acquérir sans avoir l'assurance ni de les acquérir, ni de les conserver ! Celui-là, il suffit de quelques efforts pour y parvenir avec l'infaillible certitude de le posséder éternellement. Non, jamais l'espérance du chrétien ne sera confondue, parce qu'elle n'est autre que la parole de Dieu (*). Isa. XL. 15.

L'œil de l'espérance chrétienne est plus éclairé et plus pénétrant que celui qui nous fait découvrir les choses présentes (**).

L'espérance ne peut jamais être confondue. Elle

(*) Serm. IX *in Genes.*, tom. IV, Bened., pag. 693, 694.

(**) Hom. XX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 263.

a pour fondement la parole de celui qui est l'oracle de la vérité. Ceux à qui il avoit promis des biens temporels en ont été comblés; nous manquera-t-il de parole, nous à qui il promet les biens de son royaume, les seuls qui ne soient pas exposés aux vicissitudes humaines? Vous défier de ses promesses, dire qu'il ne s'occupe pas de vous, ce seroit l'accuser de mensonge (*).

L'espérance du chrétien est immortelle comme l'objet auquel il aspire; car le bien auquel il prétend n'est pas, comme ceux de la terre, dépendant des révolutions; la mort elle-même n'a sur celui-ci aucune prise. Voyez le chrétien, même dans la plus obscure condition, soutenu par la seule espérance. Quels fruits une aussi noble ambition ne fait-elle pas éclore (**)!

L'espérance est le plus grand des biens; c'est le remède à toutes les maladies de l'âme. Elle enracine, nourrit et fortifie toutes les vertus; elle adoucit toutes les peines; elle affaiblit toutes les tentations; elle est une source féconde de toutes sortes de bonnes œuvres (***).

Ne nous laissons point abattre par les maux qui

(*) *Ad Stagir.*, tom. I Bened., pag. 169, 170.

(**) *De gloria in tribulationib.*, tom. III Bened., p. 141.

(***) Hom. VI *ad Antioch.*, tom. II Bened., pag. 81; *in ps.* I., tom. V Bened., pag. 581 (Supplém.); Hom. VI *in Epist. ad Tit.*, tom. XI Bened., p. 769.

peuvent fondre sur nous. C'est un torrent qui passe; c'est une nuée que le vent aura bientôt emportée. Epreuve laborieuse tant que vous voudrez : toujours passagère. Notre foible nature ne résisteroit pas à des souffrances trop long-temps prolongées. Pourtant, combien, m'allez vous dire, ne se rencontre-t-il pas de personnes qui se laissent abattre par elles! Accusez leur découragement plutôt que la violence du mal; la première attaque les terrasse et les met hors de combat. Ne vous arrêtez donc pas aux dehors; pénétrons plus avant. Ne nous désaisissons jamais de l'espérance; c'est une ancre salutaire qui ne nous laissera pas faire naufrage. *Les eaux nous* Ps. cxxiii. 4.
auroient submergés, dit le prophète, *le torrent auroit enveloppé notre âme; oui, le torrent auroit englouti notre âme dans ses eaux fières et enflées.* Mais reconnoissez le secours du Tout-Puissant; il n'a pas permis que nous fussions entraînés par son onde en fureur. Il ne vouloit qu'éprouver notre fidélité et manifester sa force victorieuse (*).

L'espérance est une anticipation des biens qui nous sont promis. Par elle l'âme chrétienne est déjà transportée dans le ciel, déjà en possession de ses immortelles récompenses. Non qu'elle en jouisse en effet. Non, puisque captive encore ici-bas, elle

(*) *Expos. in ps.* cxxiii, tom. v Bened, pag. 346. Voyez le vol. xii de cette *Biblioth.*, pag. 92.

Hebr. vi. 19. n'a point franchi *le voile du sanctuaire*, comme parle l'Apôtre ; mais elle est sur la route ; elle se dirige vers le port, appuyée sur l'ancre de l'espérance, au milieu des flots qui l'agitent (**).

« Imaginez-vous, disoit saint Chrysostôme, un vaisseau en pleine mer, battu des vents et des tempêtes, bien équipé néanmoins, et bien pourvu de tout le reste, mais qui n'a ni pilote, ni gouvernail ; tel est l'homme dans le cours du monde, quand il n'a plus Dieu pour règle de sa conduite (**). »

L'espérance est le soutien de notre vie, le guide qui nous conduit dans le chemin du ciel, l'unique ressource qui reste au pécheur après sa chute. C'est une échelle suspendue entre le ciel et la terre ; il y faut monter pour arriver au royaume céleste ; c'est l'ancre qui retient le vaisseau battu par les tempêtes de la vie présente ; qui ne s'y tient pas forte-

(*) Hom. xi *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. vi, p. 806.

(**) Bourdalone, *Serm. sur la Providence, Carême*, tom. ii, pag. 269 ; le P. Beauregard (même sujet), analyse. Paris, 1820, pag. 257.

Bossuet : « Quelle est la force de cette espérance ? C'est elle qui nous fait trouver un port assuré parmi toutes les tempêtes de cette vie. C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle notre ancre ; et de même que l'ancre empêche que le navire ne soit emporté, et, quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle l'établit sur la terre, lui faisant en quelque sorte rencontrer un port entre les vagues dont il est battu : ainsi, quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance, qui est l'ancre de notre âme, nous donnera de la confiance, si nous la savons jeter dans le ciel. » (*Serm.*, tom. vii, pag. 317 ; et t. i, p. 131.)

ment attaché, court risque de tomber et d'être submergé au fond de l'abîme (*).

L'espérance des biens célestes est quelque chose de si doux et en même temps de si fort, qu'elle est capable d'adoucir les plus grands maux de la vie. Elle change la nature des choses; elle en fait disparoître les difficultés; elle les transforme en autant de sources de bienfaits et de délices (**).

Est-il rien de si pénible que nous ne devions endurer avec patience, avec une sainte joie, pour l'espérance de si grands biens? Le charme de cette espérance se répand jusque sur les amertumes de la vie présente. *Nous nous glorifions dans cette espérance*, dit l'Apôtre. Combien donc doivent être grands et magnifiques des biens dont la seule attente fait la gloire de celui qui les espère! Et c'est là le privilége particulier des dons de Dieu. Tout ce qu'il y a de rebutant dans les épreuves, cette espérance le fait disparoître. Dans les guerres d'ici-bas, après les fatigues inévitables qui s'y attachent, vient enfin le repos et le plaisir de la victoire. Dieu n'attend point jusque là, pour couronner son athlète. Au sein même de ses combats, il lui fait goûter une joie et un bonheur qui anticipent sur ceux de sa victoire. Parce que nous ne marchons

Rom. v. 5.

(*) *Hortat.* I *ad Theodor.*, t. I Bened., p. 3 et 9.

(**) *Expos. in ps.* IV et X, tom. V Bened., pag. 27—113.

ici-bas qu'à travers les afflictions, les foibles pourroient se décourager. C'est pour aller au-devant que l'Apôtre nous montre dès ici-bas des sources de délices; et qu'avant même les couronnes de l'autre vie, il nous promet, dès la vie présente, la gloire
Rom. v. 3. 4. au sein des tribulations, *sachant*, ajoute-t-il, *que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance*. Par où il combat le préjugé répandu dans la plupart des esprits : que rien ne s'oppose d'ordinaire comme les maux présents aux biens que l'on espère. Lui, au contraire, nous déclare que ce sont les afflictions mêmes qui fondent nos espérances. Avant d'être admis à la possession des biens ineffables auxquels nous sommes appelés, voilà une source féconde de joie dans l'honneur d'avoir été éprouvés. Nos épreuves elles-mêmes nous fortifient dans l'espérance des biens futurs (*).

T. v Bened., Pag. 269. Tout est bienfait de la part du Dieu qui nous aime et qui prend soin de nous (1). *Ses ouvrages*, dit le

(*) Hom. IX *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag.
« L'espérance chrétienne réunit tous les désirs de l'âme en un seul et unique bien, qui est le bien souverain, le bien infini qu'elle fait désirer ardemment; mais ces désirs, quelque ardents qu'ils soient, au lieu de la troubler, de l'inquiéter, de la rendre misérable, la consolent et la remplissent de joie et de paix, parce qu'elle sait que, pour commencer à posséder Dieu, il suffit de le désirer, et que plus on le désire ardemment, plus on l'a déjà dans son cœur, et plus on le possèdera parfaitement dans le ciel. » (*Traité de l'espérance chrétienne*, pag. 424.)

(1) Sur la bonté de Dieu, ses bienfaits, son amour pour nous, voyez

psalmiste, *sont la gloire et la magnificence même;* il ne parle point de tel ou tel ouvrage; mais tous en général. La nuit et le jour, l'abondance et la disette, le désert le plus sauvage, comme la terre la plus riante, la vie et la mort, la nature entière, tout devient pour l'âme docile aux impressions de la grâce, motif particulier de reconnoissance. Il n'y a pas jusqu'aux châtiments eux-mêmes où le prophète ne découvre les actes de sa bienveillance: pourquoi? parce qu'ils corrigent, qu'ils convertissent, qu'ils répriment nos habitudes vicieuses. Les hommes ne savent faire du bien qu'en donnant; quand ils châtient, c'est par animosité, par animadversion. Dieu n'a qu'un sentiment, celui de l'amour qu'il nous porte. C'étoit son amour miséricordieux qui avoit placé Adam dans le paradis terrestre; c'est le même amour qui l'en a repoussé, le même qui a précipité sur la terre les eaux du déluge et les feux qui consumèrent Sodome, le même qui nous menace des feux de l'enfer. Un père ne témoigne pas moins sa paternelle affection, par les punitions Pag. 270. infligées à des enfants qu'il aime, que par les faveurs qu'il leur accorde. L'Apôtre l'écrivoit aux

le vol. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 424, tout le vol. XII, qui traite *de la Providence*, le vol. XIII, pag. 456, et les articles des volumes suivants, qui traitent *de la Rédemption*, *de la miséricorde de Dieu*, *et de la charité de Jésus-Christ pour les hommes.*

Hebr. XII. 7. Hébreux : *Dieu vous traite en cela comme des enfants ;* et Salomon, avant lui : *Le Seigneur châtie*
Prov. III. 12. *celui qu'il aime; et il agit comme un père qui chérit son fils. La justice du Seigneur demeure dans les siècles des siècles.* Le prophète avoit en vue ceux qui s'offensent des disgrâces dont certaines personnes se trouvent frappées sans s'y être attendues ; comme s'il disoit : Ne vous troublez pas de voir l'innocent persécuté, le juste opprimé. Viendra un temps où tout sera remis à sa place. Vous aimeriez mieux que la justice s'exerçât dès la vie présente : gardez-vous de précipiter votre jugement; s'il en étoit ainsi; si la justice divine attachoit la vengeance à chacun des crimes qui se commettent, que deviendroit le monde? Ce grand Paul, l'oracle de l'univers, ce vaisseau d'élection, qui, par la suite, mérita d'être ravi jusqu'au troisième ciel, si le Seigneur avoit exercé à son égard la sévère et légitime justice que vous demandez, dans le temps où il blasphémoit contre son nom, et persécutoit son Eglise, lui auroit-il donné le temps de faire pénitence. Il saura bien nous le déclarer lui-même en
I. Tim. I. 12. 16. ces termes : *Je rends graces à Notre Seigneur Jésus-Christ qui m'a fortifié de ce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant dans son ministère, moi qui étois auparavant un blasphémateur, un persécuteur et un ennemi outrageux; c'est pour cela même que Dieu m'a fait miséricorde, afin qu'en moi, qui suis le pre-*

mier des pécheurs, Jésus-Christ fît éclater son extrême patience et que ce fût un exemple à ceux qui croiront en lui pour obtenir la vie éternelle. Si Magdeleine eût été punie, seroit-elle devenue le modèle des pénitentes? Disons la même chose de saint Matthieu, appelé à l'apostolat, du larron pénitent, de tous les pécheurs. Le Seigneur suspendoit les coups de sa justice pour leur donner le temps de revenir à lui. Que s'ils s'opiniâtrent dans le désordre, viendra à son tour le temps de la vengeance. Tel est l'esprit de ces paroles de notre psaume : *La justice du Seigneur demeure dans les siècles des siècles.* Vous êtes victime de l'oppression; ne vous découragez pas, un jour viendra où justice vous sera rendue. Et vous, déprédateur du bien d'autrui, ne vous rassurez point sur votre apparente impunité: pour vous aussi viendra le jour où vous aurez à rendre un compte sévère. Le Dieu qui ne meurt pas Pag. 271. possède une justice immortelle, qui tient en réserve et les récompenses que la vertu réclame, et les châtiments dus au crime (*).

La miséricorde du Seigneur, océan sans bornes. Vous auriez beau être écrasés sous le poids de vos iniquités, gardez-vous de désespérer. Là où il y a miséricorde, ne craignez point une enquête rigou-

(*) *Expos. in ps.* cx, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 298 et suiv.

reuse ; la justice est tempérée par la clémence. Nous avons affaire à un Dieu dont la bonté fait le premier attribut, et dont le cœur, toujours facile à pardonner, aime à oublier bien des infidélités. *C'est lui*, a-t-il dit par la bouche de son prophète, *qui rachètera Israël de toutes ses iniquités*. Ah! quand sa clémence se montre en tous lieux avec tant d'éclat, nul doute qu'il ne sauve son peuple, qu'il ne nous délivre, non-seulement du châtiment, mais du péché. Ne nous lassons donc jamais de recourir à son infinie miséricorde ; abandonnons-nous à sa conduite ; qu'il exauce ou non nos prières, ne nous décourageons pas, il connoît bien mieux que nous le temps favorable ; ce n'est pas lui qui nous manquera jamais (*).

Ps. cix. 8.

T. v. Bened. Pag. 203.

PSAUME XLVIII. *Audite hæc omnes gentes, auribus percipite omnes qui habitatis terram.* Peuples, écoutez tous ceci ; soyez attentifs, vous tous qui habitez sur la terre. (Vers. 1.)

Le prophète a sans doute de bien importants secrets à nous révéler, pour appeler comme il fait tous les habitants de la terre. Un semblable début suppose apparemment quelque chose de grand, de magnifique, et qui soit en rapport avec la solennité d'un si auguste auditoire. Ce n'est point seulement le prophète d'Israël convoquant sa nation pour lui

(*) *Expos. in ps.* CXXIX, tom. V Bened., pag. 370, 371.

faire entendre des prédications qui ne concernent qu'elle; c'est l'Apôtre, c'est l'évangéliste de l'univers qui s'adresse à toute la nature. La loi du premier Testament n'avoit été donnée que pour un seul peuple; ébauche bornée à de foibles éléments, ministère de mort et de future réprobation. La prédication évangélique devoit retentir par tout l'univers, et parcourir toutes les contrées que le soleil éclaire de ses rayons. Puis donc que la voix du prophète s'adresse à tous les peuples du monde, nous qui en faisons partie, écoutons les oracles qu'il nous annonce à tous, qui que nous soyons, barbares ou lettrés. Nous tous enfants des hommes, enfants de la terre, soyons attentifs. *Ecoutez :* Ce n'est pas assez, soyez attentifs, apportez à mes paroles le plus sérieux recueillement. Dans quelque contrée de l'univers que vous soyez dispersés, rassemblez-vous pour m'entendre. Pag. 204.

Et d'abord quelle leçon donnée à ces peuples, qu'il confond sous la commune dénomination *d'enfants des hommes*, *d'enfants de la terre*. Terre et poussière, vous conviendroit-il d'avoir d'orgueilleuses pensées? Rappelez-vous donc quel est le sein d'où vous êtes tous sortis; déposez votre faste et humiliez-vous; considérez que vous êtes terre, et que vous retournerez en poussière. (Vers. 3.) Gen. III 19.
Riches ou pauvres, n'importe; il nous appelle tous indifféremment; sans admettre les uns à l'exclusion

13.

des autres. C'est là le privilége de notre Eglise chrétienne que, dans son sein, tous les hommes sont égaux. Que les distinctions sociales vous aient fait riche, vous n'en êtes pas moins né du même limon; pas moins homme que ce pauvre. Ailleurs, le riche et le pauvre ne marchent guère ensemble, au premier les honneurs et les préséances; au
Pag. 205. second les rebuts et les mépris. Mais ici tout est égal entre les deux; tous sont appelés à la même école.

Ma bouche proférera des paroles de sagesse, et la méditation de mon cœur, des paroles de prudence. (Vers. 4.) Va-t-il parler de richesses, de dignités, de puissance, de quoi que ce soit renfermé dans les limites du temps? Non; il va parler de la sagesse: et comment?

Pag. 206. *Je rendrai moi-même mon oreille attentive à l'intelligence de la parabole.* (Vers. 5.) Mais pourquoi, après avoir annoncé qu'il va instruire tous les peuples du monde, se réduire soi-même au rang des auditeurs? Est-ce là le docteur qui nous promettoit de si magnifiques choses? Oui, le même; et déjà il en offre le témoignage. Car, puisque sa bouche s'apprête à proférer les paroles de la sagesse, il s'empresse de nous apprendre que ce n'est pas l'homme qui va parler, et que tout ce qui sortira de sa bouche émane d'une source divine. Ainsi le
Isa. L. 4. prophète Isaïe dira-t-il: *Le Seigneur m'a donné le*

langage de la doctrine, afin que je sache quand il faut parler ; et il m'a donné une oreille attentive à l'écouter.

Ces paroles de la sagesse, il va les produire dans le langage de la parabole. C'étoit par cette manière de s'exprimer que Jésus-Christ aimoit le plus familièrement à instruire ses auditeurs. Elle excite mieux la curiosité; elle enveloppe la leçon Pag. 207.
sous des formes plus attrayantes.

Quel sujet aurai-je de craindre le jour mauvais ? (Vers. 6.) Demandons à l'Ecriture ce que c'est que le jour mauvais. Celui qu'elle appelle le jour des Pag. 208.
tribulations, le jour des vengeances et des châtiments. David, dans un autre de ses psaumes : *Heureux l'homme qui a l'intelligence sur le pauvre* Ps. XL. 1.
et l'indigent ! Le Seigneur le délivrera dans le jour mauvais. Jour terrible et désastreux pour les pécheurs! La divine sagesse commence par nous proposer pour règle de nos actions ce qui doit en être le terme. Telle est la première leçon qu'elle nous donne. Langage en effet bien nouveau, bien inusité parmi les hommes. Ce que l'on y redoute, c'est ce que l'on nomme les maux terrestres. Il voit, lui, un autre mal bien mieux fait pour être appréhendé. Ce qui nous le rendra si formidable ce jour mauvais, c'est le péché.

Ce sera, si je me trouve enveloppé dans l'iniquité de ma voie. (Vers. 7.) Quelles précautions ne de-

vons-nous donc pas prendre pour n'y pas tomber,
Pag. 209. ou pour nous en relever? Il n'y a que la crainte du péché qui puisse nous préserver de la crainte de ce jour. La mort elle-même, qui est le roi des épouvantements, n'est à craindre que parce qu'elle conduit le pécheur au séjour des supplices éternels.

Que ceux qui se confient dans leur force, et qui se glorifient dans l'abondance de leurs richesses entendent ceci:

Le frère ne rachette point son frère; l'homme étranger le rachettera-t-il? Il ne pourra pas pour soi-même rien donner à Dieu qui l'apaise, ni donner à Dieu le prix de sa propre rançon. (Vers. 7, 8, 9.)

Oh! combien le prophète a-t-il eu raison de dire qu'il n'y a qu'un seul mal, un seul objet de crainte légitime, à savoir le péché! Comme il redresse avec autorité l'erreur de nos jugementss! A ce jour du dernier jugement, rigoureuse enquête de toutes les œuvres, en présence d'un Juge incorruptible; examen sévère qui portera, non sur la richesse et la puissance, non sur le crédit et la célébrité, mais sur l'obéissance aux commandements. Dans les tribunaux humains, la force ou la séduction, l'éloquence ou l'artifice d'un défenseur peuvent triompher de la
Pag. 210. justice et sauver le coupable. Mais là, plus de moyen d'échapper à la vengeance. Vainement et Noé, et Job, et Daniel s'uniroient pour demander grâce en faveur de leurs fils coupables; ils ne l'ob-

tiendront pas. Vainement Samuël pleurera sur la perte de Saül. Jérémie priera vainement pour son peuple infidèle, il ne sera pas exaucé. L'aumône, je le sais, est d'un puissant secours pour les riches qui la font durant leur vie. Après la mort, il n'est plus temps de la faire. A quoi donc aura-t-il servi à ce mauvais riche d'amasser tant de richesses? L'insensé! *il ne donnera point à Dieu le prix de sa propre rançon.* Il s'est vendu à une misérable fumée. Par quelle rançon racheter la perte de son âme? Le monde tout entier lui-même ne la paieroit pas. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous a dit: *Que serviroit à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme?* Matth. XVI. 26.
Quoi! le monde tout entier inférieur au prix d'une âme! Ecoutez l'Apôtre, parlant des justes, affligés, Pag. 211.
persécutés, errant dans les déserts et dans les montagnes: *Ces hommes*, dit-il, *dont le monde n'étoit* Hebr. XI. 38.
pas digne. D'un côté, le monde; de l'autre, l'âme. Il n'existe un monde que pour l'âme. Où est le père qui donnât son fils en échange d'une maison? Dieu de même pourroit-il consentir à échanger pour le monde cette âme qui lui a coûté si cher? Pour elle, il a donné son propre fils; pour la racheter, ce fils unique de Dieu son Père a donné, quoi? Non le monde, non une vie humaine, non un morceau de terre, mais son propre sang. *Vous avez été achetés* I. Cor. VII. 23.
d'un grand prix, nous dit l'Apôtre; *ne vous rendez pas esclaves des hommes.* Tel est le prix de cette

âme. Qu'elle vienne à se perdre, plus de rançon égale à sa valeur, car Jésus-Christ ne peut plus mourir une seconde fois.

Il se sera donné un travail et des peines sans fin. D'abord, pour se les procurer, ensuite pour les expier; car *il vivra néanmoins jusqu'à la fin;* puisqu'il y a une âme qui survit à la dissolution du corps...

Le vrai philosophe, celui-là qui se repose sur l'espérance de l'avenir, ne se fait point de la mort un objet d'épouvante. À l'aspect de ses ravages, il ne s'abandonne point aux pensées communes parmi les hommes; il pense à ces couronnes, à ces ineffables récompenses, à cette vie nouvelle qui commence pour les justes qu'elle transporte dans la société des Esprits célestes. De même que le laboureur, voyant se dissoudre et mourir le grain qu'il a confié à la terre, ne s'attriste pas, mais en conçoit l'espérance que cette apparente mort sera pour ce blé, qui semble s'anéantir, le germe d'une vie nouvelle et le principa d'une récolte plus abondante; de même le juste qui compte de bonnes actions et a droit au royaume qu'il espère, loin de s'affliger en présence de la mort, s'en réjouit par
Pag 212. l'assurance où il est qu'elle n'est que le passage à une vie meilleure, le terme de sa carrière, d'où il s'élance vers la couronne.

Cependant l'insensé et le fou ne laisseront pas de périr; et ils abandonneront leurs richesses à des

étrangers. (Vers. 11.) *Et leurs sépulcres seront leurs maisons jusqu'à la consommation des siècles.*

Telles seront leurs demeures dans la suite de toutes les races, quoiqu'ils aient voulu se rendre immortels en donnant leurs noms à leurs terres. (Vers. 12.)

Ces *insensés* dont il accuse l'extravagance sont ceux qui consument tant de soins à acquérir tant de richesses dont ils ne jouiront que peu d'instants, pour les laisser à d'autres, à des étrangers, souvent à des ennemis. Insensés dont la folie ira jusqu'à l'impiété, puisque, tout entiers aux choses présentes, ils ne se doutent même pas qu'il y ait une vie future. Dans cette hypothèse même, où est leur raison de se tourmenter si fort pour se donner de prétendues richesses qui ne sont pas pour eux? Ils disent que *leurs sépulcres seront leur demeure jusqu'à la consommation des siècles.* Ils se targuent de la chimérique immortalité du nom qu'ils donnent à leurs terres. O comble de la démence, de borner Pag. 213. son ambition et sa gloire à des tombeaux! Eh bien! faites vous-en de ces tombeaux qui surpassent les palais en magnificence. Pour qui ces somptueuses constructions? Ou pour des ravisseurs, ou pour l'insecte dévorant et pour la cendre. Mais on n'y pense pas; et l'on s'imagine follement qu'il n'y a rien de plus à espérer dans l'avenir. Encore, s'il n'y avoit que ceux qui n'attendent rien après la

mort, qui agissent de la sorte; mais pouvons-nous trop déplorer l'erreur de ceux qui les imitent, bien que persuadés que tout ne finit pas avec la vie présente? On les voit épuiser les trésors pour se construire de pompeux monuments; ou bien, avares de leurs richesses, ne les laisser échapper de leurs mains qu'avec la vie. De quel côté sont les plus misérables? Car enfin les premiers, tout déraisonnables qu'ils sont, agissent conséquemment à leur système, en concentrant toutes leurs affections dans les choses présentes. Mais vous, ô mon frère! convaincu, comme vous l'êtes, puisque vous êtes le disciple de l'Evangile, qu'il y a une autre vie où vous attendent des biens ineffables, où les justes brilleront avec l'éclat du soleil, où est votre raison d'ensevelir vos espérances dans la poussière? Il en est d'autres qui attachent leurs noms à des édifices, à des domaines, à des biens terrestres. Aveugles! qui prennent une ombre pour la réalité. Si vous êtes si jaloux d'assurer l'immortalité de votre nom, bâtissez sur un plus solide fondement; faites-vous de vos bonnes actions autant de trophées propres, non-seulement à en conserver la mémoire parmi les hommes; mais par-delà tous les temps. Vous désirez vous survivre à vous-mêmes; je vais vous en donner l'infaillible secret : soyez vertueux; la vertu seule rend immortels. Témoins nos saints martyrs, et les Apôtres, et tous ceux qui, à leur exemple, ont

pratiqué les règles de la vertu. Combien de rois ont bâti des villes, creusé des ports auxquels ils avoient donné leurs noms, sans qu'ils aient pu échapper à l'oubli! L'humble Pierre n'a rien fait de tout cela; il ne fut que vertueux; la capitale du monde l'admire. Son nom resplendit d'une gloire plus éclatante que la lumière du soleil. Bien loin de vous garantir cette immortalité, ces fastueux monuments ne rappellent ceux qui les ont érigés que pour leur susciter des accusateurs. Sans eux on eût oublié votre avarice, votre orgueil; le temps en auroit anéanti la mémoire. Ils survivent comme autant de colonnes qui déposent contre vos crimes.

Mais l'homme, tandis qu'il étoit élevé en honneur, ne l'a point compris. Il s'est rendu semblable aux animaux brutes qui n'ont point de raison. (V. 13.) Et voilà, dans la pensée du prophète, la source féconde de tant de mécomptes: c'est que l'homme ait oublié sa Pag. 214.
dignité, et avec elle l'empire qu'il devoit exercer sur toutes les choses de la terre, pour s'en rendre esclave, et, comme les animaux, borner tous ses soins à ce qui est sous ses pieds. Les misérables! ils ont vécu comme les animaux stupides; ils meurent aussi comme eux.

Les voilà à la fin placés dans l'enfer comme des Pag. 218.
brebis; la mort les dévorera. (V. 15.) Animaux destinés au sacrifice, sans défense contre la main qui

les saisit et les immole. Abraham ne leur ouvre point son sein pour les y recevoir; c'est l'enfer qui leur ouvre ses abîmes.

Ne soyez point saisi de crainte en voyant un homme devenu riche, et sa maison comblée de gloire. (V. 17.)

Pag. 221. Le prophète vous a appris qu'il y aura une résurrection des morts, que les bons seront appelés à l'héritage des biens célestes, et les méchants à un châtiment qui ne finira point. D'après cela, estimez les richesses ce qu'elles valent, appréciez mieux la pauvreté. Les vrais maux de la vie présente sont dans l'amour des richesses; coupez la racine, le reste meurt. Cette puissance que vous redoutez si fort, elle ne durera pas long-temps; les prospérités s'écoulent, et cette grandeur dont on faisoit tant de bruit, elle n'a pas plus de réalité qu'une ombre et qu'un songe vain (*).

Psaume xlv. *Deus noster refugium et virtus.* (V. 1.)

T. v. Bened. Pag. 182. Pour fonder en nous la confiance que nous devons au Seigneur, le prophète est dans l'usage d'employer les images et les similitudes, tirées des Ps. xlv. 1. objets sensibles : *Dieu*, dit-il, *est notre refuge ; il est notre force.* Vous me parlez d'armes, de murailles, de remparts, de puissants alliés; vous me parlez de trésors, de science militaire, de batail-

(*) Morel, *Opusc.*, tom. iii, pag. 226.

lons qui couvrent vos frontières et protègent vos cités, de javelots, de cuirasses et de boucliers pour vous défendre contre les attaques de l'ennemi. Précautions vaines, inutiles secours; la toile de l'araignée, l'ombre sans consistance ne se dissipent pas avec plus de vitesse. Voulez-vous une force que rien ne puisse dompter, un rempart vraiment impénétrable, une citadelle capable de résister à tous Pag. 183.
les efforts conjurés. Recourez au Seigneur, assurez-vous la défense d'un tel protecteur. C'est là votre aide dans les tribulations qui viendront vous assaillir. Non pas, je vous l'ai dit bien souvent déjà, je le répète encore, non pas qu'il les empêche de venir jusqu'à vous; mais pour vous rendre supérieur à vos adversités. Le secours qu'il vous promet l'emportera sur le mal lui-même. Aussi le prophète ajoute : *Nous ne craindrons pas, quand il feroit changer de place à la terre.* (V. 3.) Vous l'entendez; il ne dit pas : Vous ne succomberez point; il dit bien plus : *Nous ne craindrons pas;* nous n'aurons pas même à souffrir ce qui semble inévitable à la foiblesse de la nature, à savoir l'appréhension du mal : et pourquoi? Parce qu'alors vous serez soutenus par un secours tout puissant. Figurez-vous avec le prophète les secousses les plus violentes et les plus inattendues, ce qu'il appelle les bouleversements de la terre, le choc des éléments, les révolutions du globe, les montagnes transportées au sein des

mers, des phénomènes inconnus jusqu'ici qui changent tout à coup l'aspect de la nature, et menacent le monde des horreurs du cahos; bien loin d'en être ébranlés, nos cœurs ne seront pas même accessibles à la crainte. Eh! comment craindrions-
Pag. 184. nous? Nous sommes sous cette main souveraine qui, seule, ordonne ces grands changements. Oui, lui seul abat et renverse au gré de sa volonté toute puissante......

Pag. 185 *Nous avons avec nous le Dieu des Vertus;* nous lisons dans l'hébreu, *le Dieu des armées*. De la terre, le prophète nous transporte dans le ciel, pour y contempler ces légions innombrables d'Anges qui entourent le trône du Très Haut. Ne me parlez plus de vos armées d'un jour, de vos camps formidables, de vos guerriers qui demain ne seront plus. Portez les yeux plus haut; voyez dans le ciel l'armée qui s'y déploie sous les ordres du Tout-Puissant. Quelles nombreuses phalanges obéissent à sa voix! On les nomme les Vertus du ciel pour marquer leur puissance; les mêmes dont il est dit ailleurs:
Ps. cii. 20. Anges de Dieu, qui êtes si forts et si puissants, vous, qui exécutez ses ordres et qui êtes toujours prêts à obéir à sa parole. Un seul d'entre eux s'est mis en
IV. Reg. xix. 35. marche; et dans un moment il a exterminé une armée de cent quatre-vingt cinq mille combattants. Puissant comme il est, le Dieu des Vertus célestes, le Dieu des armées manqueroit-il de volonté pour

nous sauver? N'en croyez rien ; nous avons avec nous le Dieu des Vertus ; *le Dieu de Jacob est notre forteresse.* (V. 8.) Il le veut, il le peut ; bannissez donc toute crainte. — Mais je me reconnois indigne de son secours. — Le prophète vous répond : Nos pères nous ont appris combien sa miséricorde pour nous est grande. C'est le Dieu de Jacob. Ce qu'il est aujourd'hui, il le fut au temps des patriarches, il le fut dès le commencement, et dans tous les temps (*).

Tel est en effet le charme de l'espérance, qu'elle adoucit toutes les amertumes présentes. L'expérience nous en fournit la preuve dans ces marchands que vous voyez parcourir les mers, affronter les tempêtes et les dangers, les écueils et les corsaires. Et bien qu'après s'être exposés mille fois, leurs vœux soient souvent trompés cruellement, ils ne renoncent pas encore à l'espérance; vous les voyez courir après de nouveaux hasards. Vous l'avez également dans ce laboureur qui s'est consumé long-temps en travaux pénibles pour cultiver son champ, et l'ensemencer : quand au moment de la récolte surviennent tantôt une dévorante sécheresse, tantôt des pluies excessives, il perd tout, excepté l'espérance, qui, bientôt, va le rendre à ses travaux accoutumés (**).

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 178 et suiv.

(**) Hom. XVII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 144, 145.

PSAUME IV : *Cum invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ* : *Dieu, qui est le principe de ma justice, m'a exaucé dans le temps que je l'invoquois.* (Vers. 1.)

T. v Bened., Pag. 6. L'intention du prophète, dans ces paroles, n'est pas de nous apprendre seulement qu'il avoit été exaucé ; mais comment nous pouvons espérer de l'être nous-mêmes promptement et sans attendre la fin de nos prières. Aussi ne dit-il pas : Le Seigneur m'a exaucé après que je l'eus invoqué, mais dans le temps même que je l'invoquois. C'est l'effet de la
Isa. LVIII. 9. promesse faite par lui-même quelque part. Tandis que tu me parlois encore, je répondois : Me voici. Ce qui touche le plus ordinairement le cœur de Dieu, ce n'est pas l'affluence des paroles, mais la pureté du cœur et le témoignage des bonnes œuvres. A ceux qui, vivant dans l'iniquité, s'imaginent pouvoir apaiser sa justice par l'abondance des
Ibid. I. 15. prières, il ne répond que dans ces termes : *Vous avez beau étendre les mains vers moi, je détournerai de vous mes regards.*

La première condition de la prière, c'est la confiance ; avec elle on est assuré de tout obtenir.

La prière est un lien puissant d'affection qui nous unit à Dieu, qui nous dispose à nous entretenir familièrement avec lui, et nous introduit dans la plus sublime philosophie. On ne converse pas habituel-

lement avec quelqu'un au-dessus du commun, sans recueillir de son commerce de précieux avantages; à plus forte raison avec Dieu. La raison pourquoi nos prières restent, pour la plupart, stériles et sans fruit, c'est que nous ne savons pas prier. S'agit-il d'intéresser en notre faveur quelque personnage au-dessus de nous : avec quelle étude nous composons et notre marche et notre habillement, tout notre extérieur et notre langage! Il n'y a qu'auprès de Dieu que nous sommes ennuyés, indifférents et tout de glace, le maintien sans décence, le corps dans un perpétuel mouvement, les genoux à terre, mais l'esprit hors du temple. L'âme qui sait prier comme il faut, va bientôt s'élever jusqu'à la nature des substances angéliques. Elle ne tient plus aux liens du corps. Transportée dans une région supérieure, elle s'élance, bien loin de la terre, jusqu'au séjour céleste; elle ne compte plus pour rien les misérables intérêts de cette vie; déjà elle est en présence du trône où siége la majesté souveraine. N'importe que sa condition dans ce monde soit d'être dans l'indigence, dans la servitude, dans l'obscurité ou l'ignorance; ce que Dieu demande, ce n'est ni l'élégance du langage, ni l'harmonie du discours, mais la beauté de l'âme; c'en est assez pour ne lui adresser que des paroles qui lui soient agréables et pour en être écouté. Quelle différence entre Dieu et les hommes! Ceux-ci veulent être touchés par de

beaux discours. Ce n'est pas le maître seulement qu'il faut avoir l'art de flatter par des compliments étudiés; vous n'arrivez auprès de tout ce qui les entoure qu'à la faveur des mêmes précautions : et que de recherches, que d'inventions de toutes sortes pour en obtenir un accueil obligeant! Dieu ne demande que la pureté du cœur; avec elle, plus
Jerem. xxiii. 23. d'obstacle qui nous en éloigne. *Je suis*, nous dit-il, *votre Dieu de près comme de loin*. Quand nous sommes loin de lui, c'est nous qui nous en sommes écartés; jamais lui. C'est trop peu dire qu'il n'exige pas que le discours soit éloquent ; à défaut de paroles, le langage du cœur est toujours sûr d'en être en-
Pag. 9. tendu. Point à sa cour de garde qui vous repousse, point de satellite qui calcule les moments de l'audience : Vous viendrez une autre fois, le maître n'est pas visible. A toute heure du jour et de la nuit, dans quelque situation et quelque circonstance que ce soit, il est prêt à vous recevoir, à vous entendre, à vous exaucer, si vous le priez comme il doit l'être. Vous n'avez pas besoin ni d'introducteurs, ni d'amis, ni d'intermédiaires, qui vous ménagent accès auprès de lui; vous n'en serez que mieux écouté, si vous vous présentez de vous-même et sans nul médiateur. Jaloux qu'il est de notre amour, il n'épargne rien pour gagner notre entière confiance. Ses douze
Math. xv. 23. Apôtres intercédoient pour la Chananéenne, il ne répond rien; elle demande en personne, elle ob-

tient. S'il différa quelques moments de l'exaucer, ce n'étoit que pour l'enhardir et récompenser sa persévérance.

Lorsque j'étois resserré dans l'affliction, vous m'avez, mon Dieu, dilaté le cœur. (Vers. 2.) Dieu ne témoigne pas moins sa puissance, en nous élevant au-dessus de l'affliction qu'en l'éloignant de nous. Pour faire triompher Daniel des feux de la fournaise ardente et de la fureur des lions, il n'en éteint pas les flammes, il ne met pas à mort ces cruels animaux; il l'investit d'une vertu divine qui le rend inaccessible aux dangers dont il est entouré.

Ayez pitié de moi et exaucez ma prière. (Vers. 3.) Quel rapport y a-t-il entre ce verset et le premier? D'abord il parloit de sa justice; ici, il demande grâce. La liaison de l'une à l'autre est simple et naturelle. Toutes les bonnes œuvres que nous aurons pu faire n'empêchent pas que, pour être exaucés, il ne nous faille une clémence compatissante. Nous serions au comble de la perfection, c'est la miséricorde qui nous sauve. D'où il suit que la contrition du cœur doit marcher de pair avec la justice. Pécheur, priez avec humilité, vous obtiendrez grâce; juste, si vous êtes présomptueux, vous n'avez rien à prétendre : nous en avons un exemple sensible dans l'histoire du publicain et du pharisien. Luc. XVIII.

La prière qui monte jusqu'à Dieu, ce n'est pas toute prière en général, mais celle qui est faite en

conformité avec la loi de Dieu, c'est-à-dire celle qui lui adresse des demandes qu'il puisse avouer, non celles qui seroient en contradiction avec ses saintes ordonnances. Mais quel homme, m'allez-vous dire, seroit assez téméraire pour prétendre obliger Dieu
Pag. 12. à faire ce qui seroit contraire à ses lois? Celui qui, en l'invoquant pour en obtenir vengeance contre
Matth. VI. 12. son ennemi, iroit contre ce précepte sacré : *Remettez à ceux qui vous doivent.* Quoi ! le Dieu qui vous commande de pardonner, c'est lui que vous osez intéresser en faveur de vos ressentiments ! Concevez-vous de plus criminelle inconséquence?

Tout, dans celui qui prie, doit indiquer l'état de suppliant, l'attitude, l'esprit, les sentiments intérieurs. Vous ne paroissez, vous, que comme accusateur. Le moyen que Dieu vous pardonne vos péchés, quand vous ne l'implorez que contre les péchés des autres?

Pag. 13. *Jusqu'à quand, ô enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti?* (Vers. 3.) Ce que le prophète appelle *enfants des hommes,* ce sont ceux qui vivent dans l'iniquité et ne savent pas se défendre contre leurs penchants déréglés. Ne sommes-nous pas tous les enfants des hommes? Oui, par la condition de notre nature ; nous avons cessé de l'être par la grâce de l'adoption divine qui nous a élevés au rang d'enfants de Dieu. Soyons-le par la pureté de notre vie, qui retrace en nous son image... Ceux-là ont *le cœur*

appesanti, dont les affections rampantes les attachent Pag. 14.
à la terre ; cœurs de boue que la chaîne misérable
de leurs passions retient captifs et empêche de prendre un généreux essor vers le ciel, semblables à ces
malades de qui les pieds appesantis par les humeurs
vicieuses qui les travaillent, enlèvent au corps toute
son agilité, ou à des navires surchargés qui s'enfoncent et périssent.

Mettez-vous en colère, et gardez-vous de pécher. Pag. 17.
(Vers. 4.) Il y a donc une colère légitime : celle
que le zèle enflamme, qui s'irrite de l'injustice et
de la tiédeur, bien différente de cette impétuosité
sans règle et sans motif qui a son principe dans la
violence. Nous voyons saint Paul s'indigner contre
Eliphaz, saint Pierre contre Saphire, un père
contre les déréglements de son fils, par le tendre Pag. 18.
intérêt qu'il lui porte. La colère condamnable est
celle qui s'emporte dans sa propre cause, et cherche
à se venger soi-même. N'avoir d'autre vue que de
corriger le mal, c'est être doux. Tous nous apportons
avec nous en naissant un germe de colère ; il nous
a été donné, non pour servir à nos ressentiments,
mais pour nous armer contre les manquements d'autrui ; non pour nous jeter dans le désordre et l'agitation, mais pour en être le préservatif, pour nous
armer d'une sainte rigueur contre nos propres négligences, doubler notre énergie dans le bien et fortifier nos résistances au mal, pour nous intéresser

avec chaleur à l'innocence que l'on opprime, et à la poursuite des méchants qu'enveloppe l'artifice.

Soyez touchés de componction, dans le repos de vos lits, sur les choses que vous méditez contre moi au fond de vos cœurs. (Vers. 5.) C'est-à-dire, le soir, quand vous êtes au lit, au moment de vous endormir, seul et sans témoin, profitez du calme et du silence qui vous environnent pour entrer dans le secret de votre conscience : faites-lui rendre compte des coupables pensées auxquelles vous avez pu vous abandonner durant la journée, du préjudice porté au prochain, des désirs licencieux auxquels vous avez donné accès dans votre âme ; faites votre propre interrogatoire, creusez dans les plis et replis de cette conscience, examinez-vous sans nul ménagement, exécutez-vous avec une franchise qui ne se pardonne rien, imposez-vous à vous-même le châtiment que mérite le péché, poursuivez-le, non pas
Pag. 19. seulement dans les œuvres, mais jusque dans la pensée ; et le lendemain vous vous trouverez bien mieux disposé à mieux faire. Il n'est point de méthode plus efficace, ni plus sûre pour guérir les maladies de l'âme, ni pour en prévenir le retour. La vertueuse indignation dont vous vous pénétrez contre le mal, la sainte colère où vous entrez contre vous-même quand vous vous en êtes rendu coupable, vous empêchera d'y tomber, et vous vous en punissez par la componction de la pénitence. L'ha-

bitude vous rendra bientôt cette pratique facile. L'oubli que l'on fait de ses fautes, bien loin de les réparer, les perpétue ; la honte qui se les dissimule, ne les anéantit pas : un jour viendra où elles seront révélées aux yeux de l'univers. Mais en s'exécutant soi-même, on se met à couvert du jugement bien plus rigoureux qui nous attend après la mort. Si nous ne voulons pas être condamnés, condamnons-nous nous-mêmes. C'est là le sacrifice de justice que David nous demande : *Offrez à Dieu le sacrifice de justice, et espérez au Seigneur.* L'offrande la plus Pag. 20.
agréable à ses yeux, ce n'est pas celle des agneaux et des génisses, mais celle qui consiste dans les bonnes œuvres. Le prophète n'avoit pas attendu que la révélation évangélique vînt l'apprendre à l'univers. Ce qu'il appelle ici justice, ce n'est pas telle ou telle vertu, mais l'ensemble des bonnes œuvres. Nous ne donnons le nom de juste qu'à celui qui les accomplit toutes. Il ne faut, pour ce sacrifice, ni argent, ni glaive, ni autel, ni flamme qui dévore la victime ; un cœur pur suffit. Dans quelque situation, dans quelque lieu que vous soyez, vous pouvez l'offrir ; vous êtes vous-même et le prêtre et la victime. Avec cela, quel solide fondement à votre espérance! C'est sur le Seigneur lui-même qu'elle repose ; et désormais que vous reste-t-il à craindre? Déjà rassuré par le témoignage d'une bonne conscience, vous l'êtes bien plus encore par le sublime

objet de votre espérance. Celui-là ne vous trompera pas comme tous ces biens de la terre où les hommes mettent leur confiance; seul, il est immortel, immuable, il ne vous manquera jamais.

Pag. 21. *Plusieurs disent : Qui nous fera voir les biens que l'on nous promet? La lumière de votre visage a été gravée sur nous.* (V. 7.) Voilà l'objection et la réponse. L'objection : ceux qui la font, ce ne sont pas les justes, ils sont toujours en bien petit nombre; c'est la multitude de ces hommes enveloppés dans les affections de la terre, attachés servilement à ce qu'ils appellent les biens de ce monde, et qui n'en connoissent pas d'autres que ceux de la volupté, de l'ambition, de la cupidité. Parce qu'ils les voient se prodiguer aux uns, et manquer aux autres, ils en prennent occasion d'insulter à la Providence. Le prophète va droit à la solution : *La lumière de votre visage a été gravée sur nous.* Remarquez l'expression dont il se sert; il ne dit pas : *La lumière de votre visage* s'est fait voir, s'est montrée avec éclat, mais *a été gravée* comme un sceau dont l'impression devient constante, ineffaçable, manifeste à tous les yeux. Et quelle est-elle? *Vous avez fait naître la joie dans mon cœur.* (V. 8.) En m'apprenant à mieux discerner les vrais biens, à mépriser ces prétendus biens de la vie présente, qui n'offrent que le fantôme du bonheur, à n'en donner le nom qu'aux seuls biens durables et permanents, et, me condui-

sant comme par la main à la possession de ces biens véritables, *vous avez fait naître dans mon cœur* une joie qui déjà en anticipe la jouissance. Si la seule Pag. 22. attente d'un trésor, d'un précieux héritage, d'un royaume, enivre de bonheur celui qui n'en jouit pas encore, mais qui compte en jouir un jour, qu'est-ce donc que d'espérer un royaume immortel, et avec lui des biens que l'œil de l'homme n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, et que le cœur ne sauroit concevoir? La divine Providence pouvoit-elle donc se manifester mieux que par d'aussi enivrantes espérances? Que si des âmes attachées au limon de la terre et des sens ne goûtent pas de semblables plaisirs, est-ce à celui qui les garantit qu'il faut s'en prendre, plutôt qu'à leur lâche et stupide indifférence? Et remarquez encore l'expression du prophète; il ne dit pas simplement : *Vous m'avez donné de la joie*, mais, *vous avez fait naître la joie dans mon cœur*. C'est que la joie réelle ne consiste pas dans les choses du dehors, telles que la possession des esclaves, de l'or et de l'argent; dans la magnificence des parures, la richesse et l'élégance de la table, l'étendue des habitations, ni l'autorité du rang; ce n'est là qu'un spectacle pour les yeux, le cœur n'y est pour rien. Aussi combien ne voit-on pas de ces prétendus heureux du siècle convenir qu'ils ne vivent pas, qu'ils traînent une existence misérable, rongés d'inquiétudes et de soucis, en

proie à de continuelles alarmes? Ce n'est donc point là que la divine Providence a placé le bonheur ; elle le fait résider au sein d'une âme que remplit le sentiment des biens spirituels et supérieurs à l'impression des sens.

Pag. 25. *Pour moi, je dormirai en paix, et je jouirai d'un parfait repos.* (Vers. 9.)

La paix véritable n'est faite que pour ceux qui aiment votre loi, ô mon Dieu! parce qu'il n'est rien qui l'assure comme la méditation de Dieu, et la pratique de la vertu, qui prévient les orages des passions, et détruit à leurs principes les semences de guerre intestine dont le cœur est le théâtre. Que l'on manque de celle-là, n'auroit-on à l'extérieur aucun ennemi à craindre, on n'en est pas moins le plus à plaindre des hommes. Point de nation, quelque farouche qu'on la suppose, qui soit capable de faire une guerre égale à celle que portent au fond de l'âme, les criminelles pensées, l'amour des plaisirs, la passion de l'or, l'ambition de la puissance, et l'attachement aux choses de la terre. Ce qui est intérieur et domestique est d'ordinaire bien plus formidable, bien plus destructeur que ce qui se montre. Une expérience journalière nous l'apprend. Le ver qui s'attache au cœur de l'arbre le fait périr infailliblement; de toutes nos maladies, les plus difficiles à guérir sont celles qui exercent leurs ravages dans l'intérieur. On vient bien plus

aisément à bout de celles qui se montrent au dehors.
Telle est la paix que Jésus-Christ est venu apporter
dans le monde; celle que souhaitoit l'Apôtre quand
il écrivoit aux Ephésiens : *Que la grâce et la paix
qui vient de Dieu notre père soit avec vous*. Qui la
possède, cette paix, n'a plus rien à redouter, ni
Barbare, ni ennemi, pas même le Démon. Il se rit Pag. 26.
de ses fureurs et de ses légions conjurées. Ni la
maladie, ni les infirmités, ni aucun des accidents
humains, rien ne l'émeut; cette âme saine et
forte, toujours maîtresse d'elle-même, s'est accou-
tumée à braver les uns, à mépriser les autres. Mettez
en parallèle cet envieux qui se dévore lui-même
par ses éternelles inquiétudes, et ne voit partout
qu'ennemis; cet avare, toujours en peine pour son
trésor, qui se forge sans cesse à lui-même mille
idées toutes plus chagrines les unes que les autres :
dans une continuelle agitation, en proie à des com-
bats, à des guerres toujours renaissantes, à peine
ils ont un moment pour respirer. Tandis que l'âme
juste jouit en paix et du calme de la journée et du
repos de la nuit. Repliée sur elle-même, elle n'é-
prouve pas le besoin de se répandre au dehors,
parce que, dit-elle au Seigneur avec le prophète :
*Vous m'avez affermi d'une manière toute singu-
lière dans l'espérance*. (Vers. 10.) Qu'entend-il
par ce mot, *toute singulière?* en m'isolant des Pag. 27.
pécheurs. Ce qui me la garantit, cette heureuse

paix que je goûte auprès de vous, c'est la retraite où je vis loin du commerce des méchants. Et certes, avec raison; car de même que les corps les plus sains se corrompent par la contagion d'un air malsain qu'ils respirent, de même il n'est point d'âme, quelque assurée qu'elle soit dans ses principes, qui puisse impunément se rencontrer au milieu des méchants. Tous les oracles de la sagesse et de l'expérience concourent en faveur de cette vérité. Jésus-Christ veut que nous tranchions dans le vif,
Matth. v. 29. que nous arrachions, s'il le faut, l'œil, la main qui sont un sujet de scandale, plutôt que de nous exposer aux chutes déplorables qu'entraîne le commerce de parents, d'amis, de compagnons, dangereux à notre salut. Sommes-nous plus forts qu'un
Pag. 28. Salomon, qu'un Samson? Avant d'aller vous établir dans une région quelconque, vous vous informez curieusement de la nature de l'air et du climat; et quand il s'agit de l'intérêt de votre âme, vous ne pensez pas à vous instruire des mœurs de ceux avec qui vous allez vous trouver en rapport, vous vous abandonnez sans défiance, au hasard, au premier venu! Combien une telle indifférence est coupable (1)! Dites-moi, qui a porté à une si haute perfection nos saints solitaires? N'est-ce pas la pré-

(1) Développé dans tous les discours et traités sur la morale chrétienne. Voyez les sermons *sur la fuite du monde*, *le danger des mauvaises compagnies*. Voyez Houdry, Moutargon, etc., les *Paraphrases des Psaumes*,

caution qu'ils ont eue de fuir le tumulte des cités et les assemblées des hommes? Vous pouvez leur ressembler, même sans vous éloigner du monde, en vous faisant une retraite au sein même de la cité où vous êtes établi, en fuyant les méchants et ne fréquentant que les bons. Alors vous pourrez chanter avec le divin psalmiste : Vous m'avez affermi, Seigneur, d'une manière toute particulière dans l'espérance de vos biens immortels.

Psaume x, *In Domino confido*, etc. : *Je mets ma confiance au Seigneur : comment dites-vous à mon âme : Passez promptement sur la montagne comme un passereau.* (Vers. 1.) T. v Bened. Pag. 113.

La confiance au Seigneur donne une force inexpugnable. C'est un port où l'on jouit d'un calme tranquille, une forteresse où l'on brave tous les coups de l'ennemi, un arsenal fourni d'armes qui rendent supérieur à tous les événements. Par elle, ce qu'il y a de plus foible triomphe de ce qu'il y a de plus terrible ; le sexe le plus délicat, l'enfance la plus timide n'ont nulle peine à surmonter les tyrans et leurs satellites. La confiance en Dieu vainc le monde lui-même, comment ne vraincroit-elle pas les hommes? Elle change la nature des choses,

par Berthier, Massillon et autres; le vol. XIII de cet ouvrage, pag. 553 et suiv., l'article *Indifférence des hommes pour le salut*, ainsi que les articles *Monde*, *Vices*, *Vertus chrétiennes*, etc., dans les volumes postérieurs.

dépouille de leurs fureurs les animaux les plus féroces, éteint les feux dévorants de la fournaise: tels sont les prodiges journaliers qui signalent cette héroïque vertu. Arrêtons-nous un moment à contempler Daniel dans la fosse aux lions. Le voilà jeté dans un antre étroit où rugissent ces animaux affamés, attendant leur proie; rien qui le défende contre leurs attaques. Comment échapper à leur voracité, qu'irrite le plus pressant de tous les besoins? Daniel a mis sa confiance dans le Seigneur. L'espérance qui l'anime, telle qu'un mors puissant, a muselé ces fiers animaux qu'elle fait tomber à ses pieds. Il savoit bien le dire à ces vains politiques qui lui conseilloient de ne point s'exposer à un tel danger, et de pourvoir à son salut par la fuite : *Je mets ma confiance au Seigneur. Comment dites-vous à mon âme : Fuyez.* Je suis assuré d'avoir pour protecteur celui à qui toute la terre appartient. Le maître tout puissant de toutes choses, voilà celui qui me guide, qui est à mes côtés; et vous me parlez d'une terre inaccesible où la solitude me mettroit à couvert! Trouverai-je dans un désert plus de secours que dans la force de celui à qui rien ne coûte? Armé, comme je le suis, vous m'engagez à quitter l'arène, à fuir le combat : un tel conseil n'est bon que pour les lâches dépouillés de leur armure. Le donneriez-vous, sans extravagance, au guerrier qu'environne une armée entière de dé-

fenseurs, et qui se retranche sous un mur impénétrable? J'aurois peur de quelques combats que peuvent me livrer les pécheurs! Timide passereau, je n'aurois de ressource que celle d'une fuite honteuse! Comptez-vous pour rien le grand Dieu qui me protége? Et que sont auprès de lui tous les pécheurs de la terre? Vous les rassembleriez tous dans une vaste armée, son souffle les dissipe comme une vaine toile d'araignée. Lui seul est à craindre. Que vous soyez mal avec un roi de la terre, vous avez beau fuir, nulle part vous n'êtes en sûreté; vous portez sans cesse avec vous l'inquiétude et les alarmes. A plus forte raison l'ennemi de Dieu. Tout, dans la nature, est ligué contre lui; tout lui fait la guerre. Il n'en est pas ainsi de celui que Dieu aime et qu'il protége. Il ne redoute ni les éléments, ni la dent des animaux féroces; bien loin de là, la nature entière paroît saisie de crainte à son aspect; elle révère dans sa personne l'ami de son maître. Les ennemis de Daniel, jetés dans la fosse aux lions, n'étoient pas encore venus jusqu'au pavé, que les lions les avoient pris entre leurs dents et leur avoient brisé tous les os.

Pag. 114.

Dan. VI. 24.

Mais voilà les pécheurs qui ont déjà tendu leur arc; ils ont préparé leurs flèches dans leurs carquois, afin d'en tirer dans l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit. (Vers. 2.)

Oui, ce qu'ils ont de force est dans leur carquois;

rien qui leur soit propre. C'est leur arme, non pas eux, que l'on craint. Que l'arc ne soit pas tendu, on ne s'embarrasse guères. Mais l'on connoît leurs iniques desseins, tramés dans le silence et les ténèbres. C'est par là même qu'ils me font pitié. Rien de plus foible que l'ennemi réduit pour combattre à se cacher. Laissez les faire; ils seront les dupes de leurs propres artifices. S'en prendre aux amis de Dieu, les attaquer frauduleusement, combattre les innocents de qui l'on ne reçut jamais aucun mal, c'est se faire la guerre à soi-même. Vous regimbez contre l'aiguillon; ce n'est pas lui que vous blessez, c'est vous seul. Insensé! vous vous mettez les pieds en sang.

Parce qu'ils ont détruit tout ce que vous aviez fait de plus grand. (Vers. 3.) Rien de plus grand parmi les œuvres de Dieu, que les commandements de sa loi. C'est par là que les ennemis du Seigneur lui font la guerre, en l'attaquant et dans sa loi dont ils violent les préceptes, et dans les justes qu'ils persécutent, soit publiquement, soit en secret. Et c'est par là aussi que le prophète déplore leur foiblesse. Dans le langage vulgaire, on appelleroit être foible, manquer d'argent, de secours, d'alliés,
Pag, 215. de science militaire. David n'en dit pas un mot, tant tout cela est peu de chose. Pour les posséder, on n'est pas moins foible. Vus de plus près, combien ceux qui les ont nous paroîtront petits et

misérables, malgré la terreur qu'ils inspirent. Tant de trésors, tant de puissance, que de moyens pour le méchant de se faire craindre! Moi, il ne m'inspire que de la pitié; car c'est cela même qui accuse sa foiblesse. Osez entrer en lice, et vous verrez combien peu il est redoutable. Combattez, attaquez le premier, cet orgueilleux par votre modestie et votre douceur, cet avare par votre frugalité, ce libertin par votre continence, cet envieux par votre bienveillance; et vous verrez à qui restera la victoire.

Mais le juste, qu'a-t-il fait? (Vers. 4.) Quelle armure avoit-il à opposer? *Le Seigneur habitant dans son saint temple, assis sur son trône qui est dans le ciel.* (V. 5.) Ce seul mot répond à tout. Ce qu'a fait le juste? Il a mis sa confiance dans le Seigneur qui, du haut du ciel où est le trône de sa gloire, embrasse l'univers tout entier de son immensité. Il n'a point tendu son arc, lui, il n'a point fait marcher de satellites ni dressé des embuscades dans l'ombre, comme ce méchant; mais à toutes les machinations de son ennemi, il a opposé la seule espérance dans le Seigneur, qui n'a besoin ni de lieu, ni de temps, ni d'armes, ni de trésors, mais à qui sa volonté suffit pour exécuter. *Ses yeux sont attentifs à regarder le pauvre; ses paupières interrogent les enfants des hommes.* (Vers. 6.) *Le Seigneur interroge le juste et l'impie. Or, celui qui aime l'iniquité hait*

son âme. Doutez-vous de sa promptitude à vous assister. Présent partout, il voit, il connoît tout. Il n'attend pas qu'on le prie ; sa Providence, attentive, empressée, tient compte de tout le mal qui se fait, veille et sur ceux qui en sont les auteurs, et sur ceux qui en sont les victimes, pour châtier les uns, pour dédommager les autres. Rien, rien ne sauroit échapper à ces regards qui pénètrent les abîmes de
Pag. 115. la terre. Justice essentielle, il ne sauroit permettre qu'un hasard aveugle semble régir les choses de ce monde; il hait l'iniquité et récompense la vertu. C'est donc être véritablement l'ennemi de soi-même que de faire le mal. Tout péché porte en soi son propre châtiment. Aussi, qui le commet est-il puni même avant la sentence qui le condamne.

Il fera pleuvoir des piéges sur les pécheurs ; le feu et le soufre, et le vent impétueux des tempêtes sont le calice qui leur sera présenté pour leur partage, parce que le Seigneur est juste, et qu'il aime la justice ; son visage est appliqué à regarder l'équité. (V. 7. 8.) Mais ce n'est pas assez de cette punition intérieure que le pécheur brave trop souvent. La colère du vengeur céleste tient en réserve d'autres châtiments que le prophète accumule ici d'une manière bien propre à imprimer l'effroi dans l'âme criminelle. Par ces pluies de feu et de soufre, ce vent impétueux des tempêtes, il désigne les tortures inévitables qui leur sont préparées sans épuiser

jamais la coupe des vengeances; tant il en coûte peu à Dieu pour se venger. Tel est le sort qui leur est destiné, l'éternel domicile qui les attend. Qu'ils se rient maintenant de l'œil qui voit tout et qui les laisse faire comme si tout alloit au hasard. *Le Seigneur est juste, il aime la justice, et son visage est appliqué à regarder l'équité.* Non, ce qui s'en écarte ne sauroit rester long-temps impuni. D'où vient que dès le commencement du psaume le prophète s'étoit écrié : *Je mets ma confiance au Seigneur; comment dites-vous à mon âme : Passez promptement sur la montagne comme un passereau.* Ce passereau trouvera-t-il moins dans la solitude des mains ennemies qui en feront leur proie? Ainsi de quiconque met sa confiance dans les choses de la terre. Ces richesses sur qui vous vous reposez, glu perfide qui vous attache, vous enchaîne, vous rend le malheureux captif et de vous-même et des autres; vous fuyez dans un endroit, bientôt il faudra fuir dans un autre, et toujours de plus loin en plus loin, errant de solitude en solitude, de montagne en montagne, dévoré de soupçons et de défiance, et portant dans votre propre cœur votre plus implacable ennemi. Attachons-nous donc au Seigneur; mettons en lui seul toute notre confiance. *Remontez jusqu'aux générations les plus reculées,* nous dit le Sage, et dites-moi si jamais l'on a espéré vainement au Seigneur. Ce qui s'applique, non pas

Pag. 117.

Eccl. II. 11.

aux justes seulement; mais aux pécheurs eux-mêmes: qu'ils espèrent en sa miséricorde, et leur confiance ne sera pas déçue (*).

Rien qui nous dispose à l'espérance comme la bonne conscience. Qui vit bien ne désespère jamais de l'avenir; mais celui qui vit mal, en proie aux reproches de sa conscience, voudroit bien qu'il n'y eût ni jugement, ni récompense.

Nous sommes dupes tous les jours de nos espérances humaines. Tel homme sur qui se fondoient vos espérances, les trompe, ou parce qu'il meurt, ou parce qu'il change (1). Il n'en est pas ainsi de celle qui anime le chrétien; son espérance est ferme, inébranlable. Celui de qui nous tenons les promesses où se fondent nos espérances, est le Dieu vivant qui ne meurt pas. Et nous aussi, bien que condamnés à la mort, nous ne mourons pas toujours, parce qu'un jour viendra où nous ressusciterons. Ainsi, nos espérances ne seront jamais confondues.

Nous en avons le gage assuré dans les biens dont il nous a déjà comblés; son amour pour nous en garantit la certitude. Et quelles preuves, m'allez-vous dire, nous en a-t-il donné? Ecoutez la réponse de saint Paul: Il nous a donné son Esprit Saint. Donné? Bien plus encore, *il l'a répandu* dans nos

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 128 et suiv.

(1) Voyez plus bas l'article *Monde*, *Vanité des choses humaines*.

cœurs : c'est l'expression de l'Apôtre; il l'a répandu avec effusion. Avoit-il un plus riche présent à nous faire? Ce n'est ni le ciel, ni la terre, mais bien plus que tout cela. Par la grâce de son Esprit Saint, Jésus-Christ nous a fait les enfants de Dieu, ses propres frères; il a égalé notre nature à celle des Anges. Si Dieu ne s'étoit pas proposé de couronner nos épreuves par les plus magnifiques récompenses, nous auroit-il prévenus par de si grands dons avant même le temps des épreuves? N'importe que vous ne l'eussiez pas mérité, gardez-vous de désespérer. Notre confiance ne repose pas sur aucun mérite de notre part, mais sur la seule bonté de notre Dieu (*).

O vertu de l'espérance! Ninive, souillée de crimes, fait pénitence, elle espère; l'arrêt de sa destruction échappe des mains du Seigneur. Le prophète, au sein du monstre qui l'a englouti, espère; il est sauvé. Fussiez-vous aux portes de la mort, ne désespérez pas. Jusque dans les situations les plus embarrassantes, Dieu est toujours assez fort pour vous ménager des moyens de salut (**).

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 514, 615.
(**) *Expos. in ps.* CXVIII, tom. V Bened., pag. 321.

T. v Bened. Pag. 308. PSAUME CXV. *Credidi, propter quod*, etc. J'ai cru. c'est pourquoi j'ai parlé; mais j'ai été dans la dernière humiliation. (V. 1.)

Le grand Apôtre faisant l'application de ces paroles du psaume, a dit : *Parce que nous avons un même esprit de foi, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.* Et nous aussi nous avons cru ; c'est pourquoi nous vous parlons. Il faut donc commencer par bien entendre le sens que saint Paul donnoit à ces paroles, pour mieux connoître la pensée du prophète. Point de meilleure méthode pour expliquer un auteur, que de saisir l'ensemble de ce qu'il a voulu dire, plutôt que d'isoler ses propositions. Qu'est-ce donc que saint Paul avoit ici en vue, quand il citoit David? La future résurrection, qui doit nous mettre en jouissance de ces biens ineffables qu'il est impossible à toute intelligence humaine de bien concevoir. Parce qu'ils surpassent toute imagination, l'Apôtre a commencé par reconnoître lui-même qu'il ne lui est pas possible de les expliquer, et qu'il faut donc y croire plutôt que d'essayer de les décrire. Toutefois, pour empêcher que l'on n'abusât de son silence, en l'accusant de ne donner que des promesses imaginaires, il prévient l'objection par le mot du prophète, comme s'il disoit : En demandant que l'on y croie, ce n'est pas une chose

II. Cor. IV. 13.

nouvelle que je propose : je ne fais que conformer ma croyance à l'exemple des saints. En effet, le psalmiste, sur le point d'annoncer au peuple juif des événements d'un ordre supérieur à toutes les probabilités humaines, avoit débuté par s'écrier : *J'ai cru, c'est pour cela que j'ai parlé.* Et quels étoient-ils ces événements qui s'offrent à ses regards, si long-temps avant leur accomplissement ? Il voit la future Jérusalem détruite, son temple renversé, ses habitants sous le joug de l'étranger, captifs et transportés dans une terre lointaine, un peuple barbare remplaçant le peuple de Dieu dans ses antiques possessions ; il voit les enfants d'Israël abattus par le désespoir, s'imaginer que leurs maux sont sans remède, se disant l'un à l'autre : Si dans le temps que nous possédions Jérusalem, ni ses remparts, ni ses murailles, ni les armes de ses citoyens, ni toutes les ressources de l'opulence n'ont pu sauver son temple et arracher son peuple aux horreurs de la servitude sous laquelle il gémit ; quel espoir nous reste-t-il aujourd'hui de pouvoir rentrer jamais au sein de notre patrie ? Vainement leurs prophètes essaieront-ils de consoler ce peuple affligé, en l'assurant d'un prochain retour ; vainement Isaïe, entre autres, leur dira : *Ecoutez-moi, vous qui suivez la justice et cherchez le Seigneur, rappelez dans votre esprit cette roche dont vous avez été taillés, et cette citerne profonde dont vous avez été tirés.*

Pag. 309.
Isa. LI. 1. 2.

Jetez les yeux sur Abraham, votre père, et sur Sara, qui vous a enfantés, et considérez que l'ayant appelé lorsqu'il étoit seul, je l'ai béni et je l'ai multiplié. Remontez jusqu'à votre berceau. Le père de votre race, qu'étoit-il? Un étranger, un vieillard à qui son âge avancé ne laissoit point l'espérance d'aucune postérité : roche stérile, incapable de porter des fruits; c'est elle pourtant que j'ai fécondée jusqu'à en faire sortir ce grand peuple qui bientôt, a couvert de si vastes contrées; citerne d'où l'eau ne jaillit point de sa propre source, mais s'emplit des rosées du ciel. Sera-t-il aujourd'hui plus difficile au Seigneur de remplir Jérusalem avec le peu qui lui reste, qu'il ne le fut de remplir le monde par un seul homme? A la suite d'Isaïe, Ezéchiel venoit ranimer leurs espérances par la vive image d'une campa-
Ezech. xxxvII. 11. gne pleine d'ossements desséchés, et qui se raniment tout à coup à la voix du Seigneur; tel alloit être le merveilleux changement promis aux enfants d'Israël. Mais ils refusoient d'y croire. David au contraire, quelque inexécutable qu'il fût en apparence, y croit et l'annonce. De même, saint Paul : *La foi*, dit-il, *nous tient lieu de l'évidence des biens que nous attendons*. Nous ne les voyons pas, nous ne les comprenons pas même; mais nous y croyons. D'aussi magnifiques promesses ne s'apprécient point par des raisonnements humains; mais par la seule foi. Ce que Dieu fait est trop au-dessus des pensées

de l'homme. Sa raison est trop foible pour se mesurer avec les conseils d'une sagesse aussi profonde, aussi magnifique. Ce n'est point en raisonnant; mais en croyant que l'on honore le Seigneur. Aussi le même Apôtre, parlant du saint patriarche, loue-t-il sa foi, laquelle, dit-il, n'hésita point, et n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu; mais rendit gloire à Dieu, pleinement persuadé qu'il est tout puissant pour faire tout ce qu'il a promis. Animés *du même esprit de foi*, croyons comme Abraham, comme David, ce que nous ne voyons pas, avec l'infaillible certitude de le voir un jour. Et pourquoi le même esprit de foi? Parce que la foi est une vertu surnaturelle que nous devons demander à l'Esprit Saint, capable seul de nous élever jusqu'à la hauteur de cette foi, par-dessus toutes les ignorances orgueilleuses de notre raison. Il y a donc une foi privilégiée, celle par laquelle on fait des miracles, et que saint Paul compte également parmi les dons extraordinaires de l'Esprit Saint; et une foi plus simple, en vertu de laquelle nous sommes appelés fidèles, n'ayant point le don des miracles; mais tenant à la connoissance de la religion. Or, celle-là même on ne l'obtient pas sans la grâce de l'Esprit Saint. Aussi lisons-nous dans le livre des Actes, au sujet de Lydie: *Que le Seigneur lui ouvrit le cœur pour entendre avec soumission ce que Paul disoit.* Jésus-Christ ne

Pag. 310.
Rom. IV. 20.
I. Cor. XII. 7.
Act. XVI. 14.

Joan. VI. 44. dit-il pas lui-même : *Personne ne peut venir à moi si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire.*

A cela vous m'arrêtez pour me dire : Si la foi est un don de Dieu, où est le péché de ceux qui ne l'ont pas, puisque ni le Seigneur ne leur ouvre le cœur, ni le Père ne les attire? Je réponds que l'on n'est pas moins coupable, en ne se rendant point digne de cette grâce. Il faut la mériter. Dieu se réserve d'attirer et d'ouvrir le cœur; il exige un cœur qui le demande et qui soit docile à ses mouvements. Vous en avez la preuve dans le centurion Corneille, que le Seigneur appela à lui, parce que *ses prières étoient montées*, à l'avance, *en présence du Seigneur.*
Ephes. II. 8. Saint Paul ne nous le laisse pas ignorer : *C'est par la grâce que vous êtes sauvés en vertu de la foi; et cela ne vient pas de vous, puisque c'est un don de Dieu; cela ne vient point de vos œuvres, afin que nul ne s'en glorifie,* écrivoit-il aux Ephésiens. Dieu ne nous fait nulle contrainte, nulle violence. Et
Pag. 311. bien que notre vertu soit en grande partie et presque en totalité son ouvrage, il veut bien nous laisser quelque part du mérite, afin d'en prendre oc-
Pag. 312. casion de nous récompenser. Et certes, si David reconnoissoit la nécessité de la foi pour croire à des promesses purement temporelles, à plus forte raison le chrétien en a-t-il besoin pour des espérances d'un ordre tout spirituel, et des biens sur lesquels les sens n'ont point de prise. A moins d'une foi

ferme, on chancelle, on s'égare, on n'a point de foi. La raison humaine n'est qu'un poids de plus qui nous accable, et nous laisse dans la confusion. La foi seule est une ancre qui nous soutient et donne un solide point d'appui à nos espérances. Nous croyons parce que c'est Dieu qui a parlé, et que sa parole est infaillible. Il n'en est pas ainsi de la parole de l'homme.

J'ai dit dans ma fuite : Tout homme est menteur. (V. 2.) Quoi! tous; quoi les saints patriarches, les pro- Pag. 313.
phètes eux-mêmes? Menteurs, dans le même sens qu'il est dit ailleurs : *L'homme n'est que vanité;* Ps. CXLIII. 4.
toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire Isa. LVI. 6.
est comme la fleur des champs. Menteurs, si vous détachez de leur langage la divine inspiration qui en fait la parole de Dieu, non plus celle de l'homme (*).

Extrait des Homélies sur saint Matthieu.

Considérez les lis des champs, comment ils T. VII Bened. Pag. 274.
croissent; ils ne travaillent point, ils ne filent point. (Matth. VI. 28.)

Pour nous exciter à la confiance que nous devons à Dieu, Jésus-Christ nous propose l'exemple, non plus des animaux que la seule Providence prend soin de vêtir et de nourrir; mais des substances inanimées dont il fait ressortir à la fois la bassesse et la beauté. Ce lis, qui, dans la prairie, étale la

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 342.

richesse de ses couleurs, un peu plus bas, il va l'appeler *une herbe des champs*. Ce n'est pas assez ; pour mieux nous faire sentir combien peu cette fleur a d'importance ; cette herbe, dit-il, *qui est aujourd'hui,* et qui, demain, non-seulement ne sera plus ; mais *sera jetée au four :* se peut-il rien de plus abject? Cette vile plante, Dieu ne dédaigne pas de la vêtir, et avec quelle magnificence ! La conséquence de son raisonnement n'est pas moins sensible ; il l'explique lui-même : *Dieu n'aura-t-il pas plus soin de nous vêtir*? Vous, c'est-à-dire le
Pag. 275. genre humain tout entier ; vous, ô hommes, à qui il a donné une âme, et dont il a formé le corps ; vous, pour qui il a fait le ciel et la terre ; vous, en faveur de qui il a envoyé ses prophètes, promulgué sa loi, prodigué les miracles, épuisé les témoignages de son amour jusqu'à sacrifier pour vous son propre Fils. Ces principes posés, certes il avoit droit de leur reprocher leur manque de foi, en même temps qu'il nous apprend à ne pas nous laisser éblouir par la pompe des vêtements. Car s'il y a dans le lis des champs, dans cette plante que vous foulez sous les pieds une magnificence dont tout le luxe de vos parures n'approche pas, où est votre raison de tirer vanité de si peu de chose?

Vous vous récriez sur la sévérité du précepte. Jésus-Christ a prévenu toutes vos objections : *Ces lis de nos campagnes, ils ne travaillent point, ils ne*

filent point; et pourtant ils croissent, étalant une richesse que le roi Salomon, dans toute sa gloire, n'a pu égaler jamais. Si donc Dieu témoigne prendre tant de soin pour des choses, ce semble, aussi indifférentes que ces fleurs, comment pourroit-il oublier l'homme qui est la plus excellente de ses créatures (*)? T. v. Bened. Pag. 317.

PSEAUME CXVII : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam*, etc. (Vers. 1.) : *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde s'étend dans tous les siècles.*

Le prophète a rassemblé dans sa mémoire les bienfaits sans nombre que l'inépuisable bonté du Seigneur a répandus dans tout l'univers, les faveurs signalées qu'il verse sur chacun des hommes; et, après nous avoir exposé le devoir de la reconnoissance par le tableau général de ses bienfaits, il fait à son peuple un appel particulier.

Qu'Israël dise maintenant qu'il est bon et que sa miséricorde s'étend dans tous les siècles. (Vers. 2.)

Pourquoi Israël? David peut-il avoir oublié la dure captivité que ce peuple d'Israël avoit subie dans la terre d'Egypte, ses fréquentes transmigrations et les calamités diverses qu'il avoit eues à souffrir au sein de sa propre patrie? Non certes il n'a rien oublié; car ces mêmes calamités sont autant de

(*) Hom. XXII *in Matth.*, Mor., XXIII. Voy. l'art. *Providence* au vol. XII.

preuves de la bonté du Seigneur à son égard, et le Seigneur a fait pour lui ce qu'il n'a fait pour aucun autre peuple; ses disgrâces mêmes attestent une miséricorde toute spéciale. Si les Juifs n'ont jamais été plus malheureux que depuis l'avénement de Jésus-Christ, à qui doivent-ils s'en prendre, sinon à eux seuls, à la perfidie de leurs attentats et de leur ingratitude? C'étoit eux surtout que le Sauveur des hommes venoit visiter. Combien de fois ne leur
Matth. xv. 24. avoit-il pas dit : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues ;* à ses Apôtres : *N'allez point vers les gentils, mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël ;* à la Cha-
Ibid. x. 5. 6. nanéenne : *Il n'est pas à propos de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens.* Tout ce qu'il
Pag. 318. a pu faire pour les arracher à leur perte et les sauver, il l'a fait.

Que la maison d'Aaron dise maintenant que sa miséricorde s'étend dans tous les siècles. (Vers. 3.)

Il s'adresse aux prêtres séparément, les invitant à chanter les louanges du Seigneur pour faire voir l'excellence du sacerdoce. Le Seigneur les avoit privilégiés, non-seulement par l'éminence de leur caractère, mais dans une foule d'événements. C'étoit pour venger l'honneur du sacerdoce que le feu du ciel étoit descendu sur les coupables fils d'Aaron, que la terre s'étoit entr'ouverte pour engloutir Coré et Abiron, que la verge de la tribu de Lévi avoit

fleuri, que la divine toute-puissance avoit prodigué les miracles.

Que tous ceux qui craignent le Seigneur disent maintenant que sa miséricorde s'étend dans tous les siècles. (Vers. 4.) Car ce sont eux principalement qui sont le plus à même de reconnoître son infinie miséricorde. Pourquoi ces mots, *Qu'elle s'étend dans tous les siècles?* C'est que le cours n'en est jamais interrompu, qu'elle se manifeste dans l'ordre général et particulier, qu'elle ne manque ni à personne, ni à aucune circonstance. Si on ne la voit pas toujours, ce n'est pas qu'elle s'éloigne, c'est qu'on la méconnoît. Ce n'est pas la faute du soleil si, étant aveugle, vous n'en apercevez pas les rayons, ou qu'ayant la vue trouble, vous n'en puissiez soutenir le trop vif éclat. Nous sommes tous des aveugles ou des malades auxquels les admirables secrets de la Providence échappent, faute d'en pouvoir comprendre la profondeur et l'étendue. C'est l'amour des plaisirs et des sensualités, c'est l'ignorance où nous sommes des vrais biens et des vrais maux, ce sont nos travers d'esprit qui égarent nos jugements. Que Dieu nous punisse, qu'il venge l'oubli de ses commandements; nous voilà en révolte, nous ne reconnoissons plus notre père quand il a la verge à la main pour châtier ses enfants coupables. Ce sont là de nos inconséquences habituelles. Sévères à l'excès pour les autres, nous voudrions les voir

punis à la moindre injustice ; indulgents envers nous-mêmes, nous voulons que l'on nous pardonne tout. Ajoutez qu'il y a en effet entre Dieu et l'homme un abîme immense, et que le Seigneur ne se croit
Pag. 319. pas obligé de nous découvrir le secret de chacune de ses œuvres. Il y auroit donc une témérité coupable à prétendre approfondir en tout point le gouvernement de Dieu; ce seroit porter nos vues trop loin, par-delà toutes les bornes de l'intelligence humaine. Nous sommes heureux d'en pouvoir découvrir une partie, moyennant que nous sachions nous élever au-dessus des préjugés dont nos passions nous enveloppent; et s'il nous reste encore de l'obscurité, ce que nous en découvrirons un jour suffira pour nous pénétrer de reconnoissance.

J'ai invoqué le Seigneur du milieu de l'affliction qui me tenoit comme resserré, et le Seigneur m'a exaucé et mis au large. (Vers. 5.) Quel miséricordieux empressement de la part du Seigneur! *Je l'ai invoqué.* A quel titre? En vertu de mes bonnes actions? Le prophète se garde bien d'en parler. *J'ai invoqué :* ma seule prière m'a obtenu mon affranchissement. C'en est assez que l'on soit dans la
Exod. III. 7. tribulation, pour qu'il accorde son assistance. *J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, et je suis descendu pour le délivrer.* Ce n'est pas là comme agissent les hommes. Que vous soyez dans la souffrance, ce n'est pas un motif pour en être

secouru. Vous châtiez votre esclave, vous voyez son sang couler sous vos yeux ; le malheureux, parce qu'il a pu mériter son supplice, ne vous fait nulle pitié. Vous êtes dans l'affliction, Dieu oublie votre iniquité.

Le Seigneur est mon soutien, et je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire. (Vers. 6.) Ainsi la confiance au Seigneur donne-t-elle une force qui élève au-dessus de la nature. Le psalmiste ne dit pas : *Je n'aurai plus à souffrir, mais je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire.* Quoi ! vous êtes assuré d'avoir Dieu pour protecteur, et vous redouteriez des êtres foibles et misérables autant que vous? Hélas ! c'est pour les craindre trop, que nous empêchons Dieu de nous secourir. Les plus pieux eux-mêmes ne sont pas exempts de cette foiblesse. On met sa confiance dans des appuis humains, comme si Dieu n'étoit pas assez fort pour nous sauver lui seul, quand il le juge à propos. S'il nous Pag. 320.
aimoit moins, il seroit moins exigeant. Il n'admet point de partage ; et quand il nous commande de renoncer à tout, c'est qu'il daigne nous attacher à lui ; il ne veut pas d'autres liens que ceux qui nous enchaînent à lui.

Le Seigneur est mon soutien, et je mépriserai mes ennemis. (Vers. 7.) Le prophète ne cherche pas à s'en venger, à rendre le mal pour le mal ; il laisse à Dieu le soin de le défendre ; toute son espérance est en Dieu seul.

Il vaut mieux se confier au Seigneur que de mettre son espérance dans l'homme. (Vers. 8.) *Il vaut mieux espérer dans le Seigneur, que d'espérer dans les princes.* (V. 9.) Non qu'il y ait la moindre comparaison à établir entre la grandeur de l'un et la foiblesse des autres. Celle-ci n'est que néant. Un
Jerem. XVII. 5. autre prophète dit bien plus encore : *Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme. Malheur*, en effet, *à qui met sa confiance dans l'homme!* Espoir trompeur, plus foible, plus ruineux que la toile de l'araignée. Vous le savez trop, ô vous tous qui avez pu y placer votre confiance : combien souvent vous avez été renversés avec ce frêle appui! Il n'en est pas ainsi de l'espérance que l'on a dans le Seigneur. Celle-là, non-seulement est solide, elle est ferme,
Rom. v. 5. elle est immuable. *Celle-là*, dit saint Paul, *n'est*
Eccli. II. 11. *point trompeuse.* Et un autre de nos sages : *Considérez tout ce qu'il y a eu d'hommes parmi les nations, et sachez que jamais personne qui a espéré au Seigneur n'a été confondu.* Mais, dites-vous, moi j'ai espéré, et je n'en ai pas moins échoué. Dites plutôt que vous n'avez point espéré comme il faut, que votre espérance fut foible, qu'elle ne s'est point maintenue jusqu'à la fin, parce qu'elle étoit chancelante, pusillanime. Ce que j'appelle espérer, c'est se pénétrer d'une confiance d'autant plus vive, que
Pag. 321. l'épreuve semble plus rigoureuse. Le prophète étoit dans les entrailles du monstre, et pourtant il n'ou-

blioit pas Jérusalem et son temple, pour s'écrier : *Je vous offrirai, ô mon Dieu, des sacrifices avec des cantiques de louanges.* Vous seriez au fond de l'abîme, le Seigneur ne peut-il pas vous en tirer? *Du matin au soir le temps se change*, a dit un sage, *et tout cela se fait en un moment aux yeux de Dieu.* Que de révolutions imprévues sur la scène du monde! Tel étoit au comble des prospérités, que vous avez vu précipité dans la plus profonde misère. La veuve de Sarepta manquoit de tout; et elle se voit tout à coup dans l'abondance. C'est quand tout est désespéré de la part des hommes, que Dieu se plaît à signaler sa toute-puissance. Il attend que les trois jeunes hommes soient jetés dans la fournaise de Babylone pour se déclarer leur libérateur.

Eccli. XVIII. 26.

Toutes les nations m'ont assiégé. (Vers. 10.) Sa défaite est inévitable. Il n'a pas affaire à un seul peuple; mais à la plus formidable ligue; pas de moyen de combattre, ni de marcher au devant; il est coupé de toutes parts, et enfermé dans un défilé où son ennemi le serre et le tient en sa puissance.

Elles m'ont assiégé et environné; mais c'est au nom du Seigneur que je me suis vengé. Elles m'ont tout environné comme des abeilles, et elles se sont embrasées comme un feu qui a pris à des épines; mais c'est au nom du Seigneur que je m'en suis vengé. (V. 10—12.)

Ces images peignent bien la grandeur du péril. Comment échapper à un essaim d'abeilles qui se précipite avec fureur et vous poursuit avec rage? Cette flamme, tombée sur des épines, ne doit-elle pas en faire à l'instant un monceau de cendres? Toutefois, non-seulement j'ai pu échapper; mais *je*
Pag 322. *me suis vengé.* Tel que le buisson ardent qui brûloit sans se consumer, investi par la flamme, je n'en ai pas été atteint. D'où m'est venu le secours que je ne devois plus espérer? De la puissance invincible du Dieu à qui tout est facile.

J'ai été poussé et renversé, et prêt à tomber; et le Seigneur m'a soutenu. (Vers. 13.) Ce dernier trait achève de peindre son extrême délaissement; Dieu le permettoit, pour que qui que ce soit ne pût partager avec lui l'honneur de sa délivrance. Parcourez la sainte Ecriture : elle est pleine d'exemples semblables. Tant qu'il vous restoit quelque ombre de ressource humaine, vous auriez pu croire que le secours ne vous étoit pas venu d'en haut. *Nous avons* I. Cor. I. 29.
comme entendu prononcer en nous-mêmes, l'arrêt de notre mort, a dit l'Apôtre, *afin que nous ne mettions point notre confiance en nous; mais en Dieu, qui ressuscite les morts.*

Le Seigneur est ma force et ma gloire, et il est devenu mon salut (Vers. 14.); celui dont ma reconnoissance répètera éternellement les louanges; dont le nom retentira à jamais dans mes cantiques.

Quelle leçon pour ces hommes dont les bouches ne s'ouvrent que pour faire retentir les chants impurs de la volupté, et les hymnes consacrés aux Démons !

Les cris d'allégresse et de salut se font entendre dans les tentes des justes. (Vers. 15.) Puisque c'est l'œuvre de Dieu, c'est aussi à Dieu que doit revenir l'honneur et l'action de grâces, à l'exemple des justes, tels qu'Abraham, vainqueur des rois, que saint Paul vainqueur des Démons. Pag. 323.

La droite du Seigneur a fait éclater sa puissance; la droite du Seigneur m'a élevé. (Vers. 16.)

Je ne mourrai point ; mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur. (Vers. 17.) Non-seulement parce qu'il m'a bien voulu conserver une vie que tant de dangers menaçoient de la mort ; le prophète entend une vie bien plus excellente ; celle-là dont le dogme est attesté par tous ses psaumes, antérieurement à la révélation évangélique ; cette vie nouvelle où la résurrection nous introduira. On nous demande comment des corps pourront ressusciter après un si long temps. Sera-t-il plus difficile à celui qui les avoit faits, de les refaire? Des corps se conserver si long-temps? Hénoc et Elie ne sont point morts; leurs corps subsistent donc, et se conservent vivants depuis tant de siècles. Est-il rien d'impossible ou de difficile à Dieu? Vous voyez tous les jours sortir de la main des hommes des

ouvrages qui vous paroissent d'une impossible exécution. Accordez-vous moins au Tout-Puissant?

Pag. 324. *Le Seigneur m'a châtié pour me corriger; mais il ne m'a point livré à la mort.* (Vers. 18.) Tel est l'avantage des afflictions; ce sont elles qui *ouvrent les portes de la justice* par la pénitence; les seules par où l'on arrive au Seigneur (*).

T. v. Bened., Pag. 123. PSAUME XII. *Usquequo Domine, oblivisceris me in finem?* Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous? (Vers. 1.)

Ce n'est pas un médiocre bienfait même que de sentir que Dieu vous oublie. Ne confondez pas l'oubli avec l'abandon. Autre chose est d'être oublié, autre d'être abandonné. Ceux à qui ce dernier malheur arrive, ne s'en doûtent pas pour la plupart, et s'en embarrassent peu. David, au contraire, loin de l'ignorer, témoigne bien quelle vive amertume il en ressent; et par cette expression *jusques à quand*, il calcule avec effroi la durée de cet oubli. Eh! pourquoi cette plainte? Est-ce pour avoir perdu quelqu'un des biens de la terre, ce que l'on appelle richesses, gloire humaine? Non. Il craint que Dieu ne lui ait retiré son amour. Car sa propre expérience lui avoit appris ce que c'est que d'être l'objet de l'affection de Dieu; ce que c'est que d'en être

(*) *Expos. in ps.* CXVII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 352 et suiv.

oublié. Tant que vous êtes riche, puissant, heureux, vous croyez que Dieu s'occupe de vous; et la prévention où l'on est à cet égard fait que l'on ignore Pag. 124.
quand il vous oublie. L'erreur où l'on est sur le premier état, empêche d'être plus clairvoyant sur l'autre. Trop communément dans la prospérité l'on oublie Dieu; on s'en souvient dans l'adversité. Ce que Dieu se rappelle avec le plus de complaisance, ce sont nos bonnes œuvres, la frugalité, la vigilance sur soi-même, le zèle pour les intérêts de sa religion; ce qui provoque l'oubli qu'il fait de nous, c'est le péché, c'est l'esprit d'avarice et de cupidité. Ne dites donc pas, ô mon frère, quand vous éprouvez quelque disgrâce : Dieu m'a oublié, Dieu ne se souvient plus de moi; dites-le, à la bonne heure, quand, ayant commis le péché, vous restez impuni. Cette salutaire pensée vous empêchera d'y tomber.

Jusqu'à quand détournerez-vous de moi votre face? C'est là le témoignage de l'oubli le plus complet : la marque de sa colère quand elle s'appesantit sur le pécheur. Il détourne de nous son visage, toutes les fois que nous prévariquons contre ses commandements.

Jusques à quand remplirai-je mon ame de l'inquiétude de tant de desseins différents, et mon cœur sera-t-il chaque jour dans la douleur? (Vers. 2.) Tel est l'effet de l'oubli de Dieu. On a quitté le port; on est errant sur une mer orageuse, jouet de la tem-

pête et des vents. Privé du flambeau qui seul peut nous diriger, nous marchons dans les ténèbres, nous heurtant à chaque pas. Inquiétudes, ennuis, douleurs continuelles. Mais vous sentez votre état, ô mon frère : ne désespérez pas. C'est déjà un commencement de retour vers Dieu, que d'être affligé de le voir qui s'éloigne de vous. Tant qu'il fut près de vous, qu'il veilloit sur vous ; docile à vous laisser conduire par sa main tutélaire, vous étiez sans inquiétude. A peine il s'est éloigné, votre âme partagée se consume de tristesse, vos ennemis triomphent ils insultent à votre défaite ; vous ne rencontrez partout qu'écueils et précipices. Providence toute paternelle du Dieu qui veut vous ramener à lui par la dure leçon de l'expérience. Il vous laisse vous égarer un moment loin de lui, afin que, revenu à lui, vous soyez à l'avenir plus sur vos gardes.

Pag. 125. *Jusques à quand mon ennemi sera-t-il élevé au-dessus de moi? Regardez-moi et exaucez-moi, Seigneur.* (Vers. 4.) Si ma misère ne vous touche pas, verrez-vous avec indifférence l'orgueil de mon ennemi et son insolent triomphe? Exaucez donc ma prière. Eh! quelle est cette prière qu'il adresse au Seigneur? Est-ce de mettre ses ennemis sous ses pieds? Non. *Eclairez mes yeux*, dissipez les ténèbres dont ils sont obscurcis ; *de peur que mon ennemi ne dise*, quand il me verra abattu dans le tombeau du péché : *J'ai eu l'avantage sur lui.* (Vers. 5.) J'en suis venu

à bout; mes vœux sont remplis. Non pas que l'ennemi soit fort par lui-même; il ne l'est devenu que par ma foiblesse. Et voilà l'effet du péché. Non-seulement il nous humilie, mais il nous perd, il nous précipite dans la mort; il fait plus encore : il donne à notre ennemi une victoire dont il se prévaut pour faire croire à sa puissance; et de là l'insolente joie de son triomphe. Avons-nous tort d'appeler le péché une démence véritable et le plus grand des maux?

Mais j'ai mis mon espérance dans votre miséricorde (Vers. 6.). Mais qu'avez-vous fait de bien pour vous autoriser à parler ainsi, à lui demander de vous rendre ses favorables regards? D'où peut donc vous venir cette espérance? Que d'autres, répondra-t-il, la fondent sur des titres plus personnels. Tout ce que je sais, tout ce que je puis dire, c'est que je place en lui toute mon espérance; ma seule prétention, à moi, c'est sa clémence et sa miséricorde. *Pour moi, j'ai mis mon espérance dans votre miséricorde.* Admirons l'humilité du saint roi! Quelle touchante et vive reconnoissance pour les bienfaits du Seigneur! Il étoit en droit de rappeler plus d'une bonne action qu'il avoit faite, d'en prendre acte pour intéresser le Seigneur : il a tout oublié pour ne solliciter que sa miséricorde. Quand ailleurs vous l'avez entendu dire : *Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avoient fait,* il obéissoit à une impérieuse nécessité. Ici, que rien ne l'oblige à revenir sur le

Pag. 126.
Ps. VII. 5.

passé, il ne s'occupe que de la miséricorde; et dans le juste espoir que sa confiance ne sera point trompée : *Mon cœur*, s'est-il écrié aussitôt, *sera transporté de joie, à cause du salut que vous me procurerez.* Il n'a point encore obtenu ce qu'il désire, et déjà il prévient le bienfait par l'expression de sa reconnoissance; il en remercie le Seigneur par des chants de joie. Il savoit bien que Dieu ne rejette jamais la prière qui lui est faite dans le pieux mouvement d'une aussi ardente ferveur. Qui ne prie qu'avec tiédeur a bientôt oublié le bienfait qui lui est accordé; mais celui qui prie d'un cœur vraiment enflammé anticipe sur le don de la grâce qu'il implore, par l'effusion de sa reconnoissance, et ne manque pas d'être exaucé.

Pag. 127. Prenons exemple sur David (1): si nous avons eu

(1) « David a passé par toute sorte d'événements. Il a été dès sa jeunesse l'objet de l'envie, de la haine, de la calomnie; persécuté par un roi à qui il avoit rendu des services essentiels; durant une si longue persécution, toujours errant dans les forêts, sur les rochers, dans les cavernes : après en avoir été délivré, et placé sur le trône par la main de Dieu, et en avoir été comblé de miséricorde, de faveurs et de gloire, il a eu le malheur de tomber dans de très grands crimes, qui lui ont fait verser des larmes, auxquelles la mort seule a mis fin. Il a vu, en punition de ses péchés, le désordre dans sa famille; un fils, qu'il aimoit tendrement, se révolter contre lui, le chasser de son royaume, lui faire les outrages les plus horribles : dans cette diversité d'événements, tous plus fâcheux les uns que les autres, il n'y a eu que l'espérance ferme et inébranlable de la miséricorde de Dieu qui l'ait soutenu, qui l'ait consolé, et qui lui ait donné de la joie. » (*Traité de l'espérance chrétienne*, pag. 414.)

le malheur de pécher : relevons-nous, et que notre chute soit pour nous un motif de plus de défiance qui nous porte à ne plus tomber. Disons avec lui : *Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face?* Disons-le, non pas de bouche seulement, mais surtout du fond de notre cœur; puis espérez dans la miséricorde, et vous serez exaucé. Après quoi, entretenez-vous souvent du bienfait que vous avez reçu; faites retentir vos cantiques de reconnoissance. Que si vous n'en savez pas composer, em- Pag. 228.
pruntez la voix des pauvres; faites-en un concert, bien plus agréable encore à l'oreille du Seigneur que les chants du prophète lui-même.

PSAUME XLI : *Quemadmodum desiderat cervus*, etc. T. v Bened. Pag. 130.
(V. 1.) : *Comme le cerf altéré soupire après une source d'eau vive, de même mon cœur soupire vers vous, ô mon Dieu.*

Excellence des psaumes; attrait naturel qui nous porte à les chanter. Le chrétien ne doit pas goûter d'autre chant que celui des cantiques sacrés.

On peut chanter des hymnes au Seigneur, sans Pag. 134.
avoir besoin de remuer les lèvres; l'âme a sa langue intérieure qui chante. Qu'importe que les sons n'en parviennent pas à l'oreille des hommes? Dieu les entend; il lit au fond des cœurs, il en pénètre les

pensées les plus secrètes. C'est ce que l'Apôtre exprime avec une si vive énergie par ces mots : *L'Esprit lui-même demande pour nous par des gémissements ineffables ; et celui qui pénètre le fond des cœurs entend bien quel est le désir de l'esprit, puisqu'il ne demande rien que selon Dieu pour les saints.* Qu'est-ce que les gémissements de l'esprit? Veut-il dire que l'Esprit Saint qui agit en nous fasse éclater sa voix au-dehors? Non ; il n'est ici question que de cette componction intérieure, de ces soupirs de l'âme que poussent au-dedans d'eux-mêmes les hommes favorisés des grâces de l'Esprit Saint dans les prières qu'ils adressent au Seigneur, soit pour eux-mêmes, soit pour les personnes qui leur sont chères. Appliquons-nous cette pensée ; ne cessons de prier, de demander aussi au Seigneur, en empruntant les paroles des psaumes, et cherchant surtout à en bien comprendre le sens : *Comme le cerf altéré soupire après une source d'eau vive, de même mon cœur soupire vers vous, ô mon Dieu.*

Rom. VIII. 26.

Un cœur qui aime ne sait pas se taire ; il faut qu'il parle de son amour, qu'il l'apprenne à tout le monde; c'est une flamme qui ne peut rester cachée, et son ardeur ne souffre pas la contrainte. Voyez l'Apôtre : parce qu'il aime, il faut qu'il le crie aux Corinthiens: *Ma bouche s'ouvre et mon cœur s'étend par l'affection que je vous porte* ; il en parle en tout lieu, en tout temps. Tel notre saint prophète, ne pouvant

II. Cor. VI. 7.

contenir les transports de l'amour qui l'enflamme pour le Seigneur, éprouve le besoin de le manifester au dehors par ces amoureuses paroles. Tantôt : *O Dieu! ô mon Dieu! je veille et j'aspire vers vous dès que la lumière paroît; mon âme brûle d'une soif ardente pour vous, semblable à une terre desséchée qui appelle les eaux du ciel.* Tantôt : *De même que le cerf altéré soupire après une fontaine d'eau vive, de même mon cœur soupire vers vous, ô mon Dieu!* Parce que sa langue ne peut suffire à exprimer son amour, non content d'emprunter à la nature les images les plus vives pour le peindre, il va cherchant partout des cœurs qu'il associe au sentiment qui le domine. Apprenons à aimer comme lui. Ne disons pas : Comment puis-je aimer ce que je ne vois pas? mais combien de personnes n'aimons-nous pas sans les avoir vues jamais? Et faut-il que nous ayons sous les yeux nos amis, nos proches, nos enfants, pour les aimer? Ne les aimons-nous plus quand ils sont loin de nous, en voyage? N'est-ce pas là même une raison de plus de les aimer davantage, de soupirer après leur retour? Pourquoi Moïse sacrifia-t-il les trésors et la puissance, tout l'éclat de la fortune qu'il pouvoit se promettre à la cour du roi d'Egypte, préférant d'être affligé avec le peuple de Dieu? C'est, répond saint Paul, qu'il étoit dirigé par l'amour de Dieu, *demeurant ferme et constant comme s'il eût vu l'invisible.* Dieu ne se montre pas

Ps. LXII. 1.
CXLII. 6.

Hebr. XI. 21.

à nos regards ; mais nous le voyons dans les œuvres
Pag. 135. de ses mains, dans les productions de cet univers qu'il a créé, au ciel, sur la terre, dans les eaux, partout. Quand on aime, le moindre ouvrage sorti des mains de l'objet aimé, tout ce qui lui a appartenu, nous est cher; son seul aspect nous ramène à lui. Vous ne le voyez pas, mais vous voyez ceux qui le servent ; interrogez-les, fréquentez-les ; leurs entretiens vous dédommageront de la peine où vous êtes de ne pas le voir. Dans le commerce de la société humaine, les amis de nos amis deviennent les nôtres; un service rendu à la personne que nous aimons nous engage nous-mêmes, tout autant que s'il nous eût été personnel. Eh ! quels sont les motifs qui déterminent le plus communément nos affections? La beauté, les bienfaits, l'attachement que l'on nous porte. Souvent un seul de ces trois motifs suffit pour gagner notre cœur. Vous les trouvez réunis dans Dieu et dans Dieu seul, et avec une perfection au-dessus de tout langage humain. Et d'abord sa beauté, charme ineffable, attrait ravissant, au-dessus de toute comparaison avec quoi que ce soit d'existant dans notre nature périssable, telle qu'il n'est point d'imagination capable de s'en former l'idée. Et n'allez pas vous figurer ici rien de corporel; la beauté de Dieu, c'est une gloire qui échappe à tous les sens, c'est une magnificence qu'il est impossible de décrire. Isaïe l'a entrevue dans une de ses extases

prophétiques : *Les Séraphins*, dit-il, *étoient autour de son trône ; ils avoient chacun six ailes : deux dont ils voiloient leurs faces, deux dont ils voiloient leurs pieds, et deux autres dont ils voloient ; ils se crioient l'un à l'autre, et ils disoient : Saint, saint, saint est le Seigneur.* Eblouis, confondus, ils ne peuvent qu'admirer, non décrire l'éclat de cette beauté accomplie et souveraine qui se reproduit à leurs yeux dans toutes ses magnificences. David, dans ses méditations sublimes, ravi d'admiration à la pensée de cette beauté incomparable, s'écrie : *Ceignez-vous de votre épée, montrez-vous dans votre force, c'est-à-dire avec la grâce invincible de vos attraits.* De quelque éloquence que pussent s'empreindre nos paroles, l'image qu'elles vous en donneroient, non-seulement seroit foible, mais nulle, tant il est impossible même d'en approcher.

Isa. vi. 2.

Ps. xliv. 4.

Pag. 136.

J'en dirai autant de ses bienfaits ; saint Paul, en les rappelant à sa mémoire, ne savoit que dire autre chose sinon : *Que Dieu soit loué de son ineffable don. — L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme ne comprendra jamais les biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.* Et encore : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! combien ses jugements sont impénétrables, et ses voies impossibles à découvrir !* Son évangéliste saint Jean nous donne le témoignage éclatant de son amour par ces paroles : *Dieu a aimé le monde*

II. Cor. ix. 14.

I. Cor. ii. 9.

Rom. xi. 33.

Joan. iii. 16.

jusqu'à donner son Fils unique pour le racheter. Laissons-le parler lui-même par la bouche de son
Isa. LXIX. 15. prophète : *Une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi, je ne vous oublierai jamais.* Les images les plus vives, les similitudes les mieux faites pour nous exprimer son amour, il ne dédaigne pas de les employer, soit par ses prophètes, soit par lui-même. Ici, c'est un cerf altéré, soupirant après une fontaine d'eau vive; là, une terre brûlée par les ardeurs du soleil, qui appelle une pluie vivifiante; tantôt une mère dont les inquiètes sollicitudes, environnent ses enfants qu'elle couvre de ses ailes, comme la poule fait ses petits. Pourquoi ces comparaisons? Parce que nous ne connoissons point de plus ardents désirs ni de plus affectueuses tendresses. Mais voilà qui enchérit sur tout le reste : *Quand une mère oublieroit ses enfants, moi, je ne vous oublierai jamais.* Pour peu que vous méditiez sur de pareilles expressions, pourrez-vous résister à une aussi ardente charité, et ne lui rendre pas amour pour amour? Entrez dans l'esprit de la création. Pourquoi ces œuvres de sa toute-puissance? Ce firmament avec les astres magnifiques qui le décorent, ces eaux, cet air que nous respirons; cette terre avec l'inépuisable profusion de ses arbres, de ses fleurs; cet ordre admirable de toute

la nature? C'est pour nous qu'il a fait tout cela. Ne sortez pas de vous-mêmes. Il vous a donné une âme faite à son image, le privilége de la raison, et l'empire sur toutes les créatures. Il a envoyé sur la terre ses Anges d'abord, puis ses prophètes, enfin, son Fils unique. Encore à présent sa voix ne cesse de se faire entendre au milieu de nous pour nous inviter à nous sauver. Chaque jour vous entendez son Apôtre vous répéter : *Nous remplissons près de vous l'office de Jésus-Christ;* c'est lui, Dieu lui-même qui vous exhorte par notre bouche; c'est en son nom que nous vous exhortons à travailler à l'œuvre de votre réconciliation avec le Seigneur. Il a honoré notre nature au point d'emprunter d'elle ce corps, aujourd'hui triomphant, élevé par-dessus toutes les Principautés, et les Puissances, et les Dominations, par-dessus tout autre nom, et pour le siècle présent et pour la vie éternelle, afin de nous faire présager par cette glorieuse association la gloire qui nous est destinée à nous-mêmes. Oh! qui ne s'écrieroit avec le divin psalmiste : *Qui racontera dignement les puissances du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges?* Et encore : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits?* De ces bienfaits généraux, descendez aux grâces particulières qui vous ont été faites; comptez telle circonstance où vous alliez être la victime d'une imposture ourdie habilement : Dieu ne l'a pas

II. Cor. v. 20.

Ephes. I. 21.

Ps. cv. 2.

Ps. cxv. 12.

permis; un jugement favorable vous a sauvé de la diffamation. Vous alliez tomber sous les coups de l'assassin : la Providence veilloit à votre sûreté; vous échappâtes au danger. Votre fortune étoit menacée : l'orage s'est dissipé. Une maladie grave entr'ouvroit la tombe sous vos pas : vous avez été rendu à la vie. Repassez, je ne dis pas seulement chacune des années de votre vie, mais chacun de vos jours; pas un seul qui ne soit marqué par quelque bienfait de Dieu. Et encore, combien échapperoient à votre mémoire, et que Dieu seul connoît! Combien de fois vos prévarications habituelles vous exposoient aux coups de sa vengeance, s'il ne Pag. 138. vous les eût pas pardonnées! Faites ces réflexions, et dans l'ardeur de votre reconnoissance, vous vous écrierez avec le prophète : *Comme le cerf altéré soupire après une source d'eau vive, de même mon cœur soupire vers vous, ô mon Dieu !* Mais songez qu'en proférant ces paroles, c'est un engagement que vous contractez avec le Seigneur de l'aimer, et de l'aimer pardessus tout. Que la volupté vienne donc se présenter à vous avec tous ses charmes, répondez : Je ne puis être à vous; je suis lié ailleurs; j'ai fait un pacte avec le Seigneur. En présence de ses autels et de ses pontifes, j'ai promis de ne soupirer que pour lui seul, avec l'avidité du cerf qui, dans sa soif, s'élance vers la fontaine d'eau vive. Avec un pareil amour, vous possèderez tous les biens.

Mon âme est toute brûlante de soif pour Dieu, pour le Dieu fort et vivant. (Vers. 3.) L'amour qu'il témoigne à Dieu, ce n'est pas une chaleur d'un moment qui s'attiédisse, et s'éteigne comme dans la plupart des hommes. David et tous les saints ne savent pas aimer pour un jour. Leur amour dura autant que leur vie; c'est un besoin qui, comme Pag. 140. celui de la soif, ne s'anéantit qu'avec le dernier souffle de l'existence. Il égale, par sa durée, l'objet vers lequel il se dirige, toujours *vivant* comme lui, *pour le Dieu fort et vivant.* Amateur des beautés terrestres, qu'aimez-vous dans ces formes qui vous séduisent, dans ces plaisirs qui vous enchantent, dans cette gloire dont le vain éclat fascine vos yeux? Une ombre fugitive où il n'y a rien de réel, rien de permanent. Ce n'est point là la beauté pure, éternelle, inaltérable, toujours vivante, à laquelle nous devons nous attacher.

Quand viendrai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu? Assuré qu'au terme de la vie, il jouira enfin de la vue de son bien-aimé, il hâte par ses vœux cet heureux moment. Il supporte avec peine tout retard qui l'en éloigne. Ainsi l'Apôtre Phil. I. 23. gémira-t-il de la longue captivité qui le retient II. Cor. v. 2. dans les liens du corps. Vous vous étonneriez moins d'entendre un semblable langage dans la bouche Pag. 141. d'un simple particulier condamné à traîner sa vie dans l'indigence et dans l'obscurité, bien qu'il y ait

dans toutes les conditions une sorte de courage à s'élever au-dessus du sentiment naturel qui nous attache à la vie présente. Mais ici c'est un roi, environné des délices de l'opulence et des jouissances que donne la gloire des conquêtes et toutes les prospérités humaines, c'est lui qui les regarde en pitié, pour ne s'occuper que des biens futurs et leur réserver toute son affection. Voilà, certes la véritable philosophie et la preuve d'une charité toute divine. C'est là le modèle que nous devons nous proposer. Gardons notre admiration pour les biens à venir; méritons-les. Occupons-nous sans relâche de ce royaume du ciel, de cette vie immortelle où nous serons réunis aux cœurs célestes et à Jésus-Christ, à cette gloire qui ne passera jamais, à cette vie nouvelle où il n'y a plus d'épreuves, et d'où sont bannies les larmes, les afflictions que suscitent les insultes des envieux et des calomniateurs, la mort, le travail, les chagrins, les infirmités, la vieillesse, la pauvreté, les séparations et les regrets, le péché avec ses suites funestes; en un mot, tout ce qui rend la vie présente amère et désolante; mais à la place de tous ces maux, la miséricorde et le mutuel amour, la joie et la gloire sans mélange et sans nuage. Alors, bien loin d'être touchés des prétendus biens de la vie présente, nous pourrons dire avec le prophète : *Quand viendrai-je et quand paroîtrai-je devant la face de Dieu* (*)?

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 147 et suiv.

La miséricorde du Seigneur s'étend sur toute Eccli. xviii.
chair. Tous, nous avons besoin de miséricorde. Si 12.
les plus grands saints eux-mêmes n'ont pu s'en passer,
à plus forte raison ceux qui ne le sont pas. La misé-
ricorde est le premier des attributs de Dieu. Autre-
ment, pourquoi feroit-il luire son soleil indifférem- Matth. v 45.
ment sur les méchants comme sur les bons! Qu'il
retînt seulement une année les pluies captives, que
deviendroit le monde? Qu'il les précipitât sans relâ-
che sur la terre; qu'il les changeât en torrents em-
brasés, en essaims de moucherons, comme celles
qui dévorèrent autrefois la contrée d'Egypte; et
bien moins encore : qu'il défendît au jour de luire,
pour envelopper la terre d'épaisses ténèbres; où en
serions-nous? *Qu'est-ce donc que l'homme*, ô mon Ps. viii. 5.
Dieu, m'écrierai-je avec votre prophète? *Qu'est-ce*
que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui?
Que vous ébranliez les fondements de la terre, que
vous la menaciez seulement, elle ne sera plus qu'un
vaste tombeau ouvert à tous ses habitants. *Tous les* Isa. xl. 5.
peuples du monde sont en sa présence comme une
goutte d'eau qui déborde du vase, comme un peu d'é-
cume, comme le foible point qui tient la balance en
équilibre. Avec la même facilité que la balance s'in-
cline alors au plus léger mouvement, ainsi la terre,
à l'ordre du Seigneur, s'agiteroit, et tomberoit dans
le néant.

Puisque telle est la dépendance de l'homme à

l'égard de Dieu, et que cependant Dieu voit tous les jours l'homme pécher, sans le punir, n'est-ce point parce que sa miséricorde arrête sa justice? Elle embrasse, cette miséricorde, tout ce qui respire dans la nature. Les animaux eux-mêmes, c'est elle qui les a créés et qui les entretient, pour notre service. Et l'homme lui-même, pourquoi l'a-t-il créé? Pour qu'il soit bon et miséricordieux comme son auteur (*).

T. II Bened. Pag. 426. La seule espérance des biens futurs est déjà une première récompense qui nous soutient dans les épreuves de la vie présente, en donnant à notre âme une vigueur nouvelle, en nous exerçant à la sagesse et à la piété, en nous imprimant une force qui nous fait triompher de nos maux. Comme dans les combats profanes, même avant de recevoir le prix et la couronne, on recueille des laborieux exercices par lesquels on s'y prépare un grand avantage, celui de donner aux muscles de son corps plus de vi-
Pag. 427. gueur et de souplesse; comme dans la navigation, la longue habitude que l'on y a prise d'en affronter les tempêtes, de lutter contre les vagues et contre les monstres de la mer, aguerrit, familiarise avec les dangers, et les fait même embrasser avec joie; ainsi, dès la vie présente, celui qui, pour

(*) Hom. IV *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, Pag. 41, 42.

l'amour de Jésus-Christ, s'expose aux traverses les plus difficiles, et les supporte avec une courageuse résignation, n'a pas à attendre les récompenses du royaume du ciel pour jouir de sa récompense ici-bas; il puise dans la foi qui l'anime, un héroïsme de sentiments qui l'élève au-dessus des tribulations. Pour en donner un exemple plus sensible que tous les raisonnements, un saint Paul en butte aux plus cruelles adversités, dut à ces adversités mêmes, l'inappréciable bienfait de pouvoir braver et la rage des tyrans et les fureurs des peuples, de mépriser les plus affreuses tortures, de n'être intimidé ni par la présence des animaux féroces lâchés contre lui, ni par la menace du fer et des précipices, ni par le déchaînement de toutes les passions conjurées.

Qui n'a pas été exercé à la souffrance, s'effraie aisément à l'apparence des moindres disgrâces; ce n'est pas seulement le mal lui-même; mais l'idée qu'il s'en est faite faussement, mais l'ombre seule du mal qui le jette dans l'inquiétude et dans l'effroi; tandis que celui qui a long-temps combattu, qui a soutenu des luttes opiniâtres contre l'adversité, n'a plus de peine à la surmonter, et se rit de ses menaces. Est-ce là un médiocre avantage? Si nous estimons heureux celui dont le corps endure aisément le froid, le chaud, la faim, les privations et les fatigues, à plus forte raison celui dont l'âme,

libre au milieu des plus dures épreuves, en soutient le choc sans foiblesse. Un tel empire vaut mieux que tous ceux de la terre. Le monarque le plus fort peut être renversé par les attaques ouvertes ou cachées d'un ennemi, d'un rival, d'un sujet, de celui dont il se défie le moins; mais l'âme placée à cette hauteur n'a à craindre ni tyran, ni sicaire, ni ennemi, pas même le Démon. Que peut-elle en redouter? Ce que le vulgaire appelle des maux, n'en est point pour elle. Voilà ce qu'étoit saint Paul; aussi, l'en-
Rom. VIII. 35. tendez-vous s'écrier : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, les peines, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le fer et la violence?*

Pag. 428. C'est dans le même esprit que l'Apôtre nous dit
II. Cor. IV. 16. encore : *Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* Notre corps s'affoiblit; mais l'âme acquiert en force et en puissance, elle augmente en souplesse et en agilité, telle que le soldat qui, embarrassé sous le poids d'une armure trop lourde, fût-il brave et exercé aux combats, n'en impose pas beaucoup à son ennemi; mais qu'il change ces armes pesantes contre d'autres plus légères et plus faciles à manier, vous l'allez voir fondre sur son adversaire avec la vitesse de l'aigle; de même celui dont le corps n'est point appesanti par l'intempérance, ni énervé par la mollesse et les délices;

mais rendu plus agile par le jeûne et la prière, par l'habitude de la patience à supporter les épreuves de l'adversité, se jette sur la troupe des esprits impurs avec l'impétuosité de l'oiseau qui fond sur sa proie. Tel saint Paul, accablé de coups, jeté au fond des cachots, chargé de chaînes, porte dans un corps affoibli par les travaux, une âme inébranlable. Exemple consolant qui nous instruit des avantages à recueillir antérieurement même à la récompense. Aussi disoit-il, que *l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et cette espérance ne trompe point.* Tandis que l'homme extérieur se corrompt, l'homme intérieur se renouvelle; il échappe à ce qui l'énerve, aux atteintes de la concupiscence, aux impressions de la cupidité, de la vaine gloire, des affections et des pensées criminelles. Endormie au sein de la paresse et du repos, elle seroit bientôt la proie des désirs déréglés; excitée par le sentiment des combats qu'il lui faut livrer, elle n'a pas même le loisir de s'occuper d'autres soins. Rom. v. 4.

Afin de ne point laisser sans consolation les âmes trop foibles encore pour goûter une aussi sublime philosophie, l'Apôtre leur adresse ces paroles: *Le moment si court et si léger de nos afflictions dans cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incorruptible gloire, si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles;* II. Cor. IV. 17.

parce que les choses visibles sont passagères, mais les invisibles éternelles. Non-seulement l'affliction nous est utile par le caractère de sagesse et de force qu'elle imprime à notre âme; mais surtout elle nous procure pour l'avenir une infinité de biens qui sont sans proportion avec nos épreuves, et l'emportent de beaucoup sur nos combats, quelque multipliés, quelque pénibles qu'on les suppose. Dans le parallèle qu'il établit entre les uns et les autres, saint Paul oppose les épreuves toujours passagères aux récompenses qui ne passeront jamais, la magnificence de celles-ci à la légèreté de celles-là, la gloire qui nous est réservée, à l'affliction qui nous éprouve. L'affliction ne dure qu'un moment, la jouissance, ce n'est pas dire assez, la gloire est immortelle, sans mélange, et sans mesure. C'est un poids, non pas qu'il ait rien de lourd et d'embarrassant, ce mot en indique la grandeur et le prix, comme dans le langage ordinaire, où l'on apprécie la valeur des choses par leur poids. Le poids de cette gloire, c'est son étendue. Vous êtes persécuté, outragé : envisagez les couronnes et les récompenses; voilà ce qui ne finira jamais; voilà ce qui n'admet nulle comparaison avec des maux toujours bornés dans leur nature comme dans leur durée (*) (1).

(*) *De resurrectione mortuorum*, Mor., *Opusc.*, t. v, p. 435—438.

(1) Voyez ci-après les articles *Le monde présent et le monde futur*, *Afflictions*, *Bonheur du ciel.*

Au milieu des persécutions inouies qui agitèrent T. III Bened. l'Eglise naissante, il étoit à craindre que la foi et la Pag. 142. charité des fidèles ne s'affoiblissent par le découragement. Le précepteur du monde, ce prédicateur Pag. 143. des dogmes célestes, saint Paul, s'attache continuellement à mettre sous leurs yeux l'espérance des biens futurs, comme le plus puissant motif de consolation. *Nous pensons*, dit-il, *que les souffrances de ce* Rom. VIII. 18. *monde n'ont aucune proportion avec la gloire qui sera un jour découverte en nous.* Que me parlez-vous de blessures et de violences, de supplices et de bourreaux, de prisons, de chaînes, de proscriptions, de la faim et de la pauvreté? Imaginez ce qu'il y a de plus affreux dans l'opinion des hommes, vous ne me citerez rien qui ait quelque proportion avec les palmes de gloire, avec les couronnes et les récompenses qui nous sont promises. Les épreuves finis- II. Cor. IV. 17. sent avec la vie, les récompenses se prolongent sans fin dans l'éternité. Les premières sont temporelles et passagères, les autres immortelles comme la souveraineté qui en est le principe et le terme... Pour enflammer de plus en plus notre sainte émulation par la perspective des biens futurs, il nous fait voir que la souffrance est un tribut commun imposé à tout ce qui est sur la terre. Les créatures mêmes Rom. VIII. 22. inanimées sont dans le travail de l'enfantement, gémissant des afflictions présentes, et désirant avec ardeur d'en être affranchies pour un meilleur ordre

de choses; et un jour viendra, ajoute-t-il: *où elles seront délivrées de l'asservissement à la corruption, pour participer à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu....*

Mais, dit-on, ces biens ne sont qu'en espérance, et l'homme foible et malheureux, peu capable de s'élever à ces hautes spéculations, peu sensible à l'attrait de ces magnifiques promesses, est plus porté à désirer quelque consolation dès la vie présente. Saint Paul ne l'ignore pas, lui à qui tous les secrets de Dieu ont été révélés. Aussi ne borne-t-il pas les motifs de consolation à l'espérance; il y joint les
Pag. 145 avantages présents. D'abord il expose les bienfaits dont nous jouissons dès maintenant, bienfaits qui ne consistent pas seulement en espérance, mais actuels, bienfaits, témoignages anticipés et garants infaillibles des promesses réservées à l'avenir. Il parle fort au long de la foi, cite l'exemple du patriarche Abraham, devenu père à un âge où la nature ne lui permettoit plus de le devenir, parce qu'il a cru à la promesse; d'où il infère qu'il ne faut se laisser jamais abattre par les raisonnements humains, mais s'animer, se soutenir par la grandeur de la foi et prendre des sentiments élevés. Ensuite il nous rappelle les biens que nous avons déjà reçus
Pag. 146. de Dieu. Et quels sont-ils? Il a livré pour nous son fils unique bien-aimé; pour nous, esclaves misérables, courbés sous la chaîne de nos crimes; non-

seulement il nous a affranchis, mais il nous a justifiés, sanctifiés, appelés à l'adoption divine, à l'héritage du royaume du ciel; il nous a fait les cohéritiers de son fils unique, nous a promis la résurrection et l'immortalité, les ineffables félicités des Anges eux-mêmes, le séjour dans le royaume des cieux, la jouissance de lui-même; il nous a délivrés de la tyrannie du Démon, nous a arrachés à son empire; il a détruit le péché; et brisant les portes de l'enfer, il nous a ouvert son paradis. Ne sont-ce pas là des biens, et des biens préférables à tous les diadèmes? Qu'est-ce donc, auprès de tant de biens, que les persécutions et les épreuves de la terre, ce que le monde appelle des peines et des afflictions, mais faveurs et bienfaits aux yeux du chrétien; dont il doit se réjouir avec saint Paul, *se glorifier* même, suivant l'expression de l'Apôtre : *Je me réjouis maintenant de ce que je souffre*. Ame Coloss. I. 24. vraiment forte et courageuse, cœur sublime et invincible, qui ne se glorifie pas seulement des couronnes, mais qui se plaît dans les combats; qui ne se réjouit pas des récompenses, mais qui s'applaudit des difficultés qu'elles lui coûtent; qui est moins satisfait du prix qu'on lui réserve, que glorieux de tous les assauts qu'il lui faut soutenir. Ne me parlez point de royaume céleste, de couronnes incorruptibles, de récompenses; présentez-moi, étalez sous mes yeux les disgrâces, les tribulations, les épreuves

les plus laborieuses, et j'aurai de quoi faire voir que l'on doit s'en glorifier plus que de tout le reste. Dans les combats profanes, s'il est agréable de recevoir la couronne, il en coûte pour la gagner. Ici, le combat donne plus de jouissance que la victoire. Aussi voyez les saints de tous les temps ; et, comme parle
Jacob. v. 10. saint Jacques : *Prenez, mes frères, pour exemples de patience dans les maux, les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur.* Et notre grand Apôtre, qui nous ouvre cette lice spirituelle et nous propose ces nobles combats, saint Paul nous offre les mêmes modèles. Il décrit les souffrances que les saints ont
Hebr. xi. 37. eues à subir : *Ils erroient*, dit-il, *vêtus de peaux, manquant de tout, affligés, persécutés, eux dont le*
Pag. 147. *monde entier n'étoit pas digne :* ils étoient heureux au milieu de tant de traverses. Les Apôtres, jetés en prison, accablés d'outrages, battus de verges,
Act. v. 41. *sortoient du conseil*, nous dit l'Ecriture, *remplis de joie de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ.* Nous-mêmes, nous en avons été les témoins. Nous avons vu, dans les jours de la persécution, une jeune vierge, foible et délicate, attachée sur le chevalet, horriblement tourmentée et déchirée ; vous eussiez cru voir une nouvelle épouse couchée sur le lit nuptial ; l'espérance du royaume céleste lui donnoit une joie supérieure au sentiment de la souffrance : elle étoit couronnée avant même la fin du combat. Il est

donc vrai que les afflictions fournissent une ample matière à se glorifier (*).

Les biens qui nous ont été déjà donnés ne sont, selon l'expression de saint Paul, que *le gage et les arrhes* de ceux qui nous sont promis. Pourquoi les appeler des arrhes? Les arrhes sont une portion de paiement. Dieu a en quelque sorte acheté de nous notre propre salut, et il a commencé par nous en donner des arrhes; s'il n'a pas encore liquidé la somme entière, c'est qu'il nous reste encore à nous-mêmes quelque chose à livrer. Nous avons cru à sa parole; c'est la moitié, et il nous l'a bien payée par les arrhes qu'il a mises dans nos mains. Et pouvoit-il nous en donner de plus magnifiques que son propre sang? Mais il nous reste à justifier notre foi par nos œuvres; et c'est là ce qu'il attend pour achever lui-même l'acquittement de ce qu'il a réservé à l'avenir. Ainsi, pour terminer une guerre survenue entre deux ennemis, on se donne respectivement des ôtages. De la part de Dieu, ça été son propre fils et l'Esprit Saint qui procède de l'un et de l'autre, gage du futur héritage qui nous est promis. Ils le savent bien, ils en jouissent déjà par anticipation ceux-là qui, trop étroits dans cette terre d'exil, soupirent après la terre de la délivrance. Un saint

T. XI Bened. Pag. 11.

Ephes. I. 14.

(*) *De gloria in tribulationibus*, Morel, *Opusc.* tom. v, pag. 183—188.

Paul, par exemple, qui avoit reçu déjà dans un corps mortel quelque émanation de ces biens futurs, par quels vœux et quels gémissements il en sollicitoit la possession! Parce qu'il s'étoit transporté tout entier dans le ciel, il voyoit avec d'autres yeux que les nôtres ces misérables biens qui nous attachent à la terre. Vous ne sentez pas comme lui, mes frères, ces avant-goûts de la céleste félicité; vous avez peine à comprendre même ce que nous vous en disons : c'est que vous n'êtes pas animés comme lui du même esprit. Si nous l'étions, nous n'aurions plus d'yeux que pour contempler le ciel et les immortelles félicités de ses habitants. Toutefois, sur la terre, nous n'avons encore que des arrhes; tributaires de notre misérable nature, gémissant sous le poids des vicissitudes humaines et sous le joug des impies à qui nous sommes mêlés; mais alors nous serons affranchis : plus de péchés, plus d'affections humaines, plus de mélange des bons avec les méchants (*).

Je ne puis assez admirer la miséricorde de Dieu, en ce qu'il ne veut pas recevoir de nous contre notre gré ce qu'il en pourroit obtenir malgré nous, afin de nous en faire mériter la récompense en le lui donnant volontairement. Par exemple, il peut vous redemander votre vie, lors même que vous ne vou-

(*) Hom. II *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. v, p. 875.

driez pas mourir; mais il veut que vous le vouliez vous-même, et que vous disiez avec l'Apôtre : *Je meurs tous les jours*. II.Cor.xv.31. Il peut vous dépouiller malgré vous des honneurs et de la gloire du monde, vous humilier, vous plonger dans la dernière abjection ; mais il veut que vous acceptiez vous-même ces humiliations, afin de vous en faire un mérite à ses yeux. Il pourroit de même vous rendre pauvre sans votre consentement; il vous le demande, pour vous ménager l'occasion d'une couronne (*).

Dieu est bon; sa miséricorde, dites-vous, est infinie, elle me pardonnera la multitude de mes péchés. Son Ecriture l'a dit avant vous ; mais elle ne le dit pas pour autoriser le pécheur à l'offenser : autrement sa bonté même deviendroit obstacle à notre salut; mais pour empêcher le pécheur pénitent de se désespérer. Profitez donc de sa bonté pour revenir à lui, non pour vous en éloigner davantage, en l'offensant de plus en plus. Dieu est bon. Oui, sans doute ; mais il est juste. Il pardonne ; mais il rend à chacun selon ses œuvres. Il consent à passer par-dessus nos iniquités, même à les effacer; mais il en tient un compte fidèle. Comment accorder ces apparentes oppositions ? Par la différence des temps. Dans la vie présente, il oublie nos iniquités, quand elles sont réparées par le baptême ou par la péni-

(*) Hom. x in ad Corinth, Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 100.

tence; il les châtie dans l'autre vie par tous les supplices des enfers (*).

Quand vous parlez de la miséricorde de Dieu, vous ne faites que vous rendre plus criminel d'oser offenser un maître aussi plein de miséricorde (**).

II. *Manque d'espérance.*

Sans doute, il est nécessaire de craindre le Seigneur; il ne l'est pas moins d'espérer en lui (***). Tant que nous sommes sur la terre, nous devons conserver l'espérance. Oui, tout pécheurs que nous sommes, ne désespérons jamais (****).

Que personne ne se condamne soi-même à la mort éternelle. Il n'y a véritablement à désespérer que de celui qui s'abandonne lui-même, et re-

(*) Hom. IV *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 895. Voyez dans le vol. XI de cette *Biblioth.*, l'article *Accord de la justice et de la miséricorde divine*, pag. 429.

(**) Hom. IX *in I ad Corinth.*, tom. X Bened., pag. 75 : Mor., *Nov. Test.*, tom. IV, pag. 90.

(***) Hom. XL *in Joan.*, tom. VIII Bened., pag. 357.

(****) Hom. VI *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 66. Lumineux développement dans le chapitre VIII du *Traité de l'espérance chrétienne*, pag. 208 et suiv. « Il n'est point permis de séparer les vérités terribles des vérités consolantes. — La crainte, loin d'être opposée à la confiance et à l'amour, est au contraire un motif d'espérer et d'aimer, et contribue en plusieurs manières à la confiance et à l'amour. » (Nous proposons ici, comme modèle, le sermon du P. Lenfant, *sur la miséricorde de Dieu*, *Serm.*, tom. VI, pag. 315 et suiv., où cet orateur semble unir la pressante logique de Bourdaloue, à la pénétrante onction de Massillon.

nonce à l'espérance. Ce qu'il y a de plus effrayant, ce n'est point d'être tombé dans l'abîme du mal, c'est d'y rester. Le dernier degré de l'impiété n'est pas simplement de s'être précipité dans cet état malheureux; mais de ne pas tenir compte de Dieu qui voudroit vous en relever. Ce qui méritoit le mieux vos sollicitudes, est ce qui les excite le moins. Vous avez succombé sous le poids de vos blessures : Il n'y en a point d'incurables pour l'âme, comme pour le corps; faites seulement pour la première ce que vous faites pour l'autre, à qui vous prodiguez tous vos soins, même dans les cas désespérés. Souvenez-vous du larron, à qui il a suffi d'un moment pour se corriger (*).

S'il se rencontroit, parmi ceux qui m'entendent, quelqu'un dont la vie eût été souillée de crimes, bien loin de se désespérer, qu'il apprenne de ce que je vais raconter, combien il peut lui être facile de sortir du plus profond abîme d'iniquités. Vous avez tous entendu parler de cette courtisanne, auparavant la plus impudique de son siècle, et depuis la plus pieuse et la plus sainte. Celle dont je parle, ce n'est pas la pécheresse fameuse dans nos Evangiles : celle-ci vécut de notre temps. De Phénice, une des villes du monde les plus dissolues, elle vint dans celle-ci, parut sur le théâtre, et s'y fit remarquer au point que son nom, bientôt célèbre, T. VII Bened. Pag. 665.

(*) Hom. XXIV *in Act.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 227.

alla jusque dans la Cilicie et la Cappadoce. C'étoit à qui s'attacheroit à son char. Combien de riches patrimoines ruinés par elle ! Combien de jeunes gens, privés du secours de l'autorité paternelle, se laissèrent prendre à la dangereuse amorce de sa beauté! La séduction qu'elle opéroit sembloit tenir de l'enchantement. Elle comptoit, parmi ses captifs, le frère même de l'impératrice. Une fois dans ses liens, il devenoit impossible d'y échapper ; quand tout à coup, je ne sais comment, ou plutôt je sais bien de quelle manière, revenue de ses égarements, grâce à la miséricorde divine, elle conçut un généreux mépris pour le siècle, résolut fortement de s'en détacher, et y réussit. Une fois qu'elle eut rompu les liens qui l'attachoient au Démon, il ne lui en coûta plus pour s'élever jusqu'au ciel. Tant qu'elle fut engagée dans la profession du théâtre, sa vie fut un tissu d'impudicités. Depuis sa conversion, peu de femmes pouvoient lui être comparées pour la régularité de la conduite. Tout le reste de sa vie fut consacré aux plus rudes exercices de la pénitence ; et rien ne fut capable d'ébranler sa constance. Le gouverneur de la province essaya vainement de la faire remonter sur le théâtre : il envoya à cet effet des soldats pour l'enlever et l'arracher des mains des vierges qui l'avoient reçue parmi elles ; tous les efforts furent inutiles. Elle ne résista pas moins à l'empressement que ses anciens amis lui témoignoient de la voir ;

Pag. 666.

toutes leurs poursuites échouèrent. Ensevelie dans la retraite, elle y mourut saintement (1).

Judas lui-même eût été pardonné s'il ne s'étoit pas désespéré. La pénitence l'eût sauvé; car, nous dit Jésus-Christ, je suis le Dieu de ceux qui se repentent. Je n'étois venu dans le monde que pour lui faire don de la pénitence. Combien de publicains et de pécheresses à qui j'ai remis leurs péchés! Il n'en est point qui résiste à la grâce de la pénitence. J'avois pleuré sur Jérusalem; je ne voulois pas qu'elle pérît. Judas lui-même auroit trouvé grâce s'il s'étoit repenti. Ce n'est point pour m'avoir trahi qu'il est condamné à un supplice éternel, c'est pour n'avoir point fait pénitence. J'ai vu les larmes de Pierre, et lui ai pardonné; les larmes de David, adultère et meurtrier, mais pénitent, et lui ai pardonné. N'est-ce pas moi qui avois dit qu'il y avoit *dans le ciel plus de joie pour le pécheur* Luc. VII. 10.
qui revient à Dieu par la pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence; moi, qui ai dit : *Venez à moi, ô vous tous* Matth. XI. 28.
qui êtes dans la peine et l'affliction, et je vous soulagerai. Le malheureux Judas! s'il s'étoit converti,

(1) Ces miracles de conversion se sont renouvelés encore de nos jours, à la gloire de la grâce toute puissante du Dieu Sauveur. Nous avons entr'autres, dans le *Recueil des pièces intéressantes* de M. de La Place, la relation de la conversion de mademoiselle Gauthier, comédienne, et depuis carmélite, morte en 1757 (tom. 1, pag. 259 et suiv.), publiée par Duclos, secrétaire perpét. de l'Académ. franç.

j'aurois attaché son péché à ma croix. Lui seul a causé sa perte. Ce n'est pas moi qui avois prononcé contre lui l'arrêt de malédiction. Au contraire, je lui avois lavé les pieds comme à mes autres Apôtres. Je l'avois, comme eux, admis à mon banquet sacré : j'attendois qu'il se repentît de son crime; il n'a pas voulu (*),

« Ecoutez saint Chrysostôme : Vous avez péché mille fois; eh bien! livrez-vous mille fois à une sincère douleur. Vous avez à vous reprocher la fureur des plus honteuses passions, les horreurs, les excès des plus grands désordres; détestez-les, confessez-les. Vous êtes tombés, relevez-vous; vous êtes blessés, cherchez le remède; la miséricorde de Dieu peut vous le fournir. Et s'il faut désespérer de quelqu'un, continue le saint docteur, c'est de celui qui ne veut pas espérer lui-même (**) ».

(*) *In triduan. resurr. Christi*, tom. VIII Bened., pag. 789 (Supplément.); Bourdaloue, *sur la predestin.*, *Carême*, tom. I, pag. 344; La Colombière, *sur la miséricorde de Dieu envers le pécheur*, *Serm.*, t. IV, pag. 41.

(**) Le P. Lenfant, *sur la miséricorde de Dieu*, *Serm.*, t. VI, p. 293; Chrysost., *Non esse desperandum*, tom. III Bened., pag. 355—361. Exemples du publicain souillé de crimes; il les confesse, il sort du temple justifié; de Jonas, exaucé dans le ventre de la baleine; de Sara, devenue mère après une longue stérilité.

Exhortations à Théodore, après sa chute.

Qui changera ma tête en une source d'eaux, s'écrioit le prophète Jérémie, *et mes yeux en une fontaine de larmes?* Ce qui excitoit sa douleur, c'étoit la ruine de cités et de peuples considérables. Moi, je déplore la perte d'une âme, plus précieuse que l'univers tout entier. Si un seul juste, fidèle à la loi de Dieu, vaut mieux que dix mille pécheurs qui la transgressent, que l'on ne s'étonne point de m'entendre crier plus haut sur la perte de Théodore (1), que Jérémie sur celle de Jérusalem. Il pleuroit sur des villes détruites, sur des hommes coupables, tombés au pouvoir du vainqueur; moi, je pleure sur le renversement d'une âme chrétienne dont Jésus-Christ avoit fait son sanctuaire; et ne mettrai fin à mes larmes que quand je l'aurai vue rétablie dans son ancienne splendeur. Un aussi heureux changement est au-dessus des forces de l'homme; il est facile à Dieu qui relève à son gré le pauvre abattu et rampant dans la poussière, pour l'établir au rang des princes de son peuple. Ne désespérez donc pas, ô mon frère! Si le Démon a pu vous faire tomber de cette haute vertu où vous étiez

T. I Bened. Pag. 1.

Pag. 2.

Ps. CXII. 7.

(1) Il est assez difficile de déterminer quel est ce Théodore. On peut voir, à ce sujet, les commentateurs et les historiens de saint Jean Chrysostôme, Tillemont, *Mém.*, tom. XI, pag. 9, 549; D. Ceillier, *Hist.*, tom. IX, pag. 24.

monté jusqu'à cet abîme d'iniquités, à plus forte raison le Seigneur aura-t-il le pouvoir de vous ramener à cette même vertu, et avec plus de perfection encore. Seulement, ne perdez pas courage, et gardez-vous bien de renoncer à l'espérance. Ce qui empêche le pécheur de revenir de ses égarements, c'est moins le nombre des péchés qu'il a commis, que l'endurcissement qui provient de l'impiété. Salomon dit bien : *Une fois descendu au dernier degré de la corruption, on n'a plus que du mépris pour tout le reste.* Mais de qui parle-t-il? De l'impie seul parvenu à cet excès. On n'a plus alors la force de regarder en arrière ni de revenir sur ses pas. Courbée tout entière sous ce joug honteux, l'âme rampante à terre ne sauroit élever ses regards vers le Dieu des miséricordes. Mais celui qui a conservé jusque dans le mal de nobles et généreux sentiments, peut encore implorer la miséricorde divine et l'obtenir. C'est une manœuvre de l'ennemi du salut de jeter le pécheur dans le découragement, et de lui faire perdre avec l'espérance le moyen de revenir à Dieu. L'espérance est une chaîne suspendue au trône de Dieu; l'âme qui s'y tient fortement attachée a beau déchoir; si elle ne lâche point prise, il lui devient facile de remonter au point d'où elle est descendue; ce n'est qu'en l'abandonnant par mollesse, que l'on tombe au fond du précipice.

Prov. XVIII. 7.

Pag. 3.

Un cœur noble et généreux dit au Seigneur avec

le prophète : *Comme les yeux des serviteurs sont fixés sur la main de leur maître, et ceux de la servante sur la main de leur maîtresse, ainsi les nôtres sont arrêtés sur le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous; car nous sommes excessivement rassasiés de mépris.* Telles sont les sublimes leçons que nous donne ce saint roi que Dieu lui-même daigna inspirer; telles sont les maximes de la vraie philosophie. Tout *rassasiés* que nous sommes *de mépris*, et pour ainsi dire écrasés sous le poids de nos misères, nous ne laisserons pas d'attacher nos regards sur le Seigneur, de lui adresser nos prières jusqu'à ce que nous soyons exaucés. La vertu consiste à ne pas se laisser abattre par le sentiment du malheur, quelle qu'en soit l'agression, et à ne se relâcher jamais dans la prière, fondé sur la confiance dans la miséricorde du Seigneur. Ps. cxxii. 2, 3.

Quelle différence entre ce que vous étiez et ce que vous êtes ! Vous avez échangé le service du maître le plus doux, contre la dure servitude où vous a engagé un tyran cruel et implacable. A quelle déplorable abjection ne vous êtes-vous donc point réduit? Et quelle consolation peut désormais se faire jour dans votre âme! Pleurer les morts est une sorte de lâcheté, la nécessité de mourir étant inévitable ; mais il y auroit une barbare insensibilité à voir de sang froid périr une âme, auparavant écla- Pag. 4.

tante de force et de beauté. Plein d'un généreux mépris pour les vanités du siècles, pour ses pompes et ses délices, vous ne respiriez que pour le ciel; aujourd'hui, vous en êtes devenu le vil esclave. Mais vous pouvez rompre vos fers, à l'exemple de tant de chrétiens des temps passés ou modernes qui, après avoir, comme vous, abandonné le sentier où ils marchoient, sont revenus sur leurs pas, et, par une ferveur nouvelle, ont mérité d'être couronnés avec les saints. Tant qu'on est dans les liens des voluptés criminelles, on croit le retour impossible; pour peu qu'on s'en éloigne, on sent à chaque pas s'amortir leur flamme impure. Le chemin de la vertu dont on s'effrayoit d'abord, perd insensiblement ce qu'il avoit de rude et de difficile; on est surpris d'y marcher avec facilité, d'y trouver même des délices. Le tout est de ne se pas désespérer. Autrement, ce qui vous reste de force ne sert à rien. On s'est fermé tout moyen de retour; hors de la voie, que peut-on faire de grand et de méritoire? Le Démon n'a plus que de foibles efforts à faire pour vous retenir dans ses liens; il ne lui en coûte pas beaucoup pour triompher d'un homme à terre et qui craint de se relever.

Ne me dites pas que Dieu ne pardonne qu'à ceux qui ont commis des fautes légères. Donnez-moi le plus grand pécheur de la terre, pourvu qu'il ne renonce point à la foi : se fût-il souillé des crimes

les plus abominables, auroit-il, jusque dans l'âge le plus avancé, persévéré dans l'iniquité, je soutiens que son salut n'est point désespéré. Si Dieu se gouvernoit par passion, il y auroit tout lieu d'appréhender que son courroux, allumé par tant de crimes, ne pût s'apaiser; mais, toujours maître de lui-même, s'il châtie, c'est par bonté et non par esprit de vengeance. Supérieur par sa nature, à toutes nos offenses, quand il nous en punit, ce n'est point par ressentiment, ce n'est que pour prévenir de nouvelles prévarications que l'impunité ne manqueroit pas de provoquer. L'homme qui fuit la lumière et se confine dans un lieu obscur, ne fait tort qu'à lui-même; ainsi, quand nous nous éloignons de Dieu, nous ne compromettons que nos propres intérêts, non la gloire du Tout-Puissant. Qui jamais avoit porté l'impiété plus loin que Nabuchodonosor? Il veut être adoré comme une divi- Pag. 5.
nité, se fait rendre les honneurs qui n'appartiennent qu'à Dieu seul, s'emporte contre ceux qui refusent d'obéir à ses sacriléges ordonnances, jusqu'à les faire précipiter dans les flammes d'une fournaise Dan. III. 21.
ardente. Toutefois le Seigneur, toujours miséricordieux, ne cesse de lui ménager les occasions de revenir à lui; il fait éclater sous ses yeux sa puissance, par le miracle qu'il opère en faveur des trois jeunes hommes sortis sains et saufs du milieu des flammes, par le songe célèbre que Daniel explique Pag. 7.

en sa présence, par la promesse directe que le pro-
Dan. IV. 24. phète lui fait au nom du Seigneur, qu'il pourra racheter ses péchés par l'aumône. S'il se détermine à châtier son orgueil, ce n'est que par un bannissement de quelques années, après quoi il le rétablit dans son ancienne dignité.

Combien de crimes la folle passion d'Achab pour une femme ne lui fit-elle pas commettre! Le Seigneur
Isa. LVII. 17. néanmoins déclare qu'il ne lui fera point subir tous les maux qu'il lui avoit préparés, parce qu'il l'avoit vu pleurer. Manassès avoit surpassé en impiété et en tyrannie tous les rois d'avant lui; mais la bonté de Dieu prévalut; Manassès se reconnoît, et le Sei-
II. Paral. XXXIII. 13. gneur lui pardonne. Que Manassès se fût abandonné au désespoir, à cause de ses iniquités passées, il se seroit exclu lui-même des bienfaits qu'il éprouva par la suite. Il ne fallut aux Ninivites, qu'un moment pour effacer tous leurs crimes: un instant suffit au bon larron pour lui procurer l'entrée du ciel; parce que la pénitence ne se mesure point par le temps, mais par l'affliction. C'est le dernier moment qui met les saints confesseurs en possession des immortelles béatitudes. Combien n'étant venus qu'après ont devancé par la rapidité de leur course
Pag. 9. ceux qui l'avoient commencée avant eux! Ce n'est pas pour être tombé que l'on sera condamné, mais pour avoir persévéré dans sa chute sans vouloir s'en relever. On ne tombe pas parce qu'on est de-

bout, autrement il n'y auroit pas de chute. La brebis qui se sépare des quatre-vingt-dix-neuf autres, et qui se laisse ensuite ramener au sein du troupeau qu'elle a fui, témoigne que ce sont les fidèles qui s'égarent et qui reviennent. Elle échappe à la garde du pasteur; elle fuit, et bien loin, par les montagnes, et par les réduits les plus écartés; pour cela, le pasteur l'abandonne-t-il à elle-même? Non. Il court après elle; et quand il l'a recouvrée, il ne l'accable point de coups, il ne la fait point marcher devant lui; mais il la charge sur ses épaules. Telle est la conduite de Dieu. Plus on s'est égaré loin de lui, plus il abrège le chemin du retour, pour en épargner les fatigues. La parabole de l'enfant prodigue en est encore un témoignage frappant. Que ce fils coupable, désespérant de la miséricorde paternelle, se fût obstiné à demeurer dans la contrée lointaine où il étoit allé; il y seroit mort de faim et de misère. Mais il se repent, il compte sur la bonté de son père, et retrouve à son retour dans la maison paternelle, plus de joie, plus de distinctions que son frère lui-même, à qui l'on n'avoit eu rien à reprocher. Ce sont nos péchés qui nous séparent de Dieu. Abattez ce mur de séparation; plus d'obstacle.

Luc. xv. 4.

Ibid. 11.

Pag. 10.

Du temps de saint Paul, un Corinthien, des plus considérables de la ville, avoit commis un de ces crimes dont le nom seul fait horreur même à des païens. Le coupable était du nombre des chrétiens,

prêtre même, au dire de quelques-uns. L'Apôtre le retranche-t-il de la société des fidèles? Nullement. Au contraire, il reproche vivement aux Corinthiens de ne l'avoir pas reçu à la pénitence. Ses expressions témoignent combien il étoit persuadé qu'il n'est point de péché sans remède. Il écrit qu'avant
I. Cor. v. 5. que l'incestueux eût fait pénitence, il devoit *être, par la puissance de Notre Seigneur Jésus, livré au Démon pour être châtié dans sa chair, afin que son âme fût sauvée au jour de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Mais la pénitence accomplie, il leur mande :
II. Cor. II. 6. *C'est assez pour lui*, écrit-il, *en l'état où il est, qu'il ait subi la peine qui lui a été imposée par l'assemblée;* il charge les Corinthiens, dans sa lettre, de le consoler, d'agréer la pénitence qu'il avoit faite, afin qu'il ne demeurât pas plus long-temps dans les liens de Satan.

Gal. III. 5. Les Galates s'oublièrent après avoir embrassé la
v. 2. 4. foi, après avoir fait éclater leur vertu par des miracles, et souffert plusieurs combats; toutes ces circonstances nous sont attestées dans l'épître que notre saint Apôtre leur adresse. Ce qui ne l'empêche pas de leur écrire : *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous.* Il témoigne donc, qu'après avoir commis les plus grands crimes, on peut encore recouvrer la grâce de Jésus-Christ. Non, le Seigneur ne veut pas la mort

du pécheur, mais qu'il se convertise et qu'il vive. Il ne nous a créés que pour le ciel, non pour l'enfer. L'enfer n'est allumé que pour le Démon et pour ceux qui lui ressemblent; le ciel au contraire a été préparé pour nous dès l'origine des siècles. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'assure par ces paroles : *Venez, ô les bien-aimés de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès la naissance du monde*. C'est nous seuls qui nous en excluons, nous seuls qui nous rendons indignes de participer aux noces de l'époux. Tant que nous sommes sur la terre, la multitude même de nos péchés ne doit point nous empêcher d'espérer; la pénitence les peut effacer tous; il n'y a qu'au sortir de la vie que la pénitence est stérile. Dans l'enfer, plus d'espérance; il n'y a plus là que grincements de dents, plus là qu'un pleur éternel; plus de prières exaucées; pas même une goutte d'eau pour y rafraîchir la langue altérée; chaos immense, abîme impénétrable entre Dieu et le pécheur que dévorent ces feux implacables. Le Démon sait bien avec quelle facilité Dieu pardonne au pécheur pénitent; voilà pourquoi il met tout en œuvre pour le retenir dans ses liens, en le jetant dans le désespoir. Mais de même qu'il suffit d'un verre d'eau donné au nom du Seigneur pour avoir droit à la récompense, de même c'en est assez d'un simple acte de pénitence, bien que sans proportion avec les péchés dont on

Pag. 11.

Matth. xxv. 34.

Matth. x. 42.

s'est rendu coupable, pour obtenir grâce, parce que le juge sévère qui tient un compte rigoureux de nos actions et de nos paroles, recherchera avec plus de complaisance nos bonnes œuvres pour nous en récompenser, que les mauvaises pour nous en punir. Vous ne pourriez remonter encore jusqu'à la haute perfection d'où vous êtes déchu; obtenez du moins un commencement de réforme, un premier essai en amènera de plus heureux; vos efforts ne seront pas perdus, la victoire marche à la suite de la confiance. Avant l'essai, on s'alarme, on se récrie sur les difficultés; à peine on a mis la main
Pag. 12. à l'œuvre, les obstacles s'aplanissent, le désespoir cède à la confiance, la langueur et la crainte s'évanouissent, les forces redoublent, et l'espérance s'accroît de plus en plus. Judas lui-même, le traître Judas ne s'est perdu que parce qu'il s'est désespéré. Son crime, tout énorme qu'il étoit, lui auroit été pardonné s'il en eût fait pénitence. Si j'exigeois de vous que du premier essor vous vous éleviez jusqu'à la perfection, vous auriez raison d'alléguer la difficulté; mais non : tout ce que je vous demande, c'est de ne point aggraver pour le présent le mal qui vous presse, c'est de quitter le sentier dangereux où vous êtes engagé, c'est de revenir sur vos pas, d'entrer dans un chemin tout opposé à celui où vous êtes; et vous balanceriez, vous y regarderiez à deux fois, vous remettriez au lendemain? Mais

êtes-vous sûr de ce lendemain? Ne voyez-vous pas tous les jours mourir en pleine santé, au sein des plaisirs, des excès de la table, au milieu du tourbillon du monde et de ses dissipations vaines? Que sont devenus tels et tels qui naguère venoient étaler à tous les yeux la pompe insolente d'un équipage environné d'adulateurs attachés à leur fortune, qui ne se faisoient voir qu'avec des habits magnifiques, parfumés d'essences, au milieu de courtisans, ne manquant pas un spectacle? Qu'ont-ils fait de toute cette pompe et de leur magnificence? Les banquets splendides, les joies effrénées, une douce et voluptueuse insouciance, un abandon, une absence de toute réflexion grave, la fuite de tout travail, la recherche et la délicatesse des commodités de la vie, consumoient toutes leurs journées. Qu'est-ce que tout cela est devenu? La mort a tout dévoré. Ce corps dont on servoit les besoins et les caprices avec tant d'empressement, qui ne marchoit jamais qu'avec une nombreuse escorte, où est-il allé? Cherchez-le au fond de son sépulcre. Là, cendre et poussière, vers acharnés à leur proie, lambeaux dégoûtants, cachot infect, solitude affreuse. Arrêtez-vous à ce spectacle, et gémissez. Plût au ciel que cette honteuse dégradation se terminât à la poussière du tombeau! Mais de l'aspect de ce sépulcre et de ces vers, passez à la méditation de cet autre ver qui ne meurt point, de ces feux qui ne s'étein-

dront jamais, de ces grincements de dents, de ces ténèbres extérieures, de ces angoisses et de ce désespoir sans fin; alors rappelez-vous la parabole de
Luc. xvi. 19. Lazare et du mauvais riche. Celui-ci étoit vêtu de pourpre, possesseur de vastes domaines; il tombe de cette opulence dans un dénûment tel, qu'il n'a pas même à sa disposition une goutte d'eau pour étancher la brûlante soif dont il est dévoré. En quoi croyez-vous donc que les biens de ce monde aient plus de réalité qu'il n'y en a dans un songe de nuit? Pour ce mauvais riche, au sortir de la vie, sous la chaîne des supplices déchirants qu'il a à subir, c'est la même chose qu'est le réveil du malheureux attaché à des travaux pénibles, à la suite d'un songe flatteur qui lui a présenté, pendant qu'il dormoit, une table bien servie, des trésors en abondance,
Pag. 13. pour le laisser après les mains vides. Faites ces réflexions. Par la pensée de ces feux qui brûlent dans les enfers, vous combattrez efficacement ce feu intérieur de la concupiscence qui maintenant vous assiége. En domptant celui-ci, vous n'aurez point à redouter les autres. C'est pour avoir négligé de se vaincre soi-même, que l'on s'expose à devenir la proie du feu de l'enfer. Pour combien d'années pensez-vous être encore dans le monde? Y pouvez-vous compter? Vous vous levez au matin; êtes-vous assuré d'arriver jusqu'au soir? Incertain sur la durée du temps, vous l'êtes bien plus encore sur le

caractère des événements. Aujourd'hui dans la joie, demain dans les pleurs; et, pour peu que la vie se prolonge, le cercle des vicissitudes humaines s'étend aussi avec elle. En supposant même que vous ayez à fournir une carrière longue, et qui ne soit traversée par rien de fâcheux, qu'est-ce que tout cela, comparé à l'éternité, quand tout se termine à l'alternative d'un enfer avec ses tortures affreuses, ou d'un paradis avec ses immortelles délices? Ici-bas, joies et chagrins, tout finit, et n'a duré qu'un moment. Après la mort, vie nouvelle, qui commence pour ne plus jamais finir.

Description des peines de l'enfer, mises en opposition avec les félicités du paradis (1). Pag. 14.

Je sais qu'une passion malheureuse vous retient Pag. 22. sous son joug. Les attraits de votre Hermione vous ont séduit; elle est dans vos préventions ce qu'il y a au monde de plus beau. Il ne tient qu'à vous, mon ami, de vous offrir quelque chose de plus beau encore; vous même; quelque chose qui surpasse autant cette beauté qu'une statue d'or l'emporte sur un morceau d'argile. Si les formes extérieures ont tant de charmes, les pouvez-vous comparer à la beauté de l'âme?...

Toutefois, nous ne vous proposons pas les la- Pag. 23.

(1) Voyez l'un et l'autre article *Enfer*, *Paradis*.

borieuses épreuves auxquelles les justes se trouvent souvent exposés, ni une mort de tous les jours, ni de si violents combats à soutenir; nous ne vous parlons ni de fouets, ni de chaînes, ni de prisons; nous ne vous invitons pas à vous mettre en guerre avec tout l'univers, à braver les inimitiés domestiques, à vous engager dans des veilles continuelles, dans les longs voyages, dans les naufrages, dans les rencontres de voleurs, ni à supporter la faim et la soif, le froid et les brûlantes ardeurs du soleil, ni la nudité, ni les rigoureuses mortifications. Non; tous mes vœux se bornent à vous voir affranchi de la servitude où vous êtes aujourd'hui, et rentré dans votre ancienne liberté. Que l'infidèle soit peu touché de la résurrection future, qu'il n'en redoute pas les suites, je le conçois sans en être surpris; il n'y croit pas; mais que nous qui croyons, puissions consentir à traîner dans le péché la vie misérable qui s'y attache, voilà ce qui me jette dans un étonnement d'où je ne puis revenir. Que l'on se hasarde en mer, après y avoir fait un voyage heureux, à la bonne heure; mais qu'au sortir du naufrage, on aille s'exposer encore à de nouvelles tempêtes que l'on sait être inévitables, c'est là de la folie.

Pag. 28 et suiv. Autres exemples et textes tirés de l'Ecriture, pour prouver qu'il ne faut jamais désespérer de son salut, ni de la divine miséricorde. David, adultère et meurtrier,

obtient grâce du Seigneur. Les Ninivites pénitents. La Magdeleine aux pieds de Jésus-Christ. A ces faits, saint Jean Chrysostôme ajoute des exemples contemporains, et rapporte l'apostasie et la conversion du jeune homme qui, de disciple de saint Jean, s'étoit fait chef de voleurs. Pag. 31.

Le premier pas fait dans la carrière de la pénitence, une ferveur nouvelle soutient votre marche, double vos forces et vous porte bientôt à la plus haute vertu. D'où vient qu'il y a pour le pécheur converti plus de grâces à espérer que pour celui qui n'a pas eu besoin de pénitence...

En désespérant de son salut, non-seulement on renonce à l'espérance du royaume céleste; mais on se précipite avec plus de fougue dans le mal. On court les yeux fermés dans la carrière du crime; on fait tout pour se perdre, parce que l'on n'espère plus se sauver. C'est une démence pareille à celle de ces furieux qui, ne voyant pas le danger, n'ont plus ni crainte, ni honte, affrontent tout, et iront, indifféremment, se jeter au milieu du feu, ou dans le fond d'un abîme (*).

(*) *Hort. 1 ad Theod. lapsum*, Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 545 et seq.

Seconde exhortation au même.

(Extraits).

Pag. 35. Si des larmes et des sanglots pouvoient se peindre par des caractères et se transmettre dans une lettre, vous en verriez à chaque ligne de cet écrit. Ce qui les fait couler, ces larmes, ce n'est pas de vous voir livré aux soins d'une administration domestique; mais de ne plus retrouver votre nom parmi les frères : c'est la violation des saints engagements qui vous lioient à Jésus-Christ. C'est là, pour moi, le sujet de la plus vive douleur, et des alarmes les plus légitimes. On ne punit point comme déserteur celui qui n'a point porté les armes; mais celui qui les quitte lâchement après les avoir prises, s'expose au dernier châtiment.

Mais il est une nouvelle gloire à quoi vous pouvez prétendre; c'est celle de vous relever généreusement après votre chute. On n'est point sur un champ de bataille pour y rester invulnérable. Pour être blessé, pour avoir même cédé un peu de terrain à l'ennemi, on n'est point mis au nombre des lâches. Que l'on revienne à la charge : non-seulement on répare la honte de sa blessure, mais on finit par remporter tout l'honneur de la victoire. Ce n'est point tuer un lion que de lui effleurer la peau. Une

blessure si légère, loin de le mettre hors de défense, le rend plus furieux.....

Vainement Théodore rejetteroit-il sur sa foiblesse le crime de sa défection, et prétendroit-il que le fardeau dont il s'étoit chargé étoit au-dessus de ses forces? Comment appeler pénible un joug que Jésus-Christ déclare être doux, et insupportable un fardeau qu'il dit être léger. Comparez avec le service de Jésus-Christ, l'esclavage du monde. En quoi le monde fait-il consister le bonheur? Dans la possession des dignités et des richesses. Servitude réelle.

Math. xi. 2

Qu'y a-t-il de moins à soi que le magistrat, esclave des caprices de la multitude, dépendant tout à la fois et de ceux qui sont au-dessus de lui, et de ceux qui sont au-dessous; toujours inquiet, ou pour lui-même ou pour ses administrés? Sans cesse exposé aux coups de la fortune, sans cesse à la veille de rentrer au rang des particuliers, et d'être réduit à obéir quand il avoit eu la gloire de commander. Ce monde est un théâtre où tel homme qui vient de jouer le personnage d'empereur, de consul, de soldat, quand la nuit tombe et renvoie les spectateurs, redevient ce que la nature l'a fait, comptable de ses actions au tribunal du Juge suprême.

Pag. 37.

Les richesses ont-elles plus de solidité? Pourquoi Jésus-Christ leur auroit-il dit anathême? Luc. vi. 24.

Le chrétien n'a point à redouter les vicissitudes Pag. 38.

qui menacent toujours ce qu'on appelle les biens du monde. Rien ne le peut faire déchoir de la hauteur où sa vertu l'élève. Qu'y a-t-il de stable dans le
Job. IX. 25. monde? *La vie tout entière*, dit Job, *s'échappe avec plus de rapidité qu'un courrier.*

Pag. 40. Vous même, quand on vous parloit de vous rendre aux écoles publiques, vous répondiez je m'en souviens : Si la mort alloit me surprendre, comment
Eccli. V. 8. paroîtrois-je devant celui qui a dit : Ne différez pas de vous convertir à Dieu, et n'attendez pas de jour
I. Thess. V. 2. en jour? Rappelez-vous ce mot : Enchaînez *le voleur;* rendez-vous maître de sa personne ; c'est le nom que Jésus-Christ lui-même donne à la mort qui
Luc. XII. 39. fond sur nous avec l'impétuosité du voleur de nuit.

Vous avez goûté les délices de la solitude ; vous avez fait l'expérience qu'il n'y a de liberté vraie que dans le service de Jésus-Christ. Tel que celui qui, du haut d'une roche élevée, voit à ses pieds les vagues qui se soulèvent et se déchaînent, les malheureux qui luttent contre le naufrage viennent
Pag. 41. se briser contre les écueils, et périssent dans les flots ; la mer est couverte au loin des débris de leurs corps ; tel, le fidèle serviteur de Jésus-Christ voit, sans en être atteint, les tempêtes et les agitations du monde expirer à ses pieds (*).

T. VIII Bened. Pag. 53. Dieu essentiellement bon et miséricordieux, ne

(*) Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 584—592.

ménage rien pour nous porter à la vertu ; mais sans prétendre contraindre notre volonté. C'est par la persuasion et par les bienfaits qu'il veut nous attirer à lui ; par un choix libre et volontaire de notre part. Pag. 57.
Quand il est venu sur la terre, il a permis que les uns le reçussent, les autres le dédaignassent. Il ne veut point de serviteurs qui le servent malgré eux ; il n'admet que ceux qui consentent de tout leur cœur à s'attacher à lui, et lui rendent des actions de grâces de cette sorte de servitude. Les hommes qui ne peuvent se passer du service des autres, ont des esclaves ; peu leur importe de quelle manière ils sont obéis, pourvu qu'ils le soient. Mais Dieu, qui seul se suffit à lui-même, et n'a besoin de personne, nous laisse notre libre arbitre, et n'a d'autre intérêt que celui de notre propre bonheur. Servir Dieu forcément et malgré soi, seroit la même chose que de ne le point servir du tout.

Pourquoi donc, m'allez-vous dire, inflige-t-il des peines à ceux qui refusent de lui obéir? Pourquoi cette menace de l'enfer contre ceux qui violent ses commandements? C'est sa bonté même qui le détermine à nous punir, à nous menacer. Après qu'elle a épuisé les exhortations et les bienfaits, nous voyant obstinés à refuser les dons de sa miséricorde, il ne s'éloigne pas encore de nous, même dans notre fuite et nos révoltes ; mais il prend une

autre voie pour nous y ramener, à savoir celle de la terreur de ses jugements. Nous avons méprisé l'autre : il faut bien qu'il en vienne à celle-là. Les législateurs humains mettent leurs institutions sous la garde de châtiments sévères dont ils menacent les transgresseurs. Les accusons-nous pour cela? Au contraire, nous les en honorons davantage; nous savons gré à leur prévoyance d'avoir garanti à l'avance notre tranquillité même sans nous connoître et sans aucun intérêt personnel, soit par les récompenses qu'ils décernent, soit par les punitions qu'ils établissent. Devons-nous moins admirer, moins chérir la Providence divine dans les soins qu'elle prend de notre salut? Certes, les richesses de sa bonté sont ineffables, et surpassent toute notre intelligence (*).

Ne vous désespérez pas, Dieu est miséricordieux; ne vous relâchez pas, Dieu est juste (**).

Quand on vous parle, à vous, de la justice de Dieu, ne vous laissez point abattre dans la vue de ses rigueurs; et vous, quand on vous parle de sa bonté, ne présumez point par excès de confiance (***).

(*) Hom. x *in Joann.*, IX, Morel, *Nov. Testam.*, t. II, p. 65, 66.

(**) *Ne desperes : est enim Deus misericors; nec sis segnis : est enim justus. Expos. in ps.* CXIV, tom. V Bened., p. 305.

(***) *Neque ergo tu severitatem audiens desperes; neque tu bonitatem audiens confidas.* Hom. XIX *in Epist. ad Roman.*, tom. XI Bened., p. 650. Dans un sermon éloquent sur le désespoir de Judas, Saurin propose cinq

Plus jaloux que vous-même de votre salut, le Seigneur est impatient de vous pardonner. Tout ce qu'il demande de vous, c'est que vous confessiez l'avoir offensé, et que vous sollicitiez de sa bonté un pardon qu'il désire plus que vous-même vous accorder. Mais vous craignez; le sentiment de vos iniquités glace votre langue. Eh ! c'est cela même qui doit exciter votre confiance; moins on croit mériter de grâce; et plus on est sûr d'en obtenir. Se prétendre juste aux yeux du Seigneur, seroit la plus étrange des témérités (*).

C'est un moindre mal de tomber que de ne point faire d'effort pour se relever; de s'engourdir dans le vice et de couvrir sa lâcheté sous le voile d'un faux désespoir. Croyez-vous donc, demande le prophète Jérémie, que *celui qui tombe ne puisse* Jerem. VIII 4. *pas se relever, et qu'après s'être détourné de son chemin, il soit impossible d'y rentrer?* Paroles qui s'appliquent naturellement à ceux qui avoient

réflexions capitales contre le désespoir, qu'il appelle cinq boucliers pour le repousser, et par lesquelles il prouve que le désespoir est une disposition très odieuse, digne des plus sévères jugements de Dieu, et qui aggrave infiniment le crime qui l'a causé : « 1° il ravale la bonté de Dieu; ° il s'inscrit en faux contre les déclarations expresses de l'Ecriture; 3° il dément l'expérience des pénitents; 4° il choque l'esprit de l'Evangile; 5° il avilit le sang de Jésus Christ. » (*Serm.*, tom. XI, pag. 298.)

(*) *In dec. mill. talentor., debit.*, tom. III Bened., pag. 11. Voyez le vol. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 424, et les extraits des *Homélies sur l'enfant prodigue*, vol. XIV, pag. 187.

commencé par marcher dans les voies des commandements; car on ne tombe pas à moins d'être debout. La brebis qui s'égare du troupeau, ne laisse point d'en faire partie. Elle appartient toujours à son berger; celui-ci, pour la recouvrer, que ne fait-
Luc. xv. 5. il pas? Il abandonne les quatre-vingt dix-neuf autres: elle a beau errer par les bois et par les montagnes; le berger la poursuit jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée; et à ce moment, nulles plaintes, nuls reproches. Il en charge ses épaules pour la ramener au bercail (*).

Ps. cxxix. 5. *J'attends le Seigneur, mon âme l'attend, et j'espère en sa parole*. Fondé sur votre clémence, j'ai osé espérer mon salut. Si je n'avois vu que moi seul, il y a long-temps déjà que j'aurois perdu toute espérance, Mais vos oracles m'ont rassuré. C'est lui,
Isa. LV. 9. c'est le Dieu des miséricordes qui a dit : *Autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus vos pensées ;... autant la miséricorde du Seigneur est affermie sur ceux qui le craignent*. Et encore : *Autant que le levant est éloigné du couchant, autant il a éloigné de nous nos péchés*. Non-seulement j'ai veillé sur ceux qui m'étoient fidèles; mais j'ai pardonné aux pécheurs; au milieu de vos égarements, j'ai manifesté à votre égard, et

(*) *Hortat.* 1 *ad Theod.*, tom. 1 Bened., pag. 1.

ma bienveillante toute-puissance, et mes soins paternels (*).

« De qui désespère-t-on? demande saint Jean Chrysostôme : Est-ce de Dieu? est-ce de soi-même? De Dieu et de soi-même, reprend ce saint docteur. De Dieu, parce que c'est un Dieu de sainteté, qui ne peut approuver le mal; et de soi-même, parce qu'on est un sujet d'iniquité qui ne peut plus aimer le bien; de Dieu, parce qu'on a si souvent abusé de sa miséricorde et de sa patience; et de soi-même, parce qu'on a fait tant d'épreuves de son inconstance et de son infidélité. De Dieu et de soi-même tout ensemble, parce qu'on voit entre Dieu et soi des oppositions infinies; car voilà la source de ces désespoirs. Ces désespoirs sont-ils raisonnables? — Non, chrétiens, puisque, bien loin de l'être, ce sont de nouveaux crimes devant Dien; n'étant jamais permis à un pécheur, tandis qu'il est en cette vie, de désespérér de Dieu et de sa bonté, qui est sans mesure (1).»

(*) *Expos. in ps.* CXXIX, tom. V Bened., pag. 369, 370.

(1) Bourdaloue, *sur la rechute dans le péché*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 217, 118.

ARTICLE II.

LE MONDE PRÉSENT ET LA VIE FUTURE.

§ I.

Monde. Vanité des choses humaines. Le monde présent.

Jésus-Christ vous dit : Dans cette vie, embûches de toutes sortes, maladies, infirmités, souffrances, ténèbres, vieillesse suivie de la mort ; dans la vie où je suis, jeunesse éternelle, force et santé que rien n'altère, lumière que rien n'obscurcit, vie sans fin (*).

Ce que vous appelez la vie n'en est pas une : nommez la un songe de nuit. — Nos livres saints appèlent la vie présente une nuit, par opposition au jour
Rom. XIII. 12. futur. Saint Paul a dit : *La nuit est déjà fort avancée, et le jour va paroître.* Elle n'est que le crépuscule de ce grand jour de l'éternité qui n'aura point de fin (**).

Vous ne sauriez l'ignorer, la vie présente n'est rien que quelques fleurs de printemps, qu'une

(*) Hom. *de Eutrop.*, t. III Bened., p. 390.

(**) *De Lazaro concio* III, tom. I Bened., p. 793 ; *Expos. in ps.* CXIV, tom. V, pag. 307 ; *in ps.* XCV, *ibid.*, pag. 643.

ombre vaine, qu'un songe imposteur. Il n'y a de réalité, d'existence solide et vraie que dans la vie nouvelle qui nous attend après la mort (*). Comparez-la, si vous voulez, à l'eau du fleuve qui coule et s'échappe; à la vague que la tempête agite et pousse dans des sens contraires (**); à une scène de théâtre où les décorations changent et se succèdent perpétuellement, où l'acteur, après qu'il a joué son rôle, dépouille son masque et rentre dans la foule. Voilà le monde, voilà la vie humaine (***).

Tout ce qui se passe sur la terre nous conduit à une vie meilleure et à un état de choses qui n'aura point de terme (****).

Qu'est-ce que la vie présente, comparée à la vie future? A quoi se termine la première? Supposez-la plus longue, étendez-la le plus loin que vous pourrez; toujours finira-t-elle. Où est la proportion entre ce qui finit et ce qui ne finira jamais? C'est comme si vous compariez une goutte d'eau avec l'immense Océan. Même différence qu'entre un songe vain et la réalité (*****).

(*) *Epist.* CXVII *ad Theodor.*, tom. III Bened., p. 658.

(**) Hom. XXIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 209; Hom. XXV *in Joan.*, tom. VIII, p. 148.

(***) Hom. XV *in* I *ad Timoth.*, tom. XI Bened., p. 639.

(****) Hom. XXV *in Joann.*, t. VIII Bened., p. 165.

(*****) *De Lazaro concio* I, tom. I Bened., pag. 723; *ad Theod. laps.*, *ibid.*, pag. 13, 14.

Qu'est-ce qu'un chemin qui aboutit à un précipice? Vous avez foulé sous les pieds quelques fleurs : le voyage achevé, vous vous trouvez au fond de l'abîme (*).

La vie de l'animal se borne à quelques instants passés sur la terre. Il y a pour l'homme une autre vie meilleure et qui n'aura pas de terme. Qui ne s'embarrasse point de l'avenir est au-dessous de l'animal (**).

La vie présente est une lice où il nous faut combattre. Qui aspire à la couronne ne doit point craindre les fatigues : elle ne s'acquiert que par le combat. L'athlète généreux n'envisage les durs exercices de sa profession que comme autant de moyens qui le mènent à la victoire (***).

Ce n'est point pour la vie présente qu'est fait le repos; elle n'est qu'une longue lutte, un combat de tous les moments, où il faut sans cesse avoir les armes à la main. Vous n'aurez point à redouter les persécutions ouvertes; vous n'échapperez pas à l'affliction (****).

L'Apôtre ne permet pas que nous soyons un seul

(*) *In illud : Intrate per augustam*, etc., *et in Lazaro concio* III, t. I Bened., pag. 793.

(**) *Expos. in ps.* XLVIII, tom. V Bened., pag. 214.

(***) *De Lazaro concio* III, t. I Bened., p. 745.

(****) Hom. V *in Epist. ad Hebr.*, tom. II Bened, pag. 58.

moment en repos, parce que nous sommes toujours en présence d'un ennemi qui ne dort pas (*).

Extrait de l'Homélie sur le psaume v.

Que tous ceux qui ont mis leur espérance en vous se réjouissent, s'écrie le prophète; *ils seront éternellement remplis de joie, et vous habiterez en eux.* (Ps. v, vers. 12.) T. v Bened. Pag. 37.

Leur joie ne sera jamais troublée. Il n'en est pas ainsi des joies du monde; elles s'écoulent avec la rapidité des eaux qui passent à mesure qu'on les considère. Mais la joie qui a Dieu pour principe est bien autrement fixe et durable. Elle tient au cœur par de profondes racines; elle suffit à tous les besoins de l'âme, elle est à l'abri des vicissitudes humaines. Loin de l'abattre, les coups de l'adversité ne font que l'accroître et la fortifier. Les Apôtres, battus de verges, font éclater leur joie. Paul, écrasé par la persécution, tressaille d'allégresse. Il étoit à la veille de mourir, et il appeloit des compagnons avec qui il pût partager sa joie. « Quand je devrois Phil. II. 17. répandre mon sang sur la victime et le sacrifice de votre foi, je m'en réjouirois en moi-même et je m'en conjouirois avec vous tous, et vous devriez aussi vous en réjouir et vous conjouir avec moi. » Oui, Dieu

(*) *In S. Barlaam martyr.*, tom. II Bened., pag. 682.

habite avec ceux que pénètre une semblable joie, ainsi que David aimoit à le publier. Et tel étoit aussi le sens des paroles du Sauveur, quand il disoit à ses
Joan. XVI. 22. disciples : *Je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.*

Le psalmiste poursuit : *Et tous ceux qui aiment votre saint nom se glorifieront en vous.* A ceux-là seuls il appartient de se glorifier et de se réjouir. Qui se glorifie dans les choses de la terre, qui se complaît en soi-même, n'est qu'un insensé qui s'abandonne à l'erreur d'un songe. Car, dites-moi, est-il dans ce monde quelque objet, un seul qui puisse offrir de quoi se glorifier d'une manière réelle et solide? La force du corps? Mais dépend-il de nous de l'avoir, et pour combien de temps? et encore combien la jouissance n'en est-elle pas préjudiciable par son abus? Portons le même jugement de tous les autres avantages terrestres, la beauté, la richesse, la puissance, les plaisirs des sens. Mais se glorifier en Dieu, se réjouir dans l'amour qu'on lui porte, voilà la vraie décoration de l'homme, supérieure au plus brillant diadème, celle qui ne nous quitte pas au sein même de la plus dure captivité. Celle-là ne craint point les ravages ni du temps, ni des maladies, ni des révolutions, ni de la mort elle-même. *Parce que vous répandrez votre bénédiction sur le juste.* (Vers. 13.) Il est vrai que son partage le plus ordinaire ici-bas, ce sont les contradictions

et les insultes de la part des hommes ennemis de la vertu, et les cœurs pusillanimes se laissent aller au découragement. Le prophète, pour les relever et les soutenir : *Vous répandez*, dit-il, *votre bénédiction sur le juste*. Quel tort peuvent faire le mépris des hommes et l'injustice du monde tout entier à celui que le dominateur des Anges honore de son suffrage et dont il garantit la félicité? Que seroit-ce en échange d'un tel bien que les éloges de tous les habitants du monde? Il n'y a donc qu'un seul objet digne de tous nos vœux et de tous nos efforts; c'est de mériter cette bénédiction qui nous élève au-dessus de tous les événements humains, nous rend supérieurs à tous les maux de la vie. Voyez Job au comble de la misère : **Pag. 38.** son cœur est heureux, et comment? Il étoit béni du Seigneur (*).

Ne me dites pas de tel homme : C'est le roi. Tout **T. v Bened. Pag. 130.** roi qu'il est, il n'a rien au-dessus du dernier des hommes; sujet aux mêmes vicissitudes, et précisément parce qu'il est roi, celui de tous les hommes sur qui il faille compter le moins. Tout ce qui est principauté sur la terre est incertain et environné d'écueils. Il n'auroit rien à craindre pour son autorité; il est homme : il est homme, il abusera de sa puissance pour méconnoître et oublier les services. Je le suppose d'humeur à les récompenser;

(*) *Expos. in ps.* v, Morel, *Opusc*, tom. III, p. 43—45.

plus il fait de grâces, plus il s'expose à faire des ingrats, des mécontents, à soulever contre lui d'inimitiés et de perfidies. S'il ne le craignoit point, pourquoi ces satellites qui le gardent? pourquoi ces remparts dans lesquels il se retranche? Comment l'homme à qui les ordonnances les plus sages et la police la mieux faite ne suffisent pas pour assurer sa personne, qui vit au milieu d'ennemis et sur un champ de bataille, pourroit-il répondre de la vie des autres? Comment celui qui, en pleine paix, a plus à trembler que ceux qui sont à la guerre, pourroit-il empêcher les autres de trembler sur tous les périls qui les menacent? On auroit pu, dans une condition privée, vivre indépendant; mais on a voulu s'attacher à ces frêles appuis; on y a trouvé sa perte, on est tombé avec eux. Eux-mêmes, combien de fois n'ont-ils pas été renversés par ceux même qui les gardoient! Mais enfin je veux qu'ils échappent à tous ces dangers, échapperont-ils à la mort? Non, répond le prophète, et la chose est incontestable. Les brillantes espérances que vous fondez sur eux viendroient à se réaliser; ils meurent, tous vos titres meurent avec eux; il leur a manqué le temps nécessaire pour exécuter leurs promesses. Vous vous êtes donc reposé sur un bien foible secours!
Ps. cxlv. 19. *Ils sont retournés à leur poussière, et toutes leurs pensées, tous leurs projets en votre faveur y sont rentrés avec eux.* Mais quelle est, après cela, la

conclusion du prophète? Après qu'il vous a fait voir la vanité des espérances humaines, il vous montre le port tranquille et sûr où vous devez tendre, la forteresse invincible où vous devez vous enfermer. *Heureux celui de qui le Dieu de Jacob est le sanctuaire! Heureux celui qui a mis toute son espérance dans le Seigneur* (*)!

Tel homme vous sert aujourd'hui, demain il ne le pourra plus; il le pourroit, qu'il ne le voudra plus. Dieu seul ne manque jamais ni de puissance, ni de volonté. Dans Dieu, point de révolutions, ni de vicissitudes. L'homme qui vous aime aujourd'hui, demain sera votre ennemi. Dieu seul ne change pas (**).

Qu'est-ce que la vie présente? Un cercle continuel de peines et d'afflictions; elle n'est qu'un exil, qu'un lieu de pélerinage. Aussi tous les justes ne cessent-ils d'invoquer le terme de leur séjour sur la terre. Hélas! *que mon exil est long!* s'écrie l'un Ps. cix. 5.
d'eux; un autre : *J'ai trop long-temps habité dans* Gen. xxiii. 4.
cette terre où j'étois étranger. Paul s'écrie : *Nous* II. Cor. v. 2.
soupirons dans cette tente, accablés sous sa pesanteur. Et ce qui ajoute encore à sa peine, c'est le malheur d'y être avec des barbares, c'est-à-dire avec les méchants... Toutefois, à Dieu ne plaise que

(*) *Expos. in ps.* CXLV, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 526, 527.

(**) *Expos. in ps.* CXXI, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 374, 375.

je m'emporte à des déclamations chagrines contre la vie présente! Non : elle est l'ouvrage de Dieu ; mon dessein est seulement d'exciter dans vos cœurs le désir de la vie future, de vous détacher des choses présentes et des affections de la terre, d'enflammer vos âmes d'une sainte ardeur qui les fasse soupirer
I. Cor. II. 9. après ces vrais biens du ciel que *ni l'œil n'a point vus, ni l'oreille de l'homme n'a point entendus* (*).

Le partage est déterminé par le souverain législateur : pour la vie présente, les épreuves, les tribulations ; pour la vie future, les récompenses, les vraies béatitudes. C'est une grande erreur de prétendre unir les jouissances du monde présent et celles du monde futur. Il faut choisir : malheureux dans ce monde pour être heureux dans l'autre, et réciproquement. Tous les saints en sont la preuve (**).

Nos destinées ne sont pas limitées à ce cercle étroit de quelques jours à passer sur la terre (***).

Le seul avantage qu'ait la vie présente, c'est de nous fournir la carrière qui nous mène à la victoire et aux récompenses promises pour la vie future. Otez-lui cet avantage, elle est tout ce qu'il y a de plus misérable (****).

Supposez un homme monté sur une élévation

(*) *Expos. in ps.* CXIX, tom. V Bened., pag. 331—333.
(**) *Ad Stagir.*, tom. II Bened., pag. 184, 185.
(***) Hom. I *ad popul. Antioch.*, tom. I Bened., pag. 13.
(****) Hom. VI *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 78.

assez haute pour qu'elle pût lui laisser découvrir tout le monde, et pénétrer ce qui s'y passe. Que verroit-il dans nos cités? Que de sujets ou d'indignation ou de pitié, de haine ou de mépris! Ce qu'il verroit? L'un engraissant des animaux, et laissant mourir de faim des hommes, ses semblables! un autre épuisant ses trésors pour des statues insensibles, pour tapisser ses murailles de riches ornements, et refusant des haillons à ce pauvre qui n'a pas un habit! Au barreau, une cupidité insatiable, des juges qui n'en ont que le nom, injustice dans les procès, fraude, artifices, violence. On n'a jamais assez de temps pour disputer des intérêts terrestres, toujours trop pour s'occuper de ceux de l'éternité. Oisiveté dans les uns, criminelle agitation dans les autres; dans tous, indifférence qui s'aveugle sur les désordres dont on est environné, quand on n'y tient pas par une secrète complicité (*).

Reconnoissez, dit Salomon, *que vous marchez au milieu des piéges, et que vous courez sur le bord des précipices*. Quel sens profond dans ces paroles! Gravons-les dans notre cœur; qu'elles ne sortent jamais de notre mémoire; et nous ne serons point si prompts à pécher. *Reconnoissez*; c'est-à-dire : Le

T. II. Bened., Pag. 154.

Eccli. IX. 20.

(*) Hom. LXXXIII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam*, tom. II, pag. 525. (Resserré.)

piége est couvert; il échappe à vos yeux; la mort qu'il recèle ne se montre pas; allez donc à la découverte; marchez avec précaution. Le péché se présente artificieusement déguisé sous l'amorce des plaisirs; voilà un gain à faire; mais le péché et la mort sont cachés par dessous; *reconnoissez*, regardez à deux fois; et quand vous avez fait la reconnoissance, retournez en arrière. On vous conseille telle chose, on vous flatte, on vous fait offre de services, on vous promet de l'avancement; n'importe: creusez plus avant; examinez bien s'il n'y a pas quelque piége caché.

S'il n'y avoit qu'un ou deux piéges à craindre, on pourroit se tenir sur ses gardes; mais *vous marchez*,
Pag. 155. dit Salomon, *au milieu des piéges*. Non pas *à côté*, mais *au milieu*. Partout des piéges, partout des précipices. Vous allez à la place publique : c'est pour y rencontrer votre ennemi; et son aspect seul vous fait monter le feu au visage. Vous entendez louer votre ami : vous voilà jaloux; un pauvre se présente, vous le regardez avec dédain, un riche, avec envie. L'injustice vous aigrit, soit qu'on la commette, soit qu'on la souffre. Vous ne voyez pas une belle femme sans vous laisser prendre.... Détachez-vous de la terre, les piéges y sont semés partout; prenez votre essor vers le ciel, l'oiseau qui s'élève dans les airs ne craint point les filets. Lorsque du sommet d'une montagne, vous

abaissez vos regards sur la plaine, tous les objets vous y paroissent bien petits ; et l'homme de la plus grande taille n'est plus à vos yeux que l'insecte qui rampe sur la terre.... Méditez le précepte de l'Apôtre, qui nous dit : *Recherchez ce qui est dans le ciel*. Quoi ! le ciel où brillent les astres ? Non, le ciel qu'habitent les Anges et les Archanges, les Chérubins et les Séraphins ? Pas encore. *Celui-là*, ajoute-t-il, *où est Jésus-Christ assis à la droite de Dieu*. Faisons réflexion que, comme l'oiseau pris dans un filet ne tire plus parti de ses ailes qu'il agite vainement, ainsi la raison que nous avons reçue en partage ne seroit plus pour nous qu'un présent stérile, si nous nous laissions prendre dans les filets de nos passions ; que celui qui en est l'esclave a beau secouer ses chaînes, il les resserre au lieu de les rompre. A quoi nous sert-elle cette raison, si ce n'est à nous faire éviter le mal ? Mais hélas ! les animaux nous donneroient ici des leçons. Il est bien rare qu'ils se laissent prendre deux fois au même piége ; leur expérience les rend défiants. Nous, dupes mille fois, nous sommes toujours victimes. Cet homme qui s'étoit déjà enflammé si souvent à l'aspect de la beauté, pour en recevoir des impressions qui l'ont rendu malheureux, n'en est pas devenu plus sage ; et ses blessures ne sont pas encore fermées, qu'il court s'exposer à de nouvelles, pour faire encore la triste expérience qu'un plaisir d'un moment engen-

Col. III 2.

Pag. 158.

dre de longs et cruels repentirs. Ah ! s'il s'étoit dit souvent à lui-même le mot du Sage, il n'auroit pas à gémir sur les maux qui l'accablent (*).

T. VII. Bened. Pag. 667. Vous craignez d'entrer dans la voie du salut à cause de ses aspérités. En rencontrerez-vous moins dans le monde? N'a-t-il pas tout aussi-bien que la vie chrétienne, ses épreuves, ses travaux et ses sacrifices? Seulement l'issue en est bien différente. Dans le monde, dangers, embarras de tous les moments; Pag. 668. sollicitudes sans cesse renaissantes; espérances incertaines, esclavage réel. Ce sont des richesses à conserver, les besoins, les caprices des sens à satisfaire; et pour tant de sacrifices, récompenses, quand il y en a, toujours bien loin de ce que l'on s'en étoit promis. Et encore dans le cas même où l'on ne seroit pas complétement déçu, où l'on se verroit au comble de ses vœux; pour combien de temps? Les années viennent; et la vieillesse qui vous appesantit, glace le sentiment de ces jouissances; on a usé, pour acquérir ces vaines richesses, son plus bel âge; on a consumé en pure perte tout ce que l'on avoit de vigueur et de santé. Et quand enfin on les possède, ces richesses; le corps énervé, les sens engourdis, éteints, sont devenus incapables d'en savourer les délices. Il se survivroit à lui-

(*) Hom. XV *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 171 —175.

même, que la crainte de la mort qui s'avance en détruit la volupté.

Il n'en est pas ainsi dans la pratique des vertus chrétiennes. Le travail ne dure qu'autant de temps que cette chair fragile et mortelle; mais une récompense immortelle attend au terme de sa carrière ce corps qui n'est plus condamné à vieillir. S'il a commencé par souffrir, il est appelé à un repos désormais inaltérable; et ses épreuves d'un moment sont remplacées par des félicités permanentes comme l'éternité (*).

Le monde, mer d'impudicité, où se perdent, non les corps, mais les âmes. Pour y faire un triste naufrage, il n'est pas nécessaire de folâtrer dans ses eaux; il suffit d'y regarder avec plaisir ceux qui s'y plongent sans défiance; abîme plus redoutable mille fois que celui où Pharaon périt autrefois, enseveli avec toute son armée. Si les âmes qui y périssent pouvoient se montrer aux yeux sous des formes sensibles, je vous ferois voir cette mer couverte d'âmes flottantes sur sa surface, comme les cadavres égyptiens sur celle de la mer Rouge (**).

On ne bâtit pas sur un terrain prêt à s'enfoncer. T. XII Bened.
Dites-moi, si l'on venoit vous annoncer que cette Pag. 297.
ville où nous sommes sera toute écroulée dans un

(*) Hom. LXVII *in Matth.*, LXVIII, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 731. 732.

(**) Hom. VII *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 86.

an, penseriez-vous à y construire? Ce que je dis de cette cité, je l'étends à tout l'univers. Le jour n'est pas loin où il ne sera tout entier qu'un monceau de ruines. La mort n'attendra pas, pour nous frapper nous-mêmes, qu'il soit arrivé à sa dernière heure. Nous aurons tous péri avant lui. Insensés! nous bâtissons sur un sable qui nous échappe. Que ne cherchons-nous plutôt la pierre ferme pour y poser notre fondement? Les tempêtes auront beau fondre; rien alors n'ébranlera la solidité de l'édifice.

Dans ce monde, que d'accidents divers nous disputent le séjour d'un moment que nous y faisons! Tremblements de terre, incendies, invasions étrangères qui nous en font disparoître tout vivants. Que nous échappions à ces fléaux, les maladies viennent nous en chasser, ou ne nous y laissent que pour nous enchaîner à une déplorable existence. Sur quels plaisirs compter, là où l'on se voit incessamment poursuivi par les souffrances, les jalousies, les inimitiés publiques ou secrètes? D'un bout à l'autre de cet univers, ce sont des vœux ou des plaintes éternelles. Celui-ci tremble de mourir sans enfants, et de n'avoir personne à qui laisser ses biens qu'il s'est procuré au prix de tant de sueurs. Hélas! il n'aura donc travaillé que pour des ennemis? Celui-là n'en a pas encore été dépouillé par la mort, qu'il les a vus enlever de ses mains pour aller servir les passions, et entretenir la mollesse d'un

nouveau possesseur. Ce sont là les vicissitudes humaines; et les exemples en sont journaliers (*).

Tout ce que nous vous disons vous paroît une fable inventée à plaisir; on s'en rit, on s'en moque. Personne n'y pense pour se pénétrer d'une salutaire frayeur, pour verser des larmes de componction, pour se frapper la poitrine. Un fleuve de feu roule ses ondes vengeresses, et l'on se joue sur ses bords, l'on s'endort au sein de la mollesse, on pèche sans remords et sans crainte de l'avenir. On ne veut pas réfléchir avec quelle vitesse le présent nous échappe, et va se précipiter dans ce gouffre d'où rien ne sort. Nous sommes sourds à cette voix de la mort qui vient de toutes parts retentir à nos oreilles avec l'éclat de la trompette du dernier jugement. Autour de nous, que de trépas imprévus! Changements, vicissitudes éternelles; et tant de leçons ne nous touchent pas. Les infirmités nous avertissent de notre destruction prochaine, et nous n'y pensons pas. Les éléments eux-mêmes ne sont pas plus épargnés que nos corps. Ce monde tout entier est un champ de carnage où la mort fait ses ravages, et se choisit des victimes dans tous les rangs. La fragilité de la vie se fait sentir à nous à chaque pas, et se manifeste à nos yeux dans tout ce qui nous environne; elle s'imprime sur toutes les scènes

T. XI. Bened. Pag. 639.

(*) Hom. XXXII *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 970.

de la nature. Rien de constant. Les saisons viennent et fuient. Les fleurs qui brillent le matin, le soir se sont évanouies. Ainsi des dignités, ainsi des rois qui sont aujourd'hui et demain ne seront plus. Les riches s'en vont avec leurs superbes édifices. Le soleil, par ses fréquentes éclipses, nous annonce qu'un jour viendra où il sera anéanti. Cette maison que vous construisez, cet arbre que vos mains ont planté, ils subsisteront quand vous ne serez plus. Il semble que l'on ne doive jamais mourir; et la vie tout entière se passe dans la mollesse et dans la dissipation, comme si elle ne devoit finir jamais. Ce monde n'est qu'une scène de théâtre, où nous venons jouer notre rôle, acteurs d'un moment, qui disparoissons aussitôt que la toile s'abaisse. Rien de durable dans l'univers. Le seul bien qui nous soit propre, le seul qui ne meurt pas, c'est notre âme; et c'est là le seul de quoi l'on ne s'occupe point.

Ecoutez un sage monarque qui avoit fait une expérience personnelle de toutes les jouissances de la
Eccli. II. 4. vie présente : « J'ai bâti des palais, j'ai planté des » jardins, des vignes et des vergers, creusé des ré» servoirs, amassé de riches trésors ; j'ai rassemblé » les chanteurs et les musiciennes; j'ai eu à ma pos» session de nombreux troupeaux ». Jamais roi ne mena une vie plus délicieuse, n'a brillé de plus de gloire; jamais personne ne l'a égalé en sagesse et ne l'a surpassé en puissance; jamais on ne fut plus que

lui au comble de tous ses vœux. Eh bien! tout cela ne lui a servi à rien; que dit-il à la suite de cette pompeuse description : *Vanité des vanités, et tout est vanité*. Il semble manquer d'expression pour bien rendre sa pensée et nous faire sentir tout le néant des choses humaines. Puisqu'il en est ainsi, portons nos cœurs là où il n'y a plus de vanité; mais où la vérité règne, où tout est fixe, permanent, immortel, où rien ne vieillit, rien ne change, mais où tout est en paix et dans une éternelle jeunesse (*). *Ibid.* 1. 2.

Je mets à part les fortunes acquises par les voies frauduleuses de l'avarice, pour me renfermer dans celles qui ne sont dues qu'à des moyens honnêtes. Je suppose deux hommes, dont l'un s'est procuré de grandes richesses par des voyages d'outre mer, par l'agriculture ou le commerce, sans blesser en rien les lois de la justice : chose d'ailleurs assez difficile, et que je ne crois guères possible. Pourtant, je veux bien le croire; il est riche, et l'est devenu sans crime. Il a des terres, des esclaves; il est puissant; des hérauts précèdent sa marche; une nombreuse escorte l'accompagne. Il est grand, il est heureux dans l'opinion du monde. En voici un autre qui, possédant déjà toutes ces ri- T. VII Bened., Pag. 297.

Hom. XV *in Epist. ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 512, 513. Voyez Bossuet, *Serm.*, tom. V, pag. 107 et suiv.; l'ancien évêque de Senez, *Serm. sur le bonheur*, tom. II, pag. 6 et suiv; Saurin, *Serm.*, tom. VII, pag. 307 et suiv.

chesses, s'en détache pour en distribuer le prix aux indigents, en assister les malades et les prisonniers; doux, humble, compatissant, vertueux, il n'éprouve de la part des hommes qu'ingratitude; et ne répond aux outrages, aux mauvais traitements mêmes que par des bénédictions. A qui des deux, je ne parle pas encore de l'avenir, mais du moment actuel, accorderez-vous votre estime et votre admiration? Vous m'allez répondre que le premier n'est qu'un enfant occupé de graves bagatelles; l'autre, un ange sur la terre. Que si c'est folie de travailler à s'enrichir, même légitimement, que sera-ce de le faire par des moyens injustes? Et si vous considérez que tout le fruit de ce vain travail sera la perte du ciel et l'acquisition de l'enfer, qui pourra déplorer assez le malheur d'un tel homme, et pendant sa vie et après sa mort (*)?

Homélie sur les paroles : *Verumtamen frustra conturbatur homo.* (Ps. XXXVIII, vers. 9.)

T. v Bened. Pag. 567. *Cependant l'homme se fatigue et se trouble vainement*, s'écrie le divin psalmiste. Il se trouble, et à la fin il meurt. Il se trouble, et il n'a pas pris encore racine, que déjà il est foulé sous les pieds. C'est une flamme qui s'allume; et telle que la paille dé-

(*) Hom. XXIII *in Matth.*, XXIV, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 298, 299.

vorée par le feu, ce n'est plus qu'un peu de cendre. Vous le voyez qui s'élève comme la tempête, et qui tombe confondu dans la poussière; il s'étend comme l'incendie, et se dissipe comme la fumée. D'abord, il a l'éclat de la fleur, et il sèche comme l'herbe. Il grossit comme le nuage; le moment d'après, ce n'est qu'une goutte d'eau. Il s'enfle comme une vapeur légère, et disparoît comme l'étincelle. Il se trouble, et l'insatiabilité de ses désirs n'aboutit qu'à la corruption qui s'en exhale à l'entour. Il se trouble; et après qu'il s'est épuisé dans ses agitations vaines, il disparoît. A lui, les troubles, à d'autres les jouissances. A lui les travaux, les soucis, les afflictions, les rapines, les malédictions; à d'autres les trésors, les divertissements, les plaisirs, les adulations. Il n'a pour lui que les gémissements et les larmes, d'autres ont les richesses et l'opulence. Il est tourmenté dans les enfers, tandis que d'autres dissipent ses biens au milieu des chants et des danses.

Cependant l'homme se fatigue et se trouble vainement. L'homme, qui n'est prêté à la vie que pour un moment, et que la mort redemande bientôt comme une dette qu'elle exige impérieusement, l'homme, cet animal indomptable par système, pervers par nature, artificieux par instinct, malfaisant avec réflexion, injuste par étude, toujours prêt à se laisser emporter par l'ambition et la cupi-

dité, insatiable dans ses désirs, perfide par caractère, gonflé d'orgueil et d'arrogance; d'une présomption qu'un rien déconcerte, d'une fierté qu'un souffle abat, d'une audace qu'un moment renverse; l'homme, néant superbe, vile boue et poussière en révolte, cendre que le moindre vent soulève et dissipe, qui épouvante aujourd'hui par ses menaces, et qui, demain, sera livré à la mort; aujourd'hui dans l'abondance, demain dans le dénûment du tombeau; aujourd'hui décoré de la pourpe et du diadème, demain chargé d'un linceul; aujourd'hui sur le trône et dans les délices, demain traîné sur le bûcher funèbre; aujourd'hui entouré des nuages de l'encens que lui décernent ses flatteurs, demain dans la solitude et dans l'infection du sépulcre. Aujourd'hui il existe, demain il n'est plus rien; vous l'admirez aujourd'hui, demain il n'aura que des pleurs à attendre de vous. L'homme également accablé sous le poids de la prospérité et de l'adversité; insupportable dans l'une, inconsolable dans l'autre. Il ne se connoît pas lui-même; et son avide curiosité veut toujours aller au-delà de la foible portée de son intelligence; il ignore ce qui est sous ses yeux, et il s'égare dans l'avenir. Mortel par sa nature, il a l'air, par ses vastes pensées, de se croire destiné à ne jamais mourir, lui, dont le corps d'un jour est le rendez-vous de toutes les infirmités, la proie de toutes les passions, un théâtre abandonné

à toutes les douleurs. O spectacle trop déplorable et trop réel de notre foiblesse! ô triomphe trop éclatant de la misère humaine! Et quoi que j'aie pu dire, je suis bien loin encore d'avoir rendu toute la pensée qu'exprime ce mot du prophète : *Cependant l'homme se fatigue et se trouble vainement.* Terminons par ce seul trait : Dites-moi si la scène de ce monde n'est pas fidèlement représentée par les agitations de la mer. Si même la vie de l'homme n'est pas sujette à plus de troubles encore que ce mobile élément, si les tempêtes qui viennent nous assaillir n'y sont pas plus fréquentes et plus formidables, si nos éternelles contestations ne nous y poussent pas les uns contre les autres avec plus de violence que les vents, quand ils se heurtent avec fureur. Celui-ci s'empare du champ de son frère, celui-là lui vole ses esclaves. On se querelle, on se bat à outrance pour un peu de terre. L'un traîne son voisin par-devant les tribunaux, pour un filet d'eau; un autre lui dispute l'air; l'un redemande ce qu'il n'a pas donné, l'autre nie ce qu'il a reçu. L'un charge sans mesure les intérêts de sa somme, l'autre se refuse même à payer le capital. Le pauvre se lamente; le riche s'inquiète et n'est jamais content. Celui qui n'a rien est dans l'abjection; on ne pardonne pas à celui qui a. Êtes-vous en charge? vous êtes soupçonné. Revêtu du pouvoir? vous devenez odieux. Porté au rang suprême? c'est pour

avoir toujours les armes à la main. Guerres continuelles, jalousies sans fin. Partout une insatiable cupidité tyrannise les cœurs; le mensonge et l'imposture est dans toutes les bouches; plus de bonne foi, plus de vérité nulle part; et tout le sentiment entre ceux qui se disent amis, ne va pas au-delà de la table. Plus d'énergie dans les âmes; l'amour de l'argent fait toute la vie; l'amour de l'argent a mis en vente jusqu'aux éléments. La voie publique paie des impôts; la terre est morcelée par fractions; les eaux sont asservies, l'air est mis à prix. La terre ne peut plus porter les maux dont elle gémit, et l'air, corrompu par nos iniquités, ne porte vers le ciel que les fétides vapeurs qui s'en exhalent. Nos cités gémissent sous le joug des exacteurs. Les riches sont dévorés d'inquiétudes, au milieu de leurs trésors. L'usurier se consume et se dessèche. Le voleur menace notre vie, et l'empoisonne de soucis rongeurs. Il n'y a d'accès auprès des tribunaux que pour les oppresseurs; l'effronté calomniateur trafique du mensonge. C'est entre nous une funeste émulation de serments,
Pag. 568. ou plutôt de parjures, et le nom de Dieu n'est plus invoqué que par les blasphèmes. Oh! combien, à la vue des crimes et des misères qui désolent l'humanité, combien le prophète n'a-t-il pas eu raison de s'écrier : *Cependant l'homme se fatigue et se trouble vainement.*

Et n'y a-t-il que l'homme, ô divin psalmiste! qui

soit dans le trouble et dans l'agitation? Votre arrêt ne tombe-t-il que sur l'être éminemment doué de la raison? — Et le prophète a répondu : J'ai parcouru les animaux et les éléments divers; et l'homme seul m'a présenté l'image de ce trouble continuel. Pourtant les eaux se soulèvent, oui; mais bientôt elles se calment; les vents se déchaînent, puis ils s'apaisent; la terre tremble et se rasseoit. La fureur des animaux tombe avec la faim. La flamme s'emporte, et s'éteint quand elle a dévoré son aliment; mais l'homme, l'homme seul, du moment où l'amour des richesses lui a fait prendre feu, ne sait plus s'arrêter. A-t-il enfin ce qu'il désire? il lui faut encore autre chose, et toujours; et plus il possède, plus il veut posséder encore, jusqu'à ce que la mort vienne le surprendre, plein de nouveaux projets. Tourmenté sans relâche par cette soif qui le brûle, il se travaille, il se fatigue pour des richesses, compagnes infidèles et perfides, maîtresses capricieuses et tyranniques, qui se prodiguent indifféremment, et se jouent de ceux qui les servent; pour des richesses, principes de tous les égarements de l'esprit et du cœur, sources de tous les vices et de tous les désordres, instruments des délices qui corrompent l'âme, ennemies de la tempérance et de la sagesse, poison secret qui corrompt toutes les vertus. Fais-je le procès aux richesses elles-mêmes, plutôt qu'à ceux qui les possèdent? Comment en

usent-ils? Ils ne les ont que pour les tenir captives, enchaînées comme autant d'ennemies, comme des esclaves toujours prêts à échapper à leurs maîtres, comme des malfaiteurs arrachés aux mines pour retomber dans d'autres prisons, plutôt que de les laisser librement circuler dans les mains des pauvres.

Mais, répondez-vous, il faut bien amasser pour ses enfants: autrement ils n'auroient d'autre héritage que l'indigence. Ah! sans doute le riche, occupé comme il est de ses chimériques espérances, doit prévoir l'avenir, lui qui s'aveugle sur le présent; s'inquiéter pour ses enfants, lui qui ne songe pas même à sa propre destinée! Il pense à ses héritiers : sait-il seulement si on lui accordera les honneurs d'une sépulture? Insensé, dites-moi quelle sera votre fin; et alors assurez-vous de l'état de vos enfants. Dites-moi ce qui arrivera dans cette journée même, et après cela je vous abandonne le lendemain. Pourquoi vous abuser même pour le temps qui suivra votre mort? Pourquoi vouloir qu'on vous insulte jusque dans votre trépas? Pourquoi prescrire à Dieu ce qu'il doit faire, et imposer à sa Providence l'obligation d'exécuter ce qu'il vous aura plu de donner? Il ne vous appartient pas de statuer rien de ce qui aura lieu quand vous ne serez plus........ Pourquoi donc vous tourmenter vainement à détourner en faveur de vos enfants un bien qui appartient aux pauvres? Pourquoi retenir le bien des or-

phelins, et leur en vouloir, quand ils le réclament, comme si c'étoit un bien qui fût à vous? Il est à eux, non à vous; il vous a été remis pour eux; vous ne l'aviez pas apporté avec vous en venant au monde. Donnez ce que vous avez reçu, et profitez de l'usufruit. Ce qui vous est commandé, c'est de donner, non de recevoir. N'êtes-vous pas assez bien partagé en ce que Dieu s'adresse à vous, vous tendant la main dans la personne du pauvre? Celui qui verse sur la terre les eaux par torrents vous demande une obole; celui qui lance la foudre et les éclairs implore votre pitié; celui qui habille le ciel de son brillant azur vous demande quelques haillons. Ne vous suffit-il pas que les pauvres vous adressent les mêmes supplications qu'à Dieu lui-même? Donnez, ayez compassion des misérables, pour que l'on ait compassion de vous. Mais votre œil orgueilleux ne consent pas même à s'abaisser; et quelques prières que l'on vous fasse, vous restez insensible et dur. Donnez, donnez donc aux pauvres avant que n'arrive le jour où vous aurez à rendre compte; donnez-leur ce qui est à eux, et qui ne tardera pas à vous être rendu. Ils ont pour père le Souverain de l'univers; recevez de sa bouche le gage le plus assuré. Quoi? *Ce que vous aurez fait au moindre de vos* Matth. xxv.
frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. 40.
Celui qui s'attendrit sur les misères du pauvre et de l'affligé, non-seulement obtient la rémission de

son péché, mais il reçoit à son tour la garantie des récompenses qui l'attendent, par cet oracle de l'Es-
Prov. xix. 17. prit Saint : *Qui donne au pauvre, prête au Seigneur à intérêt.* Remarquez cette expression, *prête au Seigneur ;* il ne dit pas *donne* au Seigneur. L'Esprit Saint qui l'a dictée sait combien notre cœur est intéressé, combien la cupidité qui nous domine est avide d'accroître ses possessions ; c'est pourquoi il ne nous dit pas simplement : *Celui qui a pitié du pauvre donne au Seigneur,* pour que vous ne borniez pas votre pensée à un simple don sans récompense, mais *celui qui a pitié du pauvre prête au Seigneur à intérêt.* Or, si Dieu nous emprunte, il devient conséquemment notre débiteur. Lequel des deux préférez-vous, que Dieu soit votre débiteur, ou qu'il soit votre juge? Le débiteur est lié à son créancier ; mais le juge ne dépend point de l'accusé. Quand vous prêtez votre argent, vous exigez des assurances ; il vous faut, de trois choses l'une : une hypothèque, un gage, ou une caution. Le pauvre n'a par lui-même rien de tout cela à vous offrir ; son indigence et la dureté du riche alloient donc être un obstacle à l'aumône. Dieu lève toutes les difficultés, en se donnant lui-même pour caution et pour gage. Vous vous défiez de ce misérable qui n'a rien en propre que son dénûment ; fiez-vous à moi, qui possède des biens immenses : ne craignez rien, c'est à moi que vous prêtez. — Mais que gagnerai-je en vous

prêtant? — Je vous rendrai au centuple : je vous donnerai la vie éternelle. — Il me faut une obligation en bonne forme, une échéance bien déterminée. — Ecoutez, Dieu va vous satisfaire.

Lorsque le fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. A ceux qui seront à sa droite, il dira : *Venez, ô les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous étoit préparé depuis le commencement du monde*. Et pourquoi cela? *C'est que j'ai eu faim, et que vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étois nu, et vous m'avez revêtu; j'étois en prison, et vous m'êtes venu visiter.* — Mais, *Seigneur*, diront-ils en rapprochant leur foiblesse de la grandeur de celui à qui ils ont eu l'honneur de rendre un semblable service, mais, *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons nourri, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire*, vous de qui tous les êtres attendent leur subsistance? Quand est-ce que nous vous avons vu réduit à ces extrémités? Quand est-ce que nous avons fait pour vous ce que vous dites? — *Toutes les fois que vous l'avez fait pour le moindre de ceux-ci, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* Mais par cela même qu'il a dégagé sa parole envers ceux qui sont à sa droite, par le don qu'il leur fait de son royaume en récompense de leur charité, il inflige à ceux

Matth. xxv. 34 et suiv.

Pag. 570.

qui sont à sa gauche le châtiment dont il a menacé leur insensibilité et leur avarice : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans les ténèbres extérieures qui avoient été préparées pour le Démon et pour ses Anges.* Pourquoi encore cette sentence? *Parce que j'ai eu faim, et que vous ne m'avez pas donné à manger.* Il ne dit point, parce que vous avez été fornicateurs, adultères, voleurs; que vous avez rendu de faux témoignages, que vous vous êtes parjurés. Toutes criminelles que soient de telles actions, elles ne le sont pas autant que la dureté de cœur et le manque de compassion pour les pauvres. Et pourquoi, ô mon Dieu, borner à ce seul crime tout leur acte d'accusation? Parce que je condamne moins le péché lui-même que le défaut de repentir; je vous condamne pour cette dure insensibilité qui, ayant dans les mains un moyen de salut aussi efficace que celui de l'aumône, n'en a pas tenu compte. Je vous la reproche comme étant la source de tous les vices et de tous les crimes. Je récompense la charité envers les pauvres, comme étant le principe de toutes les vertus. Je menace l'une des flammes éternelles, j'accorde à l'autre le royaume des cieux, en Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Amen (*).

(*) *In illa : Verumtamen frustra*, etc., Morel, *Opusc.*. tom. VI, pag. 114—120. Dupin ne croit pas que cette homélie soit de saint Chrysostôme (*Bibliothèque*, IV siècle, pag. 84). Il n'en donne point de rai-

HOMÉLIE prononcée au retour d'un voyage fait auprès de Gaïnas (1).

Il y a bien long-temps que ma voix ne s'est fait entendre au milieu de vous; je me vois enfin réuni à mon peuple. Ce n'a point été ni indifférence, ni manque de zèle de ma part. J'étois éloigné de vous. Mon absence avoit pour motif d'aller apaiser les flots d'une tempête qui, déjà, commençoit à entraîner des malheureux dans le naufrage. Je voulois leur tendre une main secourable, et les ramener dans le port. Ne suis-je pas votre père à tous, redevable, non pas seulement à ceux qui sont debout, mais à ceux qui sont tombés? C'est pour cela que j'ai été quelque temps séparé de vous, n'épargnant ni courses, ni représentations, ni prières, ni supplications pour sauver de la disgrâce des hommes T. III Bened. Pag. 405.

son. Savil et Fronton du Duc la relèguent également parmi les œuvres apocryphes : en effet, le début, et quelques détails qui s'y trouvent mêlés, semblent peu dignes de la gravité de notre saint patriarche. Nous les avons supprimés. Les savants Bénédictins conviennent que, quel qu'en soit l'auteur, la lecture en peut être profitable.

(1) Gaïnas, abusant de son crédit auprès de l'empereur, ou plutôt de la foiblesse du prince, avoit demandé le sacrifice de trois des principaux seigneurs de sa cour, qui lui faisoient ombrage. C'étoient Aurélien, Saturnin, et le comte Jean. Ils voulurent généreusement se dévouer, en allant eux-mêmes présenter leurs têtes à ce fier général. Saint Jean Chrysostôme les accompagna, et plaida si bien leur cause, que Gaïnas se contenta de les faire exiler.

investis auparavant d'une grande puissance. L'orage dissipé, je suis revenu vers vous, qui jouissez du calme le plus heureux. Je vous avois quittés pour aller secourir des infortunés; me voici au milieu de vous pour empêcher qu'aucune disgrâce n'arrive jusqu'à vous. Et de même qu'il ne m'est pas permis de négliger ceux qui sont dans le malheur, de même, je serois coupable de ne pas chercher à prévenir les maux qui pourroient vous menacer.

Il n'y a donc rien de stable, rien d'assuré dans les choses humaines. On a bien raison de comparer ce monde à une mer agitée, du sein de laquelle sortent tous les jours des naufrages aussi affreux qu'imprévus. Tout y est plein de trouble et de tumulte; tout y est écueil et précipice; une surface riante en déguise les piéges cachés. On n'y marche qu'avec défiance, qu'avec inquiétude et frayeur. Plus de confiance réciproque. Chacun est l'un à l'autre un objet de terreur. Peut-être le temps où nous sommes est-il celui que le prophète avoit en vue quand il
Mich. VII. 5 et seq. disoit : *Ne vous fiez point à vos amis; ne vous reposez pas sur vos chefs;* soyez en garde chacun contre votre prochain : *Craignez de vous ouvrir même à votre propre épouse.* Pourquoi encore? Parce que les temps sont mauvais, c'est-à-dire : *Que le frère dresse des embûches à son frère, que l'ami use d'artifice envers son ami.* Point d'ami, point de frère sur qui l'on puisse compter. Le premier des

biens, la charité, est banni. Tout est en proie à une guerre civile qui n'est pas ouverte, mais clandestine. Partout masques trompeurs, visages hypocrites, loups cachés sous la peau de brebis. On vivroit avec plus d'assurance parmi les ennemis déclarés, qu'avec ceux qui se disent nos amis. Tel qui vous caressoit hier, se déchaîne aujourd'hui contre vous, et, se faisant voir au naturel, se montre tout à coup votre plus implacable accusateur. Il vous calomnie et vous persécute pour les mêmes sujets pour lesquels hier il vous rendoit grâces. Pag. 406.

A quelle source faut-il donc rapporter ces déplorables désordres? A l'amour des richesses, passion effrénée, maladie incurable, fournaise toujours allumée, passion tyrannique, répandue sur toute la face de la terre. Je n'ai cessé de m'en plaindre; et c'est elle que j'accuse et ne cesserai d'accuser jamais.

Toutefois, on m'adressoit à moi-même des reproches à ce sujet : « Pourquoi, me disoit-on, ces » éternelles attaques contre les riches? Pourquoi » toujours en guerre avec eux? »— Est-ce donc moi qui la fais, cette guerre? N'est-ce pas eux plutôt qui sont leurs propres ennemis? Prononcez vous-même d'après l'expérience. Comment? m'allez-vous dire. Ces représentations, ces reproches si vous voulez, que je ne cessois pas de leur faire, quel en étoit le but? sinon leur intérêt. Leurs vrais enne-

mis sont donc ceux qui s'en plaignent. En faut-il d'autre preuve que l'événement? Que leur disois-je? Que les richesses sont des esclaves fugitifs qui passent de l'un à l'autre. Et plût au ciel qu'elles ne fissent qu'abandonner leurs maîtres sans leur donner la mort! Mais en même temps qu'elles les délaissent sans pitié, elles les livrent à l'épée homicide, elles les plongent dans l'abîme, elles les trahissent avec la plus barbare ingratitude; et plus on les aime, plus elles vous persécutent. La pauvreté n'a pas ces inconvénients; elle est au contraire un asile assuré, un port tranquille, un rempart inébranlable. Elle donne des délices sans péril, des plaisirs sans alarmes, des jours paisibles et sans orage, des ressources toujours nouvelles. Elle est la mère de la sagesse, le frein de l'orgueil, une source de modestie, un préservatif contre toutes sortes de disgrâces. Pourquoi donc la redouter, pour courir après un ennemi domestique, de qui vous avez plus à craindre
Pag. 407. que d'une bête féroce...? La bête féroce, enchaînée au fond d'une caverne obscure, en devient plus furieuse. Ainsi votre argent enfermé dans votre coffre-fort, ne vous laisse plus de repos. Faites-le sortir de ces ténèbres, répandez-le dans le sein des pauvres: par là vous apprivoisez la bête féroce; vous en changez la nature; d'un instrument de mort, vous faites un instrument de salut. Votre superflu vous écrase au lieu de vous servir. Il vous faut par delà

votre besoin; vous risquez de tout perdre. Retranchez ce qui est de trop, afin d'être riche avec ce qui est suffisant.

Dans la prospérité, préparez-vous à l'adversité. C'est le conseil du Sage. *Dans l'abondance, souvenez-vous*, dit-il, *de la famine; souvenez-vous de la pauvreté dans la richesse*. Avec cette disposition, vous userez de vos biens avec sagesse; vous supporterez la pauvreté avec courage, si elle vient à vous assaillir. Le malheur auquel on ne s'attend pas, abat quand il vient à frapper. S'il fut prévu à l'avance, il devient facile à supporter.... Qui s'attend à la pauvreté, ne se laisse ni enorgueillir, ni amollir par la richesse; il y gagne de plus l'avantage d'être fort contre tout changement de fortune. Les maux n'arrivent guères quand on les a prévus. Les Ninivites en sont la preuve. Ils s'attendoient, d'après la prédiction de Jonas, aux dernières calamités. Cette prévoyance détourna les maux qui alloient fondre sur eux. Les Juifs refusèrent de croire à la destruction de leur ville, que le prophète leur avoit annoncée; toute la nation fut enveloppée dans ses ruines. L'histoire de Job en est encore un exemple irrécusable. Richesse, puissance, gloire, honneurs, considération, sûreté, paix, santé florissante, grand nombre d'enfants, tous dignes de sa tendresse, tous les biens d'abord avoient coulé sur lui en abondance, sans aucun mélange de maux. Son opulence et son

Eccli. XVIII. 25.

bonheur paroissoient à l'abri de toute disgrâce et de tout revers. Dieu lui-même sembloit l'avoir fortifié de toutes parts. Mais toute cette prospérité ne tarda pas à s'évanouir; et tous les fléaux, coup sur coup, vinrent fondre sur sa maison et sur sa personne. La totalité de ses biens lui est enlevée à la fois; ses domestiques et ses enfants, jeunes encore, périssent d'une mort violente, non moissonnés par le feu, mais écrasés sous la chute d'une maison qu'un vent impétueux fait crouler tout à coup. Sa femme, ses amis, ses serviteurs se déclarent contre lui, l'insultent sans ménagement. Chassé de sa propre maison, dévoré par un ulcère rongeur, il ne lui reste pour asile qu'un fumier. Ce sont douleurs sur douleurs, plaies sur plaies; et le jour et la nuit, des tortures sans cesse renaissantes. C'est à qui l'accablera, sans qu'une ombre de consolation vienne se mêler à tant de maux. Dans cette horrible calamité, Job demeure ferme, inébranlable. Où donc avoit-il puisé son courage? Quand il étoit riche, il pensoit à la pauvreté; bien portant, il s'attendoit à la maladie; père d'un grand nombre d'enfants, il se disoit qu'il pouvoit les perdre tous à la fois. Pénétré de cette pensée, il s'en entretenoit sans cesse avec lui-même, parce qu'il connoissoit la fragilité des choses humaines. Aussi l'entendez-vous dire :
Job. III. 25. *Ce que je craignois m'est arrivé, et les maux que j'appréhendois sont tombés sur moi. Puisque le so-*

leil et la lune qui brillent sur nos têtes, souffrent des éclipses qui ne dépendent pas de ces astres, ne seroit-ce pas le comble de la folie de croire que les biens de la terre soient stables et permanents (*)?

Ce que l'on appelle vanité, c'est ce qui manque l'objet que l'on y avoit cru trouver. Telle chose n'est pas vaine en soi ; elle le devient. Dieu n'a rien fait en vain : c'est nous qui dénaturons les choses par l'abus que nous en faisons. La richesse, qui se prodigue aux délicatesses de la vie, à la sensualité, à la recherche des plaisirs de la table : vanité ; elle promettoit le bonheur, elle ne le donne pas. Distribuez-la par l'aumône dans les mains des indigents ; elle est utile, elle cesse d'être vanité. Vous vous plongez dans les délices : vanité : c'est une liqueur que vous mettez dans un vase percé, elle fuit, il n'en reste rien. Vous poursuivez les honneurs, la gloire, la renommée : vanité. Vous le dites vous-même : « Mes espérances ont été trompées. Man- I. Cor. xv. 32.
geons et buvons, parceque nous mourrons demain. » Étalez le luxe des parures : que vous restera-t-il de tout cela? Vanité, néant.

Nous ne sommes pas les seuls à proférer ce langage. Les sages d'autrefois ont fait de beaux discours à ce sujet ; ils s'épuisoient en pompeux raisonne-

(*) *Homil. cum Saturninus et Aurelianus acti essent in exilium*; Mor., *Opusc.*, tom. v, pag. 895—900.

ments; quelques-uns mêmes parmi eux, joignant la pratique à la théorie, ont été réglés, austères dans leurs mœurs; mais parce qu'ils ne se proposoient point une fin utile, parce qu'ils n'avoient d'autre objet qu'une idole de gloire humaine, de quelque célébrité parmi les hommes, ils ont manqué leur but, leur sagesse n'a été que vanité. Ils n'ont pas obtenu même cette vaine fumée de gloire à quoi ils aspiroient; à plus forte raison, la gloire solide et réelle (*).

T. XIII Bened. Pag. 100. Qu'est-ce que toutes les choses de la terre? Un peu de cendre, une poussière que le vent disperse, Job. XIII. 25. une fumée, une ombre vaine, une feuille, dit Job, que le moindre souffle agite, un bruit d'un moment, un songe qui n'a ni consistance ni réalité. O homme! combien tu n'es que néant! Il parle de grandeurs! Eh! dites-moi, que vous semble être ce Pag. 101. qu'il y a de plus grand dans le monde? D'être consul? En quoi celui qui ne l'est pas est-il inférieur à celui qui l'est? Dans peu de jours, il n'y aura entre l'un et l'autre nulle différence. Vous aurez été consul combien de temps? Quelques heures: c'est-à-dire que vous aurez fait un rêve d'un moment. — D'autres peuvent le rêver aussi; oui, mais en songe seulement, moi en réalité. — Qu'importe: ne rêve-t-on

(*) Pensées extraites de l'Hom. XII sur l'*Epître aux Ephés.* Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 965.

pas le jour aussi-bien que la nuit, et souvent plus encore? Ce rêve dont vous fûtes agréablement bercé durant votre sommeil, il s'est évanoui aux premiers rayons du jour; la trace en est perdue, on ne s'en occupe même pas. Il en est de même de ces rêves brillants dont l'ambition se repaît durant le jour; la nuit du tombeau vient les anéantir; et durant toute votre mort vous ne penserez guère à ce que vous étiez pendant la vie. Vous fûtes consul, et moi aussi; vous l'étiez, moi j'ai cru l'être; vous de fait, moi en songe. Cette différence, dites-vous, est tout. Elle n'est rien quand vous avez cessé de l'être, et tout devient alors égal entre vous et moi. Il n'y auroit donc de différence que par le plaisir de s'entendre dire qu'on l'est. Eh bien! je vous appellerai consul; et ce mot à peine sorti de ma bouche, il n'en restera plus de trace. Ainsi de la chose elle-même. Quand j'aurai dit : Cet homme a été consul; il l'a été deux, trois et quatre fois, si vous voulez; il l'a été, il ne l'est plus. Où sont aujourd'hui ceux qui l'ont été jusqu'à dix? Cherchez-les dans leurs tombeaux (*).

(*) Hom. IX *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, p. 795.

Vaine gloire. Ambition. Amour des louanges.

C'est une étrange maladie que la vaine gloire, et qui se déguise sous une foule de formes diverses. Les uns, pour être honorés, désirent d'être souverains; ceux-ci d'être riches; ceux-là d'avoir de la considération parmi les hommes; il y en a qui en mettent à passer pour charitables, d'autres à jeûner, d'autres à paroître savants; c'est une hydre à cent têtes. L'un tire vanité de ce qu'il fait de bien, l'autre de ce qu'il fait de mal; il en est dont l'orgueil survit à leur trépas. Rien de plus commun que d'entendre dire : Un tel est mort, et en mourant il a fait telles dispositions pour enrichir celui-ci, pour appauvrir celui-là. La vaine gloire est vraiment un composé monstrueux des éléments les plus contraires (*).

A quoi bon chercher avec tant de passion ce qui produit un effet tout contraire à ce que l'on désire? Vous aimez la gloire? Méprisez la gloire; c'est le moyen le plus sûr de l'acquérir. Le roi Nabuchodonozor se fait ériger une statue; il s'imagine qu'un morceau de métal ou de bois lui donneroit une haute renommée, et qu'une matière insensible rehausseroit la gloire de ses brillantes actions. L'insensé! plus il croit s'agrandir, plus il se ra-

(*) Hom. LXXI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 697, 698.

baisse. Il cherche son élévation dans ce qui n'est pas lui, plutôt qu'en lui-même; comme si l'on s'estimoit plus d'être logé dans une maison vaste où l'on monte par un escalier somptueux, que d'être homme et d'avoir reçu le privilége de la raison! Combien d'hommes aujourd'hui ne sont pas plus sages que ce prince! On s'imagine valoir mieux que les autres, parce que l'on porte un habit superbe, que l'on est porté sur un coursier ou un équipage magnifique, que l'on habite une maison soutenue par des colonnes de marbre, décorée de peintures. Ils oublient qu'ils sont hommes, ils renoncent à cet honorable caractère, et vont à grands frais se répandre au-dehors pour y chercher de stériles suppléments qu'ils appellent de la gloire, et ne les rendent que ridicules (*).

Notre saint docteur combat la vaine gloire sous tous les masques dont elle se couvre. Il en expose énergique-

(*) Hom. IV *in Matth.*, t. VII Bened., p. 65; Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 49, 50. Bossuet, *sur l'honneur*, *Serm.*, t. IV, p. 466. Saint François de Sales : « Nous appelons vaine la gloire qu'on se donne, ou pour ce qui n'est pas en nous, ou pour ce qui est en nous, mais non pas à nous; ou pour ce qui est en nous, et à nous; mais qui ne mérite pas qu'on s'en glorifie. La noblesse de la race, la faveur des grands, l'honneur populaire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mais ou en nos prédécesseurs, ou en l'estime d'autrui. » (*Introduct. à la vie dévote*, pag. 169, édit. Paris, in-fol., Imprim. roy.) Senault, « L'amour de la gloire est la première passion qui attaque l'homme, et la dernière qui le quitte. » (*Panégyr.*, tom. I, pag. 469.)

ment les illusions et les dangers, dans plusieurs endroits de son *Traité du Sacerdoce;* ce qui nous a fourni l'occasion de rapporter deux passages éloquents à ce sujet. Voyez tom. x, pag. 243, 244.)

I. Petr. I. 24. *La gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe*, dit l'Apôtre. Est-ce quelque chose de si précieux, que la fleur de l'herbe? Combien dure-t-elle? Mais, en supposant à cette gloire humaine plus de durée, quel fruit réel en recueille-t-on? Pas le moindre. N'est-elle pas au contraire plus nuisible que profitable? Elle vous tient sous le joug, vous asservit, esclave misérable, non pas à un seul maître, mais à une foule de tyrans qui ne s'entendent pas entre eux. Oh! combien il vous seroit et plus utile et plus heureux de conserver votre liberté, de n'avoir de maître que Dieu, et de vous affranchir de la servitude des hommes! Vous aimez la gloire? Aimez-la; mais que ce soit une gloire immortelle, bien plus éclatante et plus solide que toutes celles de la terre. Les hommes ne vous offrent leur amitié que pour vous perdre; Jésus-Christ vous offre la sienne, et avec elle une vie qui ne finira point. Que vaut-il mieux d'être admiré sur la terre ou dans le ciel? de vous perdre ou de vous sauver? d'être couronné pour un jour ou pour des siècles sans fin (*)?

(*) Hom. XLI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, p. 272; Nicolle, *Essais*, tom. II, pag. 65.

Faisons comparoître en votre présence cette gloire, l'objet de tant d'hommages et de vœux. Je ne m'arrêterai point à vous dire qu'elle ne brille qu'un moment, et que bientôt elle s'est évanouie. Produisons-la dans tout ce qu'elle a d'éclatant; ne lui ôtons pas les ornements empruntés qui la déguisent; laissons-lui sa pompe extérieure, cette nombreuse escorte de satellites et de hérauts qui l'accompagnent dans sa marche, ces dignités et ces honneurs dont elle se pare, ces flots d'une multitude empressée d'accourir sur son passage, ces soumissions, ces transports ou ce recueillement qui éclatent à son aspect. N'y a-t-il point là de quoi frapper tous les yeux? Oui, à l'extérieur. Perçons plus avant, et jugeons, non pas la surface, mais le fond des choses. Quel profit réel en revient-il soit à l'âme, soit au corps? car enfin voilà tout l'homme. Eh bien! cet homme, en est-il de plus grande taille? en a-t-il une constitution plus saine ou plus vigoureuse? Voilà pour le corps. Maintenant, l'âme acquiert-elle de cette magnificence plus de modestie et de sagesse? Au contraire, elle n'y trouve qu'une source de désordres. De là la présomption et l'arrogance, de là les hauteurs et les emportements, mille autres passions devenues bientôt incurables, parce que l'on y met son plaisir et son bonheur (*).

T. VII Bened. Pag. 592.

(*) Hom. XLIX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 641. Voyez l'article *Orgueil*.

T. VII Bened. Pag. 261.

C'est faire outrage à la vertu que de ne la point pratiquer pour elle-même, mais pour le vain suffrage de quelques hommes auxquels on ne doit que du mépris. Vous voulez être bon, afin que les méchants vous admirent ; et vous cherchez pour spectateurs de votre vertu les ennemis mêmes de la vertu! C'est comme si l'on vouloit être chaste, non parce que la chasteté est bonne en soi, mais pour plaire à des impudiques. Ainsi vous ne seriez point partisan de la vertu ; si elle n'avoit point d'ennemis ; au lieu de vous attacher à elle avec une affection d'autant plus vive, qu'elle a des charmes auxquels ses ennemis eux-mêmes ne peuvent refuser leurs hommages. Aimez-la pour sa propre beauté, non par égard pour l'opinion des autres. Vous voulez bien que l'on vous aime pour vous, non par déférence pour le jugement que d'autres portent de vous ; vous regarderiez comme une injure que l'on fît autrement. Traitez au moins la vertu comme vous voulez que l'on vous traite. Servez Dieu, non pas en lui obéissant à cause des hommes, mais en obéissant aux hommes à cause de Dieu (*).

« Le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde, devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse, j'ai pour témoin saint Jean Chrysostôme ; et, dans un si crime si atroce, je suis bien aise

(*) Hom. XXI *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 254, 255.

de faire parler un si véhément accusateur. Ce grand prédicateur nous apprend que la vertu qui aime les louanges et la vaine gloire, ressemble à une femme impudique qui s'abandonne à toutes les passions; ce sont les propres termes de ce saint évêque ; encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue ; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ses paroles : tachons néanmoins d'entendre son sens, et de pénétrer sa pensée. Pour cela, je vous prie de considérer que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Jugez-en par l'expérience : une personne honnête et bien élevée rougit d'une pareille immodestie; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et en l'autre de ces rencontres, la nature fait baisser les yeux, et monter la rougeur au front. On se défend de ces deux attaques par les mêmes armes. Et d'où vient cela ? sinon par un sentiment que la raison nous inspire : que, comme le corps à sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'âme qui peut être violée par les louanges. C'est pourquoi la même nature nous donne la pudeur et la modestie, pour nous défendre de ces deux corruptions, comme s'il y avoit du déshonneur dans l'honneur même, et de la honte dans les louanges. Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, si cette âme avide de louanges, qui les cherche et les mendie de tous côtés, est appelée par saint Jean Chrysostôme une infâme prostituée. Elle mérite bien ce nom, puisqu'elle méprise la modestie et la pudeur (*).

(*) Bossuet, *sur les vices de l'honneur du monde*, *Serm.*, tom. VII, p. 127--129 ; Chrysost., Hom. XVII *in Epist. ad Roman.*, t. IX, p. 627.

Attaquons la vaine gloire que l'on tire de ses aumônes ; commençons par celle-là, ne cessons point de la combattre. Autant je recommande le précepte de l'aumône, autant j'accuse et je condamne l'ostentation qui en détruit le mérite. Je suis percé jusqu'au cœur, lorsque je vois qu'on la corrompt par cette vanité secrète. Je suis frappé de ce malheur, et je déplore alors cette vertu, comme je verrois avec douleur la fille d'un grand roi entre les mains d'une femme impudique, qui ne prendroit le soin de l'élever que pour l'abandonner ensuite aux déréglements et aux désordres, qui lui commanderoit d'abord de mépriser son père, et qui la pareroit d'une manière toute contraire à ses inclinations naturelles, plus digne en effet d'une courtisane que d'une personne de son rang, pour la rendre agréable à ceux qui n'auroient dessein que de la perdre et de la déshonorer (*).

T. III Bened. Pag. 173. Rom. XVI. 3. Saint Paul écrivant aux fidèles de Rome, leur dit : *Saluez de ma part Priscille et Aquilas*. Admirons

(*) Hom. LXX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 698. Bossuet : « Que fait ici la vaine gloire ? Cette impudente, dit saint Jean Chrysostôme, vient corrompre cette bonne éducation ; elle entreprend de prostituer sa pudeur. Au lieu qu'elle n'étoit faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison ; elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes ; elle lui enseigne à se farder, à se contrefaire pour arrêter les spectateurs. Ainsi cette fille si sage est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes. » (*Serm. sur les vices de l'honneur du monde*, tom. VII, pag. 133 ; le P. Leufant, *Gloire de l'humilité*, *Serm.*, t. VII, p. 64.

d'abord la charité de l'Apôtre. Occupé, comme il est, du soin de toutes les églises du monde, et portant pour ainsi dire dans son cœur l'univers tout entier, vous le voyez ici s'intéresser en faveur de deux simples particuliers, d'un homme et d'une femme qu'il distingue dans la foule. Que dans une ville où tout est calme, l'évêque, chargé du soin d'une seule église, descende à ces détails, il n'y a point de quoi s'en étonner; mais lui, assiégé de tant d'embarras, obligé d'étendre ses sollicitudes sur tant de contrées diverses, de parcourir des pays si fort éloignés les uns des autres, et ne pouvant s'arrêter nulle part, lui, entraîné par un mouvement continuel d'affaires, il eût été bien excusable d'oublier des noms qui, même, lui étoient chers. Non. Son immense charité ne laisse rien échapper de sa mémoire? Qu'étoient-ce donc que ces deux Pag. 174.
individus dont le nom se retrouve souvent dans ses épîtres? Etoient-ce des consuls, des magistrats, des généraux d'armée, des gouverneurs de province? Etoient-ce des personnages distingués par leur opulence et leur rang dans le monde? Rien de tout cela; tout le contraire. Des pauvres, des indigents, vivant du travail de leurs mains. Nous lisons au livre des Actes que *leur métier étoit de faire des tentes.* Act. XVIII. 3.
Paul ne rougissoit pas, et ne croyoit pas qu'il y eût plus à rougir pour les citoyens de la première ville du monde, pour des Romains qui avoient d'eux-

mêmes une si haute idée, de leur ordonner de saluer ces pauvres artisans; il ne craint pas de se ravaler soi-même en se donnant pour leur ami; et par là, instruit tous les fidèles du devoir de la modestie et de l'humilité chrétiennes.

Ce n'est pas ainsi que nous nous comportons à l'égard de ceux de nos parents qui sont dans une médiocre fortune; nous nous garderions bien de les admettre dans notre intimité; nous tremblons que l'on ne vienne à découvrir qu'ils nous touchent de près. Saint Paul est bien loin de s'en tenir déshonoré: il s'en fait même un titre de gloire, non-seulement aux yeux de ses contemporains; mais il prend soin d'instruire la postérité qu'il a choisi ses amis les plus chers dans la plus basse condition.

Vous m'allez dire : Qu'y a-t-il là de si héroïque et de si merveilleux? L'Apôtre exerçant la même profession, ne pouvoit pas rougir de ceux qui en vivoient. C'est précisément pour cela que je l'en admire davantage. Il en coûte moins à ceux qui sont nés de parents illustres, d'avouer ceux qui sont tombés dans la misère, qu'à ceux qui, de l'obscurité, se trouvent montés tout à coup à un poste élevé. Or, qu'y avoit-il sous le ciel de plus élevé que saint Paul? La gloire des monarques eux-mêmes s'éclipsoit devant la sienne. A le voir commander aux Démons, ressusciter des morts, disposer à son gré de la maladie ou de la santé, imprimer à ses seuls

vêtements une vertu qui guérissoit les infirmités, on pouvoit croire qu'il étoit moins un homme qu'un Ange descendu du ciel. Et c'est quand il est parvenu à ce point de puissance qui lui a mérité les hommages de toute la terre, que, bien loin de rougir de semblables amis, il associe à ses sentiments pour eux, des hommes qui se partageoient les premières dignités de l'empire. Il savoit bien, lui, que ce n'est ni l'éclat de l'opulence, ni l'illustration du rang, mais la modestie et l'égalité des mœurs qui fait la vraie noblesse. Autrement, ne la faire consister que dans la gloire de ses aïeux, en tirer vanité, c'est attacher de l'importance au mot, et non à la chose; c'est se dégrader soi-même, par la comparaison naturelle qui s'établit entre les ancêtres et celui qui a dégénéré de leur vertu. Tel qui vante la noblesse de son extraction, examinez-le de près, descend du plus vil des hommes; comme aussi, tel aujourd'hui dans la bassesse eut pour aïeux peut-être des généraux et des préteurs (*). Pag. 175.

Un des écueils les plus redoutables pour le salut, c'est la vaine gloire. *Quelle peut être votre foi*, demande le Sauveur lui-même, *vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne cherchez point celle qui vient de Dieu seul?* T. IX Bened. Pag. 625. Joan. V. 44.

(*) *In illud : Salutate Priscillam et Aquilam*, Hom. 1, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 218, 219.

C'est ce faux amour de gloire qui excite à donner ces spectacles du théâtre, ces jeux du cirque, contre lesquels nous ne cessons, et toujours vainement, de nous élever; lui qui provoque ces largesses, ces distributions si mal entendues, source féconde de désordres; lui, qui entretient ce goût de dépenses ruineuses, lesquelles s'épuisent en constructions magnifiques, et qu'il faut ensuite réparer par les frauduleuses manœuvres de l'avarice: sorte de maladie contagieuse qui attaque, non-seulement les fortunes, mais les âmes, et creuse les tombeaux, non pas seulement pour le temps, mais pour l'éternité. Combien la vaine gloire a peuplé les enfers! Quels aliments elle donne à ses flammes dévorantes et au ver qui ne meurt point! La mort elle-même, terme fatal, où viennent d'ordinaire expirer les autres passions, n'arrête point celle-ci. On veut étaler son
Pag. 626. faste, même après que l'on ne sera plus. De là ces orgueilleux mausolées, ces sépulcres bâtis à grands frais pour loger plus commodément un cadavre, et pour entretenir avec plus de magnificence quelques petits vers. On corrompt la vertu d'une femme, moins encore pour le plaisir d'une coupable intrigue, que pour se vanter d'avoir triomphé de sa pudeur. C'est un poison subtil qui se mêle même aux bonnes œuvres que l'on fait. On fait l'aumône, on jeûne dans la vue d'être applaudi des hommes; on ne sait pas s'en taire; et l'on en perd ainsi tout le mé-

rite devant Dieu. Insensé, qui ne réfléchit pas combien l'opinion des hommes est dépravée! Combien elle est changeante! Ce qu'ils admirent aujourd'hui, demain ils s'en souviennent à peine. Ainsi l'on manque à la fois et la récompense que Dieu nous réservoit, et celle que l'on se promettoit de la part des hommes. Mais en leur supposant même plus de constance dans leurs jugements, à quoi viennent se réduire tous leurs éloges? Vous compteriez des panégyristes en foule, et parmi eux, des noms vraiment recommandables; l'oracle de Jésus-Christ n'en est pas moins d'une éternelle vérité : *Malheur à vous, quand les hommes vous loueront!* Car enfin, si, dans quelque profession que ce soit, on ne prend pas pour juges indifféremment les premiers venus, mais on les choisit parmi les hommes de même profession; comment, dans l'exercice de la vertu, peut-on s'en référer au jugement de ceux qui lui sont étrangers, plutôt qu'à celui du seul Juge qui, connoissant à fond toutes choses, rejette ou couronne chacun selon son mérite? Ces hommes qui vous donnent des louanges, vous louent pour le profit de leur intérêt plutôt que pour celui de votre vanité; c'est une monnoie au prix de laquelle ils achettent vos serviles complaisances; ils n'ont pas besoin d'exprimer leurs commandements pour vous trouver docile à leurs caprices; et quand Dieu ne cesse de vous intimer les siens, vous ne savez que résister à

Pag. 627.

Luc. VI. 26.

son autorité. Vous aimez les louanges et la gloire! pour les mériter, sachez vous soustraire à celles qui n'ont que les hommes pour dispensateurs. C'est le moyen le plus sûr d'en obtenir de la part de Dieu et de la part des hommes eux-mêmes. Leurs louanges, leur admiration réelle ne se donnent qu'à ceux qui les comptent pour ce qu'elles valent. Ceux qui poursuivent une gloire humaine ressemblent à ces misérables qui se prostituent, sans choix comme sans pudeur, à tout le monde. Moins scrupuleux encore, vous vous mettez à la discrétion des hommes les plus infâmes; esclaves fugitifs, voleurs de profession, peu vous importe, pourvu qu'ils vous ap-
Pag. 628. plaudissent au théâtre. Pris à part, chacun d'eux ne vous paroîtroit digne que de mépris. Rassemblés, ils vous font oublier l'intérêt de votre salut; vous vous dégradez au-dessous d'eux, puisque vous croyez avoir besoin de leurs éloges, et allez mendier auprès d'eux une gloire que vous ne savez pas vous devoir à vous-même. Eh! qu'y gagnez-vous encore? On parlera de vous; tous les regards se fixeront sur votre personne; c'est-à-dire que vos fautes en seront plus remarquées, elles auront des milliers d'accusateurs, tandis que du moins votre obscurité les auroit fait oublier. — Oui, m'allez-vous répondre; mais par là même aussi, mes bonnes actions en seront plus éclatantes. — Tel est le funeste égarement de cette misérable passion, que non-

seulement elle accroît le mal que vous commettez, mais qu'elle nuit au bien même que vous voulez faire. Coupable, on vous en punit par de sanglants reproches; vertueux, au moins en apparence, vous vous dérobez à vous-même le prix de votre vertu. Chercher la gloire dans l'exercice des magistratures, erreur déplorable! La chercher dans la pratique des vertus religieuses, criminelle, impardonnable ostentation! Quoi! préférer les suffrages des hommes à celui de Dieu! affecter d'avoir pour témoins vos domestiques, plutôt que le Dieu seul capable de vous en récompenser! Mais ces domestiques eux-mêmes, cet ouvrier dont vous employez l'industrie, ce disciple qui vient prendre vos leçons, sont satisfaits d'obtenir l'approbation de leur maître : vous, celle de Dieu ne vous suffit pas? Il vous faut les suffrages des serviteurs? ceux du maître; ils vous sont indifférents? Les hommes ne connoissent que ce qui se fait dans le temps; Dieu enregistre pour l'éternité. Peu vous importe. Les Anges vous destinoient des couronnes dans le ciel; vous préférez une chimérique récompense sur la terre.

Appréciez donc mieux ces louanges dont vous êtes si avide. Celui-ci vous les donne par orgueil, pour recevoir l'échange; celui-là par envie, pour déprimer celui à qui il en veut; l'un par flatterie, l'autre par intérêt; tous pour se faire ensuite justice de leurs complaisances, par les traits qu'ils

vous décochent en secret. On croit voir une troupe d'enfants qui s'amusent à en couronner un autre, et se moquent de lui quand il a le dos tourné. Vous auriez de ces compliments par milliers, tout cela fumée d'un moment, songe vain. Ce n'est point là qu'est la solide gloire. Saint Paul n'en connoissoit que dans la croix de Jésus-Christ. Voilà la seule dont nous devions être jaloux (*).

Ce que nous appelons gloire ici-bas, n'en est que l'ombre. Vous auriez beau être pressé de la faim, irez-vous prendre un pain en peinture, pour vous rassasier? Ne vous méprennez donc pas sur ce mot de gloire, et ne courez point après l'ombre pour la réalité (**).

« Que s'il est vrai, ce que nous dit saint Jean Chrysostôme, que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans, que dirons-nous et que pensera la postérité du siècle où nous sommes (***)? »

Je ne puis comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien vé-

(*) Hom. XVIII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. IV, p. 251—255.

(**) Hom. XXIX *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 768.

(***) Bossuet, *Serm.*, tom. IV, pag. 463; Chrysost.; Hom. I *in Epist.* II *ad Thessal.*, tom. IX Bened., pag. 514.

ritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience (*).

Luxe des festins, des ameublements, des équipages, des parures, des sépultures.

Quand vous vous défendriez des excès de l'intempérance qui accompagnent vos tables opulentes, toujours participez-vous par votre seule présence à tous les désordres qui s'y commettent. Ces festins si magnifiques, combien ne supposent-ils pas de rapines? Combien de malheureux il a fallu faire pour fournir à tant de dépenses! Ah! si à l'aspect de ces mets si recherchés, vous réfléchissiez sur les moyens qui les ont accumulés, que de violences, que de vexations vous auriez à accuser! T. VII Bened. Pag. 500.

Vous m'allez dire que ce n'est point du bien d'autrui que vous entretenez le luxe de votre table : je veux bien le croire. Mais, en supposant même que ce soit par des moyens légitimes, écoutez ce que répond le prophète : *Malheur à vous qui buvez des vins délicieux, et qui vous parfumez d'essences précieuses!* L'entendez-vous? Il n'est pas question ici ni d'artifice ni de violence, d'avarice ni de concussion; le prophète condamne simplement la délicatesse et la Amos VI. 6.

(*) Hom. IV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 65, 66, traduit par Bossuet, *Serm. sur l'honneur*, tom. IV, pag. 461, 462.

pompe de vos repas. Quoi ! vous mangez avec excès, tandis que Jésus-Christ n'a pas de quoi soulager la faim qui le presse ! Vous chargez vos tables de mets délicats, tandis que le Sauveur des hommes n'a pas un morceau de pain ! Vous prodiguez à vos convives le vin le plus exquis, et vous refusez à Jésus-Christ un verre d'eau froide ! Vous reposez, vous, sur une couche voluptueuse, tandis que Jésus-Christ, mourant de froid, n'a pas même une pierre pour y reposer sa tête. En mettant donc à part la source trop souvent impure de toute cette opulence, le seul crime de l'excès qu'on voit à votre table la rend criminelle, par cela seul que vous ne donnez aux membres de Jésus-Christ le nécessaire qui leur manque que quand vous regorgez de superflu. Celui qui dissiperoit à son profit le bien de l'orphelin confié à son administration, seroit coupable aux yeux des hommes, et la loi sauroit bien l'en punir : Jésus-Christ vous a confié son patrimoine pour les pauvres : croyez-vous que vous n'aurez pas un compte sévère à lui en rendre (*) ?

T. x Bened., Pag. 384. A quoi bon cette foule de valets attachés à votre personne ? Devroit-on, pour le service de sa maison, comme pour sa table et pour son propre habillement, connoître d'autre règle que le besoin ? Or,

(*) Hom. XLVIII *in Matth.*, XLIX, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 535.

quel besoin, je le demande, a-t-on d'un aussi nombreux domestique? Pas le moindre; un seul homme ne devroit avoir qu'un seul serviteur. Et pourquoi un seul serviteur ne suffiroit-il pas à plusieurs maîtres? il y a tant de personnes qui n'ont pas un domestique, et qui n'en sont que mieux servies. Vous les voyez et se servir elles-mêmes et servir encore les autres; témoin l'Apôtre : *Ces mains*, dit-il, *ont* Act. xx. 34. *fourni à ma subsistance et aux besoins de ceux qui sont avec moi.* Il ne rougissoit pas, lui, un saint Paul, Pag. 385. ce docteur, ce maître des nations, cet homme du ciel, de servir un grand nombre de personnes; et vous vous croyez déshonoré si vous ne traînez à votre suite des troupeaux d'esclaves. Etrange idée que l'on se fait de l'honneur! Mais pourquoi avons-nous des pieds et des mains, si c'est pour emprunter ceux d'autrui? Que vous en ayez un ou deux, à la bonne heure, quand c'est par nécessité, pour des besoins réels; mais à la condition de les instruire dans quelque profession utile, afin qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes après que vous leur aurez rendu la liberté; autrement ce n'est plus qu'amour du luxe, non, comme l'on s'en vante, commisération pour eux. Quoi! vous exercez sur eux la plus cruelle domination; vous les jetez au fond des cachots; vous les mettez en sang; vous les mutilez à coups de fouet, et vous vous dites charitable à leur égard! Vous ne sauriez marcher à travers la place publique, sans

avoir une nombreuse escorte qui écarte tout le monde sur votre passage ; vous avez l'air de traverser une forêt où vous auriez à vous garantir des bêtes féroces. Mais tout le monde est-il votre esclave? c'est bien vous plutôt qui l'êtes, et le plus misérable des esclaves, par ce faste ridicule que vous étalez en tous lieux. Eh! peut-on se dire libre alors qu'on est asservi à d'aussi folles, à d'aussi dangereuses passions? Voulez-vous que l'on vous distingue à votre passage? Ecartez de vous, non vos semblables, mais l'orgueil. Tandis que votre esclave fait retirer ceux qui marchent trop près de vous, l'orgueil vous repousse et vous éloigne plus honteusement du ciel que votre valet n'écarte ceux qui sont trop près de votre personne. Descendez de ce char où vous êtes monté, pour vous mettre à la suite de l'humilité chrétienne; c'est le moyen de vous élever encore bien plus haut aux yeux de Dieu, et d'obtenir aux yeux des hommes une considération bien plus honorable, et sans avoir besoin d'esclave (*).

T. XI Bened., Pag. 402. *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ*, nous dit l'Apôtre, *vous avez été revêtus de Jésus-*
Gal. III. 27. *Christ.* C'est là le vêtement qui convient au chrétien. Avec cette parure, il devient pour le Démon lui-même un objet de terreur. Cherchez votre or-

(*) Hom. XI. *in I ad Corinth.*, Morel, tom. III, *Nov. Testam.*, p. 457 — 459.

nement dans des tissus d'or, les hommes seront pour vous sans estime. Vous voulez paroître belle : contentez-vous d'avoir en vous ce que votre Créateur y a fait. Pourquoi y faites-vous entrer ces parures étrangères : comme si par là vous prétendiez corriger l'ouvrage de sa main souveraine? Vous aimez à paroître belle : revêtez-vous de la miséricorde, de la bonté, de la tempérance, de l'humilité. Cela vaut mieux que de l'or. Ces vertus embellissent la beauté même ; elles en donnent à qui n'en a pas. On se prévient aisément en faveur des personnes qui unissent aux agréments extérieurs le charme de la bienfaisance ; on ne juge pas aussi favorablement de celles qui, avec tout l'éclatde la beauté, n'ont que des mœurs déréglées ; on leur refuse les avantages mêmes qu'elles ont. Quand c'est la passion qui parle, ses arrêts sont loin d'être équitables. L'épouse infidèle de Putiphar, relevoit sa beauté par des recherches de parures empruntées. Joseph, dans les fers, n'avoit que des haillons. Qui des deux l'emportoit sur l'autre en beauté réelle? Ève étoit nue dans le paradis ; elle étoit innocente; elle ne songe à se couvrir d'habillements que quand elle est devenue criminelle. Dites-moi, vous montreriez-vous en public avec la robe et le cothurne d'un comédien? Pourtant ils sont chargés d'or ; et c'est là même ce qui vous feroit rougir de le porter : parce que c'est à ce costume que se font reconnoî-

tre les gens de cette profession. La femme chrétienne a d'autres vêtements ; elle s'est revêtue de Jésus-Christ lui-même, comme le veut saint Paul.

Comptez-vous pour rien les dépenses où vous jette le luxe des habits, et les désordres qu'il amène? — Vous me dites que c'est pour plaire à votre mari : Pour lui plaire, ne cherchez pas à plaire à d'autres. Qu'elle différence voulez-vous qu'on mette entre la femme honnête et celle qui ne l'est pas? Mais votre fille, si vous en avez, quel exemple lui donnez-vous : il est naturel qu'elle se forme sur les mœurs de sa mère (*).

Une femme de mon rang, n'avoir que deux domestiques! — Je ne vois point, moi, quelle gloire on peut mettre à ce luxe. — Il suppose, dites-vous, de la grandeur. — Êtes-vous un marchand d'esclaves, pour en avoir tant à votre suite? C'est le faste, c'est une fausse gloire qui ont introduit cet usage. La vertu modeste n'en a pas besoin. En quoi le grand nombre des domestiques contribue-t-il au salut de votre âme? Or, tout ce qui ne se règle point d'après cette fin, cesse d'être honnête. — Il vous faut tant d'esclaves.

(*) Hom. x *in Epist. ad Coloss.*, tom. xi Bened., pag. 402—404. Bossuet : « Quelle erreur à une femme, et surtout à une femme pénitente d'orner ce qui n'est digne que de son mépris, de peindre et de parer l'idole du monde, de retenir, comme par force, et avec mille artifices, autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps! » (*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, tom. viii de la Collect. in-4°, pag. 495.

— Vous l'êtes vous-même. Les Anges qui parcourent le monde, pour obéir aux commandements du Seigneur, ont-ils des serviteurs qui les accompagnent (*)?

Entendez cette parole de Jésus-Christ : *Ceux qui s'habillent avec mollesse sont dans les maisons des rois.* Ceux qui ne les imitent pas, où sont-ils? Dans le ciel. La mollesse des vêtements efféminé le corps et l'énerve. Celle qu'on reproche aux femmes tient-elle à leur sexe, plutôt qu'à une recherche de délicatesse où les entretient l'éducation et leur régime de vie? Ce jeune arbuste qui a cru en plein air, et qui a supporté l'effort des vents, transportez-le dans un terrein humide, ombragé; il n'est pas long-temps sans dégénérer. L'éducation molle de nos cités, vaut-elle, pour nos femmes, les mœurs sévères de celles des campagnes? Cette langueur habituelle qui frappe leurs corps passe jusqu'à l'âme : quand vous affaiblissez l'un, vous énervez l'autre (**). Matth. XI. 8.

Vous élevez à grands frais de magnifiques habitations : jeu d'enfant, dont nous n'apercevons point la futilité, tant que nous ne sommes pas encore parvenus à l'âge d'hommes; une fois que nous y sommes T. VII Bened. Pag. 296.

(*) Hom. XXVIII *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 939. Voy. Nicolle, *Essais de morale*, t. II, p. 151; La Boissière, *Carême*, tom. I, pag. 493.

(**) Hom. XXIX *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., p. 275.

arrivés, nous sourions de pitié à la pensée de ces jeux qui avoient été pour nous autrefois de graves occupations(1). On nous voyoit alors ramasser de la terre et de la boue pour en construire des édifices qui s'écrouloient un moment après, et n'auroient servi à rien dans le cas même où ils auroient pu avoir une consistance plus solide. Nous n'en étions pas moins fiers de ces belles constructions. Il en est de même de ces superbes habitations, de ces palais qui, avec toute leur grandeur, ne sauroient contenir le chrétien que ses destinées appellent au royaume du ciel. Ces maisons que des enfants bâtissent en se jouant, le premier passant les renverse du pied; ainsi le chrétien abat dans sa pensée les palais que bâtit l'orgueil des hommes. Les enfants pleurent et se désolent quand ils voient leurs édifices renversés, et nous nous en moquons; ainsi le chrétien rit-il, ou plutôt gémit de voir des hommes qui s'attristent sur la ruine de leurs habitations. Sa charité lui fait verser des larmes sur leur folie de compter parmi les calamités, la perte de ce qui est pour eux une source de maux. Ne cesserons-nous donc jamais d'être enfants? Nous verra-t-on ramper éternellement sur la terre, mettre notre gloire dans des

(1) « Sur quoi saint Jean Chrysostôme fait une comparaison bien propre à ce sujet : Voyez, dit ce Père, un enfant, etc. » Bourdaloue, *sur la sévérité évangél.*, *Avent*, pag. 385.

pierres et des édifices d'un jour, et sacrifier à de méprisables passe-temps l'intérêt de notre salut (*) ?

Jetez les yeux sur la scène du monde : Qu'est-ce qui en fait le bonheur ? les richesses ? la gloire ? la puissance ? l'estime des hommes, et la prétention de paroître grand à leurs yeux ? Quoi de moins assuré, quoi de plus fragile que tout cela ? Les richesses ? vous pouvez en être dépouillé le soir du même jour où vous les possédez. La gloire ? tel qui s'en trouvoit comblé tombe au dernier excès d'avilissement ; et tel autre, du sein de la poussière, s'élève tout à coup pour être un moment l'objet des regards publics. Une roue qui est dans un perpétuel mouvement abaisse en tournant les parties qui étoient à son sommet ; c'est là l'image de la vie humaine. Tourbillon que rien n'arrête : toutes les extrémités s'y touchent de près ; surface incessamment agitée. C'est l'eau d'un fleuve qui s'échappe et ne reste jamais à la même place. Pouvez-vous compter sur des biens aussi mobiles, qui se sont évanouis au moment où l'on croyoit les avoir fixés, qui n'étoient pas même des biens, avant qu'ils ne vinssent se présenter à la main avide de les saisir, et qui, selon l'expression du prophète, ne se contentent pas de *passer ;* mais *fuient* avec précipitation (**).

(*) Hom. XXIV *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 297, 298.

(**) *De nomine Abrah.*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 779, 780.

C'est une belle gloire, dit-on, de bâtir de superbes maisons, de se voir sous des lambris dorés. Il y a des édifices beaucoup plus brillants que ceux-là que vous pouvez contempler à loisir, et dont personne au monde ne vous disputera la possession. Fixez vos regards sur le ciel, à la fin d'un beau jour : voilà de tous les lambris le plus magnifiquement orné. — Il n'est pas à moi, me répondez-vous. — Dites le contraire ; car celui-là est bien plus à vous que l'autre. C'est pour vous qu'il a été fait ; pour que vous en jouissiez en communauté avec vos frères ; tandis que l'autre, il est à vos héritiers qui vous l'enlèvent à votre mort. Celui-là vous ramène au Créateur, et vous unit à lui ; l'autre vous accusera peut-être au jour du dernier jugement (*).

Ces magnifiques constructions éterniseront ma gloire. Dites plutôt, ô mon frère, votre ignominie. En les voyant, on dira : Que de manœuvres criminelles il a fallu employer pour amasser cette haute fortune ! Que de victimes ce riche avare n'a-t-il pas faites pour se donner ce palais ! Il ne l'a point emporté avec lui. Et toute son opulence ne l'a pas empêché de n'être aujourd'hui qu'un peu de cendre et de poussière. Il eût bien mieux valu être pauvre que de laisser un nom éternellement flétri (**).

T. VIII Bened. Pag. 510. Jésus-Christ est ressuscité nu : leçon éloquente

(*) Hom. XLVI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam*, tom. II, pag. 302.

(**) Hom. X *in I Epist. ad Thess.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 349.

contre le luxe des sépultures. A quoi bon cette prodigalité de dépenses, inutile, dangereuse même pour ceux qui les font; stérile si, peut-être, elle n'est point préjudiciable à ceux pour qui on la fait (1)? Elles provoquent l'avidité des spoliateurs, qui ne respecteront guères ce cadavre et le rendront à sa nudité. Mais, ô vaine gloire! tu portes ta tyrannie jusque sur les tombeaux, ta coupable démence jusque dans les sépultures. Vous avez beau prendre toutes les précautions contre les attaques des voleurs : empêcherez-vous ce cadavre d'être la proie des vers ou du temps? Il résisteroit à la ligue réunie des insectes et du temps, ce mort en sera-t-il plus riche? Ces essences précieuses, ces magnifiques étoffes dont vous le parez, l'accompagneront-elles par-devant le tribunal suprême, au jour où il sortira nu du sépulcre pour aller subir le redoutable jugement? Vous m'allez répondre que le corps de Notre Seigneur fut mis dans le tombeau avec de précieux aromates. Est-il permis de mêler les choses saintes avec les choses Pag. 511.
profanes; de confondre ce qui fut fait pour Jésus-Christ avec ce que l'on doit faire pour des hommes? Joseph d'Arimathie vint l'ensevelir avec de riches Matth. XXVII. 59.
aromates, comme quelques jours auparavant, Mag-

(1) Tous nos moralistes, Segaud, Neuville, Bourdaloue à leur tête, se sont élevés avec force contre le luxe des sépultures. Inutile pour les morts, il ne prouve autre chose que l'orgueil des vivants. Nos prédicateurs modernes auront surtout de quoi profiter dans les riches matériaux que nous leur mettons sous les yeux.

Ibid. xxvi. 7. deleine étoit venue répandre sur ses pieds sacrés un parfum précieux. Ni l'un ni l'autre n'étoient point du nombre des Apôtres de Jésus-Christ. Ce n'est point de cette sorte que les Apôtres de Jésus-Christ ont honoré leur maître, mais en mourant pour lui. Vous voulez témoigner à ce mort votre douleur, votre sensibilité compatissante. Je vais, moi, vous montrer des funérailles d'une autre espèce; je vais vous apprendre à couvrir ce mort de parures bien plus éclatantes, et de vêtements qui n'aient à redouter ni les vers, ni les années, ni les voleurs. Quels sont-ils? Enveloppez-le du manteau de l'aumône; celui-là ressuscitera avec lui. Marquez ce sépulcre du sceau de l'aumône. Voilà les ornements qui lui mé-
Ibid. xxv. 35. riteront d'entendre ces consolantes paroles : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger;* voilà le rempart qui le défendra contre les sévères arrêts de la justice divine. Non pas que je prétende vous interdire le droit d'honorer les morts. Les funérailles, sans doute, sont légitimes; c'est l'excès qui est condamnable. Couvrez ce corps, ne le déposez point tout nu dans la terre; mais s'il est défendu à ceux même qui vivent, de rien avoir de plus que de quoi se couvrir, il l'est encore à plus forte raison pour les morts. Un jour viendra où ce corps corruptible
I. Cor. xv. 53. et terrestre sera revêtu de l'incorruptibilité, parure bien plus riche, bien plus précieuse que les plus
Pag. 512. riches étoffes d'or et de soie. Dès maintenant, re-

gardez la bonne vie comme les plus magnifiques obsèques (*).

Ambition. Amour des honneurs, des distinctions, des richesses.

Ce qui perd la plupart des hommes, c'est de ne vouloir pas connoître la mesure de leurs forces; mais d'aspirer sans cesse a être plus qu'ils ne sont et ne doivent être. Le cœur plein des affections terrestres, ils ont beau avoir de la richesse, de la puissance: il leur en faut encore davantage; ils ne pensent qu'à monter toujours plus haut, jusqu'à ce qu'ils tombent et se précipitent au fond de l'abîme. C'est ce que nous démontre une expérience journalière. On est témoin de leur disgrâce, et l'on n'en devient pas plus sage (**).

Egaré par l'ambition, Absalon oublie et les droits de la nature, et les principes de l'éducation qu'il avoit reçue, et les cheveux blancs de son père, et les bienfaits dont il en a été comblé. Il foule sous les pieds toutes les lois divines et humaines : ce n'est plus qu'une bête féroce, qu'un monstre de cruauté. Celui-là même de qui il tient le jour, il l'oblige à fuir, à errer de désert en désert (***).

(*) Hom. LXXXIV *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 549 —551. Voyez plus haut, pag. 201, 202.

(**) Hom. XXX *in Genes.*, tom. IV Bened., p. 295.

(***) *Expos. in ps.* VII, tom. V Bened., pag. 50.

L'ambition, passion funeste, forcenée, qui peut donner la mort à l'âme (*).

L'ambitieux, une fois épris de l'objet qui l'enflamme, a beau voir qu'il ne peut se satisfaire qu'aux dépens d'autrui ; il ne fait que s'y attacher davantage, tyrannisé qu'il est par son vain prestige de gloire (**).

Tous les jours vous entendez des pères dire à leurs enfants : voyez un tel ; du sein de l'obscurité où la nature avoit placé son berceau, il s'est élevé aux dignités, aux honneurs, à la fortune ; il a fait un riche mariage ; il se fait craindre en tous lieux. De quelle considération il jouit ! On excite leur ambition pour les choses de la terre ; et les biens du ciel, on n'en ouvre pas la bouche ; ou bien on n'en parle que pour leur en inspirer le dégoût. Ah ! quand dès leurs plus jeunes ans, vous n'avez que de semblables discours à leur tenir, songez-vous dans quelle foule de maux vous les précipitez ? Vous allumez dans leur sein le feu des deux passions les plus violentes, à savoir l'amour de l'argent et la vaine gloire. Une seule suffiroit pour égarer ces jeunes cœurs ; calculez les ravages de toutes deux réunies. Ce sont des torrents amoncelés qui tombent à la fois, traînant après eux un limon impur, bouleversant les

(*) Hom. LXXXIV *in Joann.*, tom. VIII Bened. pag. 501.

(**) Hom. XX *in* I *ad Cor.*, tom. X Bened, p. 169.

germes les plus heureux, et ne laissant sur leur passage qu'une affreuse solitude. N'espérez plus rien de bon d'un jeune homme élevé dans de tels principes (*).

L'ambition n'est plus funeste nulle part que dans le sanctuaire. Rappelez-vous l'histoire de Coré, Dathan et Abiron (**).

D'autres vous féliciteront de votre promotion aux charges de consul et de préfet. Pour moi, je félicite ces dignités elles-mêmes que vous honorez plus encore qu'elles ne vous honorent. C'est là le propre de la vertu, de ne point emprunter du dehors ce qui fait son lustre, mais de le trouver en soi; c'est elle qui donne de l'éclat aux charges publiques, ce n'est pas elle qui en reçoit. Voilà pourquoi je n'ai rien ajouté à l'amitié que je vous portois déjà, vu qu'il ne vous est rien arrivé d'extraordinaire; ce n'est pas le consul ni le préfet que j'aime, c'est Anthème. Je vous estime heureux, non pour être élevé à ces hautes magistratures; mais parce qu'elles vous fourniront plus d'occasions de faire éclater votre sagesse et votre affabilité. Je félicite à la fois tous ceux qui souffrent injustement, parce qu'ils sont

(*) *Advers. vituperatores*, etc., tom. IV Bened., pag. 84, 85.

(**) Hom. XI *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened. p. 86, 87. Notre saint patriarche combat l'ambition des clercs, dans plusieurs endroits de son *Traité du Sacerdoce* : voyez les pages 274, 302, etc., de notre traduction, vol. X de cette *Bibliothèque*.

assurés de trouver en vous un défenseur. Je m'abandonnerai donc à toute ma joie, en pensant que votre élévation est une fête publique pour tout ce qu'il y a de malheureux (*).

Ne soyons pas dupes des mots; examinons les choses en elles-mêmes. C'est dans leur substance même qu'il les faut apprécier, non dans l'opinion. Vous donnez à cet homme le nom de riche; l'est-il en effet? Quoi! parce qu'il a beaucoup d'argent, de l'or en quantité, des diamants, des étoffes précieuses, et tout ce que vous voudrez de cette sorte? Mais est-ce bien tout cela qui fait la richesse? Oui, si on les possède pour les donner aux indigents; car l'aumône seule fait la vraie richesse. Le reste ne nous appartient pas en propre, il nous est étranger. Ce n'est que la matière qui servira dans les enfers au supplice de celui qui aura abusé de ses richesses. Dites-moi s'il paraîtra avec ces riches habits par-devant le redoutable tribunal. Hélas! je l'y vois s'avancer tout seul, nu, dépouillé, sans pompe et sans escorte. Quel trésor aura-t-il à offrir pour sa rançon? Quelle troupe d'esclaves viendra au secours de cet orgueilleux, en proie aux fouets des Démons qui le déchirent? Dans quel de ses palais trouvera-t-il un asile? Etalera-t-il encore ses magnifiques pierreries?

(*) Lettre CXLVII à Anthème, tom. III Bened., pag. 686. Nicolle : « Les honneurs augmentent nos servitudes. » (*Essais*, tom. I, pag. 50.)

Ses bains somptueux lui auront-ils servi à laver les souillures dont son âme étoit chargée? Jusques à quand serez-vous donc abusés? Jusques à quand fermerez-vous les yeux à la lumière de la vérité pour vous repaître de songes imposteurs, à la veille du redoutable jugement qui vous attend (*)?

Passions, Plaisirs, Prospérités mondaines, Bonheur.

Les passions que nous apportons avec nous en naissant sont un feu actif, un feu qui brûle sans cesse, qui embrase nos veines, qui se déchaîne avec furie. Après mille combats et mille triomphes remportés sur elles, elles reviennent incessamment à la charge. La flamme de l'incendie est moins dévorante que celle des passions. Jamais de paix ni de trêve; jamais nous ne venons à bout de désarmer cet implacable ennemi. Tant que nous sommes sur la terre, nous sommes toujours sur le champ de bataille, si nous voulons arriver à la couronne. Aussi l'Apôtre nous recommande-t-il d'avoir continuellement les armes à la main, comme dans un état de guerre,

(*) *Expos. in ps.* XLIII, tom. v Bened., pag. 146, 147; Morel, *Opusc.*, tom III, pag. 164. Nous ne nous étendons pas ici davantage; on trouvera les plus riches matériaux dans les articles *Richesses*, *Pauvreté*, *Aumône*, *Charité pour les pauvres*, renvoyés à la troisième partie de cet ouvrage, ainsi que dans les extraits déjà publiés *sur le mépris du monde et des biens de la terre.*

comme en présence d'un ennemi qui ne dort jamais. Pour justifier ma première comparaison, écoutez le sage : *Un homme*, demande Salomon, *peut-il cacher du feu dans son sein sans que ses vêtements brûlent? ou peut-il marcher sur les charbons sans se brûler les pieds?* Ainsi la flamme de la cupidité s'excite à l'aspect d'un objet dangereux; les désirs impurs s'allument et pénètrent l'âme tout entière. Gardez-vous donc bien de lui fournir des aliments; défendez vos yeux de toute image impudique; étouffez à la première étincelle cette flamme meurtrière, et ne lui laissez pas prendre un accroissement dont vous ne seriez plus le maître (*).

Prov. VI. 26. 27.

Le cœur ne peut suffire à la fois à diverses passions contraires; il faut qu'il y en ait une qui domine et l'emporte sur toutes les autres. Un père qui n'a qu'un enfant, lui donne toute son affection et sa tendresse tout entière; qu'il en ait plusieurs, son amour se partage et s'affoiblit en se divisant. Si notre cœur est épris de la passion des biens célestes, il fera taire l'affection aux biens de la terre. Nous montons dans ce trône, dans cette chaire de doctrine et de vérité, pour exciter dans vos cœurs ce saint amour, en y étouffant l'affection aux biens de la terre (**). Dieu vous a fait pour lui, non pour être

(*) *In S. Barlaam martyr.*, tom. II Bened., pag. 682.

(**) Hom. II *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 14.

l'esclave de ces passions abjectes; il vous a fait pour le ciel, non pour la terre. Ame créée pour des biens immortels, vous vous dégradez vous-même quand vous vous concentrez dans la recherche de vos jouissances d'un jour (*).

Vous vous laissez éblouir par l'éclat des biens de ce monde : mais pensez donc aussi à tout ce qu'ils ont de dangers. Ce plaisir qui vous séduit, il ne dure qu'un moment; et souvent encore que d'amertumes mêlées à sa jouissance!... Cette perle précieuse qui vous frappe par l'éclat de sa blancheur, qu'étoit-elle à ses commencements? une goutte d'eau de la mer. Cet or, cet argent qui vous enchantent, pensez donc que ce n'est qu'un peu de boue formée de la terre, et qui bientôt ne sera plus que terre (**).

Ce n'est pas nous seulement qui, l'Evangile à la main, accusons les plaisirs du monde ; chez les Juifs eux-mêmes, sous les éléments de la loi, les prophètes ne dénonçoient pas de moins rigoureux châtiments à ceux qui s'y abandonnent. *Ces hommes*, dit l'un d'entre eux, *qui boivent le vin à pleines coupes, ils regardent le jour de l'affliction comme éloigné, ils sont insensibles à l'affliction de Joseph; c'est pour cela qu'ils vont être emmenés loin de leur* Amos. VI. 3-7.

(*) Hom. XXII *in Matth.*, t. VII Bened., p. 278. Voyez tom. XII de cet ouvrage, pag. 563—570 et suiv. ; et dans la troisième partie les articles relatifs à chacune des passions qui agitent les hommes.

(**) Hom. XVII *in* I *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Test.*, t. I, p. 527.

pays. Ainsi finiront les festins profanes de ces hommes abîmés dans les délices. Combien leur plaisir aura été court! mais leur châtiment, il sera éternel. Voilà les plaisirs de ce monde. Rien de fixe, rien de permanent dans les prospérités; elles vous quittent le moment d'après pour vous laisser tout seuls, réduits à la plus affligeante nudité (*).

Emporté par le tourbillon de vos dissipations mondaines, vous vous livrez à un plaisir d'un moment; le lendemain, repentirs et cuisants remords. Quelque modération que vous y mettiez, vous n'y goûtez jamais une volupté pure et sans mélange. Tel est le caractère des prospérités mondaines. Pour un instant de jouissances; chagrins qui ne tarissent point. La vertu au contraire, pour quelques épreuves passagères, amène des joies sans durée. Par exemple, dans la prière, vos larmes ont coulé: elles étoient l'expression de la douleur; vos larmes essuyées, vous avez été heureux. Vous avez fait une aumône, vous avez jeûné, vous avez pardonné à un ennemi; pour quelque légère blessure que vous avez ressentie, vous avez recueilli de douces consolations dont le charme se perpétue par les souvenirs; tandis que si, au lieu de réprimer votre colère, vous vous êtes abandonné à la vengeance: après l'avoir satisfaite, vous y pensez encore douloureusement;

(*) Hom. II *in Genes.*, tom. IV, Bened., pag. 6.

et cette pensée aigrit la plaie de votre cœur. Si donc vous aimez le plaisir, cherchez-le dans la fuite des plaisirs, dans la tempérance, dans l'exercice des vertus chrétiennes (*).

Comment peindre ces mouvements orageux que produit l'amour du plaisir dans un cœur qui n'a pour guide que ses passions, et dont le désordre influe sur le corps autant que sur l'âme? Comme des nuages épaissis interceptent la lumière du soleil, ainsi les vapeurs sombres dont la passion l'enveloppe, empêchent les rayons de la raison d'arriver jusqu'à lui. Vainement il dissimule, et son extérieur présente l'image de la sérénité; pénétrez plus avant, vous verrez quelles tempêtes l'agitent au-dedans. Sous ce masque hypocrite, vous apercevriez les chagrins, les soucis cuisants, les amers repentirs, un abattement réel. Plus vous satisfaites aux caprices des sens, plus les forces de l'âme s'énervent (**).

(*) *De Anna*, serm. IV; tom. IV Bened., pag. 732; Massillon, *Serm. sur la tiédeur*, *Carême*, t. III, p. 58, 59; le P. Lenfant, *Morale de la religion*, *Serm.*, tom. IV, pag. 103 et suiv.; *Sévérité des abligutians*, etc., tom. V, pag. 187; *Faux banheur du monde*, *ibid*, pag. 387 et suiv.; l'abbé de Boismond, *Serm. de charité*, pag. 368, 369, in-8°; l'ancien évêque de Senez, *Serm.*, tom. II, pag. 27 et suiv.; Cambacérès, *sur la lai de Dieu*, tom. II, pag. 73—78; *Instruct. pastar.* de M. l'évêque de Langres, in-4°, pag. 82. Tous les traités et discours de morale sur le bonheur, etc.; le tom. XII de cette *Bibliath.*, p. 139, 180 et suiv., 563, 570; t. XV, p. 216.

(**) Hom. XIII *in* I *ad Timath.*, tom. XI Bened., pag. 621; Bossuet, *contre l'amour des plaisirs*, *Serm.*, tom. V, pag. 95 et suiv.; Saurin, *sur les passians*, *Serm.*, tom. II, pag 423 et suiv.

Rien de moins assuré que le mondain. Les moindres vicissitudes l'altèrent et l'abattent. Ses coffres gémissent sous le poids de l'or qu'il y tient renfermé, et le nom seul de pauvreté lui fait peur. Comment en seroit-il autrement? Il a jeté l'ancre sur un sable mouvant, et toujours prêt à lui échapper. Qu'il ne soit pas emporté lui-même : c'en est assez qu'il voie les autres faire naufrage, pour trembler sans cesse d'être lui-même au nombre des victimes. De cet excès de pusillanimité, résulte une langueur habituelle qui se répand sur la vie entière. Que la plus légère tentation vienne l'assaillir, il est sans force pour y résister. C'est un esclave vaincu avant le combat. Ma foiblesse, nous répond-il, m'a entraîné, je n'ai pas été maître de moi. — Qui donc a été votre maître? — Le Démon, dites-vous. Quoi ! vous reconnoissez que le Démon vous a tendu ce piége; et vous ne vous en êtes pas défié? Vous étiez sujet à cette maladie; et vous n'avez pris aucune précaution! — Je ne le pouvois pas. — Dites plutôt que vous ne l'avez pas voulu, que c'est votre lâcheté qui a ouvert l'entrée au Démon; et à présent encore, il ne tiendroit qu'à vous de l'éloigner. — Je le voudrois bien ; mais je ne le puis. La passion m'emporte, elle me domine et me tyrannise. — Non, vous ne le voulez pas, puisque vous ne faites rien de ce qu'il faudroit pour en venir à bout. Vous ressemblez à un malade qui, dévoré par la fièvre,

prendroit un remède tout contraire, et trouveroit extraordinaire que l'accès redoublât. Car enfin, qu'avez-vous fait pour éteindre les ardeurs de cette fièvre qui vous travaille? Que ne faites-vous pas au contraire pour en attiser la flamme? Que le Démon contribue à l'augmenter : c'est vous-même qui en avez allumé la fatale étincelle, et qui l'avez accrue par votre négligence (*).

Pourquoi chargez-vous le jour présent de plus de peine qu'il n'en apporte, en ajoutant à son mal celui du lendemain, comme si cette inutile prévoyance en diminuoit le poids; comme si plutôt elle faisoit autre chose que l'aggraver (**)?

Quel que puisse être sur la terre l'objet de vos désirs, vous en éprouvez bientôt le vide. Vous ambitionnez un royaume : vous l'avez; les premiers jours vous êtes dans l'ivresse; bientôt l'habitude de jouir aura détruit le sentiment de la jouissance. Ce n'est donc pas sur la terre que vous pouvez jamais arriver au bonheur. Il ne réside que dans le ciel (***).

J'ai peine à comprendre comment il se fait que la plupart des hommes, avec tant de moyens de

(*) Hom. VII *in II ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 488; Morel, *Nov. Test.*, tom. V, pag. 578 et suiv.; Hom. XXII *in I ad Cor.*, tom. X Bened., p. 198.

(**) Hom. XXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 280. Voy. le vol. XII de cette *Biblioth. chois.*, pag. 202.

(***) Hom. VI *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 69.

jouir et d'être heureux, se méprennent sur les vraies jouissances et ne soupçonnent même pas le bonheur. Ils vont le chercher dans l'agitation, dans le mouvement et dans le trouble (*).

La source du bonheur est en Dieu, et n'existe pas ailleurs.

Les hommes promettent le bonheur; ce qu'ils donnent sous ce nom n'est souvent qu'un présent
Isa. III. 12. funeste. *O mon peuple*, a dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe, *ceux qui vous disent heureux, vous trompent* (**).

Phil IV. 12. Saint Paul dit *qu'il sait vivre pauvrement, qu'il sait vivre dans l'abondance*. C'est-à-dire que peu lui suffit, que la faim et la soif, les privations ne l'accablent point. Mais *l'abondance*, quelle vertu, quelle science y a-t-il à la supporter? pas moins qu'à souffrir la pauvreté. Comment? parce que si la pauvreté mène à bien des maux, l'abondance n'est pas non plus sans dangers. Elle laisse tomber dans le relâchement. Aussi, combien d'hommes accablés sous son poids! Comment y échapper? En faisant comme saint Paul, en la répandant sur les autres. C'est là savoir faire un bon usage de son abondance. Il ne se relâche point de son activité et de la ferveur

(*) *De virginit.*, t. I Bened , p. 323.

(**) *De cognit. Dei*, tom. XIII Bened., pag. 246; Massillon, *Paraphr, des Ps.*, pag. 19. Voyez au tom. XII de cet ouvrage, pag. 473, et t. XV, pag. 305 et suiv.

de son zèle ; il ne se réjouit point de son abondance. Toujours le même dans l'une et l'autre condition, il ne se laisse ni abattre par l'infortune, ni énorgueillir par la prospérité (*).

Les huit béatitudes. Extrait de l'homélie XV sur saint Matthieu. (Ch. V, vers. 2 et suiv.)

Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. La première des béatitudes, c'est l'humilité; parce que cette vertu est la source de toutes les autres. Jésus-Christ joint la récompense à chacun de ses préceptes, pour mieux encourager à les pratiquer.... T. VII Bened. Pag. 185.

Il ne dit pas en particulier, celui-ci ou celui-là, mais généralement tous ceux qui feront ce que je dis, seront *bienheureux*; dans l'obscurité et l'esclavage, dans l'indigence; ignorant, étranger, n'importe; si vous êtes humble, rien ne vous empêchera d'être heureux.

De cette vertu, la clef de toutes les autres, il passe à un autre commandement qui semble en opposition directe avec la manière de voir de tous les hommes. Dans le monde, on appelle heureux ceux qui sont dans la joie, malheureux ceux qui sont Pag. 187.

(*) Hom. XV *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 136. Voyez les articles, répandus en grand nombre dans cet ouvrage, où le saint docteur traite de la richesse et de la pauvreté.

dans la pauvreté, dans les larmes, dans l'affliction. Dans la doctrine de Jésus-Christ, c'est tout le contraire. *Heureux ceux qui pleurent.* Non certes, dans le monde, ce ne sont pas ceux qui pratiquent la vertu qui passent pour être heureux. Aussi pour établir une semblable doctrine, Jésus-Christ avoit-il commencé par faire des miracles, afin de l'accréditer par l'autorité de ses œuvres. Au reste, ce n'est point simplement à ceux qui pleurent, mais à ceux qui pleurent à cause de leurs péchés, qu'il décerne cette béatitude. Car on pleure aussi dans le monde; et les larmes que font répandre ses fausses voluptés ne produisent que la mort, selon l'expression de saint Paul. Celles dont parle Jésus-Christ
II.Cor.vii. 2. sont celles qui proviennent de cette *tristesse selon Dieu, laquelle produit une pénitence stable pour le salut;* tristesse qui est l'âme de toute la philosophie chrétienne. Le cœur qui s'abandonne à ses salutaires impressions, fortement pénétré du souvenir de ses péchés, en est tellement dominé, qu'il n'y a plus en lui d'accès pour les passions humaines, comme ceux qui, pleurant la perte d'un fils, d'une épouse, d'un ami, se trouvent absorbés par leur chagrin, au point de devenir insensibles aux mouvements de l'avarice, de l'impureté, de l'orgueil, de l'envie, de la vengeance, occupés qu'ils sont tout entiers de l'objet de leur douleur.

Pag. 183. *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront*

consolés. Dans quel lieu? Sera-ce dans ce monde ou dans l'autre? Dans tous les deux. L'amertume du précepte est adoucie par la promesse des consolations. Si donc vous voulez être consolé, pleurez. Vous seriez accablé d'un déluge d'afflictions, quand vous avez Dieu lui-même pour consolateur, quels maux avez-vous à redouter?

Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Indépendamment des récompenses promises pour l'autre vie, la douceur ne manque jamais d'en rencontrer sur la terre, par opposition à la violence, qui expose ceux qui s'y livrent à perdre, non-seulement leur âme dans la vie à venir, mais les biens mêmes qu'ils possèdent en ce monde.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, Pag. 189.
parce qu'ils seront rassasiés. Il ne suffit pas d'aimer la justice : il faut l'aimer avec ardeur, en être affamé, y porter la même soif que celle de l'avare pour ses richesses. *Parce qu'ils seront rassasiés*. Ici encore, Jésus-Christ promet une récompense sensible. On croit que c'est l'avarice qui enrichit, non. L'avare n'est jamais sûr de ce qu'il possède. La justice est la meilleure garantie pour conserver ce que l'on a.

Heureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde. Précepte de l'aumône. Elle ne consiste pas seulement à assister les autres de ses biens, mais à leur prodiguer toute sorte de bons offices.

Parce qu'il leur sera fait miséricorde. Par qui? Par le Seigneur. Nulle comparaison à établir entre la miséricorde de Dieu et celle des hommes. Il y a aussi loin de l'une à l'autre, que de la malice à la bonté.

Pag. 190. *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Avoir le cœur pur, c'est n'avoir à se reprocher aucun péché, ou bien posséder la chasteté dans un degré éminent.

Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Jésus-Christ, par cette parole, ne se contente pas de nous défendre toute dissension; il veut de plus que nous travaillions à réconcilier ceux de nos frères qui sont divisés entre eux.

Mais parce que la paix n'est pas toujours un bien à désirer : *heureux,* ajoute-t-il, *ceux qui souffrent persécution à cause de la justice, parce que le royaume du ciel est à eux.* Pour la justice, c'est-à-dire pour la vertu et la piété, pour la défense du prochain. Justice, mot général qui comprend tout ce qui est vertu. *Vous êtes bienheureux, lorsque les hommes vous diront des paroles outrageuses, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi, ils publieront faussement toute sorte de mal contre vous.* Quand ils vous qualifieront de séducteurs, d'hommes dangereux, de pestes publiques, vous êtes bienheureux....

Quoi de plus nouveau qu'une doctrine qui place

le bonheur dans ce que le monde regarde comme autant de maux à éviter? Et pourtant, non-seulement cette doctrine est celle que Jésus-Christ propose à tout le genre humain; mais qu'il est venu à bout d'y accréditer par la seule autorité de sa prédication.

Cependant, n'allez pas croire qu'on ait droit à la béatitude, par cela qu'on seroit chargé d'injures. Jésus-Christ y met deux conditions : la première, c'est de l'être pour son nom, la seconde, c'est de ne les avoir pas méritées.

Parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel. Et voilà à quoi aboutissent toutes les récompenses promises sous des dénominations diverses. Ne vous découragez donc point si vous ne voyez pas cette magnifique récompense exprimée à la suite de chacune des béatitudes. Lorsque Jésus-Christ dit que ceux qui pleurent seront consolés, que les miséricordieux recevront miséricorde, que ceux qui ont le cœur pur jouiront de la vue de Dieu, que les pacifiques seront appelés les enfants de Dieu, il ne prétend point par là les exclure du royaume du ciel, et borner leur récompense. Ces diverses béatitudes n'indiquent que les circonstances particulières de la félicité promise à tous dans le royaume du ciel. Ce ne seroient point des béati- Pag. 191.
tudes que celles qui seroient limitées à ce petit

nombre de jours qu'on appelle la vie; ombre fugitive bientôt évanouie (*).

Jésus-Christ fait, de toutes ces béatitudes, comme une chaîne d'or qui les unit à toutes les vertus dont elles deviennent la récompense. L'humble de cœur sera dans la disposition habituelle de pleurer tous ses péchés. En pleurant ses péchés, on est, par une conséquence nécessaire, doux, juste, miséricordieux. Avec la douceur, la justice, la miséricorde, on a le cœur pur. Celui dont le cœur est pur, sera sans contestation un homme de paix; et quiconque possèdera toutes ces vertus sera au-dessus de toutes les épreuves, parce qu'il conservera la patience dans les plus grands maux (**).

On nous dit que les préceptes évangéliques n'engagent que le cloître. Je vous demande si les béatitudes promises par Jésus-Christ ne concernent que les religieux. S'il n'y avoit au monde que des religieux, que seroit devenu le monde, et quelle idée se seroit-on faite de la bonté du Seigneur (***)?

(*) Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 155—171.

(**) Morel, *ibid.*, pag. 174.

(***) Pensée du saint, Hom. VII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 80; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 766.

Homélie xiv *sur l'Epître aux Philippiens.*

Jésus-Christ avoit dit : *Heureux ceux qui pleurent, malheur à ceux qui sont dans la joie.* Voilà saint Paul qui vient nous dire : *Réjouissez-vous dans le Seigneur, réjouissez-vous toujours.* Seroit-il en contradiction avec son divin maître ? Nullement. La sentence de Jésus-Christ porte sur les joies mondaines qu'engendrent les plaisirs terrestres. Les pleurs auxquels il promet le bonheur, ce ne sont pas ceux que l'on verse indifféremment sur la perte de quelque bien ; mais ceux que fait répandre la componction, le regret de s'être exposé aux seuls maux véritables, le chagrin que donnent ou les fautes que l'on a commises, ou celles que l'on voit commettre. Or, l'affliction que demande Jésus-Christ n'a rien de contraire à la joie à laquelle son Apôtre nous invite ; tant s'en faut ; car elle en est elle-même la source. S'attrister d'avoir péché, c'est se préparer les véritables joies. Que l'on s'afflige donc de ses fautes ; que l'on se réjouisse pour le nom de Jésus-Christ. Parce que les fidèles à qui l'Apôtre écrit étoient exposés à de rudes épreuves : *Il vous a été donné,* leur dit-il, *non-seulement de croire au Seigneur ; mais de souffrir pour lui.* Vivons de manière à mériter de nous réjouir de la sorte.

T. xi Bened. Pag. 304.

Phil. iv. 4.

Ibid. i. 29.

Je vous le dis encore, réjouissez-vous. Cette ré-

pétition marque bien la confiance dont il est animé, et qu'il n'est point de circonstance, pas même celle de la plus violente persécution où il ne faille se livrer

Act. v. 41. à une sainte joie. Voyez les Apôtres : *Ils sortoient du conseil,* dit l'historien sacré, *remplis de joie de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus.* D'après un tel exemple, qui de nous peut se croire en droit de se plaindre? L'Apôtre ajoute :

Pag. 305. *Le Seigneur est proche; ne vous inquiétez de rien.* De quoi vous troubleriez-vous? De voir les persécuteurs dans la prospérité, quand leurs victimes gémissent sous l'oppression? Mais, attendez, le moment n'est pas loin où justice se fera. Supportez-les, ils ne seront pas toujours heureux....

Phil. IV. 7. *Que la paix de Dieu qui surpasse toute pensée, conserve vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ.* La paix de Dieu, celle par laquelle il s'est réconcilié avec nous, en nous donnant son propre Fils; celle dont parloit Jésus-Christ lui-même quand il

Joann. XIV. 27. disoit à ses Apôtres : *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix*; la paix qui établit la bonne intelligence, enfante les égards mutuels, prévient les inimitiés ou les surmonte par la patience (*).

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 128. Voyez le tom. XII de cette *Bibliothèque*, pag. 113 et suiv., 160 et suiv. Développé dans les extraits qui composent l'article *Paix* dans le *Dictionn. apostol.* de Montargon, tom. IV, pag. 349 et suiv.

Spectacles.

Nous avons beau prêcher, avertir, reprendre; nous avons beau mettre sans cesse sous vos yeux le jugement terrible auquel vous serez appelés, le formidable châtiment qui punira à jamais les coupables, ces flammes, ces tortures éternelles : il est encore parmi nos auditeurs des hommes, je ne dis pas tous, à Dieu ne plaise; mais quelques-uns qui, au mépris de nos exhortations, persistent à fréquenter des spectacles inventés par l'enfer pour perdre les âmes. On applaudit à nos discours, et l'on n'en va pas moins à ces profanes assemblées; on y court, on y fait retentir les acclamations, on y porte un empressement qui tient du délire; c'est à qui se mêlera dans ces jeux tumultuaires, prendra parti en faveur de tel ou tel. On oublie et nos avertissements, et nos redoutables mystères; et sans défiance sur les piéges dont le Démon vous enlace de toutes parts, on s'abandonne, on y passe des journées entières, au risque d'être le jouet des satires amères qu'une semblable opposition avec les principes du christianisme met dans la bouche des Juifs, des païens et de tous nos ennemis. Il faudroit avoir un cœur de bronze; il faudroit la plus brutale insensibilité pour ne pas gémir sur d'aussi inconcevables désordres. Comment donc n'en serions-nous

T. I Bened., Pag. 790.

Pag. 791. point affligés profondément, nous qui vous portons à tous la plus paternelle affection? Et ce qui cause notre douleur, ce n'est pas seulement la pensée du peu de succès de nos efforts; c'est bien plus encore l'aspect accablant du châtiment auquel on s'expose. Nous ne resterons point, nous, sans récompense auprès du souverain rémunérateur, qui nous tiendra compte de nos travaux. Nous aurons fait ce qui étoit en notre pouvoir; nous n'aurons point enfoui le talent qui nous a été confié; mais ceux entre les mains de qui nous l'avons distribué, quel usage en auront-ils fait? et comment s'excuseront-ils d'avoir négligé de le faire valoir? Comment aborderont-ils le Juge irrité? Comment en soutiendront-ils l'arrêt inexorable, et résisteront-ils à ces flammes vengeresses? Allègueront-ils leur ignorance? Mais tous les jours il nous entendoient tonner contre ces sortes de divertissements, en découvrir le piége, exhorter, supplier. Je parle du jour où se fera le redoutable jugement; mais dès maintenant même, de quel front osent paroître dans nos temples ces hommes qui se rendent à leurs théâtres impurs, quand la voix secrète de leur conscience les accuse et les condamne? N'entendent-ils pas le docteur des nations,
I. Cor. VI. 15. le glorieux Paul, leur crier : *Quelle alliance peut exister entre la lumière et les ténèbres? qu'y a-t-il de commun entre le fidèle et celui qui ne l'est pas?* Quelle sévère censure n'encourt pas ce fidèle qui,

après avoir participé aux mystères augustes que nous célébrons dans ce saint lieu, et à la doctrine du salut, court, au sortir du redoutable sacrifice, se mêler à l'infidèle dans ces jeux meurtriers, s'égarer avec lui dans la nuit obscure où l'impiété le retient, plutôt que de suivre le rayon de la vérité que le soleil de justice a fait luire à ses yeux? Eh! de bonne foi, quelle réponse faire désormais à ce Juif, à ce gentil, qui combattent notre créance, lorsque, nous rencontrant dans les mêmes repaires de corruption qu'ils se permettent sans pudeur; mais que le chrétien ne peut se permettre sans crime, du moment où il a fait profession de vivre dans la tempérance et dans la fuite des plaisirs déshonnêtes, ils nous reprochent cette monstrueuse contradiction entre nos principes et nos actions? *Si l'un bâtit et que l'autre détruise, que gagneront-ils tous deux? rien que de la peine*, nous dit le Sage. Eccli. XXXIV. 28.
O démence, ô fureur! Nos mains sont occupées sans relâche à bâtir l'édifice spirituel, à diriger vos progrès dans la science de la vertu; et l'on vient en un moment renverser notre ouvrage, l'abattre tout entier, nous jeter dans le désespoir en même temps que l'on fait son propre malheur. Peut-être me laissé-je emporter à de trop violents reproches? oui, si vous ne considérez que le sentiment qui m'anime, et non la gravité de la faute. Toutefois, je ne laisse pas de tendre la main à ceux qui sont tombés; ma

paternelle affection n'embrasse pas moins ceux qui n'ont témoigné jusqu'ici qu'une coupable indifférence; et je ne désespèrerai point de leur salut, pourvu qu'ils changent de conduite, et qu'ils renoncent à leurs criminels spectacles (*).

Vous désertez l'église pour courir à vos spectacles; vous ne vous en lassez pas, bien que tous les jours on nous les prodigue à satiété. Personne qui s'en défende, personne qui remette au lendemain, personne qui allègue ses affaires; c'est dans toutes les conditions un empressement qui suppose que l'on n'ait rien à faire. Ni le vieillard ne craint point d'exposer sa tête chauve aux ardeurs du soleil, ni l'adolescent ne s'embarrasse de braver les feux de la saison ou de son propre cœur, ni l'homme riche de compromettre son rang en se confondant parmi les pauvres. Rien ne coûte pour aller grossir cette foule avide de voir et d'entendre des spectacles où l'honneur et la réputation sont si fort intéressés. Mais faut-il se rendre à l'église? On se croiroit déshonoré; on délibère, on hésite, on recule. Y va-t-on? on s'imagine avoir fait à Dieu un sacrifice. Je voudrois bien que l'on me dît où sont à ce moment ceux-là qui, ces jours derniers, nous interrompoient par leur bruyante agitation. Encore cette

(*) *Adversus eos qui ad ludos circenses*, etc., Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 125—128; tom. I Bened., pag. 790 et suiv. Voyez *Biblioth. chois.*, tom. III, pag. 175 et suiv.

agitation elle-même attestoit leur présence. Je voudrois bien savoir ce qu'ils font de plus profitable pour eux que ce qu'ils viendroient faire ici? Ce qu'ils font? Mais ils n'ont rien à faire; leur orgueil voilà toute leur occupation (*).

Le fléau le plus dangereux pour une ville, c'est d'y voir ceux qui devroient être l'exemple de la jeunesse en devenir le scandale. De quel droit viendrez-vous reprocher à une jeunesse dissipée les écarts honteux où elle se jette, quand elle vous voit, sans respect pour vos cheveux blancs, enchérissant sur ses propres excès, courir au spectacle avec une avidité que l'âge ni la satiété n'ont pu amortir? Quoi! sur les bords de la fosse, toute la fougue des passions! Et vous viendriez faire à votre fils des leçons de sagesse, à votre esclave des reproches sur ses manquements, à votre ami, des remontrances sur l'oubli de ses devoirs? Croyez-vous en être écoutés? Que ce jeune homme ose vous manquer de respect, vous lui opposez les droits de votre âge, et vous êtes sûrs de trouver des approbateurs qui partagent votre juste mécontentement; et quand c'est à vous à le rappeler aux bienséances, à lui en présenter un modèle dans votre propre conduite, adieu la gravité de votre âge : c'est vous qui l'emportez encore sur lui par votre fureur de spectacles! T. IV Bened., Pag. 730.

(*) *In inscription. altaris*, Morel, *Opusc*, tom. v, pag. 557, 558.

Il a tort sans doute de méconnoître ce qu'il vous doit; et en vous condamnant ici, à Dieu ne plaise que je prétende justifier son manque de respect à votre égard! Vous êtes coupables; ces jeunes gens qui vous imitent ne le sont pas moins que vous; et s'exposent encore bien davantage. Vous êtes punis du moins par la honte et le ridicule que votre conduite attire sur vos personnes; mais ce jeune homme court de bien plus grands risques, parce que l'ardeur naturelle à son âge s'alimente de ces feux impurs, et allume un incendie qui ne demande qu'à s'accroître. Voilà pourquoi il faut à la jeunesse moins de séductions; parce qu'elle s'emporte plus aisément : elle a donc besoin que son impétuosité soit contenue, que l'on s'arme contre elle de précautions plus sévères, qu'une digue plus forte arrête ce torrent, toujours prêt à se déborder (*).

Les spectacles influent plus qu'on ne croit sur les mœurs du peuple. A force de voir et d'entendre des scènes de sang, on n'a plus peur de voir couler le sang; on devient cruel, impitoyable (**).

A l'aspect de cette courtisane dans une parure élégante, le pauvre établit des comparaisons entre cette opulence et la modeste simplicité de son épouse. Il s'en afflige, il en murmure, il se dit à

(*) *De Anna*, serm. IV, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 822.

(**) Hom. XII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag, 125. Voyez *Biblioth. chois.*, tom. III, pag. 191.

lui-même : voilà d'infâmes prostituées, de vils histrions qui vivent dans l'abondance sans rien faire, tandis que moi, qui gagne péniblement ma vie à la sueur de mon front, occupé d'un métier honnête, je n'ai pas même des nuits tranquilles. Le riche lui-même, ébloui par toute cette pompe et cet enchantement de tout ce qu'il voit et qu'il entend, ne se retrouvera dans sa maison que pour trouver sa femme moins aimable ; ses enfants mêmes, il ne les voit plus des mêmes yeux. De là, la mauvaise humeur, les reproches et les querelles, les désunions et les guerres déclarées, souvent les plus déplorables excès (*).

Je ne doute pas que la plupart de ceux qui s'étoient éloignés hier de nos saintes assemblées, pour leurs spectacles profanes, ne se retrouvent aujourd'hui parmi nous. Si je les connoissois, je tiendrois à leur égard la conduite des pères envers leurs enfants, dont ils punissent les fautes, en les tenant éloignés durant quelque temps de leurs personnes et de la table paternelle, avec l'intention de les y rappeler par la suite, quand ils se seront corrigés, voulant, non les désespérer, mais leur imprimer une salutaire frayeur. Les pasteurs ne laissent point les brebis malades avec celles qui sont saines ; mais ils les écar- Pag. 769.

T. IV Bened. Pag. 768.

(*) Hom. LXIX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 740, 741.

tent du troupeau pour les y ramener après la guérison. Mais si je ne les connois point, Dieu qui les connoît, voudra bien toucher leurs cœurs, et les portera à s'interdire à eux-mêmes l'assistance à la maison du Seigneur, tant qu'ils persisteront dans leurs désordres. Ah! qu'y viennent-ils faire? bien qu'ils y soient présents, ils n'y sont pas moins étrangers, exclus qu'ils sont de la communion des fidèles, et du droit de participer à nos saints mystères. Ceux qui en ont été chassés par une sentence expresse, conservent l'espérance d'y rentrer, lorsqu'ils auront expié, par la pénitence, les fautes qui avoient provoqué leur châtiment; mais ceux qui, sans égard à l'avertissement qui leur fut donné de n'y point reparoître avant de s'être purifiés, ne craignent pas de s'y représenter, ne font que rendre leur mal incurable. Leur crime fut pardonnable peut-être; leur désobéissance ne l'est pas. — Mais quel si grand crime, nous demandent-ils, avons-nous commis pour encourir cette excommunication volontaire? — Que voudroient-ils donc avoir fait de plus, que de s'être souillés comme ils font du crime d'adultère, et de venir encore après cela, sans pudeur et sans honte, se présenter à la table sainte? Oui d'adultère; ce n'est pas moi qui le prononce; c'est le Dieu qui doit un jour les juger. *Celui*, a-t-il dit,
Math. v. 28. *qui regarde une femme avec des yeux de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur.*

Comment cet oracle s'applique-t-il à la fréquentation des spectacles? Ecoutez. Vous n'allez pas dans la place publique sans y rencontrer, même sans en chercher l'occasion, telle femme du peuple, dans le costume le plus simple, quelquefois le plus négligé, dont la vue peut faire sur votre cœur quelque impression, et allumer dans vos sens de criminels désirs : et ces femmes de théâtre que vous allez y voir, non par hasard, mais avec une intention formelle, ces courtisanes, ces viles prostituées, pour qui vous abandonnez l'Eglise, et sur qui vos regards se tiennent arrêtés un jour entier, est-il possible que vous les regardiez impunément. A qui persuaderez-vous que vous sortiez pur et innocent d'un lieu où l'on n'entend qu'un langage licencieux ou efféminé, que les chants impurs de la volupté; où la recherche des parures, l'artifice des ajustements, les attitudes et les mouvements du corps, en un mot toutes les manœuvres de la séduction sont employés pour corrompre; où le désœuvrement et le désordre général qui y règnent, les bruyantes acclamations qui précèdent et qui suivent, enflamment les passions. Ajoutez le charme dangereux Pag. 770.
qu'exerce une musique voluptueuse. Quelle âme assez forte pour n'en être pas énervée ? et qui peut être assez sûr de soi-même, pour aller sans témérité s'exposer à tant de dangers et d'écueils (1)? S'il

(1) Voyez dans le vol. III de cette *Bibliothèque*, le Traité de Tertul-

est jusques dans nos Eglises des piéges tendus à l'innocence, si le chant des hymnes sacrés, si la parole divine que nous y faisons entendre, la crainte du Seigneur et la majesté de sa présence, n'empêchent pas toujours la flamme impure de la concupiscence de se glisser furtivement dans les cœurs; le moyen d'y résister dans une école ouverte aux passions, où l'on ne voit, où l'on n'entend rien qui ne soit une leçon d'impudicité; où le vice, qui s'y montre à découvert, attaque l'âme par tous les sens, et bientôt maître de toutes les avenues qui y conduisent, l'assiége sans relâche (1)? Comment après cela se défendre du crime d'adultère, quand on s'est mis hors d'état de n'y pas succomber?

Quoi! le cœur plein de feux adultères, vous osez franchir le seuil de l'église, vous osez vous mêler à ces chœurs religieux avant d'avoir expié votre crime par les saintes rigueurs de la pénitence? Alliage monstrueux! Vous traitez l'Eglise comme vous traiteroit vous-même un insolent valet qui glisseroit parmi vos plus riches habits de vils haillons fangeux, ou mêleroit une boue infecte aux précieuses essences dont vous vous parfumez. Votre juste courroux ne séviroit-il pas? Les âmes de vos frères, les vôtres valent-elles donc moins que les étoffes ou les

lien sur les spectacles, et les rapprochements indiqués à cet article, p. 155—204.

(1) L'abbé Clément, *sur les spectacles*, *Carême*, tom. II, pag. 204.

parfums qui servent à votre usage? Des mêmes yeux dont vous venez de contempler sur la scène la couche infâme où se consomme l'adultère, vous viendrez contempler nos redoutables mystères? Quand votre oreille retentit encore des accents de la débauche, vous viendrez entendre nos chastes cantiques et les oracles de nos saints Apôtres? Et votre cœur, tout plein des homicides exhalaisons du vice, recevra la victime auguste qui s'immole sur nos autels?

Comptez la foule de désordres qui en résultent pour la société tout entière : les querelles, les dissensions domestiques, la violation du nœud conjugal. Rentré chez vous, le cœur amolli et déjà subjugué, les sens enivrés et sans force pour le combat, la mémoire obsédée par l'importun souvenir de tant d'objets séducteurs que vous y avez rencontrés, votre épouse n'est plus pour vous ce qu'elle étoit auparavant. Tout entier à l'enchantement qui vous entraîne, en proie aux ardeurs de la concupiscence dont vous êtes allé vous enivrer à ces spectacles corrupteurs, pouvez-vous voir des mêmes yeux la beauté chaste et modeste qui reçut vos légitimes hommages? Cette vertu paisible, cette égalité de Pag. 771.
mœurs que vous trouviez dans votre maison, ne vous offrent plus que d'insipides attraits. De là, mépris, rebuts outrageants, insultes à tout propos et sans ombre de motif. Quelque mesurée que puisse être sa conduite, tout en elle vous déplaît. Pourquoi?

Parce que vous êtes malade, et que vous n'avez pas la force de le dire ; vous êtes coupable, et vous rougissez d'en faire l'aveu, vous n'osez déclarer la plaie secrète qui vous dévore. Au lieu de vous accuser vous-même, vous vous en prenez à tout ce qui vous entoure ; vous allez au-devant de tout ce qui peut vous offrir un sujet de brouillerie; vous n'apportez plus dans votre intérieur que dégoût, que contrainte et fatigue; vos affections sont toutes pour les voluptés étrangères qui ont fait dans votre âme une si vive blessure, et dont l'image sans cesse présente à votre pensée attise la criminelle flamme qui vous dévore et vous rend étranger au sein de votre propre maison. Eh ! comment une épouse, des enfants ne se trouveroient-ils pas négligés, quand les premiers devoirs ne sont plus qu'indifférents, quand l'assistance à l'église n'est plus qu'une gêne, quand on n'entend plus qu'avec ennui la parole de Dieu, parce qu'elle oblige à être chaste et sévère dans le choix des plaisirs? Ses prédicateurs ne sont plus que des moralistes incommodes, que des accusateurs. On commence par se décourager, on finit par s'éloigner tout à fait d'une école qui ne prêche que la réforme des mœurs (*).

T. x. Bened. Pag. 103. Etrange bizarrerie de nos jugements! monstrueuse contradiction dans nos mœurs et dans notre langage !

(*) *De Davide et Saüle*, Hom. III, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 864—867.

La profession de comédien est infâme, disons-nous : Pourquoi donc les produisez-vous en public? Est-ce pour les flétrir ou pour les honorer? Vous les déclarez infâmes. S'ils le sont, bannissez-les, chassez-les donc du milieu de vous. Ce sont des gens infâmes. Pourquoi les rechercher, courir après eux pour les voir et les entendre, comme si c'étoient d'honnêtes et vertueux citoyens; leur prodiguer votre admiration, les couvrir de vos applaudissements? Pourquoi ces écoles ouvertes à une profession vraiment infâme? ces distinctions et ces largesses accordées au plus vil des métiers, à des pestes publiques qui empoisonnent vos cités? Non-seulement on les tolère : on les entretient à grands frais, on les comble de présents. Sont-ce des bienfaiteurs de l'Etat qu'il faille nourrir aux dépens de l'Etat, eux qui en sont les corrupteurs? Vous punissez l'adultère, la prostitution, l'homicide, tout crime qui outrage la nature; et ces hommes, qui s'en font les organes, vous les récompensez (*)!

Du haut de cette chaire, vous entendez retentir les oracles de l'Apôtre; et vous y êtes insensible! L'évangéliste saint Jean fait retentir le tonnerre de sa voix; et vous êtes sourd! Quand nous vous prêchons le devoir de l'aumône, vous êtes sans entrailles : comment auriez-vous des oreilles pour écouter les T. VII Bened. Pag. 421.

(*) Hom. XII *in* I *ad Cor.*, Mor., *Nov Test.*, tom. V, pag. 125.

commandements d'un saint Paul? Il faudroit pour cela, qu'elles fussent purgées de toute souillure; mais elles sont pleines de ces chants empoisonnés, de ces intrigues mensongères que vous allez recueillir au théâtre. Et non-seulement elles restent fermées aux accents de la vérité, mais elles sont corrompues, infectées par les vapeurs pestilentielles qui s'exhalent de vos spectacles. Ces divertissements dont vous devriez vous éloigner avec horreur, vous les approuvez, vous vous en déclarez les apologistes. Que ne montez-vous donc sur le théâtre vous confondre avec ces hommes à qui vous prodiguez vos applaudissements? Puisque vous les louez, que ne les imitez-vous? Unissez-vous avec eux d'amitié et d'intérêt. Mais si leur profession est infâme, si les lois païennes elles-mêmes les ont voués à l'opprobre, si vous rougiriez de vous rencontrer seulement en pareille société; pourquoi ces témoignages d'estime que vous leur donnez? Vous séviriez contre votre esclave, s'il se permettoit en votre présence la moindre parole déshonnête; vous ne laisseriez pas impuni dans votre fils, dans votre femme, l'oubli des bienséances. Et lorsque les derniers des hommes vous invitent à venir entendre ces mêmes obscénités que vous châtieriez sévèrement dans vos maisons; vous y courez, vous y traînez avec vous la ville entière, comme s'il s'agissoit de la réception d'un ambassadeur ou de la pompe triomphale d'un général victorieux; vous

faites éclater votre joie, votre reconnoissance même par de bruyantes acclamations ! Fût-il jamais plus monstrueuse inconséquence?

Vous m'allez répondre que les paroles et les chansons licencieuses ne sortent pas de votre bouche. Qu'y gagnez-vous? Vous ne les répétez point, mais Pag. 422. vous ne les blâmez point, mais vous trouvez du plaisir à les entendre, mais il vous tarde d'être arrivé pour applaudir à ces infamies! Et puis où est la preuve qu'elles ne sortent jamais de votre bouche?

Dites-moi, quand vous entendez blasphémer, y prenez-vous plaisir? non, au contraire, vous en êtes saisi d'horreur, vous vous bouchez les oreilles, j'aime du moins à le croire. Pourquoi? parce que vous n'êtes point dans l'habitude de blasphémer. Faites-en autant pour tout ce qui offense la pudeur. Si vous voulez me convaincre que vous n'aimez point à proférer des paroles déshonnêtes, n'aimez pas davantage à les entendre.

Le moyen d'être réglé dans vos mœurs, quand vous allez faire votre éducation à ces écoles de dissolution? de soutenir les pénibles épreuves de la continence, quand vous allez vous pâmer à force de rire, et vous enivrer des discours passionnés qui font le langage du théâtre? Si, pour être chaste, il en coûte tant à l'âme qui vit dans la retraite, comment l'être au milieu de tout ce qui la corrompt? la pente qui nous entraîne au mal est si glissante! Qui est-

ce qui l'ignore? Lors donc que l'on s'y jette par choix et par étude, on court le risque inévitable de tomber dans l'abîme. Saint Paul nous dit bien : *Réjouissez-vous, mais*, ajoute-t-il, *dans le Seigneur*; et non pas, réjouissez-vous dans le Démon. Comment écouterez-vous ce saint Apôtre? comment songerez-vous à vous accuser de vos péchés, lorsque les plaisirs du spectacle vous entretiennent dans une sorte d'étourdissement continuel? Que si, après cela, l'on vous voit encore dans nos églises, dois-je m'en étonner ou vous en applaudir, quand vous n'y venez que par bienséance ou par habitude? Vous vous y rendez : comment? il s'en faut bien que ce soit avec l'empressement que vous mettez à courir à vos spectacles profanes. Et comment y assistez-vous? On le reconnoît trop à la manière dont vous vous retrouvez dans vos maisons au sortir des temples. Là vous rapportez les impressions funestes que vous êtes allé prendre à ces coupables passe-temps; là, nul égard pour tout ce qui vous devroit être respectable, toutes vos affections sont pour ce qui retrace à vos yeux les abominables images dont vos regards se sont pénétrés.

Phil. IV. 4.

Comment en seroit-il autrement? Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous entendu dans ces criminelles réunions? Rien que de bruyantes clameurs, un indécent tumulte, des vociférations auxquelles l'enfer répondoit; rien que des travestissements où la nature

et la pudeur sont également offensées; le vieillard rivalisant avec le jeune âge à qui s'abandonnera aux plus honteux déportements; les femmes sans voile et sans décence déshonorant leur sexe, affrontant les regards de tout un peuple, se faisant une étude de répandre les poisons de l'impudicité dans tous les cœurs, d'y étouffer jusqu'aux derniers restes de la modestie, de provoquer les plus abjectes passions pour les repaître de voluptés brutales; rien qui n'y soit aliment de séduction; langage, mise, démarche, déclamation, chants et musique, gestes et mouvements, tant des yeux que de tout le corps, symphonie éclatante, le sujet et l'intrigue des pièces que l'on Pag. 423. y joue, tout concourt à la ruine des mœurs. C'est là que se concertent les adultères, les rendez-vous, le déshonneur des mariages, les prostitutions et les plus scandaleuses débauches. Et vous allez rire à ces spectacles, où vous ne devriez paroître que pour y pleurer!

Quoi donc! me direz-vous, faut-il les fermer et renverser tout pour vous plaire?

Hélas! il n'est plus temps; et le mal est peut-être sans remède. Quelle digue apporter désormais à ce torrent dévastateur qui, du théâtre s'est répandu dans nos villes et dans nos maisons pour y entraîner dans un commun naufrage la sainteté et la paix des alliances nuptiales? Comment rapprocher des époux à qui les leçons du théâtre ont ap-

pris à ne se voir que pour se trouver importuns ou ridicules l'un à l'autre? Comment réprimer l'adultère, quand il est solennellement consacré par le théâtre?

Mais quels sont les adultères qu'il autorise?

Je vous demanderai, moi, quel est l'époux qu'il n'ait pas rendu adultère? S'il m'étoit permis de nommer : combien d'exemples n'aurois-je pas à alléguer, de maris qu'il a détachés de leurs épouses, ou de citoyens qu'il a éloignés du mariage!

Vous m'objecterez que le théâtre est autorisé par les lois (1). Le condamner, c'est aller contre l'intérêt de la société, en faveur de qui les spectacles ont été établis.

En les abolissant, vous n'attenterez pas aux lois, vous couperez à leur racine les désordres et les maux que les lois elles-mêmes veulent empêcher. Car c'est le théâtre qui en est la source; c'est là que se fomentent les séditions et les troubles qui bouleversent la société. Tous ceux qui veulent exciter

(1) Bossuet : « Si les hommes n'aperçoivent pas les dangers publics qui s'attachent à la fréquentation des spectacles, c'est aux prêtres à les en instruire, et non pas à les flatter. Dès le temps de saint Chrysostôme, les défenseurs des spectacles croyoient que les renverser c'étoit détruire les lois; mais ce Père, sans s'en émouvoir, disoit, au contraire, que l'esprit des lois étoit contraire aux théâtres. Nous avons maintenant à leur opposer quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de décrets publiés contre la comédie. » (*Réflexions sur la comédie*, tom. VII des œuvres complètes, pag. 663; Beauregard, avec plus de développement, *Analyse*, pag. 45.

des soulèvements et porter le peuple à la révolte sont sûrs de trouver des agents dociles et des agitateurs empressés à seconder leurs desseins dans ces hommes familiarisés par leur profession elle-même avec ces sortes d'événements, et qui n'ont rien à perdre en les risquant. Une jeunesse oisive qui s'est choisi de tels maîtres, se prête aisément à ces manœuvres, et, rompant le frein, s'abandonne à tous les excès.

Ce n'est donc pas moi qui en veux à vos lois, à la société; c'est vous-mêmes qui vous en déclarez les ennemis et les perturbateurs, par la criminelle protection accordée à des théâtres qui les détruisent. — Irons-nous donc abattre l'amphithéâtre? — Ah! plût au Ciel qu'il n'y en eût pas! Mais non, ce n'est point là ce que je vous dis : conservez l'amphithéâtre; seulement ne le souillez point par vos spectacles et vos comédies; vous en retirerez plus de gloire que de le détruire. Imitez les Barbares, qui se passent bien Pag. 424. de ces criminels passe-temps. Que leur exemple du moins nous apprenne à rougir, nous, chrétiens, citoyens du ciel, appelés à l'héritage des Anges et des Chérubins. S'il vous faut des divertissements et des spectacles, vous avez tous ceux que la nature étale sous vos yeux : ceux-là ne vous laisseront ni trouble, ni repentir. Vous êtes époux et père : vous avez la société de votre femme, de vos enfants, de vos amis. N'y a-t-il point là de quoi suffire à tous les besoins

d'un cœur honnête et chaste? C'est ce que répondoient des Barbares à qui l'on parloit de ces divertissements usités chez un autre peuple. « Les Romains n'ont donc, dirent-ils, ni femmes, ni enfants. » On n'a pas besoin d'aller chercher ses plaisirs ailleurs, quand on sait les trouver chez soi (1).

Vous connoissez, me direz-vous, bien des gens qui fréquentent les spectacles impunément. N'est-ce donc rien que la perte du temps que l'on y passe, et le scandale du mauvais exemple que l'on donne? Quand vous seriez assez fort, vous, pour y assister sans danger; mais les foibles qui vous y voient, se prévalent de votre témoignage; et êtes-vous innocent, quand vous êtes pour autrui une occasion de péché? Les désordres que commettront tous ceux que votre exemple y entraîne, retomberont sur vous. S'il n'y avoit point de spectateurs, il n'y auroit ni acteurs, ni comédies. Ainsi, par une conséquence nécessaire, et ceux qui les représentent, et ceux qui les voient, s'exposent au même châtiment. Je vous suppose assez maître de vous-même pour n'en recevoir aucune impression fâcheuse, ce que je

(1) « On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'esprit humain, et peut être un amusement aux cours et au peuple. Saint Chrysostôme répond que, sans recourir au théâtre, nous retrouverons la nature, si riche en spectacles; et que, d'ailleurs, la religion, et même notre domestique, sont capables de nous fournir tant d'occupations où l'esprit se peut relâcher, qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage. » (Bossuet, *Réflexions*, etc., pag. 666.)

crois impossible; toujours serez-vous puni, comme donnant aux autres un exemple dont ils abusent; et s'il est vrai que vos mœurs se soient conservées pures au milieu de tant d'écueils, vous en serez encore bien plus assuré en les évitant (*).

Ce prince, *selon le cœur de Dieu*, c'est l'Esprit Saint lui-même qui en avoit porté ce sublime, ce glorieux témoignage, ce David qui, dès sa plus tendre jeunesse, avoit manifesté la sagesse de l'âge le plus avancé, de qui les mains, à peine au sortir de l'enfance, domptoient les animaux les plus féroces, terrassoit le géant Goliath : après avoir donné les plus admirables exemples de toutes les vertus, vainqueur, depuis qu'il fut roi, d'un grand nombre de nations, vient à s'oublier dans l'âge de la maturité. Un jour, qu'après son repas, il se promenoit dans ses jardins, il aperçoit une femme qui se baignoit sur la terrasse de sa maison; c'étoit l'épouse de l'un des officiers du roi. Il la vit, et sa beauté laissa dans le cœur de David une blessure profonde. Ecoutez bien, vous tous, dont la curiosité s'égare avec tant de complaisance sur la beauté, vous qui nous répondez : Je regarde; mais sans danger. Que dites-vous? Quoi! David est blessé; et vous ne le seriez pas? Il est vaincu; et vous voudriez que je crusse à

T. v Bened. Pag. 577. (Supplém.).

III. Reg. I.

(*) Hom. XXXVIII *in Matth.*, XXXIX, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 442—447.

votre vertu? Ce prince, fortifié par la grâce de l'Esprit Saint, succombe; et vous, vous iriez impunément assister, des heures entières, à vos spectacles profanes, en savourer les poisons, sans en recevoir d'atteinte? David ne va point chercher au théâtre l'occasion du crime, il la trouve dans sa maison. Vous, c'est au milieu d'une pompe mondaine, dans un lieu où l'on ne peut se rencontrer sans péché, où tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, paroles déshonnêtes, chants lubriques, essences voluptueuses, tout vient frapper l'âme de mille traits à la fois; et vous seriez invulnérable? Environné d'écueils, investi de séductions, vous voulez me faire croire que vous êtes à l'abri du danger? Avez-vous donc un cœur de pierre ou de bronze? Non, vous êtes homme, par conséquent sujet à toutes les fragilités humaines. Vous mettez la main sur un brasier; et votre main ne brûleroit pas? Vous portez une torche allumée sur une paille sèche, et elle ne s'enflammeroit pas? O homme! qui donc êtes-vous? Rien, dit le prophète, qu'un peu de paille (*) (1).

T. VII Bened. Pag. 99. Le chrétien n'est point fait pour les joies, les divertissements, les plaisirs; laissez-les aux gens de

(*) *In ps.* L, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 854, 855.

(1) « Les partisans des spectacles disoient à saint Jean Chrysostôme : nous y assistons sans en recevoir aucune impression. Ah! reprenoit le saint docteur, vous vous croyez donc invulnérables? Êtes-vous donc un rocher? Quoi! les grottes de la Thébaïde n'ont pas toujours été pour l'innocence des asiles

théâtre, à ceux qui se sont enrôlés sous l'étendard du Démon; ils ne conviennent pas à ceux qui sont appelés à un royaume immortel, de qui les noms sont inscrits sur les registres de la cité céleste, et qui font profession d'une milice toute spirituelle. C'est le Démon, oui, le Démon seul, qui a fait un art de ces jeux et de ces divertissements, pour attirer sous ses bannières les soldats de Jésus-Christ, relâcher leur vigueur et comme les nerfs de leur vertu. C'est dans ce dessein qu'il a dressé dans vos places publiques des théâtres, où il exerce et forme de ses mains ces instruments de corruption pour les lâcher dans la ville, et par eux empoisonner les mœurs publiques. Saint Paul ne vous commande-t-il pas de les fuir, quand il vous défend les paroles Ephes. v. 4.
déshonnêtes, les bouffonneries (1). Mais quand vos comédiens en profèrent de ces paroles, quand ils

inviolables : et vous, au sein d'une jouissance théâtrale, vous seriez inaccessible à la tentation, ou impénétrable à cette vapeur empoisonnée, qui s'exhale de la scène? » (Desprès de Boissi, *Lettres sur les spectacles*, pag. 472; Beauregard, *sur les spectacles*, analyse, p. 37, 38.)

(1) Bossuet condamne, par l'autorité de saint Jean Chrysostôme et de toute la tradition, les paroles de bouffonnerie qui se disent aux théâtre. (*Réflexions sur la comédie*, *supr.*, pag. 691.) « Je dirai, avant toutes choses, que je ne sais aucun des anciens qui n'ait regardé toutes les plaisanteries comme vicieuses. Le moindre mal qu'ils y trouvent, c'est leur inutilité, qui les met au rang des paroles oiseuses, dont Jésus-Christ nous enseigne qu'il faudra rendre compte au jour du jugement. » (Le même *ibid.*, etc., pag. 685.)

y mêlent la licence et le blasphème, c'est à qui en rira, à qui applaudira, à qui ramassera le plus avidement sur sa tête les charbons de feu dont
Rom. XII. 20. l'Apôtre menace ces criminelles joies. Vous ne réfléchissez pas que leur applaudir, c'est les encourager, et par conséquent encourir comme eux et plus qu'eux les châtiments auxquels ils se dévouent.
Pag. 100. Car enfin, s'il n'y avoit point de spectateurs qui les approuve, il n'y auroit pas d'acteurs. Mais quand ils vous voient abandonner, pour courir après eux, et vos occupations et vos travaux, leur apporter le fruit de vos laborieuses économies, tout sacrifier, en un mot, pour le vain plaisir de les entendre, c'est pour eux un engagement à redoubler d'efforts pour vous plaire. Non pas que je prétende les excuser. Ce que je veux, c'est de vous convaincre que s'ils sont coupables, vous l'êtes plus encore, vous qui assistez à ces jeux et y passez des journées entières. C'est vous qui, dans ces représentations malheureuses, profanez la sainteté du mariage, et le déshonorez par le ridicule dont il se montre couvert à tous les yeux. Cet acteur qui l'avilit sous le masque, est moins coupable que vous, qui prêtez la matière de ses indécentes plaisanteries, vous qui les excitez et leur fournissez de continuels aliments, par votre empressement, par les scandaleux témoignages de votre satisfaction, vos battements de main; vous qui concourez de tous vos moyens au succès de ces œu-

vres sorties de cet atelier du Démon. Mais, dites-moi, de quels yeux, rentré dans votre maison, pourrez-vous regarder une épouse que vous venez d'outrager si cruellement sous un nom emprunté? Quelle idée prendrez-vous de tout le sexe à qui l'on vient d'appliquer de la sorte l'écriteau d'infamie? — Ce ne sont, me dites-vous, que des fictions. — Des fictions, dites-vous, qui ont enfanté tant d'adultères, et bouleversé tant de familles! Et voilà ce que l'on ne regarde plus comme un mal. Mais ce qui me fait gémir, moi, et qui m'afflige profondément, c'est que la représentation d'un crime aussi grand, aussi important pour la société tout entière que l'est l'adultère, ne provoque autre chose que des rires, que des cris et des applaudissements d'allégresse. — Ce n'est que l'image et non la chose. — Et je vous réponds que cette image est criminelle; que ceux qui la montrent méritent les plus sévères châtiments d'oser reproduire par l'imitation ce que toutes les lois défendent d'exécuter. Si l'adultère est mal, c'est un mal de l'imiter. Mais ce que je Pag. 101.
n'ai pas dit encore, c'est que ces fictions amènent bientôt des imitations trop réelles. Ces représentations de passions adultères, combien d'adultères elles engendrent! combien d'impuretés et de désordres! Vous y assistez sans répugnance, je dis plus, avec plaisir : accoutumé au spectacle du crime, on en contracte bientôt le besoin et l'habitude. On

ne soutiendroit point chez soi ni en public l'aspect d'une nudité honteuse; au théâtre, on la voit sans rougir; et, à force de la voir, on cessera d'en être ému. —Mais cette femme que je vois au théâtre, elle fait métier d'infamie. — N'importe, c'est toujours une femme : et qu'elle soit libre ou esclave, son déshonneur est toujours celui du sexe et de la nature. S'il n'y avoit point de mal dans ces indécences, pourquoi, hors du théâtre, en êtes-vous scandalisé? Pourquoi, quand quelque chose de semblable se montre en public, détournez-vous les regards, et criez-vous à la violation de l'honnêteté publique? Est-ce que ce qui blesse l'honnêteté quand on est seul, ne la blesse plus quand on a des témoins (*)?

« Le premier, le principal exercice de la vie chrétienne, c'est la vie chrétienne. Or, dites-nous, répond saint Jean Chrysostôme, comment, au sortir du théâtre, vous vous trouvez disposés à prier? Hélas! nous-mêmes, poursuit ce sage archevêque, au centre du recueillement où nous vivons, à peine pouvons-nous captiver devant Dieu notre esprit, notre cœur et nos sens; et vous qui vous plaignez sans cesse de vos distractions, de vos dégoûts, de vos froideurs dans les prières, vous, que les affaires les plus indispensables troublent toujours dans ce saint exercice, comment vous y appliquerez-vous?

(*) Hom. VI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 75, 76.

Mais, oserez-vous même venir vous présenter devant Dieu (*) ? »

Il est moins difficile d'échapper aux écueils de la mer qu'aux dangers des spectacles. C'est, avant qu'ils ne commencent, une inquiétude qui tourmente la curiosité, poursuit jusque dans le sommeil de la nuit. Enfin ils arrivent. Ce que vous aviez tant désiré, le Démon l'étale à vos regards et vous enlace dans ses filets comme un captif qui ne s'appartient plus à soi-même. Vous avez beau ne pas vous mêler à ces femmes corrompues qui se produisent sur les théâtres : ce n'est pas manque de l'avoir désiré. Si déjà vous étiez en proie au démon de l'impureté, vous lui avez fourni de nouveaux aliments. Vous auriez porté les yeux sur tous ces objets sans en être atteint, vous n'en seriez pas moins coupable d'avoir été pour les autres un sujet de scandale : votre seul exemple a été pour eux une invitation de s'y rendre (**). T. VII Bened. Pag. 114.

Vous me parlez des plaisirs du spectacle : vous ne me parlez pas des dangers qu'il entraîne. Ses plaisirs? Mais est-il bien vrai qu'il en donne de si réels? Au retour de ces spectacles, interrogez ceux qui sortent de nos temples : demandez-leur s'ils n'ont T. IV Bened. Pag. 731.

(*) L'abbé Clément, *sur les spectacles*, *Carême*, tom. II, pag. 186 ; Massillon, *sur la tiédeur*, *Carême*, tom. III, pag. 64.

(**) Hom. VII *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 86, 87.

pas aussi goûté un plaisir, et bien plus vif que le vôtre, celui d'entendre la voix de nos prophètes, de recevoir les divines bénédictions, de recueillir les fruits de la doctrine du salut, de fléchir la justice du Seigneur, d'implorer sa miséricorde, de purifier leur âme par l'humble aveu de leurs péchés. Ils n'ont pas comme vous insulté à l'Eglise par une criminelle désertion, témoigné pour nos prophètes un insolent mépris, méconnu, outragé la loi du Seigneur et sa personne; ils n'ont pas été se mêler aux divertissements impurs des Démons, ouvert les oreilles et leur cœur aux traits de la médisance et de la satire, perdu le temps en profanes dissipations, pour revenir ensuite dans leurs maisons, les mains vides de
Pag. 732. toute bonne œuvre. Dans l'intérêt même du plaisir, ce n'est point là, c'est ici, dans nos églises, qu'il falloit vous rendre. Vous n'avez rapporté de ce spectacle qu'une conscience accusatrice, que le repentir et le remords, que la honte et la confusion; vous auriez quitté les saints autels avec la paix de l'âme, avec le droit de parler librement à tous de ce qui se passe dans nos assemblées. Vous payez par de longs supplices une ombre de plaisir bientôt évanouie. Ici, pour quelques larmes répandues devant le Seigneur, vous acquérez d'ineffables jouissances et des plaisirs qui dureront plus d'un jour (*).

(*) *De Anna*, serm. IV, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 822, 823.

Vertus philosophiques. Sages païens.

Ce qui fait la bonne vie, c'est la seule opération divine. On nous parle de vertus dans le paganisme. Il s'y est rencontré des philosophes qui ont poussé le mépris des choses terrestres, jusqu'à sacrifier leurs richesses, et la vie même. Si le paganisme eut d'honnêtes gens, ils l'étoient ou par le bienfait de la nature, ou par le sentiment d'une vaine gloire (*). N'attendez pas une conscience bien sévère de qui n'a pas une foi bien ferme (**).

L'infidèle ressemble à une terre chargée de sable : elle a beau recevoir les pluies du ciel ; parce qu'elle n'a point en elle-même d'humidité, elle reste stérile et sans fruits (***).

Quels sont les sages contre lesquels l'Apôtre s'élève avec tant de force ? Ceux-là qui n'ont qu'un masque de sagesse (****).

(*) Hom. XXVII *in Act. Apostol.*, tom. IX Bened., pag. 396. Senault : « Toute vertu est criminelle, quand elle ne s'élève pas jusqu'à Dieu, qui est la dernière fin de l'homme; quand elles ne vont pas jusqu'à lui, elles s'égarent... Les vertus des païens n'avoient pas d'autre mérite ; et, parce que la vanité en fut le motif, elles ne seront pas moins punies que les péchés. » (*Panégyr.*, tom. III, pag. 236; Nicolle, *Essais*, t. I, p. 24.

(**) Hom. XV et XXII *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 198—273; Dubosq et Jacquelot, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 71—229.

(***) Hom. XXX *in Matth.* Voyez le tom. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 260 et suiv.

(****) *In ps.* XLVIII, t. V Bened., p. 212. Voyez les Homélies sur l'Épître aux Corinthiens, traduites dans le vol. XV de cet ouvrage, p. 37—81.

Ce que l'Apôtre appelle vertu, c'est la sagesse, celle qui a son principe dans l'humilité et dans la charité. Tout ce qui n'est pas en harmonie avec elles n'est plus que défaut de sagesse, vice réel (*).

« Telle est la vertu du monde, vertu trompeuse et falsifiée, qui n'a que la mine et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, puisqu'on veut être vicieux sans restriction? C'est à cause que le mal ne peut subsister tout seul : il est ou trop malin ou trop foible; il faut qu'il soit soutenu par quelque bien, il lui faut quelque ornement ou quelque ombre de la vertu (**). »

Le vrai philosophe s'élève au-dessus de l'opinion et n'a que du mépris pour la vaine gloire : il sait trop bien apprécier les choses humaines. En quoi donc consistera la vraie philosophie? Dans la connoissance des choses divines et humaines : des premières, pour les mettre en pratique; des secondes, pour s'en abstenir. Son occupation habituelle est de s'entretenir avec Dieu pour lui rendre grâce. Il sait combien la vie présente n'est rien. Pleinement convaincu de son néant, il ne s'enivre point de la prospérité; il n'est point abattu par les disgrâces. N'allez pas à d'autre école. Vous avez la parole de

(*) Hom. IX *in Epist. ad Coloss.*, tom. XI Bened., pag. 390.

(**) Hom. II *in Act. Apostol.*, tom. IX Bened., pag. 22; traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 147.

Dieu : point d'oracle qui vous guide aussi bien que celui-là (*).

Pourquoi s'effraie-t-on de Jésus-Christ? C'est parce qu'il faut, pour être son disciple, joindre à la pureté de la foi la sainteté de la vie. Pourquoi le paganisme a-t-il encore des partisans? C'est que l'exemple de ses dieux l'autorise à les imiter dans l'infamie de leurs actions, et personne ne s'en étonne et ne les en blâme; tant il paroît naturel d'imiter ce que l'on adore. Il n'en est pas ainsi du chrétien qui croit, et n'agit pas conséquemment à sa croyance; on a grand soin de le remarquer, pour lui en faire le reproche : et ce reproche-là même est un public hommage rendu à la vérité par ceux mêmes qui la combattent. T. VIII Bened. Pag. 161.

Pourquoi beaucoup de païens se refusent-ils à la lumière de la révélation chrétienne. Nous le tenons d'eux-mêmes : c'est parce qu'elle les voudroit obliger de renoncer à l'intempérance, à la fornication, à leurs criminelles habitudes.

Vous m'allez dire : Mais n'y a-t-il pas des chrétiens qui vivent mal et des païens qui vivent bien?

Qu'il y ait des chrétiens qui vivent mal; je ne le dissimulerai point. Qu'il y ait des païens qui fassent le bien, je suis loin d'en être également assuré. Pag. 162.

(*) Hom. IX *in Epist. ad Coloss.*, tom. XI Bened., p. 391. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XIII, pag. 489.

S'il en est qui soient naturellement sobres, chastes, modérés, ce n'est point là vertu; parlez-moi de ceux qui, dans l'emportement des passions, sachent les contenir et s'en rendre maîtres; il vous seroit difficile de m'en citer. Quoi! la promesse d'un bonheur immortel, la crainte de l'enfer, fortifiés encore par tant d'autres motifs, suffisent à peine pour déterminer aux sacrifices que la vertu commande; qu'attendre donc de ceux qui manquent de ces moyens? On peut bien contrefaire la vertu, par un faux honneur, par vaine gloire, quand on a des témoins; mais quand on n'en a pas, quel frein reste-t-il pour retenir dans la pente du vice, alors que l'on y est poussé par un attrait naturel?

Pourtant, afin que l'on ne nous accuse pas d'aimer à contester, j'accorderai que parmi les gentils, il s'en rencontre qui vivent bien, ce qui ne détruit nullement ma première assertion, puisqu'elle ne porte que sur ce qui arrive communément, et non pas sur des exceptions rares. Tel homme est chaste, je le veux, il ne vole pas le bien d'autrui; mais que lui sert d'être chaste, de ne point voler, si, d'ailleurs, il est passionné pour la vaine gloire? Si, par complaisance pour ses amis, il demeure dans l'infidélité? Encore une fois, est-ce là de la vertu? Est-ce là bien vivre? L'esclave de la vaine gloire ne pèche pas moins que le fornicateur. Faites-moi connoître parmi les gentils, quelqu'un qui soit affranchi de

tout attachement à ses passions, à l'abri de tout reproche, j'affirme que vous ne m'en montrerez pas un seul. S'il en étoit ainsi, ils seroient chrétiens. Ceux que l'on nous donne comme des héros inaccessibles à l'amour des richesses, aux plaisirs des sens, étoient, et plus encore que les autres, dominés par le sentiment d'une vaine gloire, l'écueil de la véritable vertu. Jésus-Christ le disoit aux Juifs : *Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire qui vient des hommes* (*). Joan. v. 44.

Vous avez vu arriver dans cette ville des étrangers, amenés par une charité miséricordieuse envers leurs frères (1). Unis à nous par la foi, ils diffèrent seulement par le langage. Peuple éloigné de l'agitation de nos cités, peuple simple, respectable par l'innocence de ses mœurs, ils ne connoissent point ni ces dangereux spectacles, ni ces oiseux divertissements, ni ces coupables débauches, ni ces bruyantes dissipations dont nos villes sont le théâtre; ils n'ont de remarquable que la frugalité de leur vie. Le travail fait leur occupation habituelle; l'agriculture est pour eux l'école de la vertu et de la T. II Bened. Pag. 567.

(*) Hom. XXVIII *in Joann.*, XXVII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 174—176.

(1) Après la sédition d'Antioche, il vint dans cette ville, également consternée, et par la honte de son crime, et par la crainte du châtiment, des évêques, ou prêtres, d'un pays assez éloigné. Ils furent accueillis avec la plus charitable hospitalité par saint Jean Chrysostôme, dans l'absence de Flavien son évêque.

tempérance, l'agriculture, le premier des arts auxquels Dieu nous avoit destinés, puisque le premier
Gen. II. 8. homme fut placé par ses mains dans un jardin pour y cultiver la terre, et s'y exercer à la vraie philosophie, avant que son péché eût rendu pour lui le travail pénible, et souvent ingrat. Vous les verriez dans leurs paisibles contrées, courber leurs bœufs sous le joug, manier la charrue, creuser des sillons, pour aller après monter à la tribune sainte, exercer un autre genre de culture spirituelle, travaillant à déraciner dans les cœurs les épines du péché; ils ne rougissent pas comme nous de ces humbles occupations; ils ne rougissent que de l'oisiveté qu'ils savent être la mère de tous les vices. Philosophes vrais, non par l'habit, mais par les mœurs. Vos philosophes du siècle, sages sous le masque, font consister toute leur philosophie dans le manteau et la ceinture qu'ils portent, dans la longue barbe dont ils se parent. Ceux-ci, attachant peu d'importance à ces marques extérieures, se sont appliqués à orner leur âme des leçons de la vraie sagesse; et aspirent moins à paroître philosophes qu'à l'être en effet. Faites à quelqu'un de ces rustiques, si grossiers en apparence, faites-leur des questions sur ces hautes vérités qui ont si fort exercé la subtilité des écoles philosophiques d'autrefois, et sur qui, après tant de livres, elles n'ont pu nous apprendre rien de raisonnable; pas une sur laquelle il ne soit dans

le cas de vous répondre avec autant de précision que de facilité. Ce qui vaut mieux encore, c'est qu'ils agissent comme ils parlent. Ce n'est pas eux qui hésiteront à vous apprendre ce qu'il faut croire, par rapport à l'immortalité des âmes, au compte à rendre, après la mort, de toutes nos actions, au jour terrible où nous aurons tous à comparoître par-devant le formidable tribunal. Fortement pénétrés de cette créance, ils en font la règle de leur conduite; et les sublimes espérances dont elle les remplit, élèvent leurs pensées au-dessus de toutes les pompes du siècle. Sachant avec nos divines Ecritures qu'ici-bas tout est vanité, ils n'ont de désirs que pour le ciel. Telle est la sainte philosophie qu'ils ont apprise à l'école du Seigneur. Maintenant opposez à ces hommes simples, quelqu'un des anciens sages : interrogez les livres que nous en avons, vous verrez de quel côté est la sagesse. Les uns vous diront qu'il n'y a point de Providence; d'autres, qu'il n'y a point eu de création; les autres, que la vertu ne sauroit se suffire à elle-même, qu'il lui faut de la richesse, des aïeux, un éclat extérieur, d'autres rêveries semblables; et vous admirerez comment, par sa seule puissance, Jésus-Christ a pu donner à des esprits grossiers et sans lettres une science bien autrement relevée que celle des sages les plus vantés des écoles profanes. Que le paganisme rougisse donc, qu'il aille cacher sa honte au fond de ses ténèbres, qu'il

rougisse des philosophes et de leur prétendue sagesse, plus déplorable que l'ignorance elle-même (*).

Afflictions, Tempérance et Résignation dans les maux.

Nous acceptons les tribulations comme autant de délices, parce qu'elles apportent avec elles l'espérance du royaume céleste qui nous est promis (**).

Il faut choisir : ou souffrir dans ce monde, pour être heureux dans l'autre; ou bien avoir à souffrir dans la vie présente, pour être consolé dans l'autre. Acceptons les pleurs dans celle-ci, pour n'être pas exposés dans l'autre à en répandre de stériles. Ici-bas, nos larmes ne coulent que pour quelques instants; et combien encore de consolations ne s'y mêlent-elles pas pour celui qui sait n'être éprouvé que pour son bien? Mais dans la vie future, plus d'espérance, plus de terme : châtiments et supplices sans fin (***).

(*) Hom. XIX *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 212 214; Nicolle, *Essais*, tom. I, pag. 116; tom. II pag. 230; Cambacérès, *Serm.*, tom. I, pag. 100 et suiv., Boismont, *Serm. de charité*, p. 360.

(**) *Orat.* II *in sacr. Pascha*, t. VIII Bened., p. 255. (Supplément.) Les motifs qui fondent l'espérance chrétienne sont exposés plus haut, p. 181 et suiv.

(***) Hom. XIII *in Epist. ad Philipp.*, tom. XI Bened., p. 303; Bourdaloue, *Avent*, pag. 33.

Si l'affliction est nécessaire aux justes, combien plus l'est-elle aux pécheurs (*) (1).

Rien d'utile pour préparer l'âme à l'acquisition d'une parfaite sagesse, comme les afflictions et les épreuves.

Rien n'isole comme le bonheur ; rien ne rapproche comme l'adversité. Parlez à un riche du siècle de ses devoirs, il est sans oreilles. Est-on dans l'affliction ; on nous écoute ; il faut des consolations ; on nous accueille, on nous recherche, on aime à s'entretenir de ses chagrins.

Les afflictions nous détachent sans beaucoup d'efforts de toutes les choses de ce monde ; on ne tient plus ni à la vie ni à sa personne : et c'est là toute la philosophie.

Celui qui souffre est sans goût pour ces bruyantes

(*) Hom. XIII, LIX *in Matth. De gloria in tribulationibus*, tom. III Bened., pag. 141.

(1) « Si absolument nécessaire, que le grand saint Jean Chrysostôme a bien osé dire que la croix du Fils de Dieu, sans la nôtre, nous étoit inutile : *Crux Christi sine tua non sufficit.* Ce n'est pas qu'il ne reconnoisse avec nous que la croix du Fils de Dieu est la source de notre salut, que c'est par elle que les hommes sont réconciliés avec le Père éternel, et que c'est d'elle que dérivent toutes les grâces qui sanctifient les fidèles. Mais c'est qu'il veut nous apprendre que, comme les causes générales ne produisent rien, si elles ne sont appliquées par les causes particulières, la vertu de la croix ne nous servira de rien, si elle ne nous est appliquée par les souffrances ou par les douleurs ; et, qu'en un mot, Jésus-Christ sera mort inutilement pour notre salut, si nous ne mourons avec lui par la pénitence. » (Senault, *Panégyr.*, tom. II, pag. 645.)

distractions auxquelles on s'abandonne en d'autres temps ; le repos de la retraite devient pour lui un besoin.

La prospérité amène la mollesse, l'orgueil, tous les désordres ; l'adversité imprime un caractère mâle, la modestie dans les sentiments, la gravité dans le langage.

Entrons avec le sage dans une maison où règnent les plaisirs, et dans une autre où siége l'affliction. Dans la première, paroles déshonnêtes, joie dissolue, mœurs efféminées, toutes les pompes du Démon ; dans l'autre, silence, régularité, réflexions puisées dans la sagesse. Vous sortez de la première avec une jalousie secrète ; de l'autre, en pensant au néant des choses de la terre, en concevant d'utiles résolutions pour la réforme de votre vie, en remerciant Dieu de ne pas vous avoir éprouvé par les mêmes souffrances. Etendons plus loin la comparaison : lequel, vous demanderai - je, est le plus profitable, ou d'aller à un théâtre, ou de visiter des prisonniers? Qu'avez-vous vu à ce théâtre? des obscénités, une école de débauche et d'adultère, au moins du temps perdu. Dans cette prison, on vous a appris à être humain, à vous trouver heureux en comparaison du malheureux que vous y avez laissé, à redouter le dernier jugement et ce séjour de l'éternel châtiment dont vous aviez l'image sous les yeux ; et ces

salutaires pensées influeront sur tous les détails de votre vie domestique (*).

Homélie xix *sur l'Epître aux Hébreux.*

Il y a deux motifs généraux de consolation à offrir à ceux qui souffrent. Bien que vus séparément ils semblent se contredire, ils se concilient aisément, et se prêtent une force mutuelle. Ce sont ceux que propose l'Apôtre dans son Epître aux Hébreux. Le premier consiste à représenter à ceux à qui nous parlons que d'autres ont eu à souffrir comme eux; il semble que ce soit un soulagement d'avoir des compagnons d'infortune. Saint Paul avoit commencé par ce motif. L'autre est de combattre la douleur même, en persuadant qu'elle est exagérée, et que l'on a tort de s'affliger comme on le fait. Ces moyens sont également propres à calmer la souffrance, à élever le courage, à exciter dans l'âme une sainte

T. XII Bened. Pag. 270.

(*) Hom. XXII *in Act. Apost.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 573—576; tom. IX Bened., pag. 321—326. Développé dans tous nos discours chrétiens, taut sur les dangers des prospérités que sur les avantages des souffrances. Voyez Houdry, Montargon, Bourdaloue, Massillon, Segaud, Lenfant, Molinier en mille endroits. Nous avons de H. Blair un discours sur ce texte : *Il vaut mieux aller dans la maison du deuil que dans celle du plaisir.* Une seule page de Saurin, sur le même sujet, offre bien plus de sève et de talent; mais, avec encore plus d'élévation de pensées et de langage, Bossuet, *sur l'utilité des souffrances*, *Serm.*, tom. III, pag. 326, *sur la nécessité des souffrances*, *Serm.*, tom. VIII, pag. 319.

émulation, à corriger les préventions de l'amour-propre, à inspirer des sentiments d'humilité.

En comparant les Hébreux de son temps aux grands hommes qui avoient souffert comme eux, l'Apôtre pouvoit faire naître dans leur cœur quelque vanité. A ce premier motif il s'em-
Hebr. XII. 4. presse d'ajouter celui-ci : *Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang en combattant contre le péché.* Ces grands hommes qui les avoient précédés dans la carrière des souffrances,
Pag. 271. avoient combattu jusqu'à l'effusion du sang, et avoient eu l'honneur de mourir pour Jésus-Christ. Il avoit écrit dans les mêmes termes aux Corin-
I. Cor. X. 13. thiens : *Jusqu'ici*, leur disoit-il, *vous n'avez eu que des tentations humaines*, c'est-à-dire légères, faciles à soutenir. Cette considération étoit assez puissante pour les animer, en les disposant à de plus laborieuses épreuves. Quand on s'est fortement persuadé que l'on n'est pas encore arrivé au terme, on s'excite aisément à une ardeur nouvelle. C'est ce qu'il répète aux Hébreux : Vous n'avez pas encore enduré la mort; tout ce qu'il vous en a coûté, c'est quelque argent; on vous a outragé, il est vrai, contraints de sortir de vos maisons; mais, comme Jésus-Christ, avez-vous répandu votre sang? Non; lui, il en a donné pour nous jusqu'à la dernière goutte; vous, on ne vous en a pas encore seulement menacés. Auriez-vous donc oublié cette parole con-

solante qui s'adresse à vous comme aux enfants de Dieu? « Mon fils, ne négligez pas le châtiment du Prov. III. 12.
» Seigneur qui vous corrige, et ne tombez pas dans
» l'abattement lorsqu'il vous reprend. » Cette parole a pour garantie l'autorité de Dieu même, puisque c'est lui qui l'a proférée. Et quelle puissante consolation en effet de penser que quand nous souffrons, c'est lui-même qui l'ordonne ou le permet, ainsi que l'Apôtre déclare le tenir de lui-même dans ce passage d'une de ses épîtres, où il dit : *C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, et il m'a répondu : Ma grâce vous suffit; car ma puissance éclate davantage dans la foiblesse de l'homme.* Quand nous souffrons, ne doutons pas qu'il ne le permette : celui qu'il aime, il le châtie, et il corrige de la verge tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. Vous ne pouvez dire qu'aucun juste soit exempt d'affliction. Quand il paroîtroit n'en pas avoir, sommes-nous toujours initiés dans les secrets des autres? Croyons bien qu'il n'est pas de juste qui ne paie tribut à la souffrance (1). C'est l'oracle de Jésus-Christ, que la voie qui mène à la perdition est large et spacieuse, et que celle qui mène à la vie est étroite et difficile. Si l'on ne vient à la vie que par la voie étroite, nul doute que tous ceux qui sont arrivés à la vie n'aient passé par la voie des tribulations. Si donc, poursuit

II. Cor. XII. 8. — Prov. XXIII. 13. — Math. VII. 13.

(1) Voyez *Biblioth. choisie*, tom. XII, pag. 113, 160 et suiv.

saint Paul, vous recevez des châtiments, ne vous lassez point de souffrir, Dieu vous traite en cela comme ses enfants; car qui est l'enfant qui ne soit point châtié par son père? Ce n'est pas un juge sévère qui prononce un arrêt de rigueur, mais un père sage qui vous corrige; il ne vous punit pas, il vous éprouve. Ils pouvoient se croire abandonnés de Dieu. Saint Paul les rassure : Non, vous ne l'êtes pas; vous le seriez si vous n'aviez rien à souffrir; car, puisqu'il châtie tous ceux qu'il admet au nombre de ses enfants, qui n'est pas châtié peut craindre de n'être pas de ce nombre.

A cela vous me direz : mais les méchants que Dieu réprouve n'ont-ils pas aussi à souffrir? Oui, assurément; car pourquoi seroient-ils à l'abri des peines de ce monde? On ne vous dit pas que tous ceux qui sont châtiés sont les enfants de Dieu; mais
Mich.vii. 13. que les enfants de Dieu le sont. Que les méchants le soient aussi, vous en avez journellement la preuve sous les yeux dans les châtiments qui s'exercent contre les criminels justement punis pour les délits qui intéressent l'ordre public. Il y a ici, je le répète, la même différence qu'entre un juge et un père. Il arrive trop souvent qu'un père ne châtie ses enfants que dans la vue de son propre intérêt à lui-même; il n'en est pas ainsi de Dieu, à qui il n'en sauroit revenir aucun avantage personnel. Sa conduite à votre égard n'a d'autre mobile que votre

bien ; nul intérêt, nul caprice de sa part. Quel puissant motif de consolation ! Ceux de nos amis auxquels nous nous affectionnons davantage, ce sont ceux dont la conduite pure, désintéressée, n'a rien à attendre de notre reconnoissance. Voilà comment Dieu nous aime : il donne, et ne reçoit rien. Qu'il nous donne ses préceptes, qu'il nous fasse sentir l'aiguillon de l'adversité : quelque chose qu'il fasse, il n'a d'autre vue qne de nous faire mériter les biens éternels qu'il nous promet.

L'adversité : voilà l'école qui fait les saints ; elle nous réveille dans nos langueurs, elle amortit la fougue de nos passions, nous détache des vaines affections de la vie présente ; elle réforme nos mœurs et nous fait revenir de nos funestes égarements ; elle nous ménage la grâce de l'Esprit Saint, et produit notre sanctification (*).

HOMÉLIE *sur Job.*

Plus je vois s'être diminué le nombre de ceux qui étoient dans l'habitude de se rendre à nos saintes assemblées, plus je me sens disposé à redoubler de zèle ; car il ne seroit pas juste que l'indifférence de ceux qui nous manquent nuisît aux intérêts des autres. Au contraire, elle deviendra pour nous un T. XII. Bened. Pag 340.

(*) Voyez l'article *Providence*, dans le vol. XII de cet ouvrage, p. 180 et suiv.

nouveau motif de multiplier nos efforts. Peut-être que le regret de la privation excitera dans ces âmes tièdes le desir de réparer leurs manquements à l'avenir par plus d'assiduité. C'est votre charité à vous-mêmes que je prétends intéresser en leur faveur. Vous y gagnerez doublement; pour vous, d'abord, ensuite pour eux, en leur transmettant ce que vous aurez entendu. Par là, vous réveillerez leur émulation; vous vous pénètrerez davantage des principes de notre sainte philosophie. Il en est du cœur comme de la terre: que vous négligiez de la cultiver, elle va se couvrir de mauvaises herbes; pour en obtenir des fruits, il faut que les mains diligentes du laboureur la remuent sans relâche. De même, si le cœur s'endort sur ses penchants déréglés, il n'y croît que des épines; la vertu n'y germe, elle n'y fructifie qu'autant que vous y apportez une culture habituelle : *J'ai passé*, nous dit le Sage, *par le champ du paresseux et par la vigne de l'insensé : j'ai trouvé que tout y étoit plein d'orties; que les épines en couvroient toute la surface, et que l'enceinte de pierres qui l'environnoit étoit abattue.* C'est pour prévenir un tel désordre que nous nous armons de la faux, que nous abattons sans pitié les plantes malfaisantes ou parasites, afin de les remplacer par les plantes salubres que nous nous appliquons à cultiver par des soins laborieux et non interrompus. Quelle at-

Prov. XXIV, 30. 31.

tention ne faut-il pas d'abord, en premier lieu, pour éviter le mal, en second lieu, pour pratiquer le bien, troisièmement, pour y persévérer! A mesure que nous avançons dans le bien, l'ennemi de nos âmes redouble d'efforts, dans le dessein de s'en emparer. Le pirate dédaigne le navire qui ne porte que du sable; aperçoit-il un vaisseau chargé de riches marchandises, il l'attaque, il s'y précipite, il emploie tout ce qu'il a de forces pour s'en rendre maître. Ainsi, le Démon réserve ses coups les plus violents contre ceux qu'il voit le mieux approvisionnés en bonnes œuvres. De tous les hommes qui vivoient au temps de Job, ce saint patriarche est le Pag. 341.
seul contre qui se dirigent ses manœuvres. Mais le Démon échoua contre sa vertu; et, bien loin de réussir à l'entamer, il n'a fait que lui donner un lustre plus éclatant. Vainement la tempête gronde autour de lui; vainement le Démon épuise toutes ses ressources. Semblable à un pilote aguerri par les orages mêmes, Job résiste à tout. La prospérité ne l'avoit point enorgueilli; il ne se laisse pas davantage ébranler par l'adversité. Il ne s'étoit point relâché quand tout lui sourioit; il ne se laisse point abattre au moment où il semble écrasé sous les ruines de sa maison. Leçon éloquente, également instructive pour les riches et pour les pauvres. Dans l'une et l'autre fortune, vous le voyez, ce glorieux athlète, proposé à l'émulation de l'univers, combattre

et triompher, repousser toutes les sortes de tentations avec un courage invincible, supérieur à l'indigence, à la faim, à la maladie, à la douleur, aux plus déchirantes séparations; pas une calamité humaine qui ne vienne fondre sur lui. Tout se réunit pour l'assaillir à la fois; non par intervalles, mais d'un seul coup. Il est bien rare qu'un même homme soit en butte à des souffrances diverses. Qu'il soit attaqué d'un côté, il peut respirer de l'autre; mais lui, c'est une succession non interrompue de désastres réunis pour l'écraser sous leur masse. Comme si ce n'étoit pas assez des souffrances corporelles qu'il endure, des ulcères rongeurs qui le consument : pas même la paix domestique. Sa propre femme semble s'être liguée avec le Démon pour le tourmenter par ses reproches amers. Le Démon, furieux de n'avoir rien gagné par cette manœuvre, déchaîne contre lui ses amis qui, avec l'air de le plaindre, rendent ses blessures encore plus vives. Le sommeil lui-même ne vient point apporter de soulagement à ses douleurs; et la nuit qui, d'ordinaire, console les malheureux, ne fait qu'aggraver ses souffrances. Vous l'entendez s'écrier
Job. VII. 4. en gémissant : *Si je me couche, je dis aussitôt : quand me leverai-je? et, mesurant tout l'espace de la nuit, je suis fatigué par des agitations continuelles jusqu'au point du jour.* Ce sont, ainsi qu'il le déclare lui-même, des songes sinistres et

des visions importunes, qui jettent l'épouvante dans son âme. *Ibid.* 14.

Vous n'entendez pas le récit de tant de maux sans en éprouver une peine qui vous le rend insupportable. Lui, il en supporte tout le poids sans se plaindre. Je vous demanderai donc encore quelqu'attention. Je suis loin de vous avoir tout dit. Comparez-les avec ce qu'éprouvent ceux que vous appelez les plus malheureux des hommes. Ce qui fonde leur plainte, c'est la perte de quelque bien : Job voit sa fortune tout entière anéantie ; d'un enfant : lui, il survit à tous les siens immolés à la fois. La perte de la santé causée par une maladie, par une blessure, par un accident quelconque? Lui, il est frappé dans tout son corps, d'une seule plaie, telle que jamais homme n'en éprouva de semblable. Donnez-moi le pauvre le plus dénué : Job est sans asile. Pour lit, un fumier que les vers lui disputent. Ce pauvre, qui l'a toujours été, est accoutumé à la misère. Job, tombé du faîte de l'opulence au dernier degré de la pauvreté, si nouvelle, si étrangère pour lui, en conçoit un sentiment bien plus amer, bien plus pénétrant, et plus propre à bouleverser tous ses sens. Ajoutez que la plupart de ceux qui sont frappés par quelque fâcheux accident, en savent la cause, et trouvent à la connoître un adoucissement à leurs maux; mais Job ne peut imaginer pourquoi Pag. 343.
il souffre. Il a beau examiner sa vie tout entière ; 344.

sa conscience ne lui reproche aucun crime; sa mémoire ne lui peut rappeler que des actions vertueuses; et il est en proie à des tortures que ne connoissent point les derniers des scélérats. Aussi ne peut-il s'expliquer à lui-même sa situation actuelle que par les desseins impénétrables du Seigneur : *Il*
Job. I. 21. *ne m'est arrivé*, dit-il, *que ce qui a plu au Seigneur.*
II. 10. *Si nous en avons reçu des biens, pourquoi ne recevrions-nous pas également des maux?* Que d'aussi héroïques sentiments se retrouvent dans le langage et dans les actions d'hommes instruits par les exemples et les préceptes du Sauveur, il y a bien moins sujet de s'en étonner; mais Job, antérieur de tant de siècles à la publication de l'Evangile, ne pouvoit les connoître.

Que si Job a fait preuve d'une si haute philosophie dans les plus extrêmes malheurs, en avoit-il montré moins dans l'état de prospérité? Il se rend
Ibid. XXIX. 15. à lui-même ce témoignage : Qu'il étoit *l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux*, réparant à leur égard les disgrâces de la nature. Ce que l'art de la médecine n'eût pu opérer, il l'exécutoit par la sagesse de ses exhortations, par des soins empressés, qui suppléent pour les malheureux au défaut des membres qui leur manquent. Ce ne sont pas de simples consolations qu'il leur donne, mais des services réels, mais une paternelle affection qui leur ôte jusqu'au sentiment de leurs privations. Il ne s'en tient pas

là : sa tendre humanité le constitue le juge de tous ceux qui ont des droits à réclamer, l'arbitre de tous *Ibid.* 16. 17. les différends. Il ne se contente pas d'écouter les plaintes qu'on lui adresse : il court au devant, il s'enquiert de tous ceux à qui l'on a fait quelque tort pour leur faire rendre justice; il examine, il étudie avec la plus sévère exactitude, et ne se donne point de relâche qu'il n'ait obtenu, par les plus rigoureuses informations, la connoissance des intrigues les plus cachées, et n'ait réduit les malfaiteurs à l'impuissance de nuire (1).

Avec tout cela, quelle profonde humilité : *Celui,* Pag. 346. dit-il, *qui m'a créé dans le sein où j'ai été conçu, n'a-t-il pas aussi créé celui qui me sert, et n'avons-nous pas été formés dans les entrailles de nos mères ?* *Ibid.* XXXI. 15. Il va droit au principe de l'égalité parmi les hommes. Ce n'est point là la simple expression d'une maxime de philosophie ; c'est la reconnoissance d'une dette sacrée, une leçon donnée à tous les hommes, qui les rappelle à leur commune origine, la même pour le maître que pour le serviteur. Tous ces mots d'esclave et d'homme libre sont vides de sens; il n'y a de servitude réelle que dans le péché, de liberté vraie que dans la justice : prenons modèle sur l'humilité du saint patriarche.

(1) Chacune de ces propositions est appuyée dans le texte par les passages du livre de Job, qui en font l'histoire, et en justifient l'application.

Tant que Job avoit été riche, il avoit méprisé les richesses. Se contentoit-il de ne point porter envie à ceux qui en possédoient? ce n'est pas là une qualité si rare; mais les siennes propres, il ne les possédoit qu'avec indifférence, loin de chercher à les accroître.

Dans l'exercice de l'hospitalité, il n'avoit pas cette curiosité importune, prodigue de questions, défaut si ordinaire dans le temps où nous sommes.

Sa chasteté ne le cédoit pas à ses autres vertus,
Ibid 1. témoin ces paroles : *J'ai fait un pacte avec mes yeux ; car, pourquoi aurais-je considéré une vierge?* Les préceptes que Jésus-Christ nous a laissés, Job les avoit exécutés à l'avance.

Vous avez vu Job dans les conditions les plus opposées de la vie, dans la richesse et dans l'indigence, dans la vigueur de la santé et sous le joug de la souffrance; au comble des prospérités et dans l'abîme de toutes les infortunes : pas une vertu qu'il n'ait pratiquée. Réglez, ô mon frère, votre conduite
Pag. 347. sur cet excellent modèle; imprimez profondément au fond de votre conscience, l'image de ses vertus, pour la retracer dans vos mœurs. Êtes-vous dans l'affliction? prenez exemple sur lui. Dans l'opulence? prévenez-en les écueils, en apprenant de lui l'usage que vous devez faire de la richesse, afin de n'être ni abattu dans la pauvreté, ni orgueilleux dans l'abon-

dance (1). Vous avez à pleurer sur la perte de vos enfants? Sa patience vous offrira des moyens de consolation. Vous êtes malade? voyez-le dévoré par des essaims de vers rongeurs qui pullulent de sa chair tombant en lambeaux; et il n'y aura plus de maux qui soient au-dessus de votre patience. Qu'un ami perfide se tourne contre vous, et vous tende des embûches : mettez entre vous et lui l'image du saint patriarche, et vous aurez de quoi surmonter cette épreuve. Des hommes de néant s'élèvent contre vous? pensez à tout ce qu'il eut à souffrir de la part de ses propres domestiques : c'en est assez pour calmer tous vos ressentiments. Votre réputation, votre honneur se trouvent compromis par d'injurieux soupçons? je vous demanderai encore si vous êtes en effet à l'abri de tout reproche, et si vous avez expié les fautes dont vous pouviez d'ailleurs vous trouver coupable. Rendez-vous justice, et vous cesserez d'être si malheureux (*).

(1) Eloquemment développé dans le sermon du P. Lenfant, sur le bon usage de la prospérité (tom. IV, pag. 461—531), l'une des plus belles compositions de cet orateur, trop dédaigné de nos jours. Joindre à ce discours un autre sermon du même, sur les dangers de la prospérité (t. III, pag. 75—128).

(*) *Inter hactenus ineditas.* Saint Jean Chrysostôme revient, dans une foule de circonstances, sur l'exemple de Job, qu'il ne cessoit de proposer comme un admirable modèle de patience. Voyez le vol. XII de cette *Bibliothèque*, pag. 242 et suiv. Nous comptons, dans le quatrième volume de l'édition des Bénédictins, quatre discours sur Job (pag. 557 et

Ps. IX. 10. *Le Seigneur est devenu le refuge du pauvre : il vient à son secours dans le temps favorable, qui est celui de sa tribulation.* Quoi! la tribulation un temps favorable! Oui, parce qu'elle enfante la recherche de la vraie sagesse; et que c'est alors surtout que la protection du Seigneur se manifeste. Alors on fait un sérieux retour sur soi-même: la vigilance est plus rigoureuse, la prière plus fervente. L'adversité est à la piété ce que l'hiver est à la terre; la saison où on l'ensemence. Point de circonstance où nous puissions nous passer de l'assistance de Dieu, dans la prospérité pas plus que dans la disgrâce; mais jamais plus que dans ce second état, parce qu'il nous rappelle avec plus d'énergie au sentiment de nos devoirs et au besoin de concourir par nos œuvres aux impressions de la grâce... Que si Dieu diffère quelquefois de vous secourir, c'est qu'il veut vous éprouver. Il étoit le maître sans doute d'écarter de vous cette adversité; il l'a per-

suiv.). C'est du premier de ces discours, que Senault a emprunté cette éloquente apostrophe de Dieu au Démon : « Tu te vantois d'avoir chassé » le premier homme du paradis; mais essaie maintenant si tu pourras vaincre celui-ci sur le fumier, où tu l'as réduit; et si, après lui avoir ôté » tous ses biens, tu lui pourras ôter la patience qui lui reste dans sa disgrâce. Emploie, si tu veux, les promesses et les menaces, les plaisirs et » les douleurs; et vois si, avec tous tes artifices et tes efforts, tu pourras » ou le séduire, ou l'étonner. » (*Panégyr.*, tom. II, pag. 650.) Nous aurons encore à produire d'autres morceaux, non moins éloquents, sur l'héroïque patience du saint patriarche.

mise pour essayer votre force. C'est dans la même vue qu'il ne se hâte point d'en arrêter le cours; il veut assurer votre constance, exercer votre espérance, enflammer l'ardeur de votre charité. Il ne permettra pas que vous soyez toujours dans le malheur, de peur que vous ne succombiez au découragement; ni que vous soyez sans combat, de peur que vous ne tombiez dans une lâche indolence..... Etes-vous heureux? ne cessez jamais de l'invoquer. La nation juive, affranchie du joug de Pharaon, n'avoit plus à redouter la servitude en Egypte; d'autres ennemis plus formidables l'attendoient, la présomption et l'intempérance. David, vainqueur de Saül et de tous ses ennemis, trouva dans la paix un écueil bien plus dangereux. Tremblons surtout quand il nous semble n'y avoir plus rien à craindre: l'animal dont il faille le plus se défier, n'est pas celui qui est enchaîné. De même le vice, quand il est garrotté par l'adversité qui nous presse, n'a plus rien de terrible (*).

Nous sommes exacts à compter les tribulations qui nous affligent; le sommes-nous également à compter les péchés qui nous les attirent? Supputez T. VII Bened. Pag. 255.

(*) *Expos. in ps.* IX, tom. V Bened., pag. 100 et suiv.; Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 114—118. Tous les sermons sur les adversités; l'abbé Poulle, tom. I, pag. 44; La Rue, *sur la Providence*, *Carême*, tom. III, pag. 342—347; l'abbé de Boismont, *Serm. de charité*, pag. 369—376; Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 204.

seulement ceux que vous commettez dans un jour, sans parler de tous ceux de votre vie, et que je ne veux pas connoître; n'allez pas au-delà de ceux dont vous vous êtes rendus coupables dans cette seule journée, vous bornant encore à ceux que votre mémoire vous rappellera. Quel est celui d'entre nous qui n'ait pas à se reprocher de la tiédeur dans ses prières, des secrets mouvements d'orgueil, d'une enflure vaine, d'une fausse gloire, des médisances contre le prochain? Qui n'a point ouvert son cœur à des pensées coupables, permis à ses yeux des regards déshonnêtes? Qui n'a point éprouvé de l'émotion et le désir de la vengeance au souvenir de son ennemi? Qui n'a point senti quelque dépit de ses succès, ou quelque satisfaction de le voir tombé dans la disgrâce (*)?

L'adversité est une sorte de martyre domestique où la foi n'est pas mise à de moins rudes épreuves. Du temps des persécutions, le juge vouloit contraindre de renier Jésus-Christ, et le généreux confesseur, fidèle à sa foi, recevoit la couronne. Ici, ce n'est point le préteur qui demande l'abjuration; c'est l'adversité qui propose ces questions : où est le Dieu que j'ai servi? le Dieu à qui j'ai été si fidèle? Voilà l'épreuve, voilà la persécution. Vous vous êtes répondu à vous-même : Ma vie a-t-elle été bornée

(*) Hom. xx *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. 1, pag. 248.

à ce petit nombre de jours que je dois passer sur la terre? Non assurément. Sont-ce les biens de ce monde qui m'ont été promis? ne suis-je pas fait pour le royaume du ciel? n'ai-je pas droit à la résurrection des morts, à la société des Esprits célestes, à cette vie immortelle, bienheureuse, que n'affligent ni les infirmités ni les outrages du temps? la mort est-elle un mal pour celui qui attend la possession des biens éternels? Quelques peines d'un moment troubleroient-elles donc celui qui compte sur des félicités sans bornes? C'est là un martyre non moins réel, non moins glorieux que l'autre. On n'est point martyr simplement pour avoir la tête tranchée; mais quand on fait les œuvres du martyre, indépendamment même de l'effusion du sang. *Il n'y a point de* I. Cor. xv. 31.
jour que je ne meure, écrivoit saint Paul. — Comment, ô saint Apôtre, se fait-il que vous mouriez étant encore en vie? — Je meurs par la disposition où je suis de mourir pour la gloire de mon Dieu; je vis réservé, par la grâce du même Dieu, à de nouveaux combats pour être le docteur des églises.

Les maladies, les afflictions nous sont données comme expiations et remèdes du péché; le juste lui-même, parce qu'il n'est pas sans péché, mérite châtiment. Les maladies, la mort sont donc l'effet du secret jugement de Dieu. Dieu n'éprouve ici-

bas les justes que pour les purifier et leur donner droit aux récompenses du ciel (*).

Dans un grand nombre de circonstances, ce qui nous sembloit devoir nous être avantageux est ce qui nous devient le plus nuisible. Les Romains à qui saint Paul écrivoit, auroient bien voulu que la persécution se relâchât pour les laisser vivre avec quelque liberté; le saint Apôtre pouvoit le désirer lui-même. De nouvelles réflexions l'amènent à une connoissance plus vraie des choses. Après qu'il eut prié le Seigneur jusqu'à trois fois de le délivrer des périls où il se trouvoit engagé, et qu'il lui eût été
II.Cor. XII 9. répondu : *Ma grâce vous suffit; car la vertu se perfectionne dans la foiblesse,* il change de langage; il soupire après les persécutions, il tressaille de joie
Rom. VIII. 16. 26. au sein des adversités qui l'accablent. *Nous ne savons pas*, écrit-il aux Romains, *ce que nous avons à demander.* Reposons-nous de ce soin sur l'Esprit
Ibid. 28. Saint, *convaincus*, comme nous le sommes, *que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.* En disant *tout*, il n'excepte pas les maux. Peines d'esprit, manque de biens, perte de la liberté, la mort même, n'importe quoi que ce soit, Dieu sait, quand il le veut, les changer en bien, en adoucissant ce qu'ils

(*) *Expos. in ps.* CXC, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 903—905 (en substance); Hom. I *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 23 et seq., Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 192; Saurin, *sur l'affliction*, etc., t. VI, pag. 23; Lenfant, *Serm.*, t. VI, pag. 300 et suiv.

ont d'amer, en les faisant tourner à notre profit. Il ne dit pas qu'il n'arrive aucune disgrâce à ceux qui aiment; mais que ces disgrâces mêmes contribuent à leur bien. Il n'éteint pas les feux de la fournaise où Daniel est précipité; il fait plus, il l'en fera sortir sain et sauf, et avec bien plus de gloire. La seule sagesse humaine a bien pu quelquefois opérer ces heureux changements, en imprimant à l'âme une énergie qui la rendoit supérieure au sentiment des privations; à plus forte raison la toute-puissance de Dieu les pourra-t-elle opérer. Pour cela, il suffit d'aimer : avec ce sentiment, rien ne coûte à l'âme chrétienne (*).

PSAUME CXXIII. *Nisi quia Dominus erat in nobis.* Qu'Israël dise maintenant si le Seigneur n'avoit pas été avec nous. (Vers. 1.) T. v Bened., Pag. 344.

Je répète ce que j'ai dit souvent, et que je ne cesserai jamais de dire : Combien les afflictions sont utiles, et propres à ramener à la pratique de la sagesse! Voyez les Juifs au retour de la captivité : auparavant, toujours prêts à abandonner le Seigneur pour les dieux étrangers, ils se livroient à tous les désordres de l'impiété; aujourd'hui, entendez leur langage : c'est au Seigneur qu'ils font hommage de leur délivrance.

(*) Hom. XV *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 594, 595.

Le prophète commence l'hymne de la reconnoissance, et invite tout le peuple à le répéter avec lui :

Qu'Israël dise maintenant si le Seigneur n'avoit pas été avec nous lorsque les hommes s'élevoient contre nous; ils auroient pu nous dévorer tout vivants. (V. 1-3.) Rentrés dans leur pays, ils s'y trouvent dans le plus complet dénûment, sans armes, sans défense, sans murailles et sans cité, étrangers au sein de leur propre patrie, exposés à toutes les insultes de l'orgueil de voisins avides et jaloux; mais Dieu seul leur tient lieu de murs et de remparts. Et nous aussi, disons avec eux : Si le Seigneur n'avoit été avec nous, nous étions la proie de notre ennemi. Victimes du Démon, qu'allions-nous devenir si le Seigneur ne nous avoit sauvés? Persécuteur de nos âmes, furieux, implacable, il ruinoit, il boulever-
Pag. 345. soit tout, s'il n'avoit enfin trouvé son vainqueur. C'en étoit fait d'une poignée de Juifs méprisés, entourés d'ennemis; Dieu veilloit sur ces restes misérables; il y conservoit la connoissance de ses lois; il entretenoit dans leur pensée la mémoire de la dure leçon que la captivité de Babylone venoit de leur donner. *Ils nous auroient pu dévorer tout vivants.* Voilà les hommes que la colère emporte; elle en fait des bêtes féroces, pires encore que les animaux sans raison. Quel frein devons-nous mettre à son impétuosité, si nous avons le malheur de nous y abandonner? Le plus puissant de tous, c'est la pen-

sée de la mort. En nous rappelant ceux qui vivoient avec nous, et dont la mort nous a séparés, cette salutaire pensée nous ramènera à la méditation de notre nature; elle nous apprendra ce que nous sommes, cendre et poussière. Que l'aspect d'une beauté dangereuse porte le désordre dans vos sens: allez voir les tombeaux où gissent vos pères; voyez ce que la mort en a fait, un peu de cendre et de poussière; et toute la fougue de vos passions cèdera sans beaucoup d'effort à ces utiles considérations. Ne vous récriez pas sur la sévérité de ce conseil. De même qu'au sortir d'une maladie grave, on ne se guérit bien qu'en allant respirer un air plus pur, ainsi, pour échapper à la mortelle ivresse où vous jettent ces orageuses passions auxquelles vous êtes sujet, point de remède plus efficace que d'aller goûter l'air pur des tombeaux. L'aspect de l'urne qui contient tel orgueilleux que vous avez connu, suffira pour corriger celui qui lui ressemble (1). Mais ne vous en tenez point là. Transportez-vous en esprit à ce jour terrible que la mort commence, où vous irez comparoître par-devant le formidable tribunal, pour y rendre compte de votre vie: il est bien difficile que d'aussi graves réflexions n'imposent pas silence aux passions les plus désordonnées.

(1) Voy. le sermon de Perusseau, *sur la mort* (tom. II, pag. 216), l'un des chefs-d'œuvre de notre éloquence française.

Notre âme a traversé le torrent, et peut-être que notre âme auroit passé dans une eau d'où elle n'auroit pu se tirer. (Vers. 4.)

Ce qu'il appelle ici *torrent, eau débordée,* c'est la colère des ennemis. Elle s'élance, franchit ses digues, renverse et entraîne tout dans son cours. Mais elle passe. Ainsi des maux de la vie présente : ne perdez point courage, quand ils viennent fondre sur vous. Ce sont des torrents qui s'écoulent, une nuée qui s'épanche; mais pour finir bientôt. Tout ce qui est si violent ne dure pas.

Que le Seigneur soit béni, lui qui ne nous a point donnés en proie à leurs dents. Notre âme s'est échappée comme un passereau du filet des pêcheurs. Le filet a été brisé, et nous avons été délivrés.

Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. (Vers. 5—8.)

Louanges, actions de grâces pour une délivrance aussi inespérée. Les ennemis du peuple d'Israël ; figure de l'ennemi de nos âmes.

Pag. 347. Sa puissance est abattue : il est rampant aux pieds du fidèle disciple de Jésus-Christ. Désormais nous bravons ses fureurs. Le lien qui nous enchaînoit à lui a été brisé par la rédemption. Ce fort armé a été garrotté, les armes qui le rendoient si redoutable ont été dissipées; forcé dans son repaire, il est réduit à une rage impuissante. Quelle raison auriez-

vous donc d'en avoir peur? Vous tremblez à son aspect, vous, à qui le pouvoir a été donné de *fouler* Ps. xcx. 13.
sous les pieds les serpents et les scorpions. Comment Luc. IX. 19.
donc arrive-t-il encore que le Démon ait de l'avantage sur nous? C'est que nous ne profitons pas de notre force et de nos moyens de défense. Le Démon n'attaque pas qui sait lui résister. Notre seule foiblesse cause notre défaite; il n'y a que la lâcheté qui succombe. Quand vous dormez, vous êtes sans défense, même contre ce qu'il y a de plus foible. Pensez, pensez donc qui vous avez pour protecteur et pour soutien. La fougue de la chair a été domptée, la servitude du péché est abolie, la grâce vivifiante de l'Esprit Saint vous a été communiquée, vous en avez été oints comme l'athlète qui marche au combat.
« Car ce qu'il étoit impossible que la loi fît, la chair Rom. VIII.
» la rendant foible et impuissante, Dieu l'a fait, 3. 4.
» ayant envoyé son propre Fils revêtu d'une chair
» semblable à la chair de péché, et, à cause du péché,
» il a condamné le péché dans la chair, afin que la
» justice de la loi soit accomplie en nous, qui ne
» marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit. »
Votre chair est sous le joug; pour la combattre, vous avez à votre disposition une armure céleste :
la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le Ephes. VI. 14.
glaive de l'Esprit Saint, lequel est le gage et les 17. II. 14.
arrhes de notre héritage; pour aliment, vous avez le propre corps de Jésus-Christ, et son sang pour

breuvage; sa croix pour lance et pour bannière. *Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.* (V. 8.) Voilà quel est votre défenseur et votre appui : le maître du monde, le souverain de toutes choses, celui-là à qui, pour produire l'univers tout entier, il n'a coûté qu'une parole (*).

HOMÉLIE à l'occasion des paroles de l'Apôtre dans son épître à Timothée : *Usez d'un peu de vin à cause de la foiblesse de votre estomac et de vos infirmités habituelles.* (I. Tim. v. 23.)

T. II Bened. Pag. 1. Vous venez d'entendre les paroles de l'Apôtre; elles ont retenti à votre oreille, éclatantes comme la trompette, harmonieuses comme la lyre. Trompette partie du ciel : par ses accents belliqueux elle provoque les combats, porte l'effroi au cœur de nos ennemis, relève le courage de la tribu fidèle, pénètre les âmes d'une sainte confiance, et les rend supérieures à toutes les attaques du Démon. Lyre spirituelle : par la douceur de ses accords, elle charme les maladies de notre âme, commande à nos passions, répand à la fois et le plaisir et l'instruction. C'est donc la voix de l'Apôtre que vous venez d'entendre donner à son disciple Timothée diverses leçons des plus importantes. Il lui a parlé des ordinations : *N'imposez les mains à personne avec* I. Tim. v. 22.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 382.

légèreté, et ne vous rendez point participant du péché d'autrui. Il a exposé les périls affreux où jette une pareille prévarication, en lui déclarant que ceux-là partageront les châtiments réservés à l'iniquité, qui par d'indiscrètes ordinations auront compromis l'honneur du sacerdoce. Il dit ensuite : *Usez d'un peu de vin à cause de la foiblesse de votre estomac et de vos infirmités habituelles.* Après quoi il a parlé du devoir de la soumission à ses maîtres, de la passion insensée de l'avarice, de l'orgueil des riches, de divers autres objets. Dans l'impossibilité de les développer tous, auquel souhaitez-vous que je m'attache aujourd'hui de préférence ? La sainte Ecriture est une prairie émaillée de fleurs, mieux encore, un jardin, qui nous donne avec abondance les fruits les plus propres à la nourriture de nos âmes. Que choisirai-je d'après ce qui vient de nous être lu ? Voulez-vous que je m'arrête au passage le plus simple, le plus facile à comprendre ? Volontiers ; et je crois bien que tous seront de même avis que moi, en vous proposant l'explication de celui-ci : *Usez d'un peu de vin à cause de la foiblesse de votre estomac et de vos infirmités habituelles.* Eh bien ! bornons cette instruction tout entière à ces seules paroles. Ne croyez pas que j'apporte ici la coupable prétention de faire montre d'éloquence dans un ministère où l'homme n'est pour rien, où il n'est que l'organe de l'Esprit Saint. Mon intention, en trai-

tant un sujet aussi stérile en apparence, est d'exciter à une sainte ferveur les chrétiens de cet auditoire qui en ont le moins. Par là, vous serez convaincus que dans le trésor de nos Ecritures, il n'y a rien d'indifférent, rien qu'il soit permis de négliger; que si un texte aussi court, qui semble ne présenter rien que de commun, prête néanmoins au commentaire le plus riche et aux plus solides instructions, quelles conséquences n'en devez-vous pas tirer en faveur de la fécondité de ceux qui annoncent par eux-mêmes la plus abondante richesse? Ne dédaignons point les pensées de l'Ecriture, même les plus ordinaires; c'est l'Esprit Saint qui les a dictées, et l'Esprit Saint n'inspire que des pensées grandes et admirables, toujours dignes de la magnificence de leur divin auteur. Dans cette mine féconde, tout est précieux jusqu'aux moindres parcelles; s'il y a peu de
Pag. 3. paroles, il y a un grand sens. Les écoles profanes entretiennent longuement leurs disciples, et les renvoient les mains vides; il ne faut souvent à l'Esprit Saint qu'un mot pour diriger la conduite de toute la vie...

Bien des gens trouveront l'avertissement de saint Paul superflu. Son disciple, nous disent-ils, ne pouvoit-il donc point imaginer de lui-même ce qui étoit convenable à sa santé, sans que son maître se vît obligé de le lui apprendre? Et saint Paul, qu'avoit-il besoin, non pas seulement de le lui enseigner,

mais de l'écrire et de transmettre un pareil avis parmi tant d'autres préceptes d'un intérêt bien plus général, consigné dans une lettre où il se trouve gravé comme sur l'airain? Un tel avertissement superflu! Dites plutôt: le plus utile conseil et d'une nécessité réelle, donné par l'Esprit Saint lui-même plutôt que par l'Apôtre; bien fait pour être, non-seulement recommandé de vive voix, mais pour trouver place dans ses Epîtres, et communiqué par elles à la postérité la plus reculée. Vous allez en voir la preuve.

On ne s'en tient pas à cette première difficulté; on nous demande pourquoi Dieu a permis qu'un homme de qui, après sa mort, les ossements et les restes précieux chassoient les Démons, fût sujet à de continuelles infirmités qui ne lui laissoient pas un moment de relâche; car saint Paul l'affirme positivement par ces paroles, qui indiquent, non pas une indisposition, une maladie passagère, mais une suite d'infirmités, une maladie de toute la vie. Ecoutez, ô vous que le plus léger dérangement de santé jette dans le murmure et dans l'abattement. Un saint tel que celui-là, qui avoit à porter le poids d'aussi vastes intérêts que celui du salut de toute la terre, être malade, et continuellement malade! A la bonne heure, que les épreuves de l'infirmité tombent sur des solitaires retirés sur les sommets ou dans le creux des montagnes, et dont la vie entière se passe dans l'isolement; mais qu'un homme public, exposé à tous

les regards, chargé du dépôt de tant d'églises, du gouvernement de tant de villes et de peuples divers, qu'il remplissoit avec le zèle le plus dévoué, n'ait pas échappé à la nécessité de souffrir, voilà ce qui a droit d'étonner tout esprit qui ne réfléchit pas. Si ce n'étoit pas pour lui-même, du moins auroit-il dû, pour le bien des autres, jouir d'une santé robuste. Quand ses infirmités n'auroient pas ralenti les progrès de la prédication, toujours le seul aspect de ce corps enchaîné sans cesse sur le lit de la douleur, étoit-il propre à décourager les fidèles et à refroidir Pag. 4. leur émulation. Avec le don des miracles, ne pouvoit-il pas se guérir lui-même? Pourquoi saint Paul le laisse-t-il abandonné à ses infirmités? Le maître et le disciple ressuscitent les morts, mettent les démons en fuite, triomphent sans peine de la mort; et ils n'arrachent point à ses langueurs un seul corps qui en est la proie! Tout puissants durant leur vie et après leur mort dans tant d'autres circonstances, ici, ils ne peuvent rien sur un estomac dérangé! Ce qui surprend davantage encore, c'est que Paul, à qui il suffisoit d'un mot pour opérer les plus éclatants prodiges, écrive à Timothée pour lui indiquer un remède, et quel remède? un peu de vin, au lieu de l'eau dont il faisoit sa boisson. Non pas qu'il fallût le lui défendre; laissons à certains hérétiques cette étrange sévérité. Non, sans doute; mais encore une fois à quoi bon descendre à un semblable avertisse-

ment, comme s'il n'eût pas eu d'autre moyen de le soulager. A quoi bon surtout en instruire tout l'univers?

Vous voyez combien la matière s'est étendue; comment, de ce sujet si stérile, sortent mille questions intéressantes. Il étoit bon de l'approfondir, pour éveiller votre curiosité, pour assurer votre foi par l'éclaircissement des difficultés. Cependant, avant de les aborder, laissez-moi vous entretenir un moment de la vertu de Timothée et du vif intérêt que saint Paul prenoit à son disciple. Pouvoit-il lui en donner une marque plus sensible, que de s'occuper avec une si délicate attention du rétablissement de ses forces; et malgré les distances, malgré les embarras de toute sorte où lui-même se trouvoit engagé, d'étendre ses soins sur sa santé, dans l'épître qu'il lui adresse? Quant à Timothée, pouvez-vous un témoignage plus honorable de sa vertu, que ses infirmités mêmes produites par l'austérité de sa vie, par le jeûne auquel il se livroit, et par son éloignement absolu des recherches et des plaisirs de la table? Ce n'étoit point chez lui foiblesse naturelle; c'étoient ses longues abstinences qui avoient altéré son estomac; car saint Paul ne lui conseille d'user d'un peu de vin qu'après lui avoir recommandé de ne plus se réduire à l'eau, ce qui suppose qu'il ne buvoit que de l'eau, et que c'étoit là la cause de ses maladies d'estomac. Admirez cette

ferveur de pénitence, cette haute conformité aux leçons du divin Législateur. C'étoit là une vie toute
Pag. 5. céleste, et le comble de la perfection. Saint Paul rendoit ce glorieux témoignage à son disciple : *Je*
I.Cor. IV. 12. *vous ai envoyé,* écrivoit-il aux Corinthiens, *Timothée, mon très cher fils, qui est fidèle dans le Seigneur.* Ces mots suffisent pour faire de sa vertu l'éloge le plus complet. Les témoignages que rendent les saints, libres de tout préjugé, ne sont suspects ni de flatterie ni de prévention. Timothée eût moins gagné à être né de saint Paul selon la chair. Ce qui le rend surtout admirable, c'est que sans avoir, avec l'Apôtre, aucune parenté charnelle, la fidélité du disciple à exprimer dans sa personne les sublimes leçons du maître, a valu à celui-ci l'honneur de l'adoption qui établit entre eux deux une parenté spirituelle. Uni à saint Paul, Timothée porte à côté de lui le joug de leur maître commun, dont ils fécondent le vaste champ de leurs sueurs, sans que la jeunesse et les infirmités de l'un ralentissent son ardeur; et se montre le digne émule de celui dont il a pris les leçons. Saint Paul le dé-
Ibid. XVI. 10 11. clare dans ces termes : *Que personne ne le méprise, car il travaille comme moi à l'œuvre du Seigneur;* reconnoissant que son zèle égale le sien. Ailleurs, pour qu'on ne vît point dans ces paroles un simple
Phil. II. 22. langage de bienveillance : *Vous savez*, écrit-il aux Philippiens, *l'épreuve que j'ai faite de lui; vous*

savez qu'il m'a secondé dans la prédication de l'Évangile, comme un fils peut seconder son père. Vous connoissez par expérience toute l'étendue de sa vertu et toute l'ardeur de son zèle. Cependant, tout parvenu qu'il est à une si haute perfection, bien loin de s'en prévaloir, Timothée persévère dans la défiance et dans la crainte; il ne relâche rien de ses austérités, bien différent de ces chrétiens lâches qui, après un jeûne plus ou moins long, renoncent tout à coup à ses saintes pratiques. Il ne se dit pas à lui-même : Qu'ai-je besoin de jeûner toujours? Me voilà maître du champ de bataille; j'ai triomphé de mes passions; j'ai mortifié ma chair, épouvanté les Démons, fait sortir des morts du tombeau, guéri des lépreux; je me suis rendu redoutable à toutes les puissances des ténèbres. Qu'ai-je besoin de me mettre, par le jeûne, à couvert des attaques du Démon? Au contraire, ses allarmes et sa vigilance redoublent en proportion des mérites qu'il acquiert. C'étoit à l'école de l'Apôtre qu'il avoit appris cette sublime philosophie. Paul, ravi au troisième ciel, II. Cor. XII. 4.
où il avoit entendu des paroles ineffables, où il avoit été initié dans les secrets les plus relevés, Paul, après avoir parcouru toute la terre avec la rapidité de l'aigle, écrivoit aux Corinthiens : *Je crains qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* I. Cor. IX. 27.
Que si un saint Paul est dans l'appréhension, lui qui pouvoit dire : *Le monde est* Gal. VI. 14.

crucifié pour moi, et je suis crucifié au monde, combien plus n'y devons-nous pas être, nous, si différents de lui! Combien plus n'y devons-nous pas être, en proportion même des grâces que nous aurons reçues! Jamais le Démon ne s'irrite contre nous avec plus de violence, jamais il ne déploie une haine plus profonde, que quand il nous voit régler notre vie avec exactitude. Plus il voit dans nos mains de trésors spirituels, plus sa furieuse jalousie aspire à nous faire essuyer de tristes naufrages. Qu'un chrétien vulgaire et perdu dans la foule, vienne à tomber, sa chute est sans influence
Pag. 6. pour les mœurs de la communauté; mais qu'un personnage dont la vertu le met en spectacle, et fixe sur sa personne les regards et la considération publique, vienne à échouer, sa chute à celui-là entraîne une grande ruine, et devient une calamité, tant parce qu'il est tombé de plus haut, que parce que son exemple fait loi pour la plupart de ceux qui l'avoient pris pour modèle. Sa perte est à la société tout entière, ce qu'est pour le reste du corps la perte des yeux, ou quelque lésion violente à la tête; toute autre partie peut être en souffrance, sans qu'il y ait un grand dommage pour l'économie générale; pour celles-là, il n'en est pas de même. Ainsi que quelqu'une de ces grandes lumières de la société chrétienne vienne à s'obscurcir par le péché, tout le corps de l'Église en reçoit un préjudice grave.

Pénétré de ces vérités, Timothée se tenoit de toutes parts sur la défensive; il savoit combien la jeunesse est un âge critique, fécond en orages, combien elle est facile à tromper, ne marchant que sur un sable mouvant; que sans cesse elle a besoin d'un frein qui l'arrête; combien elle prend feu aisément, et se laisse enflammer par tous les objets qui l'entourent. De là tant de sévères précautions pour ne fournir point d'aliments à cette flamme dévorante; pour courber sous le joug cette humeur impatiente du frein, en prévenir les écarts, en comprimer la fougue impétueuse, jusqu'à ce qu'elle fût enfin domptée, et pleinement soumise à l'empire de la raison. Que mon corps s'affoiblisse et non pas mon âme; que la chair soit mortifiée; mais que rien n'arrête l'essor de l'âme vers le ciel. Aussi voyez; bien loin que sa foiblesse et l'énervement de ce corps luttant sans cesse contre les infirmités aient rien diminué de son ardeur pour le service de Dieu; plus actif, plus vigoureux que les hommes mêmes de la constitution la plus saine et la plus robuste, il vole tantôt à Ephèse, tantôt à Corinthe, dans la Macédoine, dans l'Italie, partout, accompagnant son maître sur terre et sur mer, s'associant à ses combats et à ses dangers; et de même que la vigueur et l'embonpoint sont de bien stériles avantages pour ceux dont l'esprit paresseux et lâche croupit dans une molle langueur, de même la foi-

blesse et les infirmités ne sauroient nuire aux âmes actives et généreuses.

Il en est qui, abusant des paroles de l'Apôtre, voient dans le conseil qu'il donne à son disciple, la permission de boire du vin sans ménagement; et d'une leçon de sobriété se font une loi d'intempérance. Mais c'est se méprendre grossièrement. Ce n'est pas de prime-abord que saint Paul autorise l'usage du vin. Il ne le permet qu'après qu'il a reconnu que l'affoiblissement des forces de son disciple lui en a fait un remède indispensable. Il ne lui dit pas : Usez du vin; mais *d'un peu de vin.* Ce n'étoit pas à Timothée que l'avis étoit nécessaire; mais à nous. C'est donc à nous qu'en le permettant il en détermine la règle et la mesure, dirigées par la nécessité, par l'intérêt seul de la santé; pour la fortifier, non pour la détruire; car si l'eau bue avec excès peut nuire, l'abus du vin amène bien plus
Pag. 7.
communément des maladies physiques et morales tout autrement dangereuses, puisque c'est là ce qui allume les passions, excite les plus violentes tempêtes, trouble, égare la raison, énerve les organes, abat les forces du corps et les anéantit. Une terre surchargée par des pluies continuelles, n'est pas plus capable de porter la semence et de porter des fruits que le corps noyé dans le vin, ne l'est de soutenir ses forces. Evitons l'un et l'autre excès; ne négligeons pas le soin de notre santé; mais aussi

réprimons les révoltes des sens. Usons du vin ; n'en abusons pas. Dieu nous l'a donné, non pour l'ivresse, mais pour le besoin ; pour réjouir l'homme, non pour lui nuire. *Le vin*, nous dit le psalmiste, *réjouit le cœur de l'homme*. Vous, vous en faites un instrument de douleur.... Certains hérétiques, et parmi les fidèles eux-mêmes, quelques gens simples, justement scandalisés des désordres où l'ivresse jette ceux qui s'y livrent, ont pris des excès de l'intempérance, occasion d'accuser tout usage du vin, et de censurer Dieu dans son ouvrage. S'il falloit le condamner sans restriction, saint Paul ne l'auroit pas permis; moins encore recommandé à son disciple.... Qu'il n'y ait point de vin, nous dit-on. Je réponds, moi. Qu'il n'y ait pas d'ivresse. C'est Dieu qui a fait l'un, l'autre c'est le Démon. Ce n'est pas le vin, c'est l'intempérance qui fait l'ivresse. Ne murmurez pas contre le bienfait ; ne condamnez que l'égarement de votre frère.... Eccli. XL. 10.

Après vous avoir entretenus de la vertu de Timothée et du tendre intérêt que lui portoit saint Paul, reprenons les questions que nous nous sommes proposées, et donnons-en l'éclaircissement. Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'un homme de la vertu de Timothée, si utile à son Eglise, fût continuellement assiégé par la maladie, sans que ni lui ni son maître aient pu imaginer d'autre ressource pour sa santé que l'usage d'un peu de vin? Ecoutez la réponse : Elle pro- Pag. 8.

fitera, non pas seulement à ceux qui seroient dans le même cas que Timothée ; mais à tous ceux qu'affligent l'indigence, les fléaux divers, la captivité, la souffrance, l'injustice, la violence et la persécution. En voyant les plus grands hommes, les plus recommandables par la sainteté de leur vie, exercés par toutes ces tribulations, on apprendra comment il faut répondre à ceux qui prennent de leurs adversités occasion de murmurer contre la divine Providence. On demande donc pourquoi tel homme qui n'est connu que par la douceur de son caractère et la sagesse de ses mœurs, se voit-il exposé journellement aux insultes de tel autre impie, et méchant de profession ? pourquoi est-il la victime de ses brutalités ? Pourquoi succombe-t-il sous les efforts de la calomnie ? Pourquoi tant d'accidents divers qui précipitent les jours de l'homme vertueux ou les empoisonnent d'amertume ? N'est-ce point là le spectacle que nous présente l'histoire de tous les siècles, et qui se répète tous les jours sous nos yeux ? Et Dieu ne l'empêche pas. J'ai besoin ici de toute votre attention ! Pourquoi Dieu permet-il que les justes soient éprouvés en tant de manières ? J'en puis alléguer huit motifs principaux. Le premier, c'est pour empêcher que le sentiment de leurs mérites, l'éclat même des miracles qu'ils pourroient opérer, ne les jette dans une orgueilleuse opinion d'eux-mêmes. Le second, c'est afin qu'en les voyant payer comme

les autres le tribut à la souffrance, on ne s'imagine pas qu'ils soient autre chose que des hommes. Le troisième, afin que la puissance du Seigneur éclate davantage en la voyant employer pour le triomphe de sa religion et la propagation de la prédication évangélique des hommes accablés de maux et persécutés de toutes parts. Le quatrième, pour mettre dans un plus grand jour l'héroïsme de leur vertu, Pag. 9.
en faisant voir qu'ils ne servent pas Dieu par intérêt, mais qu'ils sont animés du plus pur amour, puisqu'ils le remercient même des adversités qu'ils en reçoivent. Le cinquième, pour nous persuader plus fortement de la vérité du jugement futur et de la résurrection; car à la vue de ce juste en butte à des maux sans nombre, et mourant comme il a vécu, il est impossible de ne pas se dire à soi-même: Si l'homme ne laisse point sans récompense ceux qui se sont dévoués à son service, il faut bien de toute nécessité qu'il y ait après la vie un nouvel ordre de choses, où l'on recevra des mains de Dieu la récompense des travaux essuyés pour sa gloire. Le sixième, afin que l'aspect de leurs afflictions console et fortifie dans leurs propres infortunes, ceux qui en éprouvent de semblables. Le septième, afin que quand nous vous disons : Imitez nos saints Apôtres Pierre et Paul, la sublimité de leurs actions ne vous porte point à croire qu'ils fussent d'une nature supérieure à la vôtre. Le huitième

enfin, pour vous apprendre à mieux apprécier en quoi consiste le bonheur ou le malheur réel. Tels sont les motifs de la conduite de Dieu à l'égard des justes. Appuyons-les de l'autorité de nos saintes Ecritures, pour vous convaincre que ce ne sont point là les vaines conjectures de l'imagination humaine, mais autant d'oracles de l'Esprit Saint.

Le premier avantage que les justes recueillent de leurs adversités, c'est de prévenir les mouvements d'une secrète complaisance, qui pourroient naître du mérite et de l'éclat de leurs œuvres, et de les tenir dans la modestie et dans l'humilité. Le saint roi David et l'Apôtre saint Paul sont ici mes garants.
Ps. cxviii. 71. Le premier : *Il est bon, Seigneur,* dit-il à Dieu, *que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice.* Saint Paul, après avoir raconté ses mystérieuses extases, ajoute immé-
II. Cor. xii. 7. diatement : *Et de crainte que la grandeur de mes révélations ne m'inspirât de l'orgueil, Dieu a permis que je sentisse dans ma chair un vif aiguillon, qui est l'ange et le ministre de Satan ;* c'est-à-dire les persécutions diverses, par lesquelles il ne cessoit pas un moment d'être exercé. Dieu sans doute étoit bien le maître d'en arrêter le cours; mais précisément parce que j'ai été ravi au troisième ciel, enlevé jusque dans le paradis : de peur que la grandeur de mes révélations ne m'inspire de l'orgueil, et ne me jette dans une trop haute idée de moi-même, Dieu

a permis que les Anges de Satan me frappassent par les persécutions et les adversités. Tout admirables qu'étoient nos saints Apôtres, ce n'en étoient pas moins des hommes à qui il falloit la plus sévère circonspection pour se garantir des piéges de l'orgueil; à qui même il en falloit plus qu'aux autres hommes; parce que c'est avec le témoignage d'une vie irréprochable, que l'on est le plus exposé aux séductions d'une orgueilleuse complaisance pour soi-même.... En conclura-t-on avec les infidèles que Dieu ne permet que par foiblesse et par impuissance les épreuves de ses serviteurs? Le même Apôtre prévient et détruit l'objection par ces autres paroles où il témoigne que, bien loin d'accuser sa foiblesse, ses adversités mêmes n'en manifestoient que mieux sa puissance : *J'ai prié trois fois le Seigneur, afin que cet ange de Satan se retirât de moi; et il m'a répondu : Ma grâce vous suffit; car ma force éclate surtout dans la foiblesse.* C'est, leur est-il dit, alors que vous êtes foibles que je me montre plus fort, c'est parce que vous êtes foibles que je vous ai choisis pour être les instruments par qui la prédication de ma parole s'exécute et se répand car tout le monde. Paul étoit dans les chaînes, au fond d'un cachot, où il avoit été jeté à la suite d'une cruelle flagellation, quand il enchaîne son geôlier des liens de la foi. Ses pieds et ses mains, garrottés, étoient sans mouvement; le

Pag. 10.

II. Cor. XII. 8.

Act. XVI. 26.

cachot s'ébranle durant la nuit; et les cantiques pieux célèbrent la puissance du Seigneur. Comme la force de Dieu éclate par la foiblesse de l'homme! Si c'étoit Paul qui, avec le libre usage de ses membres, eût secoué les portes de sa prison, le miracle eût été moins frappant. Demeure enchaîné, a dit le Seigneur, et que les murs de la prison s'ébranlent, que les chaînes des prisonniers se détachent de leurs mains; certes, ma force éclatera avec une tout autre puissance, alors que toi restant prisonnier et dans les fers, tous les prisonniers seront, par tes mains, rendus à la liberté. En effet, celui
Ibid. 27. qui les garde est frappé, confondu de surprise et d'étonnement, en voyant un homme resserré si étroitement, supérieur à toute la puissance humaine, ébranler par une simple prière les fondements de la prison, en ouvrir les portes, et faire tomber les chaînes de tous les captifs. Dans combien d'autres circonstances de l'histoire de saint Pierre, de saint Paul et de nos autres saints Apôtres, ne voyez-vous pas la gloire du Seigneur se manifester par les persécutions mêmes qu'ils endurent! Il avoit donc bien raison de dire : *Ma grâce vous suffit; car ma puissance éclate surtout dans la foiblesse.*

J'ai donné, pour second motif des afflictions dont les justes sont éprouvés, le danger qu'il y auroit eu que l'on se méprît sur leur compte, et que l'on soupçonnât en eux quelque chose au-dessus de l'hu-

manité, si on ne les avoit vus souffrir comme les autres hommes. Ecoutez comment saint Paul s'en explique : *Que si je voulois me glorifier*, dit-il, *je le pourrois, sans une imprudence déraisonnable; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi.* C'est-à-dire : Je pourrois ajouter au récit des grâces que j'ai reçues du ciel, d'autres faits encore plus extraordinaires; mais je me garde de le faire, pour ne pas exposer les hommes à prendre de moi une trop haute opinion. De même, après que saint Pierre eut guéri le boiteux, voyant tous les regards se fixer sur lui avec admiration, il s'empresse de déclarer que ce miracle n'étoit point son ouvrage : *Pourquoi*, dit-il à ceux qui l'environnoient, *nous regardez-vous, comme si c'étoit par notre puissance ou par notre sainteté que nous eussions fait marcher ce boiteux?* A Lystres, l'admiration alla jusqu'à les faire regarder comme des dieux, en amenant devant Paul et Barnabé des victimes ornées de guirlandes qu'on alloit sacrifier en leur honneur. Reconnoissez ici l'artifice du Démon. Ces mêmes hommes, par le ministère de qui le Seigneur alloit renverser le culte de l'idolatrie, il voudroit en faire les instruments de cette même idolatrie, en persuadant à un peuple égaré par son admiration, que les Apôtres sont plus que des hommes, qu'ils ont une puis-

II. Cor. XII. 6
Pag. 11.
Act. III. 12.
Ibid. XIV. 12.

sance divine. C'étoit la même erreur qui avoit autrefois produit et répandu la superstition païenne. Des hommes qui s'étoient signalés à la guerre, avoient remporté des victoires, fondé des villes, avoient mérité quelque reconnoissance de la part de leurs concitoyens, on en faisoit des divinités, on leur érigeoit des temples et des autels; de là ce peuple de dieux qu'adore encore aujourd'hui le paganisme, et qui ne furent que des hommes. Pour prévenir une semblable illusion à l'égard de ses saints, Dieu permet qu'ils soient continuellement exercés par les disgrâces, les persécutions, les infirmités. Le spectacle des maux qu'ils éprouvent fera bien reconnoître qu'ils n'ont rien de plus que les autres; et que c'est la grâce toute seule qui opère leurs prodiges. Paul et Barnabé passent pour des dieux alors même qu'ils ne font rien de si extraordinaire : qu'auroit-ce été si on les eût vus faire ces œuvres si fort surnaturelles auxquelles on étoit si peu accoutumé!

Que les justes fussent constamment heureux, on pourroit soupçonner quelque intérêt à leur vertu. Tels mondains à qui nous prêchons les laborieux exercices de la pénitence, ne manqueroient pas de nous objecter leur prospérité; le Démon l'a bien fait à l'égard de Job. Ce saint patriarche vivoit dans l'opulence. Satan osa s'en plaindre au Seigneur :
Job. I. 10. *Est-ce sans intérêt que Job vous honore? Vous*

l'avez comblé de tant de biens, lui et toute sa maison. Que fait Dieu? Pour nous apprendre que ce n'est point par des motifs humains que ses saints le servent, il permet que celui-ci soit dépouillé de tous ses biens, précipité dans l'indigence, frappé dans son corps par une maladie affreuse. Puis, s'adressant au Démon pour confondre la témérité de ses injurieux soupçons : Tu le vois, dit-il, il n'en est pas moins vertueux, *quoique tu m'aies porté sans sujet à le dépouiller de tout*. Il suffit à la récompense des saints qu'ils servent Dieu; c'est assez, pour celui qui aime, de rendre amour pour amour; il ne demande pas d'autre prix. Ici, le Seigneur accorde au Démon plus qu'il ne sembloit souhaiter. *Etendez votre main, et frappez Job lui-même*, avoit dit l'Ange de ténèbres. Dieu répond : Je te l'abandonne. Dans vos combats du cirque, vous ne jugez bien la force de l'athlète que quand, dépouillé de ses habits, il se montre nu à vos regards. De même Job, pour ainsi dire revêtu de ses richesses, ne peut pas encore étaler la vigueur de sa constance. Qu'il paroisse dépouillé, nu; et sa patience offrira à l'admiration des hommes et des Anges le plus magnifique spectacle.....

Pag. 12.

Job. II. 3.

Ibid. I. 11.

L'adversité des justes signale leur constance; elle est aussi pour nous une grande consolation dans nos propres disgrâces. C'est Jésus-Christ qui le déclare : *Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous*

Pag. 13

Matth. V. 11. 12.

chargeront de malédictions, lorsqu'ils vous persécuteront, et diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui vous ont précédés. Saint Paul voulant consoler les fidèles de
I. Thess. II. 14. la Macédoine, leur écrivoit en ces termes : *Mes frères, vous êtes devenus les imitateurs des églises de Dieu qui ont embrassé la foi dans la Judée, ayant souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens que les églises ont souffertes de la part des Juifs.* Veut-il consoler les Hébreux? il leur
Hebr. XI; retrace les souffrances des anciens patriarches éprouvés par les flammes et par les eaux, fugitifs dans les déserts, sur les montagnes, dans les antres des rochers, torturés par la faim, par la misère. Il savoit bien que l'aspect des infortunes étrangères est un soulagement pour ceux qui souffrent.

J'ai avancé encore que les souffrances des justes nous donnent le témoignage de la future résurrec-
I.Cor. xv. 19. 32. tion; j'en ai saint Paul pour garant : *A quoi me sert-il d'avoir combattu à Éphèse contre les bêtes féroces, si les morts ne ressuscitent pas? Si nous n'avions,* dit-il ailleurs, *d'espérance au Fils de Dieu que pour cette vie, nous serions les plus infortunés des hommes.* Voici comment il raisonne : Nous avons à souffrir dans la vie présente une foule de maux. Si donc

il n'y avoit rien à espérer pour une vie meilleure, qu'y auroit-il de plus à plaindre que nous? D'où je conclus avec certitude que tout ne finit pas avec cette vie. Conséquence qui résulte d'elle-même des afflictions qu'y éprouvent les justes. Car Dieu ne consentiroit pas à laisser cette foule de gens de bien que nous voyons traversés par de cuisantes et continuelles adversités, sans les dédommager par des récompenses plus grandes encore. S'il est impossible qu'il y consente, il devient évident qu'il les réserve à une autre vie meilleure, où il se propose de couronner les athlètes de la piété, et de les proclamer vainqueurs à la face de tout l'univers. Lors donc que vous verrez un juste opprimé, victime de la persécution, de la calomnie, de l'indigence, consumer ses tristes jours dans l'infortune, dites-vous à vous-même : S'il ne devoit point y avoir de résurrection et de jugement, Dieu n'auroit pas laissé sortir de ce monde cet homme constamment attaché à son service, sans l'en récompenser; s'il n'y avoit pas de résurrection et de jugement, Dieu ne permettroit pas que le méchant soit en général heureux sur la terre, et les justes pour la plupart travaillés par l'adversité. Donc, il y aura un autre ordre de choses, où chacun recevant selon ses mérites, le crime aura son châtiment, et la vertu sa récompense.....

Lorsque nous vous exhortons à la vertu, nous ne

vous disons pas que les saints soient d'une nature différente de la vôtre. Au contraire. Un Apôtre par-
Jacob. v. 17. lant du grand Elie, *C'étoit*, dit-il, *un homme sujet aux mêmes misères que nous*. L'auteur du livre de
Sap. VII. 1. la Sagesse en disoit autant de lui-même : *Je suis un homme qui éprouve les mêmes disgrâces que vous*. Hommes, ils participent tous aux mêmes infirmités.
Pag. 14. Mais que ce soit là aussi le principe de leur béati-
I. Cor. IV. 20. tude : écoutez saint Paul. Après qu'il a dit : *Jusqu'à cette heure nous endurons la faim, la soif, la nudité, les opprobres, les peines et les travaux ; nous n'avons point de demeure stable*, il ajoute ailleurs :
Hebr. XII. 6. *Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges ceux qu'il admet au nombre de ses enfants*. A qui donc faut-il donner le nom d'heureux : ou à ceux qui vivent dans l'aisance et dans la mollesse, ou à ceux qui vivent dans les privations et dans les souffrances pour le nom du Seigneur? Le prophète s'exprime comme l'Apôtre. Parlant des impies :
Ps. CXLIV. 14 et seq. « Leurs mains, dit-il, sont pleines des fruits de leur » iniquité, leurs filles sont parées comme des tem» ples, leurs celliers regorgent de biens, leurs bre» bis sont fécondes et sortent des étables pour courir » les campagnes, leurs murailles n'offrent ni brèche » ni ouverture, on n'entend dans leurs places publi» ques ni plaintes ni soupirs ; on a appelé heureux » le peuple qui jouit de cette brillante prospérité. »
Mais vous, ô prophète, que dites-vous? *Heureux*

est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. Ce que j'appelle heureux, ce n'est pas celui qui abonde de richesses; c'est celui qui met sa gloire à servir le Seigneur, fût-il au comble de l'adversité.

Un autre avantage que donnent les afflictions, c'est de nous servir d'épreuves. *L'affliction*, dit saint Paul, *produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et cette espérance n'est point trompeuse.* Plus donc le juste est affligé, plus il a droit de s'attendre à un meilleur avenir..... Vous voyez un homme vertueux, uniquement jaloux de plaire à Dieu, être exposé à mille adversités; ne vous en scandalisez pas. Il n'est occupé que de bonnes œuvres; il alloit former tel établissement utile, et le voilà renversé : ne vous en troublez pas. Il se disposoit à faire le voyage de la Terre-Sainte, pour y porter de riches aumônes; un naufrage a englouti et sa personne et ses généreuses intentions, ou bien il est tombé dans les mains des voleurs qui l'ont dépouillé; à peine a-t-il pu sauver sa vie. Que disons-nous à cela? Cet homme a fait naufrage; il n'en a pas moins tout le mérite de sa bonne action. Pourquoi Dieu l'a-t-il permis? Pour éprouver sa vertu. — Oui; mais ce sont des aumônes perdues pour les pauvres. — Ah! sans doute vous n'êtes pas plus occupé des pauvres que Dieu qui les a créés; et s'il les prive de ce secours, il saura bien, s'il le juge nécessaire, les en dédommager amplement. Loin

Rom. v. 3.

Pag. 15.

de nous une téméraire curiosité qui veut pénétrer les secrets de la conduite de Dieu ; glorifions-le en toute chose, convaincus qu'il a ses desseins dans tels événements qu'il permet. Lesquels? Non-seulement il ménage aux pauvres des ressources au défaut des secours qu'on leur portoit, mais ce naufrage lui-même, Dieu, en éprouvant sa foi, lui prépare sa récompense. Rendre gloire à Dieu dans les plus affreux malheurs, est plus méritoire que de faire l'aumône ; et l'on recueille un plus grand fruit du courage qui fait supporter la perte des biens, que de la libéralité qui les sacrifioit aux besoins des indigents. Job nous en donne un illustre témoignage. Tant qu'il fut riche, sa maison étoit l'asile des indigents, ses biens appartenoient à ceux qui n'en avoient pas ; mais il n'étoit pas aussi grand lorsqu'il ouvroit sa maison aux pauvres, que quand il en apprenoit la chute sans se plaindre ; il n'étoit pas aussi grand quand il couvroit les malheureux de la laine de ses brebis, que quand, à la nouvelle que la flamme dévoroit ses étables et consumoit jusqu'au dernier de ses agneaux, il adressoit au Seigneur ses actions de grâce. Riche, il exerçoit la bienfaisance ; pauvre, il fait éclater sa sagesse. Il ne se disoit pas à lui-même : Mes troupeaux périr ! mais, ils faisoient le patrimoine des pauvres ; je pouvois bien ne m'être pas rendu digne de mes richesses ; mais les pauvres à qui j'en faisois part, méritoient-

ils de les perdre? Non, vous n'entendez point le saint Pag. 16.
patriarche faire aucun de ces raisonnements... Dieu vous éprouve comme lui ; comme lui, soyez patient et résigné. Il vous réduit à l'indigence de Lazare, au dénûment des Apôtres, des justes de l'ancien Testament ; rendez grâce à Dieu de vous accorder ici-bas le partage des saints. Quand il vous afflige, c'est moins par rigueur que par amour, puisqu'il ne leur envoyoit ces épreuves que pour les rendre plus grands et plus illustres. Rien qui lui soit plus agréable que la reconnoissance de la résignation ; rien qui lui soit plus odieux que les plaintes et les murmures de l'impatience. Cessez donc de vous étonner que les Pag. 17.
œuvres de piété soient traversées par des difficultés qui souvent les arrêtent. C'est contre celles-là surtout que le Démon dirige ses plus furieuses attaques, comme les voleurs sont aux aguets pour surprendre les maisons où il y a de l'or et de l'argent, et ne s'embarrassent guère de celles où il n'y a que du chaume et de la paille. La vertu ne marche qu'au milieu des piéges, et l'envie veille à côté de la bienfaisance ; mais nous avons dans les mains une arme puissante, capable de repousser tous les traits de l'ennemi : c'est la résignation. Abel sacrifiant au Seigneur, trouve dans son propre frère son meurtrier. Pourquoi Dieu le permet-il? Pour récompenser et sa piété et son martyre de deux couronnes immortelles. Moïse secourant un Israélite opprimé, court

risque de la vie ; il est obligé de fuir. Pourquoi Dieu le permet-il? Pour nous animer à la patience par l'exemple des saints. Quel mérite aurions-nous à bien faire, s'il n'y avoit nuls dangers à craindre? Les justes ont calculé à l'avance tous les maux qui les attendent,
Dan. III. 17. et ils n'en persistent pas moins à être justes. *Il y a dans le ciel un Dieu qui peut nous retirer des flammes de la fournaise*, disoient les trois jeunes hommes de Babylone ; *mais, quoi qu'il puisse arriver, nous vous déclarons, prince, que nous ne reconnoissons point vos dieux, que nous n'adorons point la statue d'or que vous avez fait élever....*

Quiconque se dispose à combattre, ne se flatte point de sortir victorieux de l'arène sans l'avoir rougie de son sang. Soldat, en guerre contre le Démon, ne vous attendez point à mener une vie sans alarme et sans fatigue ; ce n'est point pour le monde présent, mais pour le monde à venir, que les récompenses vous sont promises... Lapidés, battus de verges, traînés de prison en prison, les Apôtres, occupés tout entiers au ministère de la prédication évangélique, n'attendoient pas qu'il y eût quelque trève à la persécution ; c'étoit au sein même de la persécution qu'ils annonçoient la vérité avec le plus de force : témoin saint Paul, qui prêche, catéchise, baptise dans les fers, au fond des cachots, en présence du tribunal, au milieu des tempêtes, investi de
Pag. 18. dangers. Voilà vos modèles. Vous êtes, ô mon

frère, cet homme dont je parlois tout à l'heure, qui a fait naufrage en allant porter aux pauvres de la Terre-Sainte d'abondantes aumônes. Paul alloit porter à Rome l'Evangile, trésor bien plus précieux que tout votre or et votre argent. Accueilli par un naufrage, il se voit exposé à mille contre-temps divers; vous l'entendez dire à ceux de Thessalonique : *J'ai bien souvent voulu me rendre auprès de vous ; mais Satan m'en a empêché.* La prédication évangélique n'en a pas moins eu son cours et ses succès. Aussi Paul rendoit-il grâce à Dieu en toutes choses, convaincu qu'il étoit que ses adversités mêmes le rendoient plus agréable au Seigneur, et redoublant de zèle à mesure que les difficultés se multiplioient. Plus on aime, plus on se montre jaloux de faire ce qui plaît à l'objet aimé. Le paresseux succombe à la première attaque ; une âme forte, et qui s'est exercée dès long-temps, s'anime par les obstacles mêmes; et quel que puisse être l'événement, elle ne voit que Dieu pour lui en rendre grâce (*). I.Thes. II. 18.

Saint Paul nous dit : *L'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et cette espérance n'est pas trompeuse.* Qu'est-ce à dire que *l'affliction produit la patience?* que l'un de ses plus précieux avantages est de fortifier celui qui T. III Bened., Pag. 148. Rom. V. 8.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 1—20.

souffre. Voyez les arbres qui croissent à l'ombre et à l'abri des vents : sous une apparence de vigueur et de beauté, ils sont foibles et délicats, et ne supporteroient point les attaques d'un violent orage ; tandis que ceux qui sont élevés sur le sommet des hautes montagnes, fréquemment battus par le souffle des vents, exposés aux continuelles variations de l'atmosphère, à l'inclémence des frimats, et aux coups de la tempête, contractent la dureté du fer. C'est là l'image de ces hommes nourris dans les délices et dans les voluptés, couverts de somptueux vêtements, énervés par les bains et les parfums, par les aliments les plus délicats et les plus recherchés : ils ne soutiennent pas le travail et les pénibles exercices que demande la pratique de la vertu, corps efféminés, réservés aux supplices, dont l'Ecriture menace les coupables ; et leurs âmes, accoutumées à leur vie douce et tranquilles, exemptes de toute souffrance, nageant dans l'abondance, absorbées par les intérêts de la terre, ennemies de tout ce qu'il en coûte aux saints pour gagner le royaume céleste, ne font que préparer des aliments au feu des enfers. Au contraire, les âmes habituées à souffrir pour le service de Dieu, à ne redouter ni périls, ni travaux, ni traverses, nourries dans les afflictions et dans les épreuves, celles-là, endurcies à l'égal du fer et du diamant, et rendues plus courageuses par la souffrance elle-même, acquièrent un certain

tempérament de force et de patience qui les fait triompher de tous les assauts des hommes et des événements (*).

Ce n'est point disgrâce, c'est jouissance d'avoir à souffrir pour ce que l'on aime. Demandez-le à ceux qui aiment. Je ne parle point ici seulement du divin amour, mais des affections humaines. C'étoit, pour les saints Apôtres, un bonheur de souffrir, et un bonheur préférable à tous les honneurs de la terre : *Ils sortoient du conseil*, nous dit leur historien, *tous remplis de joie de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus*. Dans le monde, un semblable langage excitera le rire de la pitié. Être insulté, couvert d'opprobres, quelle gloire y a-t-il à cela? Persécuté, maltraité, est-ce un si beau sujet de joie? Oui, pour ceux qui savent ce que c'est qu'aimer Jésus-Christ. Oui, un bonheur, et le plus délicieux de tous. Je vous parlois, mes frères, des chaînes du bienheureux Paul. Eh bien! que l'on me donnât à choisir ou des félicités du ciel (avant de les avoir méritées) ou des chaînes de Paul pour m'en rendre digne, je n'hésiterois pas. Plutôt la compagnie de Paul dans ses fers, qu'une place même à côté des puissances célestes! Quel bonheur ce seroit pour moi de porter, de contempler ces chaînes que les Démons ne voient qu'en tremblant, et les Anges qu'avec un saint respect : Paul lui-

T. XI. Bened. Pag. 53.

Act. V. 41.

Pag. 54.

(*) *De gloria in tribulationibus*, Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 189, 190.

même goûtoit plus de bonheur à en être chargé, qu'il n'en trouvoit à tous ses ravissements. La preuve? Ecoutez-le lui-même, quand il écrivoit aux
II. Cor. iv. 1. Corinthiens : *Je vous conjure*, leur disoit-il, *moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur*. Il ne dit pas : Moi qui ai *été enlevé dans le ciel, où j'ai entendu des paroles ineffables*. Il se croit plus recommandé par ses chaînes que par ses extases. Eh! quand le maître lui-même s'est abaissé pour moi, jusqu'à prendre la forme d'un esclave, préférant à tout l'éclat de la gloire les humiliations de sa croix, que ne dois-je pas être résigné à souffrir pour lui! C'est là la vraie gloire du chrétien. Entendez Jésus-Christ lui-même au moment de sa passion, s'adres-
Joann. xvii. 1. sant à Dieu, son Père : *Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre fils*. Quoi! on apprête son supplice, on l'outrage, on le charge de soufflets et de crachats infâmes; le voilà sur une croix, mourant à côté de deux voleurs, avec les derniers des scélérats; et c'est là ce qu'il appelle sa gloire. Oui, ces traitements sont ma gloire, parce que ma gloire est de souffrir pour ceux que j'aime. Ah! quand le Fils de Dieu fait consister sa gloire, moins à siéger sur un même trône avec Dieu son père, qu'à se dévouer à l'ignominie pour des misérables et des ingrats qui lui sont chers, me conviendroit-il de placer ma gloire ailleurs que dans la souffrance (*)?

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. V, p. 921, 922.

Le secret de se trouver moins malheureux est de regarder ceux qui le sont plus que nous. Vous est-il survenu quelque disgrâce? Voyez autour de vous ces pauvres délaissés, mourants de faim, et bénissant Dieu. Comparez vos souffrances avec leurs privations. Avez-vous perdu un œil? Ce pauvre les a perdus tous deux. Une maladie vous fait éprouver de cuisantes douleurs? Ce pauvre traîne une lente agonie, sans espoir de guérison. Vos pieds apesantis vous refusent leur service; lui, c'est tout son corps qui est en souffrance. Vous avez à subir quelque perte dans votre fortune? Du moins, n'êtes-vous pas réduit comme lui à mendier votre pain (*). T. XI Bened., Pag. 507.

A l'occasion d'un tremblement de terre.

Nous avons vu la rigueur du ciel merveilleusement tempérée par sa miséricorde. L'effroi nous pressoit de toutes parts. Autour de nous, toute la nature étoit ébranlée; agité par des secousses redoublées, le sol chanceloit sous nos pieds. Le Sauveur n'a point oublié ses miséricordes. Nous croyions toucher à nos derniers moments; nos maisons ne se mon- Pag. 725. troient plus à nos regards que comme autant de sépulcres prêts à nous engloutir. Enchaînés à nos T. II Bened., Pag. 724.

(*) Hom. XI *in* I *Epist. ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 357.

foyers tremblants, nous ne savions où fuir, ni comment. Il nous sembloit voir le glaive de la mort qui nous attendoit au dehors. Arrivés au milieu du jour, nous perdions l'espoir d'en atteindre la fin. Pour conjurer tant de menaces et fléchir le courroux du ciel, il nous a suffi de crier : *Seigneur, ayez pitié de votre peuple ;* et le Seigneur, touché de nos prières, a fait cesser nos alarmes. D'un seul de ses regards il avoit ébranlé toute la nature : d'un seul mouvement de sa main, il lui a rendu le calme.
Ps. XCIII. 17. Ecrions-nous donc avec le prophète : *Si le Seigneur, Dieu des armées, ne nous eût secourus,* c'en étoit fait de nous, et *nous étions réduits au silence des tombeaux.* O prodige de miséricorde ! Quel est celui d'entre nous qui ne soit excité à la plus vive reconnoissance, tant pour les bienfaits dont le Seigneur nous a comblés dans tous les temps, que pour la nouvelle faveur qui vient tout récemment encore de signaler sa clémence ? Tandis que la terre sembloit prête à s'abîmer, et que ces édifices éprouvoient la fluctuation de vaisseaux portés sur une mer orageuse, ce n'étoit là qu'un avertissement que nous ménageoit la bonté du Seigneur. Sa justice nous menaçoit : sa bonté nous sauvoit. Elle voyoit, cette justice, toutes nos prévarications, cette cupidité insatiable, à qui rien ne coûte, sans pitié pour l'orphelin, sans équité pour la veuve délaissée. Elle voyoit ceux qui sont chargés d'instruire les

autres, faire tout le contraire de ce qu'ils prêchent, des théâtres ouverts à des spectacles indécents, et toujours regorgeant de spectateur ; la hiérarchie sainte et la majesté de nos autels méconnues, dégradées ; la perversité et l'envie, former les mœurs publiques : d'une part la fourbe et l'artifice ; de l'autre, les jalousies, les dissimulations ; partout des piéges tendus à l'innocence, des meurtres concertés, l'injustice se donnant une libre carrière, la charité éteinte dans tous les cœurs, le crime impuni, la vérité bannie, et le mensonge seul en honneur ; en un mot, le culte de Mammone substitué au culte du Dieu vivant. Il a voulu nous réveiller de notre assoupissement, et, par l'effroi d'une mort corporelle, nous ramener à la pensée de notre salut. Il s'est servi du tremblement de terre comme d'un instrument utilement sévère pour corriger des enfants indociles ; imitant la conduite d'une mère tendre, laquelle, fatiguée des mutineries d'un jeune enfant qu'elle tient suspendu à son sein, secoue avec force son berceau pour l'effrayer, non pour le blesser. C'est ainsi que le Souverain de l'univers ébranle la terre qu'il tient en sa main, non pour la renverser, mais pour ramener à lui les prévaricateurs, et les rappeler au soin de leur salut (*).

(*) *De S. Basso martyre*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 869, 870. Voy. La Rue, *sur la nécessité de la pénitence dans les maux publics*,

Extraits des lettres de saint Jean Chrysostôme, durant son exil, à la sainte veuve Olympiade.

T. III Bened. Pag. 527. Je vais essayer d'apporter quelque adoucissement à votre chagrin, et chercher à dissiper les sombres nuages dont votre esprit est enveloppé. A quoi donc attribuer le trouble qui vous agite? Quelle raison avez-vous de vous affliger, de vous abandonner à cette tristesse qui vous consume? Quoi! la tempête Pag. 528. cruelle qui pèse sur nos églises, sans que nous en puissions apercevoir le terme, et qui menace d'étendre sur le monde tout entier ses ténébreuses vapeurs? Il est bien vrai qu'il devient impossible de le dissimuler; et il suffit d'avoir des yeux pour le voir : le bouleversement général où nous sommes, me présente l'image d'une mer soulevée dans ses plus profonds abîmes; sur la surface des eaux, des cadavres flottants çà et là, d'autres qui s'enfoncent et disparoissent; les déplorables débris du naufrage, le fracas des vagues qui se brisent contre le bâtiment assailli à la fois par l'orage et par les monstres des mers attendant leur proie; les nautonniers éperdus, abandonnant le gouvernail; les uns se livrant à un désespoir muet, d'autres faisant éclater leurs gémissements et des cris plaintifs, seule ressource

Avent, pag. 361 et suiv.; Saurin, *sur le jeûne*, etc., *Serm.*, t. v, p. 383 et suiv., et t. x, p. 306 et suiv.; Mouchon, *Serm.*, t. I, pag. 34; Joli, *Dominic.*, t. I, p. 336.

qui les console dans leur calamité ; une nuit épaisse, qui dérobe aux yeux l'aspect du ciel et des eaux, qui ne permet pas même de distinguer ceux auprès de qui l'on est. Encore n'est-ce là qu'une foible ébauche de l'affreuse tragédie dont nous sommes les témoins, et qui va sans cesse croissant. Toutefois je ne perds point encore l'espérance ; et quoique nos maux semblent portés au comble, je suis loin de me décourager, quand je fixe ma pensée sur le souverain modérateur de l'univers, à qui il suffit d'un seul acte de sa volonté pour calmer la tempête. Il permet quelquefois à ses flots de se déchaîner, et ne leur permet pas toujours de s'apaiser à l'instant ; il les laisse même exercer quelque temps toutes leurs fureurs, et quand les choses paroissent désespérées, c'est alors qu'il se montre et qu'il fait éclater sa puissance. Il vouloit donner à la patience des siens l'occasion de se manifester. Gardez-vous donc, chère et respectable Olympiade, de perdre courage. Il n'y a au monde qu'un seul mal réel, à savoir le péché ; tout le reste, pure fiction. Embûches, inimitiés, fourberies, rapports calomnieux, outrages publics et secrets, exils ou confiscations, attentats contre la vie, perte de biens, déchaînement universel ; il n'y a rien là qui ne soit borné à un temps bien court, et qui ne s'arrête à ce corps mortel, mais sans pouvoir atteindre jusqu'à l'âme, qui se tient sur ses gardes.

Pag. 529. Même jugement à porter des prospérités humaines. L'Ecriture les compare, tantôt à la fleur des champs, tantôt au vêtement auquel le ver s'attache. Maître, quand il lui plaît, de nous donner des biens par de là tous nos vœux et nos espérances, Dieu ne l'est-il pas également de nous envoyer des maux dont il ne comprime point aussitôt l'activité ? Il convient bien mieux à ses desseins de leur lâcher la bride, pour étonner le monde par les
Pag. 530. miracles de sa puissance et de sa miséricorde, témoins les trois jeunes hommes de la fournaise de Babylone.

Mépris de la mort ; toute formidable qu'elle est, elle l'est moins encore que l'abattement, qui provient de la tristesse.

On en murmure. L'inégale distribution entre les biens et les maux est un sujet de surprise, d'étonnement et de
Pag. 532. scandale. L'innocent Jésus est en proie aux outrages ; la haine qui l'a poursuivi durant sa vie entière, ne s'arrête pas même à son tombeau : Attendez, et vous allez voir sortir de son sépulcre son Eglise triomphante (1). Que ces réflexions vous consolent, qu'elles dissipent votre tris-
Pag. 534. tesse. En m'écrivant, apprenez-moi qu'elles ont ramené quelque joie dans votre âme.

Vous m'allez dire que la blessure est trop profonde pour céder aussitôt au remède qu'on lui applique. Affli-
Pag. 536. gez-vous, à la bonne heure ; mais non avec l'excès que vous mettez à votre douleur. Précepte de la modération,

(1) Nous ne traduisons pas ici, pour éviter les répétitions. Saint Jean Chrysostôme se borne à transcrire ce qu'il a dit ailleurs, et que nous avons répandu dans les volumes antérieurs, où il est traité de *l'Église*, de *la Providence*, et dans celui-ci, particulièrement aux articles *Vanité des choses humaines, prospérités mondaines, afflictions et adversités.*

justifié par l'exemple de la conduite de saint Paul à l'égard de l'incestueux de Corinthe. La pensée du dernier jugement, et de ses suites terribles, nous élève au- Pag. 538. dessus de toutes les terreurs de la vie présente. Les vierges folles punies, pour avoir manqué au devoir de la charité. Eloge de sainte Olympiade. Récit de ses Pag. 539. mortifications, de ses libéralités, de ses aumônes, de ses vertus chrétiennes. Excellence de la virginité. Patience et magnanimité de Job. Lazare et le mauvais Pag. 545. riche. Combats que saint Paul eut à soutenir. Récom- Pag. 548. penses promises à la résignation dans les souffrances. Pag. 551.

Après que notre premier père se fût rendu cou- Pag. 554. pable du crime qui a entraîné le genre humain tout entier dans son châtiment, Dieu, pour l'en punir, le condamna au travail; mais celle à qui nous avons à reprocher une faute bien plus grave, auprès de laquelle le crime d'Adam semble n'admettre aucune comparaison, puisque, selon la pensée de saint Paul, *Adam n'a point été séduit; mais la* II. Tim. II. 14. *femme ayant été séduite, est tombée dans la désobéissance;* celle, dis-je, qui la première s'étoit abandonnée aux artifices du Démon, avoit méconnu les ordonnances du Seigneur, et donné à son époux le funeste exemple de boire à la coupe empoisonnée, reçoit pour châtiment l'affliction: peine en effet bien plus rigoureuse que le travail. *Dieu dit à la femme: Je vous affligerai de plusieurs* Gen. III. 16. *maux pendant votre grossesse; vous ne mettrez au*

monde des enfants qu'avec douleur. Toutefois, qu'y a-t-il de plus redoutable que la mort? N'est-elle pas, de tous les maux qui assiègent l'humanité, le plus désolant? Combien son poids est accablant! combien elle amène de terreurs et de gémissements! Nous l'appelons avec l'Apôtre un châtiment, et un châtiment qui, par le caractère de sa rigueur, sup-
Pag. 555. pose le plus énorme crime. C'est par elle que la justice divine punit ceux qui se rendent coupables de
I. Cor. XI. 30. la profanation de nos sacrés mystères. *Pourquoi*, écrivoit-il aux Corinthiens, *y en a-t-il parmi vous plusieurs malades et languissants? pourquoi en meurt-il plusieurs?* Toutes les législations n'ont point d'autre châtiment à décerner contre les délits qui troublent avec le plus de violence la société humaine. Dieu lui-même n'inflige point de peine plus sévère contre les plus scandaleux prévaricateurs de sa loi. C'est par la crainte de la mort que
Gen. XII. 2. le saint patriarche Abraham se détermine à donner à Sara son épouse un conseil, qui, en blessant la vérité, tendoit à sauver ses jours, en la dérobant aux brutales passions des Egyptiens. C'est la crainte
III. Reg. XIX. 3. de la mort qui engage le prophète Elie à fuir devant l'altière Jézabel. Il n'est pas de courage qui tienne contre ses surprises et ses brusques agressions. Comment résister à la pensée que tel homme,
Pag. 556. votre ami, la veille, ou quelques jours auparavant, plein de vie, d'activité, de puissance, n'est plus

aujourd'hui qu'un cadavre muet, insensible; qu'autour de lui, tandis qu'une femme, des enfants, des amis, des serviteurs éplorés, gémissent et se lamentent, lui seul ne voit et n'entend rien de tout ce dont il est l'objet; que tout dans cet être, naguère si important et si redoutable, s'est anéanti à la fois, raison, génie, intelligence, beauté, vigueur et souplesse de mouvement; qu'à la place de tout cela, morne silence, corruption infecte, insectes dévorants, cendre, poussière, rien que des restes d'ossements putrides et de lambeaux dégoûtants.

Pourtant il y a quelque chose encore de plus affreux que cette mort qui se montre si redoutable à la nature, et qui épouvante jusqu'aux justes eux-mêmes. Quoi donc? La tristesse, autre châtiment imposé à notre nature, et dont la victoire nous promet de plus magnifiques récompenses. Voyez les Juifs sous la conduite de Moïse : le saint législateur leur annonce le terme de leur captivité en Egypte; ils ne veulent pas même l'entendre, *à cause de l'extrême affliction où les avoit jetés la dureté de leur esclavage*. Exod. VI. 9. Rendus à la liberté, Dieu, pour les punir de leurs nombreuses prévarications, après les avoir menacés de la servitude, de la mortalité, des plus horribles fléaux, ajoute pour comble à leurs calamités : *Qu'il leur sera donné un cœur toujours agité de crainte, des yeux toujours languissants, et une âme toujours abîmée dans la douleur.* Deut. XXVIII. 65. A quoi bon

parler ici des Juifs, ce peuple ingrat, inconstant, grossier, incapable de s'élever jusqu'à la philosophie, quand l'histoire des plus grands hommes nous fournit ici les plus mémorables exemples de ce que j'avance? Les Apôtres de Jésus-Christ, témoins journaliers de ses miracles, instruits par sa propre bouche du dogme de l'immortalité, admis à la participation de ses plus hauts mystères, à la connoissance particulière de ses secrets les plus augustes, apprennent qu'il se dispose à les quitter, eux qui tant de
Pag. 557. fois lui avoient demandé : Où donc allez-vous? ils conçoivent de cette séparation un chagrin tel, qu'ils oublient jusqu'à leur demande familière. *Mainte-*
Joann. xvi. 5. 6. *nant*, leur a-t-il dit, *je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais; mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur est rempli de tristesse.* Cette tyrannique passion offusque de ses ombres l'affection qu'ils portent à leur maître; elle absorbe leurs âmes, elle les domine tout entiers, et repousse toutes les consolations que leur promettoit son départ du milieu d'eux. Je reviens encore au prophète dont je vous parlois tout à l'heure. Poursuivi dans sa fuite par la tristesse dont son âme est obsédée, Elie, abattu par le découragement, souhaite la mort. Ecoutez la
III. Reg. xix. 4. prière qu'il adresse à Dieu : *Seigneur, c'est assez; retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères.* Cette mort, le plus cruel de

tous les supplices, le plus formidable de tous les châtiments, il la demande, il l'implore comme un bienfait ; tant la tristesse est plus à craindre que la mort ! C'est pour y échapper qu'il invoque la grâce de mourir.

Pourquoi donc, m'allez-vous dire, s'y étoit-il soustrait par la fuite? pourquoi la désirer aujourd'hui, quand hier il n'avoit tenu qu'à lui de la recevoir? Je vous répondrai : Tant que le prophète n'avoit eu à craindre que la mort, il la fuyoit comme un mal; aujourd'hui qu'il s'en présente un autre plus insupportable, que la tristesse agit sur tous ses sens avec sa dévorante activité, pour les plonger dans l'accablement et la souffrance, il oublie le mal de la veille, et ne pense qu'à celui du jour présent. Jonas en dira autant. S'adressant à Dieu : *Je vous* Jon. IV. 3.
conjure, Seigneur, lui dira-t-il, *de retirer mon âme de mon corps, parce que la mort m'est meilleure que la vie.* Vous entendrez David exprimer les mêmes sentiments; il appelle quelque part la tristesse un Ps. XXXVIII. 3.
feu brûlant; il se plaint à Dieu de ce qu'il le laisse sur la terre en proie aux plus cruels ennuis, pires que la mort. La mort, il la sollicite, il l'invoque Pag. 558.
avec ardeur, comme le terme de ses maux.

La conséquence de ce raisonnement, quelle est-elle? Puisque Dieu vous éprouve par de si vifs chagrins, vous envoyant des afflictions pires que la mort elle-même, attendez-vous aussi à en recueillir

de plus grandes récompenses. Plus le combat est rude, plus aussi la couronne sera brillante. Pour les mériter, ces récompenses, les bonnes œuvres ne suffisent pas; il faut des afflictions. D'où j'arrive à l'utilité des afflictions et à la nécessité de ne pas se laisser abattre par elles. Il y a parmi elles, ainsi que dans l'ordre des vertus, une diversité qui établit la mesure des récompenses. Mettons en scène l'homme qui semble avoir réuni les unes et les autres dans le degré le plus éminent.

Pag. 559. Histoire de Job. Son zèle dans l'exercice de l'hospitalité, de la justice, de la bienfaisance et de la charité, de la tempérance.

Dans quelles circonstances s'est-il montré plus grand : ou quand, jouissant de toutes les prospérités, il déployoit sans combat toutes ses vertus, ou quand, éprouvé par les plus cruelles disgrâces, il remportoit sur le Démon les plus illustres victoires?

Pag. 561. Exemples de Lazare, de saint Paul, plus violemment éprouvé qu'aucun autre, jusque là que le poids de tant de tribulations paroissant fatiguer sa constance,
Pag. 562. il demande itérativement à Dieu de lui accorder quelque soulagement, qu'il n'obtient pas... C'est qu'il n'y auroit pas eu de sa part un grand mérite à prêcher sans rencontrer d'obstacles. Il falloit des combats, et les plus laborieux, pour lui donner des droits au prix qu'il sollicitoit.

Histoire de Joseph, et des persécutions qu'il eut à essuyer, tant de la part de ses frères que de l'impudique Egyptienne. Ses disgrâces mêmes, cause de son élévation. Tous les saints éprouvés par la souffrance, Pag. 575.
par les infirmités, par la tristesse, bourreau domestique, intérieur, plus cruel, plus impitoyable encore que les persécuteurs.

L'hiver, plus rigoureux dans ces climats que de Pag. 580.
coutume, m'a occasioné des maux d'estomac plus pénibles encore que la saison ; et je viens de passer ces deux derniers mois dans un état de souffrance pire que la mort. Je n'avois plus conservé de vie que ce qu'il en falloit pour mieux sentir mes maux. Une nuit continuelle; car il n'y a ici nulle différence entre la nuit et l'aube du jour, et l'heure de midi. Tout ce temps-là, je l'ai passé au lit. J'avois beau allumer du feu, me tenir enfermé et étroitement enveloppé, n'osant pas me hasarder à sortir un moment : je n'en ai pas moins eu à souffrir des tortures inouies; vomissements fréquents, douleurs de tête habituelles, dégoût, insomnies. Je vous épargne des détails qui affecteroient trop vivement votre sensibilité. Maintenant, j'en suis débarrassé avec le printemps et une température plus douce; ma santé est revenue, mais j'ai toujours grand besoin de ménagement et de régime. Ce qui avoit encore augmenté ma peine, ça été d'apprendre que vous-même aviez été à toute extrémité...

Pag. 583. Ne vous livrez point au trouble ni à l'affliction. Qui s'est jamais attristé de devenir riche? Qui s'est jamais abattu de se voir élevé aux plus grands honneurs? Et si l'on voit ceux qui obtiennent ces biens fugitifs comme l'ombre, se livrer aux transports de la joie, combien plus doit être votre allégresse? Le trésor que vous avez amassé, on ne sauroit vous le ravir; la gloire que vous avez acquise par vos souffrances, ne craint ni la succession, ni la fin des années; elle est immortelle; elle ne sera effacée ni par la difficulté des temps, ni par la malice des hommes, ni par la fureur des Démons, ni par la mort même. Si donc vous voulez pleurer, que ce soit sur ceux qui causent ces maux, qui en sont les auteurs et les ministres, qui se sont amassé un trésor de colère pour l'avenir, et qui, dès maintenant, reçoivent la punition de leur crime, par le mépris et la haine publique. Que s'ils sont insensibles à leur malheur, c'est pour cela même qu'il faut les pleurer davantage....

Pag. 588. La calomnie ne vous a pas respectée; et de toutes les épreuves, c'est là la plus sensible : Salomon s'en plaignoit en ces termes : *J'ai*, dit-il, *porté mon es-*
Eccle. IV. 1. *prit à considérer les oppressions qui se font sous le soleil, les larmes de ceux qui les souffrent, et qui n'ont personne pour les consoler*. Si c'est là de toutes les tribulations la plus pénible, elle est aussi la plus féconde en mérites. Aussi le Sauveur des hommes

promet-il les plus magnifiques récompenses à ceux qui en supportent les traits avec plus de constance. *Réjouissez-vous et soyez remplis de joie, lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous traiteront avec outrage, à cause du Fils de l'homme.* Vous l'entendez : comme ils vous servent en vous persécutant : quelles joies, quelles récompenses, quelles félicités vos ennemis vous préparent! N'est-il donc pas contre toute raison que vous vous fassiez à vous-même des maux qu'ils n'ont pu vous faire, et qui, contre leur intention, ont tourné à votre gloire? Oui, loin de vous causer le moindre dommage, ils vous ont fourni des sujets de consolation et la matière d'une éternelle joie. Mais en vous abandonnant à la tristesse, vous vous punissez vous-même par le trouble et les inquiétudes. Ce seroit bien plutôt à eux à s'y condamner, s'ils vouloient enfin, quoiqu'un peu tard, reconnoître la grandeur et la multitude de leurs péchés. Ce seroit à eux à gémir, à pleurer, à rougir, à se cacher dans les plus profondes retraites, à n'oser, non-seulement regarder le soleil, mais à s'enfermer dans les ténèbres pour y pleurer sur les maux qu'ils se sont faits à eux-mêmes, et à tant d'églises qu'ils ont désolées.... Luc. VI. 23.

Je n'ai jamais cessé, et ne cesserai jamais de vous dire que je ne connois qu'un sujet de tristesse, c'est le péché; au prix de celui-là, tout le reste n'est rien qu'un peu de poussière. Car enfin, qu'y a-t-il de si Pag. 600.

dur à être renfermé dans un cachot, et chargé de fers, accablé de souffrances, quand ces souffrances nous doivent procurer de si grands avantages? Est-ce quelque chose de si accablant que l'exil et la confiscation des biens? Ce sont là des mots sans réalité, de vains bruits qui ne nous atteignent pas. La mort, elle-même? Je vous répondrai encore que c'est là une dette qu'il nous faut toujours payer, et qu'elle arrivera nécessairement, quand personne ne préviendroit l'ordre de la nature. Pour l'exil : ce n'est que changer de pays et voir plusieurs villes. Enfin, la confiscation des biens ne fait que nous mettre en liberté, et nous délivrer de beaucoup d'embarras....

Pag. 591 Mes consolations augmentent à mesure que mes maux se multiplient ; je commence à concevoir les plus heureuses espérances pour l'avenir. Dès à présent, tout semble sourire à mes vœux, et je vogue au gré d'un vent favorable. Chose étrange, vraiment inouie ! Partout autour de moi, des vents qui soufflent avec furie, des vagues qui s'élèvent jusqu'aux cieux, une nuit obscure, de profondes ténèbres, des rochers apparents ou cachés sous les eaux, des écueils et des abîmes ; et quoiqu'engagé sur un océan aussi formidable, j'y suis aussi tranquille que si j'étois au port. Que ces réflexions vous mettent au-dessus des troubles et des orages de la vie présente. Informez-moi de votre santé : la mienne s'est rétablie, et je jouis d'un grand calme d'esprit. Je

me sens même plus de vigueur qu'auparavant; je respire un air pur; les soldats qui me conduisent à mon nouvel exil me montrent tous les égards possibles, et me servent avec le même empressement que le feroient mes propres domestiques. L'affection qu'ils me portent n'a pas voulu laisser à d'autres le soin de m'être utiles. Ils sont sans cesse autour de ma personne comme des gardes fidèles; et chacun d'eux se croit heureux de pouvoir me rendre quelque service. La seule chose qui m'afflige, c'est de n'être pas rassuré sur votre santé; donnez-moi, à ce sujet, de bonnes nouvelles, afin que cette satisfaction se joigne à toutes les autres....

Retombé malade à Césarée (de Cappadoce), j'ai Pag. 592.
rencontré dans cette ville d'habiles médecins, d'une science égale à leur renommée, dont les soins et l'affectueux intérêt n'a pas moins contribué à mon rétablissement que la sagesse de leur traitement. N'accusez personne de mon changement d'exil. Gloire à Dieu en toutes choses !...

Je commence enfin à respirer; je suis à Cucuse, d'où je vous écris. J'échappe à la ténébreuse escorte des souffrances de toute sorte qui n'ont cessé de m'assaillir durant la longue route qu'il m'a fallu faire pour y arriver. Je n'ai pas voulu vous en informer, avant d'avoir pu prendre quelque repos: je vous aurois causé une trop vive affliction....

Vous qui, dès votre jeunesse, avez donné des Pag. 601.

marques d'une si haute vertu, qui avez foulé sous les pieds tout le faste de ce monde, avez-vous donc pu vous attendre à mener une vie douce et tranquille? Cela est-il possible? Si les hommes qui combattent
Pag. 602. contre d'autres hommes, soit dans les jeux, soit à la guerre, reçoivent beaucoup de blessures; vous
Ephes. VI. 12. qui combattez contre les dominations et les puissances, contre les esprits de malice, qui combattez avec tant de courage, qui avez remporté tant de victoires et donné de si cruels déplaisirs à l'ennemi du salut, comment auriez-vous pu espérer de mener une vie exempte de tribulations et de traverses? Il ne faut pas vous troubler parce que vous ne voyez de toute part que division et tumulte; il faudroit être surpris du contraire, puisque les peines et les dangers sont le partage de la vertu. Vous le saviez avant que je vous l'écrivisse, et vous n'avez pas besoin qu'un autre vous l'apprenne.....

Comme donc je sais avec quel courage vous vous êtes conduite dans les divers événements, je vous admire et vous trouve heureuse pour la patience que vous témoignez dans le temps présent, et pour les récompenses qui vous sont réservées à l'avenir....
Pag. 604. Eh! par quel endroit vos ennemis pourroient-ils vous intimider? Seroit-ce par la perte de vos biens? Mais ces biens ne sont pour vous que de la poussière; ils sont à vos yeux plus méprisables que la boue. Seroit-ce en vous chassant de votre patrie et

de votre maison ? Mais ayant toujours vécu dans le repos et dans la retraite, et foulé aux pieds le faste du siècle, vous habitez les villes les plus vastes et les plus peuplées, comme si c'étoient des déserts. Seroit-ce en vous menaçant de la mort ? Mais vous avez prévenu ces hommes cruels en la méditant continuellement ; et quand même ils vous traîneroient au supplice, ils n'y traîneroient qu'un corps déjà mort par la pénitence. En un mot, personne ne pourra susciter contre vous aucun mal, quel qu'il soit, que vous n'ayez déjà enduré avec une patience héroïque. Je sais, oui, je sais que, dans les transports d'une joie pure, vous ne croyez plus tenir à un corps mortel, et que vous êtes disposée, dans l'occasion, à vous en dépouiller avec plus de facilité que l'on ne quitte un simple vêtement. Réjouissez-vous donc, et applaudissez-vous, et pour vous-même et pour ceux qui ont subi un trépas glorieux, qui sont morts, non dans leur lit ou dans leur maison, mais dans les prisons, dans les chaînes et dans les tortures. Ne gémissez et ne pleurez que sur les auteurs de ces maux, parce que cela est digne de votre sagesse et de votre vertu....

Pag. 605.

Un autre se plaindroit, et déploreroit le froid insupportable de ce climat, l'affreuse solitude du pays, la maladie grave dont je me trouve affligé. Pour moi, laissant tout cela à part, je ne me plains que d'être séparé de vous, ce qui m'est plus fâcheux

Pag. 673.

que la maladie, que la solitude, que la mauvaise saison. Mais l'hiver m'a rendu cette séparation plus sensible encore; car la seule consolation qui me restoit de pouvoir vous écrire m'a été enlevée par l'âpreté du froid qui a intercepté tous les moyens de communication, par la prodigieuse quantité de neiges que nous avons, et qui ne laisse à personne la liberté ni d'arriver jusqu'ici, ni d'en partir pour aller jusqu'à vous. La crainte des Isaures, qui s'accroît journellement, apporte encore à notre correspondance un nouvel obstacle; elle met tout le monde en fuite; toutes les maisons sont abandonnées; il ne reste plus dans les villes que les murailles et les toits des maisons; les cavernes et les forêts sont seules habitées, et l'on se croit moins en danger dans les déserts que dans les cités. Ma vie, à moi, ressemble à celle des Nomades : je ne puis m'arrêter nulle part; tant l'on est ici dans le trouble et la confusion. Les Isaures exercent partout les plus affreux ravages, tuant, massacrant, emmenant prisonniers ceux qu'ils n'ont pas livrés à la mort, incendiant les maisons. Une foule de jeunes gens qui avoient tenté d'échapper au massacre par la fuite, ont péri dans les neiges et dans les glaces. Je suis seul, tout le monde m'ayant abandonné. Gloire à Dieu en toutes choses!

Lettres à d'autres.

J'ai été harassé, brisé : j'ai souffert mille fois la mort, et personne ne pourra vous en informer plus exactement que ceux qui sont chargés de mes lettres, quoiqu'ils ne soient restés avec moi que peu de temps, et que je n'aie pu les entretenir un seul instant, souffrant une fièvre continue, pendant laquelle on m'a forcé de marcher jour et nuit, abattu par une extrême douleur, accablé d'insomnie, manquant de tout, même des choses les plus indispensables. Enfin, je suis arrivé avec bien de la peine, à Césarée où j'ai trouvé un peu de calme après un aussi violent orage, parce que j'ai pu y boire une eau qui n'étoit pas corrompue, manger du pain qui n'étoit pas moisi, prendre un bain tel quel, et reposer sur un lit. Je pourrois vous en dire davantage; mais pour ne pas vous affliger par une aussi triste relation, je borne là mon récit. Gloire à Dieu! que son saint nom soit béni dans tous les siècles (*)! Pag. 660.

Vous m'avez comblé d'une sainte joie, lorsque, en m'informant des tristes nouvelles que contient votre lettre, vous en terminez le récit par ces mots: *Gloire à Dieu, quoi qu'il arrive!* Cette parole fait au Démon une plaie mortelle; elle est, pour celui qui Pag. 708.

(*) *Epist. ad Theodoram*, XIX ceu CXX.

la profère, une source de consolations, un rempart assuré contre tous dangers. Elle dissipe les sombres nuages de la tristesse; elle devient le gage des plus magnifiques récompenses. Elle a valu au patriarche Job des couronnes immortelles.

Que ce soit là notre éternel refrein. Quel que soit le lieu que nous habitions, peu importe. Tout affreux qu'est ce désert de Cucuse, où je suis relégué, je ne laisse pas d'y goûter quelque repos; et j'ai pu y recouvrer un peu de santé, que la fatigue du voyage avoit si fort altérée, depuis que l'on m'a permis de séjourner. Si je me vois obligé de quitter ce lieu, je dois m'attendre à de nouvelles souffrances, et des plus rudes, à l'approche de l'hiver. Mais que personne n'en prenne prétexte pour s'abandonner au chagrin. Ecrivez-moi; informez-moi de votre santé, de vos succès; ce sera pour moi, dans la solitude où je suis, une douce consolation de recevoir de vos lettres.

Pag. 644. Ce sont de bien violents excès que ceux auxquels on s'est porté contre nous. Mais qui sont ceux qu'il faille plaindre le plus, de ceux qui en ont été les victimes, ou de ceux qui en ont été les coupables artisans? Je les compare à des animaux furieux, qui se jettent tête perdue dans les armes des chasseurs, et se donnent la mort à eux-mêmes. Que s'ils s'applaudissent de ce qu'ils ont fait, il n'en sont que plus misérables, puisqu'ils aggravent leurs

châtiments. Ne cessons donc pas de gémir sur leur sort. Mais ceux qu'ils ont si cruellement persécutés, bien loin de les plaindre, félicitons-les des récompenses qui les attendent dans le ciel (*).

Rappelez-vous que les Apôtres ont été partout persécutés, partout obligés de se cacher, ne pouvant se montrer impunément dans les villes ; que saint Pierre se cachoit chez Simon le corroyeur, saint Paul, chez une marchande de pourpre, parce qu'ils n'avoient point d'accès auprès des riches. Mais dans la suite tout leur devient aisé et facile. Que cet exemple vous rassure. Je vous écris de Cucuse, où je suis exilé par l'ordre de l'impératrice. Pag. 526.

« Il n'est pas juste que les Jean-Baptiste, les Paul et les Pierre soient dans les liens et vous dans les délices : *Cur ille in vinculis, tu vero in deliciis?* Il n'est pas juste que vous soyez couverts de riches étoffes, et que les amis de Jésus-Christ soient chargés de fers : *Velles aureis indumentis vestiri; memor esto vinculorum Petri et Pauli.* Il n'est pas juste enfin que ces grands hommes qui font la gloire de l'Eglise, passent leur vie en d'obscures prisons, et que vous passiez la vôtre dans de superbes palais. Si vous prétendez à leurs couronnes, il faut que vous ayez part à leurs travaux, et que vous souffriez avec eux, si vous voulez régner avec leur maître (**) ».

(*) *Epist. ad Pæan.* CXCIII, CXV.

(**) Senault, *Panégyr.*, tom. II, pag. 274.

Pag. 618. Vous ne devez pas trouver étrange qu'en marchant dans un sentier étroit et escarpé, on n'y soit pas à son aise. Telle est ici-bas la destinée de la vertu, de ne faire un pas qu'à travers les écueils et les dangers, qu'en gravissant, qu'en arrosant le sol de ses sueurs. Mais au terme du voyage sont les couronnes; après les fatigues de la route, vient le repos et la félicité sans bornes. Avec cette vie d'un moment s'écoulent, et les plaisirs, et les chagrins; tous s'anéantissent dans une même poussière. Heureux, ne vous livrez donc point à d'orgueilleuses pensées; éprouvé par l'adversité, ne vous abandonnez pas au découragement. Un sage pilote ne néglige pas son gouvernail durant le calme, et ne le quitte pas davantage durant la tempête (*).

Aux évêques et aux prêtres détenus captifs pour la cause de la religion.

Pag. 526. Combien vous avez à vous féliciter des chaînes que vous portez! combien vos cachots et vos tribulations vous rendent heureux! Le monde tout entier retentit de vos louanges; ceux mêmes de qui vous êtes le plus éloignés vous accordent le plus affectueux intérêt. Partout on célèbre, on préconise votre magnanimité, votre inébranlable constance,

(*) *Ad Symmach.*, XLV.

et la généreuse liberté qui vous anime. Rien n'a pu vous intimider, quelques menaces qui vous aient été faites : ni la présence des bourreaux, ni l'aspect des tortures, ni la mort présente à vos yeux sous les formes les plus terribles, ni les juges enflammés de colère, ni vos accusateurs avec tous leurs artifices, ni les plus révoltantes calomnies. Il n'y a pas jusqu'à ces implacables ennemis eux-mêmes, qui ne soient forcés de vous rendre hommage; et ceux qui refusent un témoignage public à votre vertu, ne peuvent s'empêcher de vous admirer en secret. Tel est l'empire de la vertu, que ses détracteurs eux-mêmes ne sauroient se défendre de l'estimer; et celui qui fait mal se condamne par son propre jugement. Voilà les consolations qui vous étoient ménagées sur la terre; elles ne sont rien encore auprès des triomphes qui vous sont préparés dans le ciel. Là, vos noms sont inscrits sur le livre de vie, parmi les noms des saints confesseurs. Je puis l'affirmer avec certitude, non pour y avoir été moi-même ravi comme l'Apôtre, mais par l'assurance que nous donnent nos sacrés oracles. Le saint précurseur, pour avoir eu le courage d'accuser des désordres qu'il n'avoit pu réprimer, en fut puni par la prison et par la mort, qui lui valut l'honneur d'être le premier martyr de la foi chrétienne. Vous, que votre fermeté à défendre les constitutions qui nous viennent de nos pères, à maintenir la hiérarchie

sainte et la dignité du sacerdoce contre les téméraires invasions de quelques ambitieux, vous, vengeurs de la vérité contre d'impudents calomniateurs, à quelles récompenses n'avez-vous pas droit d'aspirer? Jean-Baptiste, en présence d'Hérode,
Matth. XIV. 4. savoit bien lui dire : *Il ne vous est pas permis de prendre la femme de Philippe, votre frère.* A son exemple, vous n'avez pas eu moins que lui la noble hardiesse de répondre : Voilà des échafauds dressés, des supplices qui s'apprêtent, des tortures qui menacent notre vie; n'importe, faites de nous votre proie; tranchez nos jours par tous les supplices que vous voudrez imaginer. Nous, calomniateurs! Jamais; plutôt mourir mille fois que de mentir une seule à nos consciences.

Il est vrai, généreux confesseurs, que l'on ne vous a pas ôté la vie. On vous la laissoit pour souffrir davantage. Ce n'est rien que de mourir en un moment, auprès de mourir d'une mort qui ne vient qu'en détail, vous mettant aux prises à tous moments avec la souffrance, avec les terreurs et les menaces, avec l'obscurité et la solitude des cachots, avec les comparutions sans cesse répétées par-devant les tribunaux, avec les fureurs des assassins, les insultes de l'hypocrisie, les sarcasmes et les sanguinaires provocations d'une meute d'ennemis acharnés. C'est là de tous les genres de combats le plus pénible à soutenir, témoins ces paroles de l'Apôtre aux fidèles de

Jérusalem. « Rappelez en votre mémoire ce premier Hebr. x. 32.
» temps où, après avoir été illuminés par le baptême, 38.
» vous avez soutenu de grands combats et diverses
» afflictions, ayant d'une part servi de spectacle de-
» vant tout le monde par les injures et les mauvais
» traitements que vous avez reçus, et de l'autre ayant
» pris part aux peines de ceux qui étoient dans le
» même état. » S'il y a tant à souffrir pour ceux qui
ne font que s'associer à des tribulations étrangères,
à plus forte raison pour ceux qui ont à les endurer.
Ce n'est pas une seule mort qui vous frappe; ce
sont mille morts à la fois, et dans la partie la plus
vive de notre être. *Réjouissez-vous donc et tressaillez* Matth. v. 12.
d'allégresse. Ainsi l'ordonne le Maître des cieux.
Non-seulement il ne nous permet pas de nous attrister, de nous abattre; il nous commande de la joie; il veut les transports d'une vive allégresse. Il le demande, non pas seulement quand notre honneur est blessé par la calomnie; mais quand notre vie est menacée par l'exil, par la prison, par le glaive, par la persécution la plus sanguinaire. La récompense est en proportion des souffrances. *Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse;* tenez bon. Montrez-vous de plus en plus forts, inébranlables. Pensez quel puissant encouragement résultera de l'exemple que vous donnez: combien auroient fléchi, qui désormais chercheront à vous imiter. Je ne parle pas seulement de ceux qui, étant sur les

lieux, ont vu de près vos combats et vos victoires; mais de ceux qui, loin de vous, n'ont fait qu'en entendre parler, et de qui l'émulation s'enflammera
Pag. 627. du simple récit de votre courageuse résistance.
Rom. VIII. 18. Répétez, répétez sans cesse le mot de l'Apôtre : *Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous.* Attendez quelques moments encore; et vous arrivez au terme de vos épreuves, pour être affranchis de tous vos maux. N'oubliez pas non plus de prier pour nous-mêmes. Bien que séparés de vous par des distances si reculées, et depuis un si long temps, je suis près de vous, à côté de vous; je vous serre dans mes bras, je m'entretiens avec vous de vos victoires, et j'attends de votre charité le même service. Que s'il y a de magnifiques récompenses réservées à ceux qui vous aiment, jugez de celles qui vous attendent vous-mêmes pour prix d'aussi glorieux combats.

Pag. 640. A n'envisager que la distance des lieux, je suis bien loin de vous; mais grâce au sentiment qui nous unit, je suis près, à côté de vous. Telle est la force de l'amitié, qu'elle ne connoît point, ni les séparations, ni les distances; et pour elle l'univers est sans bornes. Continuez à faire l'ornement de l'Eglise par vos vertus, son rempart et son soutien par votre courage à la défendre contre ceux qui l'agitent et la troublent. Point de commerce, nulle

transaction légitime avec eux. C'est là un premier Pag. 641.
remède et souvent le plus efficace à opposer à ses ennemis (*).

Dans le désert où je suis, c'est pour moi une con- Pag. 643.
solation bien douce d'avoir pu être informé par vous-même des sentiments que vous me portez, et des preuves que vous avez données de votre courage, de votre magnanime persévérance, et de la liberté sainte avec laquelle vous défendez la cause de la vérité. Félicitez-vous de la victoire que vous avez remportée sur ses ennemis. Souvent il ne faut à la vérité qu'une seule parole pour la faire triompher; tandis que le mensonge s'enveloppe dans un long tissu de paroles étudiées. Mais tous ses artifices ne sauroient lui donner plus de consistance que n'en a la foible toile de l'araignée. Félicitez-vous donc, vous dirai-je encore : armez-vous d'un nouveau courage; regardez d'un œil dédaigneux les vains complots de nos ennemis. Plus ils exhalent leurs fureurs, plus ils creusent l'abîme où ils se sont précipités. Leurs coups ne sauroient nous blesser, pas plus que les flots soulevés n'entament le rocher. Ils ne font que se briser contre lui. La main toute-puissante qui vous a sauvée déjà de tant de périls, saura bien vous délivrer encore de tous ceux qui vous peuvent
menacer. Que n'a-t-on pas fait pour ébranler votre Pag. 644.
constance? Quels ressorts n'a-t-on pas fait jouer?

(*) *Theodos. episc.*, *Epist.* LXXXIX; *Moysi* XC.

Que de manœuvres et de persécutions! Ils vous ont traîné dans la place publique, vous qui n'aviez connu jamais que l'église et votre cellule : de là au tribunal, et du tribunal à la prison. Ils ont aiguisé les langues des faux témoins, ourdi les plus calomnieux mensonges, organisé des massacres, fait couler des flots de sang; le glaive d'une main, la torche de l'autre, ils ont égorgé, incendié, mutilé ceux-ci, égorgé ceux-là; ne laissant partout que des monceaux de ruines, pour jeter l'épouvante dans les cœurs qui m'étoient restés fidèles, et pour en arracher des aveux contraires à la vérité. Vous, tel que l'aigle qui prend son essor vers le ciel, vous avez échappé à toutes les conspirations; vous avez su conserver votre âme libre, indépendante. En réfléchissant donc sur tout ce qui s'est passé : à l'aspect de tous ces flots soulevés sans pouvoir exciter la tempête, de ces violents orages grondant autour de vous, sans réussir à vous entraîner dans leur tourbillon; vous, aussi tranquille sur une mer furieuse que si vous eussiez été en pleine paix, attendez-vous à entrer bientôt dans le port où vous attendent de nombreuses couronnes. Puisque vous désirez de mes nouvelles; je vis, je suis bien portant, je jouis d'un calme parfait. Que si j'allois retomber malade, la pensée que vous me conservez un attachement si vrai, si courageux, sera pour moi un remède bien puissant.

A Théodote, gouverneur de Syrie.

Un bon père, loin de trouver mauvais que son fils s'applique à l'étude de la vraie sagesse, en est lui-même comblé de joie. Loin donc de regretter que votre fils ne soit plus sous vos yeux, qu'il soit loin de sa patrie et de la maison paternelle, vous le croyez maintenant d'autant plus près de vous, qu'il avance davantage dans la vertu. Voilà pourquoi je vous fais mes très humbles remercîments ; et vous témoignerai quelque surprise de ce que m'ayant fait un don tel que celui de votre fils, vous ayez songé à m'honorer de vos présents. Je me contente de l'honneur, et vous renvoie les présents mêmes, non par mépris (pourrois-je en avoir pour celui que j'aime si tendrement?), mais parce que je pense qu'il me seroit inutile de les garder, n'en ayant nul besoin pour le moment. J'aurois eu grand désir de retenir auprès de moi l'aimable lecteur Théodote ; mais, comme on ne voit partout ici que meurtres, que troubles, que sang, qu'incendie ; comme les Isaures ravagent tout par le fer et par le feu, et que je me vois continuellement obligé de changer de lieu et de demeure, il m'a paru nécessaire de vous le renvoyer. Ne négligez pas vous-même l'éducation de votre fils ; occupez-vous-en sérieusement (*). Pag. 627.

(*) *Ad Theodot.*, *Epist.* LXI.

A Stude, préfet de Constantinople.

Pag. 718. Je sais qu'étant aussi sage et aussi vertueux que vous l'êtes, vous n'aviez pas besoin de ma lettre pour soutenir avec patience l'éloignement, car je ne dirai pas, la mort de votre bienheureux frère. Mais, comme je dois contribuer pour ma part à consoler votre âme affligée, je vous exhorte à montrer en cette circonstance que vous êtes toujours le même. Non que je vous demande de ne pas vous attrister, la chose ne seroit pas possible, puisque vous êtes homme revêtu d'un corps mortel, et que vous avez perdu un tel frère; mais je vous engage à mettre des bornes à votre tristesse. Vous savez combien les choses humaines sont fragiles, qu'elles passent aussi promptement qu'un torrent rapide, et que ceux-ci seuls doivent être jugés heureux qui quittent la vie avec de bonnes espérances; car ils ne vont pas à la mort, mais ils passent du combat au prix, de la lutte à la couronne, d'une mer orageuse à un port tranquille. Pénétré de ces idées, consolez-vous vous-même; moi, qui ne suis pas médiocrement affligé de la mort de votre illustre frère, je trouve une grande consolation dans le souvenir de ses vertus; souvenir qui ne doit pas peu diminuer nos tristes regrets. Si celui que nous pleurons avoit été méchant et livré au crime, il faudroit le pleurer et

gémir sur son sort; mais puisqu'il a toujours vécu régulièrement comme toute la ville le sait; puisqu'il a montré beaucoup de douceur et de modestie, d'amour de la justice, une liberté convenable, de la franchise, du courage, un généreux mépris des choses présentes qui l'a rendu étranger à tous les soins de ce siècle, il faut se réjouir et le féliciter, et vous aussi de ce que vous avez envoyé devant vous un tel frère, qui a placé dans un asile sûr les biens qu'il possédoit au sortir de ce monde. N'ayez donc, mon respectable seigneur, n'ayez aucun sentiment indigne de vous, et ne vous laissez pas abattre par l'affliction; mais montrez, dans cette conjoncture, que vous êtes toujours le même, et apprenez-moi que ma lettre a fait quelque impression sur votre âme, afin que, malgré le long espace qui me sépare de vous, je me glorifie d'avoir pu, par une simple lettre, dissiper en partie la douleur dont vous êtes pénétré (*).

(*) *Epist.* CXCVII, traduct. de l'abbé Auger, *Extraits de S. Jean Chrysostôme*, tom. I, pag. 451.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE QUINZIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CONTINUATION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

ARTICLE. IV.

Etablissement de la religion chrétienne. Apôtres.

SECONDE PARTIE.

ESPÉRANCE.

Article I.

Pages.

Objets et caractères de l'Espérance chrétienne.

Article II.

Le monde présent et le monde futur.

FIN DE LA TABLE.







